UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01875093 5

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/sermonsinstructi02laco

SERMONS

INSTRUCTIONS ET ALLOCUTIONS

DU

R. P. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE

DES FRÈRES PRÊCHEURS

TOME II

SERMONS

INSTRUCTIONS ET ALLOCUTIONS

DU

R. P. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE

DES FRÈRES PRÊCHEURS

(NOTICES : TEXTES, FRAGMENTS, ANALYSES)

Colligite quæ superaverunt fragmenta, ne pereant.
(JOAN. VI, 12.)

TOME II

SERMONS (1850-1856)

INSTRUCTIONS DONNÉES A L'ÉCOLE DE SORÈZE
(1854-1861)

PARIS

LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES

RUE CASSETTE, 15

1885

Droits de reproduction et de traduction réservés.

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY
OCT -5 1933
6388

SERMONS

DU

R. P. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE

DES FRÈRES PRÊCHEURS

1850-1856

SUR L'ATTITUDE OPPOSÉE DU MONDE ET DE L'ÉGLISE A L'ÉGARD DU PÉCHEUR

Prêché à Saint-Sulpice, le 10 février 1850, Dimanche de la Quinquagésime, en faveur de la conférence de Saint-Vincent-de-Paul de cette paroisse.

NOTICE

Les *Homélies* des Carmes[1] furent suivies de quelques sermons de charité qui, cette année, avaient été demandés au R. P. Lacordaire en plus grand nombre que de coutume[2].

[1] Voir vol. I, p. 374.

[2] « ... Votre éloquence est grande, écrivait-il, mais la mienne ne l'est pas assez pour prêcher plus d'une fois par semaine pendant six mois consécutifs. Cette chaîne continue où je suis

Le 14 janvier il prêcha, à Saint-Germain-des-Prés, pour l'œuvre du Bon-Pasteur (rue Denfert-Rochereau). Ce sermon n'a pas été recueilli.

Après un rapide séjour à Flavigny, « où les médecins l'avaient envoyé pour le débarrasser d'un gros rhume en vue des prochaines conférences, » il rentra à Paris le 5 février et prêcha le 10 à Saint-Sulpice.

CANEVAS[1]

« Le monde ne croit pas au péché, et cependant il n'y a rien de plus dur que le monde pour le pécheur. L'Église croit au péché, et cependant il n'y a rien de plus doux que l'Église pour le pécheur. — En rechercher la cause.

I. — Le monde ne croit pas au péché. Il n'y voit point une violation d'un commandement de Dieu, ni une offense envers Dieu, ni une séparation de Dieu, si grande qu'elle demeure éternelle, si le péché n'est rétracté et réparé. — Pour lui, le péché est une faiblesse, un manquement envers une règle établie de l'homme, et qui ne saurait mériter une peine éternelle.

attaché ne me permet pas de donner plus de deux sermons de charité par année; or, cette année-ci, j'en ai trois par exception... » (A Mme de la Tour du Pin, le 11 décembre 1849.)

« ... Il est impossible que je prêche le sermon de charité pour ces *bonnes sœurs :* j'en ai quatre entre l'Épiphanie et les conférences de Notre-Dame; c'est le *maximum* de ce que je puis faire, et ordinairement je n'en donne que deux. J'avais l'espérance qu'un des quatre manquerait, et c'est pourquoi je n'avais pas refusé entièrement ces bonnes sœurs; mais maintenant tout est réglé et accepté sans retour; il n'y a plus à y songer... » (A M. Albert du Boys, le 31 décembre 1849.)

[1] Écrit par le P. Lacordaire. — Voir vol. I, p. 339, note 2.

Et cependant le monde méprise le pécheur une fois qu'il a commis quelque acte, fût-ce un seul, qui est atteint de la loi pénale ou de la loi des convenances. — Excommunication terrible et irrémissible.

L'Église, au contraire, voit dans le péché un crime, un attentat contre Dieu, digne d'une peine éternelle. — Et cependant l'Église pardonne, elle pardonne toujours : il lui suffit d'une larme pour que tout soit expié.

II. — Pourquoi un résultat si contraire à ce qui devrait être la conséquence naturelle des principes du monde et de l'Église ?

Le monde, sans le savoir, est le dépositaire de la justice de Dieu. — En vain traite-t-il légèrement le péché. — Le péché, c'est le mal. Il y a incompatibilité absolue entre le bien et le mal. — La conscience de l'homme reflète sous ce rapport la conscience divine. — Lors donc que le péché est commis et qu'il a atteint certaines limites, il rencontre dans le monde lui-même le sentiment d'aversion qui constitue la justice. — Le monde, quoi qu'il veuille, ne peut plus relever le pécheur de son mépris, il est dans l'impuissance d'oublier et de pardonner. — Dieu lui a confié sa justice, et il en est l'inexorable exécuteur.

L'Église, au contraire, si elle a reçu la justice divine en dépôt, ne l'a point reçue séparée de la miséricorde. Elle condamne le mal, mais elle peut pardonner, au nom de Dieu, au pécheur repentant.

En second lieu, le monde ne peut pas rendre le

bien au pécheur; l'Église le peut, si le pécheur y consent.

Enfin, le monde, qui ne croit pas au péché, ne croit pas non plus à l'âme. — L'Église, qui croit au péché, croit aussi à l'âme. — Elle voit dans le pécheur une créature immortelle, destinée par sa vocation à voir Dieu éternellement. Elle y met un prix et y voit des ressources que le monde ne peut y mettre et y voir. Elle ne peut mépriser ce pourquoi un Dieu est mort, et Dieu est mort pour les pécheurs. — *Non veni salvare justos, sed peccatores...* »

ANALYSE[1]

L'aveugle de Jéricho est l'image de l'homme souffrant en ce monde. La foule passe et fait du bruit, écrasant la voix suppliante du malheureux; Jésus-Christ passe, l'entend et le guérit. Fait qui n'a plus cessé de se reproduire; car Jésus-Christ vit toujours dans son Église, écoutant toujours le cri de ceux qui souffrent. — Vrai surtout à l'égard du malheureux par excellence, le *pécheur*.

Deux pensées partagent le discours : attitude op-

[1] Rédigée par M. Hogan, professeur au séminaire de Saint-Sulpice, aujourd'hui supérieur du séminaire de Boston (Amérique). « L'orateur, nous écrivait l'éminent professeur, fut aussi beau ce jour-là que dans ses *Conférences*. A plusieurs reprises, il produisit dans l'immense auditoire ces frémissements dont il avait le secret, et la fin des principaux mouvements fut marquée, comme à Notre-Dame, par des murmures d'admiration que la sainteté seule du lieu empêchait d'éclater en applaudissements. »

posée du monde et de l'Église à l'égard du pécheur; causes de cette diversité.

I. — Le monde ne croit pas au péché, il n'y voit pas ce qui en fait l'essence, l'offense personnelle envers Dieu. Il ne connaît, lui, que ses lois extérieures, ses conventions sociales, ses convenances mobiles et variables.

Et cependant il est sans pitié pour le pécheur. Dès que l'arrêt de l'opinion publique l'a atteint, dès que la main de la justice l'a touché, c'en est fait du coupable. Il ne peut plus venir s'asseoir avec honneur au milieu de ses concitoyens; ses amis le désavouent et l'abandonnent; sa famille en rougit; et, lorsque son fils a accompagné ses restes au tombeau, il se retire triste, mais soulagé. En un mot, cet homme est frappé du plus terrible châtiment, le *mépris*. — Ce qu'a d'insupportable le mépris; l'oubli à côté n'est rien; la haine exalte quelquefois, étant un involontaire hommage rendu à la puissance; joie secrète d'une nature fière qui s'enveloppe dans sa force et défie les attaques. Mais le mépris écrase et devient souvent un supplice intolérable, auquel on essaye de se dérober par le suicide.

L'Église, elle, croit au péché : ce qu'il est à ses yeux. Et cependant elle est pleine de pitié pour le pécheur. — Pardon, réhabilitation; enfant prodigue, saints convertis, etc.

II. — Pourquoi en est-il ainsi? D'où vient une conduite si différente? De trois causes :

1° Le monde ne croit pas à la valeur des âmes; l'Église y croit.

2° Le monde n'a ni la vraie mesure, ni le vrai sentiment de la faiblesse humaine. Il se dit : « Moi, je ne ferai pas cela. » L'Église a l'un et l'autre.

3° Dieu a confié sa justice au monde; à l'Église il a confié sa miséricorde.

SUR LA MALADIE ET SUR LES DEVOIRS QU'ELLE NOUS IMPOSE

Prêché après le Carême, 1850, pour l'œuvre de la Visite des malades pauvres [1].

TEXTE [2]

Infirmus eram, et visitasti me.
« J'étais malade, et vous m'avez visité. »
(S. MATTH., XXV, 38.)

Il m'a paru, mes Frères, que ces paroles convenaient à l'œuvre qui nous réunit en ce moment, c'est-à-dire à l'œuvre de la visite des malades. Vous savez qu'elles sont tirées de ce fameux évangile où Notre-Seigneur rend compte de ce qui se passera quand il viendra juger chacun selon ses œuvres.

[1] Fondée à Paris en 1629, dans la paroisse de Saint-Sauveur, sous le nom de *Confrérie des Pauvres Malades*, et établie depuis dans un grand nombre de paroisses.

[2] Publié par la *Tribune sacrée*, janvier 1851; reproduit par l'*Enseignement catholique*, 1re année. — Nous n'avons pu découvrir ni le jour précis, ni la paroisse où ce sermon fut prononcé. — La date de sa publication nous permet de l'assigner à l'année 1850; et ces paroles du prédicateur : *Si, en ce moment où je vous parle encore, à l'issue de ce temps de carême et de vérité...*, montrent qu'il fut prêché immédiatement après le Carême.

Ces paroles seront la formule de bénédiction et la formule de condamnation; et, parmi les œuvres qui auront mérité que Dieu nous fasse miséricorde, est comptée cette œuvre de la visite des malades.

Je pourrais vous peindre la maladie et les raisons de visiter les malades, par les circonstances extérieures qui frappent les sens et que nous connaissons tous; mais je crois qu'il y aura plus de profit pour vous, si nous entrons dans le fond de ce mystère de la maladie, si nous nous demandons ce que c'est que la maladie et quelle doit être notre conduite par rapport à la maladie.

I. - Qu'est-ce que la maladie? Voilà ma première question, et peut-être la trouverez-vous parfaitement inutile; car, hélas! nous ne le savons tous que trop par nous-mêmes, par nos parents, par nos amis, par les pauvres et tous ceux qui nous entourent. Mais quand je demande ce qu'est la maladie, je ne demande pas ce qu'elle est matériellement, mais ce qu'elle est devant Dieu; ce que Dieu a voulu faire quand il a institué cette grande œuvre de la maladie, quand il a voulu que nous fussions malades, couchés sur un lit, privés de nos forces et de notre action ordinaire. Qu'a-t-il voulu? Quelle a été la profondeur de ses desseins? A-t-il simplement voulu nous faire souffrir sans but ou sans cause, ou bien nous abandonner aux circonstances qui peuvent toucher intérieurement et extérieurement notre existence, sans qu'il ait eu dans ces formes particulières de la douleur, car il y en a beaucoup, quelque dessein profond, digne de lui et digne aussi de nous?

Or, je dis que la maladie est une des plus grandes miséricordes de Dieu. Ces miséricordes, nous ne pouvons pas les compter; et quand le roi David en parle, il les appelle *la multitude des miséricordes de Dieu!* Cependant, quoiqu'elles soient infinies, nous pouvons en les parcourant, en les examinant plus à fond, nous pouvons remarquer qu'il y en a qui jouent un plus grand rôle dans la carrière de notre vie et de notre salut, et je dis que la maladie est une de ces grandes miséricordes de Dieu.

En effet, nous devons compter, parmi ces miséricordes héroïques de Dieu, la rémission des péchés; nous devons compter l'éducation et l'amélioration de notre âme; nous devons compter la connaissance et la prophétie de l'avenir. Eh bien! je dis que la maladie est une œuvre de rémission, qu'elle est une œuvre d'éducation, et qu'elle est aussi une œuvre prophétique. Et lorsque nous aurons examiné ces trois points de vue par où nous allons la considérer, peut-être aurez-vous de la maladie une idée plus complète, plus chrétienne et plus divine que celle que vous avez eue jusqu'à présent.

La maladie est une œuvre de rémission de nos péchés; car Dieu a voulu, et c'est la règle de la plus simple justice, qu'aucune faute, si légère qu'elle fût, ne pût être remise sans expiation, sans qu'elle ait été, selon la balance de la justice divine, vengée et punie. Or, nous ne pouvons acquitter cette dette envers la justice que par l'expiation, et l'expiation n'est pas autre chose qu'une douleur, que quelque chose qui nous fait de la peine, de même que la

jouissance est quelque chose qui nous fait plaisir. La maladie est une des expiations, une des douleurs que Dieu nous envoie; mais elle a cela de profond qu'elle est relative à la nature même de nos fautes, que ce sont nos péchés qui l'opèrent et la produisent en nous. Tous les autres châtiments, ou du moins un grand nombre des autres châtiments de Dieu, sont produits extérieurement par des circonstances qui ne dépendent pas de nous. Au contraire, le péché opère en nous la maladie. En sorte que, lorsque nous posons dans notre âme, dans nos sens un acte mauvais, si nous pouvions voir les rapports de notre âme avec notre corps, si nous pouvions, doués d'une vue plus parfaite que celle que nous possédons aujourd'hui, voir ces secrets et intimes ressorts qui rattachent les deux substances de notre être et n'en font qu'une seule et même personne, si, dis-je, Dieu nous donnait cette capacité chaque fois qu'un acte qui part de nous devient une faute quelconque, infailliblement nous verrions à l'instant même le stylet de la maladie nous donner au dedans, quelque part, dans des organes correspondants, un coup terrible, qui, à la longue, inévitablement produira son effet; nous le verrions surtout si, comme il n'arrive que trop souvent, nous répétons ces actes du péché; car ils reçoivent tous, au dedans de nous-mêmes, leur juste châtiment par la multiplication de ces coups intérieurs qui, tôt ou tard, se manifesteront et produiront ce que nous appelons la maladie.

Il n'y a rien de si bizarre dans nos maux, de si

extraordinaire, de si compliqué, qui ne soit dû à la complication de nos vices. Les médecins qui analysent nos maux et les disséquent extérieurement, restent quelquefois confondus de tout ce qui se trouve d'éléments de désorganisation tout à fait étranges dans les maladies qui passent sous leurs yeux et dans le domaine de leur science; mais Dieu, qui sait ce qu'il a fait, qui a suivi le cours extérieur du mal, sait comment toutes ces opérations intérieures se sont produites et ont amené ces étranges catastrophes. On peut même distinguer, selon les états, certaines maladies qui leur sont particulières, parce qu'il y a dans chaque état des fautes et des vices particuliers. L'homme du monde, l'homme riche, l'homme vivant d'une vie trop molle a des maladies particulières à lui, à son état, comme le pauvre en a aussi qui sont relatives à son état, relatives à ses fautes habituelles; et ordinairement les maux des grands, pour me servir de cette expression qu'employaient Bourdaloue et Massillon en parlant devant Louis XIV et sa cour, — les grands de ce monde, hélas! il n'y en a plus guère, mais enfin il reste toujours des débris des anciennes grandeurs, — les riches, les puissants ont des genres de maladies beaucoup plus effroyablement compliquées que celles de l'homme du peuple. Pour ce dernier, les maladies sont en quelque sorte plus grossières, plus tangibles, plus accessibles à nos sens, parce que ses vices sont beaucoup moins profonds, beaucoup moins intérieurs et beaucoup plus grossiers.

Ainsi, le mal s'expie de lui-même par la désorganisation qu'il produit en nous, et nous devons être sûrs que, lorsque nous souffrons d'une maladie, c'est ou notre faute ou la faute de nos pères qui nous ont transmis un corps déjà gâté et corrompu.

Sans doute il y a des exceptions, il y a des accidents, et Notre-Seigneur lui-même, interrogé par ses disciples pour savoir d'où venait qu'un homme de ce temps, qui se trouvait devant lui, était aveugle, leur répondit : *Que ce n'était ni parce qu'il avait péché, ni par la faute de ses pères, mais afin que la grandeur de Dieu fût manifestée en lui.* Je ne voudrais donc pas, bien que cette règle ait un caractère général, que vous l'étendissiez, sans exception, à toute espèce de maladie. Il y a sans doute, des maladies accidentelles; il y a des maladies qui sont envoyées providentiellement par Dieu; mais la généralité a été causée par nos fautes. C'est ce que dit saint Paul dans ces belles expressions : *La mort est la solde du péché*, et la maladie n'est pas autre chose que le commencement des opérations de la mort!

C'est donc une grande miséricorde, disais-je, que Dieu nous ait donné, par la nature même de nos fautes, un moyen de les expier, car, sans cela, nous ne les expierions jamais ici-bas. Nous avons beau nous persuader que nous aimons la pénitence à cause de notre bon Maître qui l'a portée pour nous; nous avons beau parler de peines volontaires, de mortifications, de crucifiement, nous ne parlons de ces choses que parce que nous avons la foi; mais,

au fond, la nature nous éloigne tellement de la douleur, que, si Dieu ne nous l'avait pas envoyée par une force que nous ne pouvons pas écarter, jamais ici-bas nous n'aurions connu la souffrance, et, par conséquent, jamais nous n'aurions connu l'expiation. Dieu a donc voulu que le péché produisît naturellement l'expiation en nous, et c'est une grande miséricorde, puisqu'il nous faut expier, et qu'il vaut bien mieux expier dans ce monde avec amour, avec volonté, avec coopération à ce que Dieu souhaite de nous, que d'attendre ses jugements, beaucoup plus sévères dans l'autre monde, où nous ne pourrons pas rendre le châtiment profitable ni le diminuer, puisque nous ne pourrons plus coopérer par des actes libres de notre volonté, tandis qu'à présent nous pouvons rapporter à Dieu tout ce que nous souffrons.

En second lieu, la maladie est une œuvre d'éducation. Toutes nos fautes viennent de l'orgueil, d'abord, et puis de l'attachement aux choses sensibles, de la sensualité. Or, précisément, la maladie attaque notre orgueil de la manière la plus efficace; elle nous révèle le peu que nous pouvons et le peu que nous sommes. Devant la maladie s'éteint l'orgueil de la santé. Chose bizarre! l'amour-propre est si grand en nous, que nous avons de l'orgueil de nous bien porter; que, quand nous nous sentons libres, actifs, puissants, commandant à nos actes extérieurs, nous sommes involontairement saisis d'une sorte de satisfaction qui n'est pas autre chose qu'un mouvement de vanité et d'orgueil par lequel, contents de nos

forces, sûrs en quelque sorte de notre vie pour un temps indéterminé, il semble que nous marchions sans le secours de Dieu, que nous n'ayions pas besoin de lui pour être, pour vivre, pour nous porter, pour nous soutenir, pour agir, et qu'enfin, dans le jeu de nos forces, nous sommes indépendants de lui. Eh bien! Dieu tout à coup, sans que nous sachions comment, nous révèle par la maladie que nous ne vivons pas par nous-mêmes, que nous n'avons pas la vie, que nous ne sommes point la vie; il abat en nous l'orgueil de la santé et de la force.

Il y abat aussi l'orgueil de l'esprit. Ce savant, cet homme si fort de son érudition et de sa capacité, une fièvre, un mal de dents, une légère irritation de la tête, le prive de toutes ses facultés; il ne peut plus parler, il ne peut plus écrire, il ne peut plus, en un mot, jouir de son esprit, comme il ne jouit pas non plus de son corps; il sent, par conséquent, le peu qu'est cette vanité qu'il tirait de son esprit.

Et la vanité de la beauté, qui est si grande parmi nous tous! car tous, chacun dans son genre, soit dans la jeunesse, soit même dans la maturité et dans l'âge avancé, nous avons sur nos physionomies une beauté qui est le reflet de notre âme, à laquelle nous tenons d'une manière extrême. La maladie abat cet orgueil; elle nous enlève cette fraîcheur, ce coloris qui nous charmait de nous-mêmes devant nous-mêmes; elle creuse les rides sur notre front, elle nous ôte tout ce charme extérieur de jeunesse sur lequel nous comptons pour briller en ce monde et satisfaire, à toute heure, notre vanité.

Voilà comment orgueil, beauté, jeunesse, esprit, force, santé, certitude de soi et de ses opérations, la maladie en un instant a tout jeté bas. Il n'y a rien de frappant comme l'abattement qu'elle produit : les esprits les plus forts, des hommes qui n'ont jamais pâli devant le front d'une bataille, des hommes qui auraient entendu, sans baisser la tête, des balles siffler pendant des heures entières à leurs oreilles, ces hommes, on les voit étendus sur un lit comme des femmelettes, ne pouvant pas subsister, rester en face d'eux-mêmes, appelant au secours, ayant besoin d'un jouet pour calmer leurs souffrances, de l'être le plus faible, d'un enfant qui les soutient en leur disant quelques paroles, et en s'efforçant de faire diversion à leurs maux! Voilà à quel degré Dieu se venge de notre orgueil par ce mal que nous appelons la maladie.

De plus, la maladie éteint jusque dans sa source ce mal presque irrémédiable, si la grâce de Jésus-Christ n'existait pas, le mal de la sensualité, le mal de la volupté. Chose admirable, qui doit nous pénétrer de reconnaissance pour la maladie et pour Dieu qui en a été le grand et fécond créateur, chose admirable! le jeune homme le plus hardi et le plus invincible devant Dieu par ses passions, ce jeune homme, dès qu'il est frappé, n'est plus capable même de sentir et d'apercevoir de loin les illusions du mal. En même temps que la force lui est ôtée, le mal est vaincu en lui; tout ce qui faisait le désespoir de son âme, je le suppose chrétien, ces tentations incessantes, cet esprit qui le transportait loin de

Dieu et l'empêchait de penser à son salut, tout cela a été tué par la maladie : en sorte que l'homme sensuel, voluptueux...; — je me sers encore de ces expressions du temps de Louis XIV; nous sommes si loin de ces temps de la liberté chrétienne, que, quand nous prononçons ces mots, quelquefois les hommes, qui ne sont point accoutumés à recourir au passé et à vivre dans d'autres temps que le leur, s'imaginent que nous créons un langage nouveau, tandis que nous ressuscitons tout au plus, dans nos phrases modernes et décolorées, le vieux style des potentats de la chaire qui faisaient trembler Louis XIV, mais sans le faire rougir, parce que Louis XIV, quoique plein de vices, avait assez de générosité pour les entendre lui parler sans fard de ses vices : il était roi dans ses vices comme dans ses autres actions; il voulait avoir devant lui des rois de la parole qui ne lui déguisassent ni ses défauts ni les foudres de la divinité prêtes à lui en demander compte... Je suis bien aise de vous dire cela en passant; car, vraiment, vos oreilles deviennent si susceptibles, elles sont si peu accoutumées aux vérités de l'Évangile, que, quand du haut de cette chaire il arrive qu'il tombe çà et là quelque vérité que vous n'êtes pas accoutumés d'entendre sous certaines formes, il semble que ce n'est plus la forme de l'Évangile qu'on révère, mais la forme plus ou moins trompeuse ou plus ou moins déshonorée d'idées modernes que l'Évangile ne connaît pas. Je dis cela en passant, afin que si, en ce moment où je vous parle encore à l'issue de ce temps de carême

et de vérité, il m'échappait, dans l'ardeur de vous instruire, quelques paroles qui ne vous parussent pas celles que vous souhaitiez, vous réfléchissiez, avant de les condamner, si ce ne sont pas les paroles des Pères, des Saints, des Martyrs et souvent même les paroles de Jésus-Christ...

Donc, la maladie tue nos vices sensuels. Au premier coup elle fait à la volupté une blessure profonde : en sorte que si nous étions chrétiens, lorsque nous sommes dans la force de nos passions, ce que nous devrions souhaiter, ce serait d'être étendus sur un lit, afin qu'étant ainsi enchaînés nous fussions au moins libres du côté du mal, et que notre esprit, affranchi et surnaturalisé, luttât avec avantage et simplicité contre toutes les forces de la chair, du monde et du démon.

J'ai ajouté que la maladie était prophétique, et que la prophétie était une des plus grandes grâces de Dieu. L'Imitation dit : *Relinque curiosa*, ne vous occupez pas des choses curieuses. Presque toujours l'avenir n'est qu'une curiosité, et quand même nous le connaîtrions, nous n'en tirerions pas parti; car Dieu a voulu que nos actions fussent réglées, non pas par ce qui sera un jour, mais par ce qui est aujourd'hui. Quiconque regarde le temps futur n'est qu'un homme curieux, un homme habile, un homme politique; et cependant il y a des choses dans l'avenir qui sont essentielles à connaître et que Dieu nous a fait connaître : ce sont les choses spirituelles, les choses surnaturelles. Quand il nous a prédit les grands événements de ce monde, il l'a fait parce que

ces événements terrestres étaient joints à des événements surnaturels; mais il n'a jamais daigné nous révéler le cours des empires, uniquement pour nous donner le plaisir de connaître l'histoire d'avance et de faire nos préparatifs d'habileté, afin d'arriver au point précis pour encenser les pouvoirs que nous attendions et que nous espérions; il a dédaigné ces révélations-là. Il nous a révélé ce qui nous importe éternellement, les choses de notre salut; il nous a parlé du jugement, il nous a dit qu'il y aurait des signes au ciel et sur la terre; il nous a annoncé l'avènement de son Fils, les grandes catastrophes qui menaçaient l'Église. Voilà quel a été dans tous les temps le caractère des prophéties véritablement émanées de Dieu. Mais nous, nous qui sommes un grand empire, nous qui, devant Dieu, pesons plus que tous les mondes ensemble, parce que notre âme est plus précieuse que tous les mondes qui peuvent sortir de sa main toute-puissante, est-ce que Dieu ne nous aura pas fait de prophéties sur la grande affaire de notre salut, de notre jugement, de notre mort, de notre vie éternelle? Est-ce que celui qui a dit leur sort aux brins d'herbe, n'aura pas songé à notre âme, n'aura pas préparé son apocalypse, ou, pour parler français, sa révélation? Est-ce que, de temps en temps, il n'aura pas semé notre carrière d'avertissements qui nous préparassent au grand et capital événement de notre vie. Quel est-il, le grand événement de notre vie? Quel est cet événement que nous devons avoir sans cesse devant les yeux? Est-ce notre naissance, notre établissement dans le

monde? Est-ce une industrie, une entreprise qui doit réussir? Non, le plus grand événement de notre vie, c'est notre mort, car c'est par notre mort que nous entrons dans le jugement, c'est par notre mort que nous entrons en Dieu. Figurez-vous que vous avez la foi, que vous avez l'amour; figurez-vous que vous tenez Jésus-Christ dans vos bras, que vous le pressez sur votre poitrine avec l'âme d'un saint et d'un martyr. De quel œil ne verriez-vous pas la mort? Car c'est la mort qui ôte le voile, c'est la mort qui brise la chaîne de séparation établie entre Dieu et nous. *Rien*, dit Dieu à Moïse sur le Sinaï, *rien de vivant ne pourra voir ma face, mais seulement l'extrémité de mon vêtement se perdant dans les nuées du ciel.* Eh bien! c'est la mort qui nous livre Dieu, qui le met en notre possession; il ne peut plus nous échapper au jour de notre mort; il a promis qu'il serait à ce rendez-vous; que, quand notre âme s'échapperait de notre corps, comme la lave s'échappe du volcan, nous lui parlerions, nous le verrions, nous le tiendrions dans nos mains. Et, par conséquent, que voulez-vous qu'il y ait de plus capital, de plus solennel que ce moment suprême où nous serons maîtres de Dieu?

Dieu donc a semé dans toute notre existence des prophéties de notre mort. Et quelles sont ces prophéties? La principale, c'est la maladie. La maladie est une prédication qui nous rappelle que nous sommes mortels, une prédication qui nous fait toucher la mort, une prédication qui nous la fait sentir, qui nous met en quelque sorte aux prises avec elle.

Que pourrions-nous souhaiter de plus heureux que d'être avertis? Quel est celui de nous qui voudrait mourir sans préparation, sans connaître l'heure de sa mort? Est-ce que ceux d'entre nous qui ont la piété de réciter les litanies des Saints, n'ont pas répété souvent cette invocation : « Seigneur, délivrez-nous d'une mort imprévue et subite! » Ce n'est pas là, certes, le vœu des méchants, ce n'est pas le vœu des hommes matériels; ceux-là demandent de s'éteindre sans le sentir; ils ont tellement horreur de ce suprême moment, que le plus grand vœu qu'ils font, c'est de dire : « Ah! si je pouvais mourir sans m'en apercevoir! Même quand je serai dans les bras de la mort, ne troublez pas mon sommeil; que je passe de ce monde en l'autre sans en avoir conscience! » Et cela seul condamne l'homme qui n'est pas chrétien. Quand on n'ose pas regarder la mort en face, quand on a horreur de se préparer avec dignité à ce grand événement, on peut se considérer comme un soldat qui se bande les yeux au moment de la bataille, qui ne veut voir ni la fumée de la poudre ni la marche des escadrons, pour attendre le trépas sans connaissance et sans prévision, de peur que ses yeux, s'il le voyait, ne se fermassent et n'ajoutassent à ce qu'il croit être ses horreurs. Tel est l'homme qui n'est pas chrétien, qui n'a pas songé que le plus beau moment de sa vie était de mourir. Mais nous qui sommes chrétiens, nous devons remercier Dieu de ce que, de temps à autre, il nous prophétise notre fin par les maladies qu'il nous envoie. Ainsi, par ces trois choses : grâce de rémis-

sion ou d'expiation, grâce d'éducation et grâce de prophétie, la maladie est notre sœur la plus aimante et notre frère le plus vigilant; c'est une des plus belles choses que Dieu ait faites pour nous.

Il ne s'agit plus maintenant que de chercher à voir comment nous devons nous conduire par rapport à elle.

II. — Nous devons, mes Frères, considérer la maladie par rapport à nous-mêmes, par rapport à nos proches et à nos amis, et par rapport aux pauvres.

Par rapport à nous, qu'est-ce que nous lui devons quand elle nous fait l'honneur de nous visiter? Nous lui devons, en premier lieu, la résignation; c'est la moindre chose, en effet, que nous acceptions l'expiation de nos fautes. Nous avons mal vécu, nous avons péché, Dieu nous frappe, il nous frappe dans notre orgueil et dans nos sens; le moins que nous lui devons, c'est la résignation, c'est-à-dire une acceptation douloureuse, si vous le voulez, mais enfin une acceptation. C'est là, dès que la maladie nous attaque, notre premier devoir. Quiconque se révolte contre la maladie est un ingrat; c'est un chrétien qui ne sait rien de la vie spirituelle; c'est un ingrat et un insensé! Il est homme du monde, peut-être il est homme d'esprit, je le veux; mais, à coup sûr, il ne possède pas les premiers éléments du christianisme. S'il croit avoir la foi, il est possible qu'il l'ait; mais assurément c'est une foi qui n'est pas élevée, qui n'a aucune espèce d'instruction, de force, de spiritualité; c'est tout simplement une habitude : on

est chrétien, on croit, on a peut-être assez de foi pour se sauver, mais on n'est pas pénétré jusqu'au fond de ses entrailles des vérités chrétiennes; on ne sait pas saluer Dieu quand il vient, on ne sait pas lui ôter son chapeau et se mettre à genoux devant lui! Eh! que serait notre parole, si elle n'arrivait pas à conclure à des choses pratiques? Nous disons donc que nous devons faire acte d'acceptation, dès que Dieu nous a touchés. La maladie! c'est Dieu, notre meilleur ami, qui vient nous visiter, et qui s'approche de nous sous une de ses formes les plus miséricordieuses!

En second lieu, nous lui devons la joie; ce n'est pas assez de se résigner. Comme la maladie nous apporte une amélioration véritable, si nous savons en profiter, nous devons en éprouver de la joie; je ne dis pas une joie sensible, telle que nous l'éprouvons pour les choses de la terre qui nous font plaisir; je ne vous demande pas de ne pas ressentir la douleur, d'être contre elle ce que voulaient être les stoïciens, et de dire que la douleur n'existe pas; c'est là du stoïcisme, ce n'est pas du christianisme. La douleur est réelle; mais la douleur même sentie n'empêche pas, dans le plus secret réceptacle de notre âme, de goûter la joie de Dieu. On peut, au milieu des plus vives douleurs, dans un certain fond de son âme, éprouver de la joie, de la joie spirituelle; c'est ce que nous devons demander à Dieu et tâcher d'obtenir lorsque nous sommes malades.

En troisième lieu et surtout, la maladie étant une prophétie de notre mort, nous devons nous préparer

immédiatement à la mort. Dès que l'homme est attaqué par la maladie, il doit songer que peut-être ce sera la dernière, et agir comme s'il était sûr qu'il ne s'en relèvera pas; car, encore que cette fois-ci le mal nous pardonnerait, la seconde, la troisième fois il ne nous pardonnera pas. Ainsi, dès que nous sommes malades, il faut nous préparer, c'est-à-dire examiner notre conscience; c'est le plus beau moment et le plus favorable pour l'examiner à la lueur de la mort, tandis que jusque-là nous ne l'avons examinée qu'à la lueur de la vie. Quelle différence dans l'examen de soi, de ses années passées, fait devant la vie ou fait devant la mort! Quel est celui de nous qui ne demande pas cette possibilité de se confesser avant la mort, qui ne demande pas cette grâce insigne de se voir encore une fois, si pur qu'il soit, devant la mort? Voyez les saints. Les saints, eux qui avaient purifié cent et cent fois leur conscience avec la plus scrupuleuse exactitude, ils n'osaient pas mourir sans s'être confessés dans l'intimité de la mort, sans que la mort fût intervenue entre eux et leur confesseur, en tierce personne, sans que la mort leur eût répondu par l'organe de Dieu, sans que leur conscience eût été purifiée par cette acceptation finale de la pénitence et de l'immolation d'eux-mêmes.

Préparons-nous donc à la mort dès que nous sommes frappés; appelons un prêtre, confessons-nous, mettons ordre à nos affaires, écrivons notre testament. Et quelle folie, à propos de testament, quelle folie n'existe pas dans la tête d'une foule de

chrétiens qui n'osent pas, même vivants, pleins de santé, écrire leur testament, par une espèce de superstition qui leur persuade que c'est comme un signe qui appelle la mort; qui aiment mieux laisser le désordre dans leurs affaires que prendre la plume d'une main courageuse et donner cette signature qui disposera de leurs biens, pour eux la plus belle et la plus puissante des signatures, puisqu'elle survit à la mort! Dieu et les hommes vous ont donné le pouvoir de commander après votre mort; la législation civile comme la législation spirituelle appellent le testament l'acte le plus grand de la volonté, acte sacré que les survivants doivent respecter par-dessus tout, et vous n'écrivez pas votre testament avec la force de la mort et l'intrépidité d'une main qui sait qu'elle doit mourir! Ah! c'est une abominable lâcheté!

Se préparer à la mort par la confession, le testament, le réglement de ses affaires, dès que la maladie nous a frappés, voilà le premier devoir du chrétien.

Je ne puis pas ne pas vous dire ces choses. Un jour vous verrez combien d'âmes bonnes, qui avaient mille fois fait le projet de se confesser avant de mourir, ont échappé aux miséricordes de Dieu, parce que, le moment de la maladie arrivé, elles ont cru que cette maladie n'était pas mortelle et qu'elles en reviendraient. Par là, au lieu d'agir avec fermeté, elles sont allées de flot en flot jusqu'à ce qu'enfin elles aient été submergées dans une tempête qui pourtant n'était qu'apparente à leurs yeux.

Ensuite, que devons-nous faire quand les autres, c'est-à-dire nos proches et nos amis intimes sont malades? C'est ici un des plus grands et des plus solennels devoirs du chrétien. Ce que nous devons à nos proches dans ce moment-là, c'est un devoir trahi tous les jours, un devoir trahi par les amis même francs, un devoir qui, n'étant pas rempli, nous rend coupables devant Dieu et devant ces âmes pour qui nous donnerions notre sang, et envers qui nous n'avons pas eu le courage de faire ce que Dieu, ce que Jésus-Christ, ce que notre foi, ce que la charité, ce que l'amitié même nous commandaient. Et quel est-il, ce devoir du chrétien à l'égard de la maladie de ses proches? C'est de les avertir; c'est, sachant qu'elle est une prophétie de la mort, de les préparer comme nous-mêmes nous sommes préparés; c'est de ne pas attendre au dernier moment, quand, pour ainsi dire, ils n'ont plus qu'une lueur de sentiment, pour leur apporter ces dernières paroles qui peuvent les sauver encore.

Vous savez quelle est notre société française, vous savez combien le mal et le bien y sont mêlés. Une incrédulité effrayante règne presque partout; il y a bien peu de familles où vous ne comptiez parmi vos pères, vos frères, vos enfants, de ceux que l'on appelle des incrédules. Eh bien! c'est une illusion; il n'y a pas d'incrédulité : l'incrédulité est presque une chimère. Quand on connaît les hommes, quand on a eu le bonheur de les toucher de près, on sait que, parmi les plus incrédules, il en est à peine un seul qui le soit dans toute la force du terme. La

plupart des hommes ont abandonné leur foi au sortir de leur première jeunesse, entraînés par les plaisirs, puis par les affaires, puis par quelques lectures, puis par toutes sortes de frivolités et d'occupations même sérieuses; mais la foi, croyez-le, n'est jamais éteinte ou presque jamais; elle survit, elle attend la main de l'amitié, qui, dans une occasion favorable, fasse l'office de Jésus-Christ. L'amitié, l'amitié véritable, de quoi doit-elle s'occuper, si ce n'est du bonheur de ses amis et de ceux qu'elle aime? Et nous qui croyons au bonheur éternel, de quoi devons-nous plus nous occuper que de chercher à procurer ce bonheur à nos amis? Ce frère, ce père, cet enfant chéri, ce jeune homme de seize ans, qui s'éteint plein de vices et peut-être plein d'ignorance, mais qui a encore une âme bonne et généreuse, un sang béni dès son berceau, que lui faut-il pour vaincre le respect humain? Une parole bonne, sainte, courageuse, comme un chrétien doit savoir la dire.

Dans ces occasions, c'est le respect humain qui retient la plupart des hommes. Ce vieillard a peur, il a peur d'un enfant, il a peur de sa servante, de son domestique; il craint qu'on ne dise qu'il se soit confessé, qu'il ait demandé un prêtre; son amour-propre veut qu'on lui en parle, qu'on le force, qu'on lui fasse une certaine violence, qu'on puisse dire qu'on l'a amené malgré lui; c'est une consolation qu'il recherche, il ne demande pas autre chose; il se retourne sur son lit, il vous appelle, et dans ses paroles il regarde dans vos yeux si vous n'allez

pas lui parler de Dieu, si vous n'allez pas prononcer ce grand mot libérateur de Dieu, et vous êtes muets! Mais après tout, quand il en mourrait, est-ce que mourir de la mort d'un jour est quelque chose en comparaison de mourir de la mort de toujours?

Ainsi, prenons cette résolution de préparer nos amis, nos proches doucement, suavement, avec délicatesse, avec tous les ménagements possibles, et nous le ferons bien mieux au commencement qu'à la fin. Plus vous attendrez, plus vous pouvez être sûrs que cette opération sera difficile, tandis que, quand la maladie ne fait qu'apparaître, la plénitude des forces existant encore permet de douter de la fin qui terminera tout ce drame, et vous donne, par conséquent au malade aussi, infiniment plus de sécurité et de facilité.

Voilà quels sont, dans la maladie, nos devoirs par rapport aux autres.

Je termine en disant nos devoirs par rapport aux pauvres, et c'est là surtout ce qui nous occupe en ce moment, puisque nous sommes réunis pour l'œuvre de la visite des malades pauvres.

Vous savez que la maladie ajoute à la pauvreté une bien grande douleur, que c'est dans la maladie que nous avons besoin d'une foule de petites ressources, de délicatesses, dont les pauvres manquent absolument; que nous avons besoin d'être entourés, caressés, d'être, en un mot, environnés de toute espèce de soins, soit matériels, soit spirituels. Les pauvres n'ont presque rien de tout cela. Cette mère de famille, le mari l'a quittée pour aller chercher

les quelques sous qu'il gagne péniblement chaque jour, les enfants sont absents, ou dans le service militaire, ou dans d'autres conditions; il n'y a personne autour d'elle, et elle a une foule de besoins. Vous comprenez combien, dans cette situation, le pauvre, qui est déjà si à plaindre, l'est davantage encore. Que faut-il donc? Le visiter. Si vous étiez seul dans votre chambre, malade depuis trois jours, n'ayant personne pour vous soigner, et qu'une main inconnue vînt frapper à votre porte, vous parler, vous apporter des soins et des secours, quel sentiment de tendresse et de reconnaissance n'éprouveriez-vous pas? Voilà ce que vous devez porter au pauvre, et pourquoi Jésus-Christ a béni la visite des pauvres en disant: *Infirmus eram*, etc.: *J'étais malade, et vous m'avez visité.*

Oui, cela est vulgaire et cela n'est pas vulgaire, de croire que quand on visite un pauvre malade, c'est Jésus-Christ: nous le disons tous les jours: mais, en bonne foi, est-ce que nous le croyons? Est-ce que si on venait nous dire que Jésus-Christ est étendu sur un lit, comme au Calvaire il était cloué sur la croix, si on venait nous dire qu'il va rendre le dernier soupir, est-ce que nous n'irions pas, est-ce que nous ne nous mettrions pas à genoux, est-ce que nous ne baiserions pas ses plaies sacrées? Jésus-Christ est là dans chaque pauvre malade: cloué sur un lit de douleur, il nous attend, et nous manquons au rendez-vous. Pourquoi? Parce que nous n'avons rien à faire, parce que nous sommes tranquilles dans notre salon et que nous nous regardons nous-

mêmes dans notre tranquillité; parce que faire un pas, c'est pour nous un très grand travail, pour nous qui avons l'habitude de ne rien faire du tout. Je sais que, dans cet auditoire, il se trouve un très grand nombre de chrétiens laborieux qui font cette visite des pauvres; ce n'est qu'une allusion à d'autres personnes qui probablement ne se trouvent point ici. Mais qu'elles s'y trouvent ou qu'elles ne s'y trouvent pas, nous devons, en songeant à ce triste abandon où celles qui n'ont pas d'occupation active laissent leurs frères souffrants, nous devons nous exciter nous-mêmes à remplir ce devoir avec plus de courage et de persévérance.

Enfin, si nous sommes pauvres nous-mêmes, si nous n'avons pas la richesse du temps, nous devons du moins aider les autres par un concours de différente nature, par quelque chose. Si peu que ce soit que nous puissions donner, donnons-le aux personnes qui visitent les pauvres, donnons-le généreusement, afin que, quand elles monteront l'escalier du malade, notre aumône monte dans leurs mains et dans leur cœur, parle à Dieu de nous, parle de nos infirmités, de nos besoins et de tous ceux que nous aimons.

Voilà comment, par rapport à nous, par rapport à nos proches et par rapport aux pauvres, nous devons nous conduire dans cette grande et mystérieuse chose de la maladie.

Je souhaite que cette instruction dépose en vous quelque semence d'une charité active, productrice, et que vous puissiez, au sortir de cette assemblée,

en regardant votre vie passée ou en regardant la vie future, envisager avec force, avec sérénité, avec la certitude d'avoir fait votre devoir, les paroles que Notre-Seigneur Jésus-Christ vient de mettre dans ma bouche pour votre édification : *J'étais malade, et vous m'avez visité.*

SUR LES DEVOIRS DES CATHOLIQUES ENVERS L'ÉGLISE

Prêché à Notre-Dame, le 14 avril 1850, pour la fondation d'une chapelle gréco-slave catholique, à Paris.

NOTICE

Ce sermon de charité avait d'abord été annoncé pour le 1er avril, lundi de Pâques.

Quelques paroles sévères de l'orateur, à l'endroit du czar de Russie, persécuteur de ses sujets catholiques, donnèrent lieu à l'explication suivante provoquée par M. Édouard Dumont. (Voir le *Monde*, 28 août 1863.)

« ... Quant au czar, je ne crois pas en avoir parlé avec excès. J'avais à entretenir mon auditoire de la persécution qui a séparé de l'Église cinq millions de Grecs unis, et j'ai flétri cet acte sans nommer l'empereur, mais seulement en montrant tout ce qu'il avait d'odieux en lui-même, dans un temps surtout où la persécution sanglante a disparu de l'Europe et n'est plus pratiquée qu'au Japon et dans la Chine. Les écrits des Pères sont pleins de morceaux éloquents contre les persécuteurs dont ils étaient pourtant les sujets, tandis que le czar n'est pour les chrétiens de France qu'un étranger auquel ils doivent beaucoup moins qu'à un prince de leur propre pays. La plainte est au moins le droit de la victime, et le silence

devant les grands crimes sociaux est, à mon sens, une immoralité. Voyez la liberté avec laquelle on traitait, au moyen âge, un prince méchant, si grand qu'il fût, même le chef du saint Empire romain. Et nous ne pourrions pas aujourd'hui blâmer publiquement, dans une occasion naturelle, le fait lui-même d'une horrible persécution?... » Paris, 26 avril 1850.)

TEXTE[1]

Christus dilexit Ecclesiam, et tradidit seipsum pro eâ.

« Le Christ a aimé l'Église et s'est livré lui-même pour elle. »

(Ép. aux Éph., v, 25.)

Monseigneur[2], mes Frères,

Si je parlais devant une assemblée d'incroyants, j'aurais à justifier les paroles que vous venez d'entendre, savoir, que *le Christ a aimé l'Église jusqu'à se livrer pour elle.* Mais je m'adresse aujourd'hui, si je ne me trompe, à une assemblée chrétienne, qui n'exige pas de moi cette justification; et, plutôt que de la tenter, j'ai à lui exposer ce qu'elle doit faire pour aimer et servir l'Église. Donc, mes Frères, si vous le voulez bien, nous allons rechercher ce que chacun d'entre nous, ce que nous tous ensemble nous devons faire pour aimer et pour servir l'Église. Cet examen nous servira d'introduction naturelle à l'œuvre qui est proposée aujourd'hui à

[1] Publié par la *Tribune sacrée*, août 1850.
[2] Mgr Sibour, archevêque de Paris.

votre charité, la fondation d'une église gréco-slave dans l'enceinte des murs de votre capitale.

Or, je dis en premier lieu que ce que nous pouvons faire de mieux pour servir l'Église et lui témoigner notre amour, c'est de travailler à sa catholicité, et, en second lieu, que l'œuvre qui vous est proposée sera un instrument véritable, un instrument utile de ce travail par lequel vous établirez la catholicité de l'Église. C'est là le partage de cette instruction.

I. — Il est bien remarquable, mes Frères, que l'Église, depuis qu'elle existe, n'a pris qu'un seul nom. Il est vrai qu'elle chante dans le symbole de Nicée, qu'elle est *une*, qu'elle est *sainte*, qu'elle est *catholique*, qu'elle est *apostolique;* elle ajoute, en d'autres lieux, qu'elle est *romaine*. Mais, néanmoins, son nom, son nom par excellence, son nom résumé dans un seul mot, est l'Église catholique; et, aux quatre vents du ciel, quand on demande comment elle s'appelle, elle ne répond que par ce mot : je suis l'*Église catholique!* Et, comme il n'y a rien, dans l'Église pas plus que dans la nature, qui ne soit parfaitement exact, comme tout est mathématique dans les vérités surnaturelles et dans les vérités naturelles, il doit y avoir une raison grave pour laquelle l'Église, entre tous les noms qu'elle pouvait prendre ici-bas, a préféré celui de Catholique, c'est-à-dire, suivant la langue grecque, le nom d'*universelle*.

C'est que le caractère propre de la vérité, le caractère propre de la charité, le caractère propre de la puissance surhumaine, c'est la *catholicité*.

La vérité d'abord est universelle : c'est son caractère, son caractère qui prédomine par-dessus tous les autres; car, certainement, elle en a beaucoup, mais, en somme, il y a en elle, comme en toute chose, un signe caractéristique, prédominant, le signe suprême de la vérité, c'est qu'elle est universelle; comme le signe suprême de ce qui n'est pas la vérité, c'est le particulier ou le *particularisme*. Tout ce qui est universel est vrai; tout ce qui est particulier, à tout le moins peut être faux et n'a pas le signe de la vérité.

En effet, mes Frères, le vrai, c'est ce qui est, en tant qu'il est vu de l'esprit. Or, ce qui est vrai est vrai partout; il est partout certain qu'il est. Et comme la vérité, ou l'être par excellence, c'est Dieu, Dieu est l'être universel, l'être qui remplit tout, qui est présent à tous, qui donne l'existence à tous; en sorte que l'être, même si petit qu'il soit, ne peut pas se concevoir sans cet Être universel et sans rivages qui l'a produit.

Et notre esprit a cela de propre que, par cela seul qu'il est capable de connaître la vérité, il est universel; il n'est pas borné à un temps, à un lieu; il ne voit pas seulement, comme l'animal, la réalité qui est présente à ses yeux; l'esprit déborde tous les temps, il déborde tous les lieux, il est catholique dans son essence, et vouloir l'arrêter, lui tracer des limites hors de l'infini, ce serait l'anéantir; il n'y a que l'infini qui soit la limite de l'esprit, c'est-à-dire qu'au fond, l'esprit, concentré dans l'objet auquel il s'applique, n'a pas de limites non plus, puisqu'il

peut apercevoir l'infini. Il n'est pas l'infini réel; mais, par cela seul qu'il connaît l'infini, il y a quelque chose qui est *indélimité* en lui. Ainsi, mes Frères, on ne peut borner l'esprit; demander à l'esprit qu'il s'arrête quelque part, excepté dans l'infini, c'est lui demander l'impossible. Il ne s'arrêtera pas, même dans l'infini : il y marchera toujours, quand, sortant de la vue incomplète qu'il en a présentement, il abordera comme un vaisseau fort et tout paré dans l'Océan véritable qui le porte déjà, dont il a la conscience et la première vue, mais où il n'a pas encore navigué pleinement. Quand il y sera, quand ses pavillons seront déployés sur cet océan sans rivages, il ne le possèdera pas, il est vrai, comme Dieu le possède, cela est de foi catholique; mais néanmoins il y marchera toujours, il ne s'y arrêtera jamais; il ne viendra ni un jour ni une heure où Dieu lui dira : « C'est assez, mon fils, arrête-toi et repose-toi! » L'esprit dans l'infini n'a pas de repos, précisément afin d'être toujours en repos. Sa navigation, sa course, poussée par le vent de l'infini qui ne le fera jamais aborder, sera sa paix comme sa gloire. Elle constituera ce qui seul pourra apaiser l'infini en puissance qui est en lui, et il n'y aura entre l'infini réel et lui que cette seule différence : Dieu ne marche pas dans l'infini parce qu'il l'est, et l'homme y marchera sans cesse parce qu'il ne l'est pas.

Et, mes Frères, si telle est la notion de notre esprit, malgré sa faiblesse apparente, vous voyez déjà que la vérité est essentiellement universelle.

De là vient que nos pères du moyen âge appelaient

les idées d'un nom qui n'a plus d'à-propos aujourd'hui, qui ne retentit plus que dans les écoles, mais que je suis bien aise de répéter; ils appelaient les idées des *universaux*, c'est-à-dire quelque chose d'universel. Et, certes, ils avaient grandement raison, car le mot *idée* ne voulant dire qu'affirmer, est absolument impropre à exprimer ce qu'il signifie en soi; il sort d'une langue qui n'était pas chrétiennement formée, et c'est à grand regret que la langue chrétienne, cédant à je ne sais quelle bizarrerie de sa popularité, a abandonné le mot *universaux*, créé par la philosophie catholique dans les beaux jours du moyen âge, pour revenir au mot *idées*, de Platon, mot indigne d'exprimer pleinement ce qui apparaît à l'esprit.

Donc, l'Église nous apportant la vérité, nous mettant en possession de la vérité la plus haute que nous puissions ici-bas voir et posséder, est essentiellement *catholique* dans son objet, *catholique* dans son effet.

Elle est aussi la charité, et si le particulier, l'individuel est la mort de la vérité, combien plus sera-t-il la mort de la charité! Qu'est-ce, mes Frères, que n'avoir pas de charité? C'est être soi seulement; c'est réaliser cette devise que je n'attribue à personne, je ne crois pas qu'au XIXe siècle il y ait un homme qui l'ait prononcée, on le dit, mais je le conteste, cette fameuse maxime : « Chacun chez soi, chacun pour soi! » car c'est précisément le résumé diabolique du pur égoïsme.

Eh bien! si être en soi, chez soi, pour soi, c'est

l'égoïsme; être dehors de soi, être pour les autres, vivre dans les autres, c'est la vraie définition de la charité. Et, comme l'Église est venue nous donner la plus haute et la plus parfaite de toutes les charités, elle est aussi catholique en ce sens. Eh quoi! elle aurait mis des bornes à la diffusion que nous devions faire des biens qui nous ont été donnés? Quoi! mes Frères, la vérité nous aurait été donnée pour nous seuls et non pas à la condition de la répandre et de la communiquer? Mais cela est tellement impossible, que le prosélytisme même de l'erreur est naturel à l'homme, que personne ne peut garder au dedans de lui ce qu'il estime être le vrai; et vous savez trop les aversions que produisent ici-bas, parmi nous, les différences d'opinions même en des choses qui ne sont pas nécessaires.

Hélas! nous vivons dans un temps où cette démonstration n'a pas besoin de vous être donnée. Y a-t-il un homme bon, sage, respecté, mais qui n'ait pas nos opinions, de quelque nature qu'elles soient, à qui nous ne cherchions pas des crimes? Et si triste que soit cet instinct, il a cependant quelque chose de légitime et de grand; car nous sentons que nous devons tous vivre dans la même harmonie, dans la communication des mêmes idées, parce que nous croyons les mêmes vérités, et nous nous indignons quand nous rencontrons quelqu'un qui se pose contre la vérité que nous croyons posséder. Les amitiés fortes, les liens profonds ne supportent pas cette diversité d'opinions; les plus grandes tendresses, mes Frères, aux temps de division des

esprits, de quelque point qu'elles partent, les plus grandes tendresses ne résistent pas à cette dislocation des opinions. On se refroidit, on s'éloigne, on se sépare, et, au bout de quelque temps, on s'aperçoit que des êtres qui s'aimaient parfaitement ne se connaissent pour ainsi dire plus, parce que leur seule opinion les a divisés et est devenue entre eux comme un infini de séparation.

Donc, l'Église, étant la charité même, a un prosélytisme qui n'a pas de bornes; elle est aussi catholique sous ce rapport.

Enfin, en troisième lieu, l'universalité est le caractère d'une puissance surhumaine; car il y a ici-bas toutes sortes de puissances qui s'opposent à la diffusion des idées et de la vérité. Il y a le règne de l'individualisme ou du particularisme individuel, le règne du particularisme national, le règne du particularisme autocratique.

Je dis le règne du particularisme individuel. Un homme a ses idées; il les a formées je ne sais comment dans le cours de son existence, et il ne peut pas souffrir que quelque chose ne soit pas ses idées. Comme je le disais tout à l'heure, il conspire, par toutes les puissances dont il dispose, contre l'expansion des idées qui ne sont par les siennes, contre l'expansion de la vérité. Et de là vient, mes Frères, que chaque sage, chaque professeur, chaque homme qui a émis des idées, y met toute sa force, et se fait une citadelle qu'il tâche d'amplifier sans cesse autour de lui pour empêcher la vérité catholique ou universelle d'y pénétrer.

Ensuite, il y a la fureur du particularisme national. Une nation, un État, comme nous disons aujourd'hui afin de voiler l'idée de la communauté nationale sous je ne sais quelle forme abstraite et insaisissable, qui, au lieu de nous faire voir que la nation c'est nous, nous représente qu'il y a en dehors de nous, qui sommes la nation, quelque chose d'élevé, de suprême, de particulier qui renferme tous nos droits, même en les contredisant, et qu'on a dénommé de ce nom singulier, abstrait, indéchiffrable, l'État.

Une nation, dis-je, quand elle se concentre sur un certain point où son individualité se résume, a, elle aussi, la passion d'être seule, d'avoir la vérité, de se circonscrire en elle-même et de défendre ses idées comme étant ses pénates, sa personnalité même. Elle cherche à dire : « Moi, l'État; moi, la nation; moi, le peuple français, je ne suis pas seulement un amas de corps, je suis un assemblage et une confraternité d'hommes. » Il n'y a point d'hommes sans des idées; par conséquent, comme il y a des corps français et des âmes françaises, il y a aussi des idées françaises, et quiconque les attaque, attaque plus que notre territoire, plus que nos corps, plus que nos âmes elles-mêmes; il en attaque l'expression, il en attaque l'activité, il en attaque le produit subsistant depuis des siècles, et composant ce que nous avons mis de particulier, de personnel dans le monde, notre esprit, notre esprit français, notre esprit héréditaire.

Par conséquent, les idées, ce sont aussi notre

nation; les idées, ce sont nos âmes, ce sont nos corps, c'est notre territoire; et, de même qu'il n'appartient à personne de franchir notre territoire sans y respecter le règne de notre puissance, malheur à qui franchit le territoire de nos idées et veut y en apporter d'autres! Il est violateur, il est blasphémateur, bien plus assurément que s'il nous apportait au bout du glaive le retranchement d'une province; car l'idée dans un peuple, c'est plus qu'une province, c'est le peuple tout entier, c'est l'unité de son être, c'est l'éternité et la haute dignité de sa vie.

Voilà l'incurable manie qui a éclaté, plus ou moins, dans tous les temps, et dont nous sommes encore témoins. Et parce qu'il n'y a rien de fort comme un grand peuple, il n'y a rien qui pût rencontrer plus d'obstacle, qui fût plus difficile à établir ici-bas qu'une création purement catholique appartenant à tous les peuples, n'étant circonscrite ni par les montagnes ni par les fleuves, et dont on ne pouvait pas dire, comme de ces vérités dont se moquait Pascal: « Vérités en deçà des Pyrénées, erreurs au delà! »

Il fallait que la vérité, qui est catholique en soi, prît ici-bas un territoire, une réalité qui fût aussi catholique, sensiblement catholique, visiblement catholique, imperturbablement catholique, en dépit de tous les sages, de tous les princes, de toutes les nations, de toutes les idées réputées généreuses, qu'elles le fussent ou non; il le fallait, ou il n'y avait pas de Christ et pas d'Église pour la race humaine.

Et aussi, dès l'antiquité la plus reculée, l'Église

nous a été prophétisée dans cette splendide appellation de son *universalité*. Les prophètes au sein des vallées étroites de la Judée, ouvrant, sous l'inspiration divine, ce regard qui plongeait dans l'avenir, les prophètes voyaient de loin se dilater, comme ils le disaient dans leur magnifique langage, les tentes de Jacob et les pavillons d'Israël.

Tel, ce prophète qui, appelé pour maudire le peuple hébraïque, ne le pouvait pas parce qu'il apercevait de loin toutes les régions de la terre courbées sous le sceptre de ces passagers et de ces voyageurs du désert, et qui, tenté par les présents et par les menaces, s'écria : *Je ne puis pas maudire ce que Dieu a béni. Tu peux prendre ton vol, ô Israël! tes pavillons seront respectés! Un temps viendra où toutes les nations seront appelées, où le temple de Jérusalem, toujours unique, se multipliera, où on le portera partout, où on adorera partout en esprit et en vérité.*

Et quand le Christ, après avoir versé son sang sur un point particulier de la terre pour la purifier et en écarter les obstacles à la vérité, donnait ses instructions à ses disciples, il leur disait : « *Euntes, allez! Docete omnes gentes, allez et instruisez toutes les nations!* Allez, ne les attendez pas, n'attendez pas que le pauvre vienne vous chercher; que le pauvre, qui ne sait pas mon nom, vienne vous dire : « Où est le Christ mort et ressuscité? » Après ce moment où je vous parle, sauf une heure qui vous est encore donnée pour attendre l'esprit de force, l'esprit des apôtres et des martyrs, après ce moment, partez, disséminez-vous. Parlez, ne tenez compte

d'aucun ordre. On vous traduira devant les princes et les chefs des assemblées publiques. Ne daignez pas même songer à ce que vous aurez à dire; car c'est moi, moi, l'Esprit de vie et de force, qui parlerai par vos lèvres. Les barrières tomberont, les montagnes s'abaisseront, les conjurations s'évanouiront. *Vous aurez des angoisses et des tribulations dans le monde; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde.* »

Le monde fut catholique à partir de cette heure!

Et les apôtres, les disciples, enflammés de cette croyance à ce moment même, comme nous le voyons par les Écritures, prirent le nom d'Église catholique. Ils n'étaient que douze, et ils étaient déjà l'Église catholique. Pourquoi? parce qu'ils n'excluaient plus personne, parce qu'ils appelaient tout le monde, parce qu'ils avaient la certitude que Dieu parlerait à cette catholicité. Dans le fait, ils ont converti le monde romain, ils ont converti les barbares, ils ont converti déjà de nouveaux mondes, depuis trois siècles que de nouveaux mondes se sont ouverts à l'activité de la race humaine.

Et cependant l'œuvre n'est pas accomplie, le grand caractère de la catholicité, qui est par-dessus tout le signe propre de l'Église et qu'aucune autre société, ni spirituelle, ni temporelle, n'a jamais pu obtenir, ce caractère, quoique existant, n'est pas encore parfait dans l'Église. Il existe; il y a dans toutes les nations, dans tous les régimes et sous tous les climats, des Églises ou des fragments de l'Église catholique; elle seule a ce privilège.

Vous avez vu la victoire étrangère vous apportant des légions armées et demandant à votre pays des écus; mais ces légions n'ont pas laissé une seule vérité : elles ont emporté les écus, mais elles n'y ont pas implanté une seule de leurs doctrines.

On a vu des musulmans, il y a quelques siècles, arriver aux bords du Danube, et, plus tard encore, s'avancer jusque sous les murs de Vienne, où la main du Polonais Sobieski les attendait pour consommer cette ruine à laquelle l'Occident avait tant de fois travaillé, et dont ils ne se sont plus relevés. Mais où est le dépôt que, dans ses irruptions formidables, l'islamisme vous a laissé? Où est le croyant chrétien sur nos rivages qui ait été converti à cette loi de Mahomet? Où est-il cet empire, depuis douze siècles que Mahomet a été si puissant par les armes? Là où ces armes étaient maîtresses, où la race musulmane arrivait, l'islamisme s'établissait; mais, à mesure que le flot de la victoire le reportait en arrière, le flot de son erreur reculait aussi; une bataille décidait de cet empire spirituel.

Où est la vérité bouddhique? Avez-vous vu des bonzes? Il y en a un ou deux qui ont abordé les rivages de l'Angleterre pour y chercher la vérité. Où est le bonze, en ces temps de liberté de notre Europe, qui ait eu la pensée de nous apporter son Église, sa secte, ce qu'il croit être la vérité? Où est l'idolâtre qui ait dressé sa tente parmi nous?

Si vous me parlez des protestants, de ces flots que l'anglicanisme envoie çà et là dans tout l'univers, j'en conviendrai; mais je vous demanderai en

même temps où est par tout l'univers la véritable constitution de l'Église anglicane, là où elle n'est pas maîtresse par la puissance de ses vaisseaux? Pour peu que vous ayez lu les annales de la Propagation de la Foi, vous savez où en est cette fastueuse propagande anglicane, qui est soutenue par une si grande diffusion de numéraire.

L'esprit de dévouement, la charité illuminée de Dieu, c'est ce qui propage la vérité, et aucune puissance humaine ne peut la propager avec ce même signe de la catholicité. De sorte que, même dans les pays où l'hérésie moderne a le plus prévalu, j'entends le protestantisme, Dieu a voulu, en témoignage de la catholicité de son Église, non seulement qu'il y restât des débris isolés et individuels, mais qu'à côté de chaque grand peuple protestant il y eût, dans le sein même de cette nation, un peuple tout entier qui fût catholique.

Ainsi, à côté de cette grande et puissante Angleterre, depuis trois siècles il a accolé l'Irlande, l'Irlande catholique, l'Irlande persécutée, l'Irlande affamée et toujours debout, envoyant par toute la terre la surabondance de sa foi par des missionnaires dont plusieurs, si je ne me trompe, sont ici devant vous, avec la croix des apôtres et de Jésus-Christ.

Si vous regardez l'Allemagne, en vain ce rusé, habile et brave Frédéric II a-t-il voulu y fonder un État protestant; il a fallu qu'il rencontrât devant lui les héroïques populations du Rhin. Ces populations catholiques ont opposé à tous les efforts de cette politique protestante et séculaire des cœurs aussi

grands et aussi forts que ces beaux rochers du Rhin, quelques-uns d'entre nous les ont admirés, qui bordent ce fleuve et couvrent toujours ses rives d'un immobile et pittoresque coup d'œil. Voilà comment, à l'extrémité occidentale de son empire, la Prusse a rencontré la Westphalie, les duchés rhénans, et, de l'autre côté, la Silésie. Dieu a permis que son ambition prévalût à l'Orient et à l'Occident afin d'attacher à ses flancs, d'une manière indestructible, deux grands peuples catholiques qui ne permissent pas de dire qu'il y avait en Europe un grand État protestant.

Et la Russie? Au moment où elle agrandissait l'empire de Pierre Ier, Dieu lui donna la force de prévaloir contre une nation catholique indépendante et de se l'annexer. La Pologne a été subjuguée, sans doute pour bien des raisons, et nous ne les connaissons pas toutes; mais la Russie, parmi ces raisons, n'a pas discerné que si la Pologne n'avait pas été conquise par elle, il y aurait eu sous le ciel un grand empire purement hérétique. Et l'insensée, l'imbécile! pardonnez-moi l'expression, a été saisir ce peuple pour l'attacher à ses flancs, pour se l'incorporer, s'imaginant que Dieu, après lui avoir livré l'empire terrestre, lui livrait aussi l'empire divin, et que la Pologne, écrasée dans ses chevaliers, serait aussi écrasée dans sa croyance. Vraiment elle avait compté trop sur l'enfer! Jusqu'à présent, l'Esprit-Saint n'a pas défendu le territoire polonais, il l'a livré; mais l'Esprit-Saint a défendu la nationalité polonaise dans ce qu'elle a de plus grand

et de plus précieux. Gloire à la Pologne! et gloire à Dieu!

Vous le voyez donc, mes Frères, nous avons défendu le principe de la catholicité non pas seulement par des missions lointaines, mais nous l'avons défendu dans notre Europe en nous incrustant dans chaque État, même protestant ou schismatique, comme le diamant s'incruste dans l'alvéole qui le contient. L'empire terrestre, c'est l'alvéole; la société catholique, c'est la perle, c'est le diamant; et lorsqu'un jour les desseins de Dieu seront accomplis, l'alvéole se brisera, la pierre précieuse éclatera, et ces grandes nations, nous l'espérons, redeviendront catholiques, comme elles l'étaient autrefois.

Maintenant, mes Frères, après vous avoir exposé le grand prix que nous devons attacher à la catholicité de l'Église, voyons si, dans cette œuvre que j'ai à vous recommander, il y a quelque moyen particulier de travailler à cette dilatation catholique de la sainte Église romaine.

II. — Mes Frères, il n'y a rien de plus instructif que d'étudier les races, car toutes les races ont été fondées par des desseins mystérieux de la divinité. La race, c'est un être collectif qui s'est incarné un territoire, un caractère, qui s'est créé dans le monde une suite historique, qui a pesé et qui doit peser dans la balance où la destinée d'ici-bas est jugée par Dieu. Or, notre Europe chrétienne, sous la conduite du Dieu très bon et très grand, a été fécondée et partagée en trois races principales : la race celtique, qui a occupé sous des noms et des rameaux

divers, l'Italie, la France et l'Espagne; la race germanique, qui a occupé le centre européen que nous appelons aujourd'hui l'Allemagne, et qui peut aussi revendiquer une grande partie de la population d'Angleterre; par delà les races celtique et germaine, un dernier flot a comblé l'arrière-portion de ce beau territoire et de cette belle presqu'île que nous appelons l'Europe : c'est la race slave, qui compte environ soixante millions d'hommes. Cette race slave, convertie au christianisme catholique dans le IXe siècle par les apôtres saint Cyrille et saint Méthodius, s'est partagée dans la suite entre l'Église catholique, l'Église grecque schismatique, et une Église appelée soit Église ruthénienne, soit Église grecque-unie, soit enfin, dans ces derniers temps, Église gréco-slave catholique. La Bohême, la Pologne, une portion de la Hongrie, la Croatie, d'autres pays adjacents, sont catholiques latins; la Russie est schismatique grecque; et, enfin, l'Église ruthénienne, comprenant huit millions d'hommes, a conservé la foi et le catholicisme avec le rite grec : de là vient qu'on les a appelés des Grecs-Unis; nous pouvons les appeler l'Église gréco-slave catholique.

Il y a peu de temps encore, cette Église ruthénienne que Dieu, par une providence particulière, avait ménagée entre le rameau catholique slave et le rameau catholique grec, ces huit millions d'hommes, dans leurs diocèses respectifs, pratiquaient paisiblement le culte de leurs ancêtres. Une main violente, que je n'ai pas besoin de nommer, car toute la terre

la connaît et la nomme, une main violente s'est tirée de dessous le manteau impérial pour écrire ces mots : *Crois ou meurs!*

Ce qu'il y a de plus horrible sur la terre, c'est de souiller le bien et la vérité en y étendant une main aveugle, perfide et sanglante, de sorte que nous nous déguiserions de chrétiens en mahométans, si, au lieu de mourir pour la vérité, nous prétendions la donner un poignard à la main, et dire à nos frères : « Si tu ne crois pas comme moi, meurs! » C'est ce que disait un révolutionnaire de cette époque : « La fraternité ou la mort! » Nous avons flétri cette abjecte formule; nous n'avons pas compris que si la fraternité est une chose sainte, on doive l'imposer par la force; si la fraternité est une chose vraie, elle s'impose par elle-même. Si je suis votre frère, vous m'aimerez comme votre frère, car vous sentirez que la fraternité est juste, qu'elle est vraie; mais si vous ne le sentez pas, c'est votre faute, ce n'est pas la mienne. La fraternité! on n'a pas besoin de l'écrire sur les murs; si elle n'existe pas dans les cœurs, toutes les inscriptions n'y peuvent rien.

Ainsi, mes Frères, cette main dont je parlais s'est tirée de dessous le manteau impérial; elle a saisi cinq millions d'hommes qui, depuis le IXe siècle, croyaient ce que leurs pères avaient cru, étaient unis au sang de l'Église catholique. Et voyez et comparez : l'Église catholique avait respecté leur langue, elle leur avait permis de traduire les saintes Écritures dans la langue slave; elle leur avait permis de nommer Jésus-Christ dans leur langage

patriotique. Rome, c'était la latinité; elle avait compati à cette généreuse faiblesse des nations en parlant leur propre langue; et comme le Christ avait voulu que son titre divin fût écrit en trois langues, la grecque, la latine et l'hébraïque, parce que c'étaient là les trois grandes langues du monde, l'Eglise, imitant cette magnifique condescendance du Christ gravée sur le bois du Calvaire, avait respecté la langue des Slaves, elle leur avait permis de prier Dieu et de lui rendre grâces en langue slave et catholique.

Eh bien ! le chef de la nation, celui à qui la puissance des événements avait donné ces cinq millions d'hommes, il les a violentés, il en a fait son jouet; il a envoyé des soldats qui ne devaient être envoyés que contre les malfaiteurs et les ennemis de la patrie, pour se saisir de villageois dans leurs chaumières, de prêtres obscurs dans leurs presbytères, et leur présenter la mort, une mort cruelle et ignominieuse, s'ils n'apostasiaient pas, s'ils n'entraient pas dans le grand giron de l'Église grecque impériale orthodoxe. Ah! si elle était orthodoxe, elle ne persécuterait pas ; l'orthodoxie s'introduit par l'apostolat et non par la persécution.

A la fin, ces cinq millions d'hommes ont courbé la tête. Ils attendent de Dieu, du temps, de la prière, et non de la révolte, ils attendent les jugements que le Ciel prononce quelquefois ici-bas. Trois millions de leurs frères en Hongrie, en Gallicie et en Pologne même, divisés en cinq diocèses, ont encore le bonheur de conserver leur rite gréco-slave. Nous vous

demandons, mes Frères, d'intervenir par la charité pour donner une consolation à ce grand scandale que vient de subir l'Europe dans ces derniers temps. Car, remarquez-le à la louange de notre siècle, le seul pays européen où la persécution sanglante ait lieu, c'est le pays que je viens de nommer, et c'est une chose si horrible, que je ne veux plus même prononcer son nom. L'Angleterre a abdiqué la persécution, la Hollande a abdiqué la persécution, tous les pays européens ont abdiqué la persécution du sang; ils ont fait un compromis, au milieu des divisions qui les séparent, pour ne plus en appeler à la force, mais à qui l'emportera de la vérité par les seules armes de la vérité. Il n'y a plus au monde, l'Europe ayant conquis l'Amérique, il n'y a plus au monde que quatre terres où règne la persécution du sang, à savoir : le Japon, la Chine, la Cochinchine et le pays que je ne veux pas nommer parce qu'il est européen, et que le nommer ce serait une trop grande injure; le Japon, la Chine, la Cochinchine, et ce malheureux, ce déplorable pays.

Eh bien! devant ce grand scandale qui a souillé l'Europe, je vous demande une réparation, à vous, Français du XIXe siècle, et chrétiens bien plus que rationalistes! Mais fussiez-vous rationalistes, vous proclamez comme les chrétiens, — et vous leur donnez en ceci la main, — vous proclamez la tolérance civile, la liberté de conscience, le droit et le devoir de chacun de discerner entre le bien et le mal, entre la vérité et l'erreur en matière religieuse. Donc, chrétiens ou rationalistes, je vous demande

quelque chose d'expiatoire en faveur de ces cinq millions d'hommes que la plus atroce persécution a ravis au culte de leurs pères. Je l'obtiendrai de vous, mes Frères, je l'obtiendrai.

A ces peuples malheureux et vaincus nous devons l'aumône de la charité, de la puissance de notre parole, dite dans un pays libre à des esprits libres. Nous protestons, en pleurant et en gémissant, dans ce temple, devant ces autels où repose l'Agneau qui est mort, qui n'a jamais versé d'autre sang que le sien. Ce n'est pas assez; bâtissons en pierres la protestation de la parole et des larmes. Rien de plus grand et de plus sacré qu'un temple qui est construit avec la bénédiction de Dieu. Plantons dans la capitale de la liberté chrétienne, plantons une pierre, bénissons-la et disons : « Ceci, c'est l'Église gréco-slave catholique qui a été élevée dans l'Église de Paris après l'oppression d'une population généreuse par une force impitoyable. Passant, entre ici un moment et sens deux choses : le bonheur de naître dans un pays qui respecte la conscience, et qui la respecte au point qu'il élève des pierres en versant des larmes, pour faire souvenir la postérité du sang versé loin de son territoire. » Voilà, mes Frères, ce que vous pouvez et ce que vous devez faire.

La parole, des larmes, des pierres, ce n'est pas tout. Saint Cyrille et saint Méthodius, en passant dans les murs de Rome, et après s'être agenouillés à Saint-Pierre, eurent l'inspiration d'aller parler aux Slaves, ce dernier flot des Scythes, et d'en convertir

soixante millions à la foi catholique. Qui vous dit qu'un jour un de vos petits-fils, un généreux Français, quelqu'un d'entre vous, jeunes gens, qui, portant sur son front et dans son cœur de seize ans l'éternité de la divine patrie, et regardant ces murs, ne se dira pas : « Il y a des peuples persécutés. Au lieu de vivre dans les bras de ma mère, de mes frères et de mes sœurs, et de me préparer un autre asile encore plus doux dans ma propre famille, j'irai visiter cette famille infortunée, je prierai pour elle. Du sein de ce pays, j'irai rallumer ce qui restera de la foi, de la générosité chrétienne dans les veines trop épuisées de ce peuple, et, comme saint Méthodius et saint Cyrille ont converti leurs prédécesseurs, qui dit que Dieu, à ma foi, à ma sincérité, à ma prière, ne les secourra pas ? »

Voilà ce que nous pouvons faire encore, et je vous en sollicite.

Oui, sans doute, cela semble chimérique; cet empire est fort, il a de la durée devant lui; humainement, il n'y a rien à faire. Mais qu'est-ce que c'est que l'humainement, quand nous avons le divinement pour nous? Qu'est-ce que les empires? Est-ce que Babylone n'est pas tombée? Est-ce que les Macédoniens ne sont pas tombés? Est-ce que la République et l'Empire romains ne sont pas tombés? Est-ce que tout n'a pas été sans cesse renouvelé sur la terre? Confions-nous donc aux tempêtes qui apportent les bénédictions de Dieu, de ce Dieu qui brasse les peuples dans sa justice et dans sa miséricorde, comme dans l'aire où l'on bat le blé le paysan brasse

la nourriture des populations. Attendons la miséricorde et défions la barbarie sanglante en protestant contre elle par la parole, par l'aumône, par l'édification d'un temple, et surtout en croyant en Dieu, qui punit tôt ou tard les injustices.

Un ancien, parlant du grand scandale de la prospérité des pécheurs, appelle « délais de la justice divine » le temps que la Providence met à soulever l'homme qu'elle veut précipiter. Eh bien ! mes Frères, depuis longtemps, dans le christianisme, il y a des choses et des hommes soulevés par la main de la Providence. L'heure de la justice où Dieu les laissera retomber n'est pas encore arrivée. Mais protestons que nous croyons à cette heure, et dussions-nous périr en cette foi, dût cette foi être trompée, chrétiens, Français, hommes libres, qui croyez ou ne croyez pas à la vérité de ce que je vous dis, nous aurons fait notre devoir. Au delà d'avoir fait son devoir, je ne connais rien qui satisfasse davantage, pas même le succès. Quel que soit donc le succès, il y a le devoir. La tyrannie a fait son horrible devoir; que la liberté et le christianisme fassent le leur. Je me confie et m'abandonne à vous.

SUR LES MOYENS CHOISIS PAR JÉSUS-CHRIST POUR COMMUNIQUER A TOUS LES HOMMES LE BIENFAIT DE LA RÉDEMPTION

COMMENT NOUS POUVONS ET DEVONS Y CONTRIBUER

Prêché à Notre-Dame, en faveur de l'œuvre de la Propagation de la Foi, le 3 mai 1850, anniversaire de sa fondation.

Pro omnibus mortuus est Christus!
« Le Christ est mort pour nous tous! »
(IIe Ép. aux Corinth., v, 15.)

TEXTE [1]

Il n'y a donc eu aucune exception, dans le plan divin de la Providence, par rapport à la Rédemption des hommes. Ce n'est pas pour un temps, ni pour un lieu, ni pour une classe que Dieu est venu; il est venu pour tous les temps, pour tous les lieux, pour toutes les conditions. Et si le salut ne s'accomplit pas pour tous, ce n'est pas la faute de Dieu ni des moyens qu'il a employés, c'est la faute de la liberté humaine, soit des individus, soit des nations. Je ne veux pas examiner quels ont été dans le passé, c'est-à-dire dans les temps qui ont précédé la venue du Christ, les moyens efficaces dont il s'est servi pour attirer tous les hommes à la vérité et à la charité; c'est là un sujet d'une haute importance, mais qui n'est pas celui que je veux traiter devant

[1] Publié par la *Tribune sacrée*, décembre 1850.

vous. Je veux examiner quels sont les moyens que le Christ a déterminés et choisis pour les temps postérieurs, afin de communiquer à tous, sans exception, les bénéfices de sa parole, de sa vie et de sa mort. Je me demanderai, d'abord, quel est le moyen qu'il a employé à cet effet, et, en second lieu, comment nous devons et nous pouvons y contribuer nous-mêmes. C'est l'objet et le partage de ce discours.

I. — Il semble, mes Frères, que Jésus-Christ, puisqu'il avait le dessein d'étendre à tous le bienfait de la Rédemption, aurait dû, en prolongeant sa vie parmi nous, se faire le missionnaire de sa propre doctrine, quitter l'espace étroit que renfermait la Judée, et porter lui-même à l'empire romain et à tous les peuples qui vivaient alors sur la surface du globe ce qu'il avait départi autour de lui. Il est manifeste qu'il ne l'a pas voulu, il est manifeste qu'il a borné sa carrière à un âge fixe et limité; que, ressuscité d'entre les morts, il n'a voulu demeurer que peu de jours au milieu de ceux qu'il avait évangélisés. Pourquoi ?

D'abord, c'est que Dieu, dans toutes ses œuvres, après avoir posé le principe, la semence, nous a appelés à coopérer avec lui. Oui, Dieu ayant fait ce qui était nécessaire de sa part, afin que les choses existassent et fussent fondées, nous a appelés tous à être ses coopérateurs ; il a confié à notre activité, à notre liberté personnelle, le développement de ses œuvres. Et pourquoi cela? C'est, mes Frères, que s'il avait tout fait il ne nous aurait rien laissé à

faire, et que s'il ne nous avait rien laissé à faire, il serait parfaitement inutile que nous vivions. Tout être est une puissance, et toute puissance doit avoir un objet où cette puissance s'applique, se développe, se manifeste. Si Dieu avait tout fait, nous serions des êtres complètement inutiles, et dès lors il eût été parfaitement inutile de nous créer. Mais non; dans l'œuvre de la Rédemption comme dans l'œuvre de la Création, Dieu n'a jeté que les fondements; il a édifié ce que lui seul pouvait édifier, il nous a ensuite laissé le soin d'ajouter à son action notre propre action. Voilà pourquoi saint Paul a dit : *Nous sommes les coopérateurs de Dieu.* Il nous en coûte, il est vrai; car il résulte de là que nous avons une grande responsabilité, et que si Dieu nous a faits sans nous, nous ne pouvons pas vivre sans nous et nous sauver sans nous. De ceux qui demandent pourquoi le Christ n'a pas tout fait dans le mystère de la Rédemption, il en est de même que de ceux qui demanderaient pourquoi Dieu n'a pas tout fait dans le mystère de la vie, pourquoi nous travaillons, pourquoi nous suons, pourquoi nous délibérons, pourquoi nous nous donnons tant de peine pour vivre quelques heures, quelques jours ici-bas.

Cela posé, quel est le moyen que Dieu va choisir pour la rénovation des hommes par la Rédemption?

Au commencement du monde, après avoir créé les premiers hommes qui devaient être la souche de tous les autres, il leur donna ce grand et premier

commandement : « *Croissez et multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la à votre domination.* Je ne vous abandonne pas, je serai avec vous; mais maintenant votre œuvre commence, parce que la mienne est accomplie. C'est à vous maintenant de vous étendre, c'est à vous de conquérir, c'est à vous d'établir des nations, de les distribuer, de les gouverner, et de vous faire, à un certain degré, sous le gouvernement de ma Providence, vos propres destins. » Et ainsi, par la migration du sang, par l'envoi successif de familles et de tribus sur la terre, il a préparé ce prodigieux développement historique de notre dispersion parmi toutes les contrées du globe.

De même, mes Frères, lorsque le Christ voulut régénérer le monde, il posa un autre commandement, le dernier qui soit sorti directement de sa bouche. Il dit à ses disciples : *Ite, docete omnes gentes : Allez et enseignez toutes les nations !* C'est-à-dire que, pour le développement de la vérité, pour le développement du christianisme, il établit la migration spirituelle, la migration des apôtres, comme il avait établi la migration du sang, la migration des familles. Il envoie ses députés, il envoie ses disciples pour communiquer à tous les hommes la vérité, la charité, le bénéfice de sa vie et de sa mort.

Certes, mes Frères, c'était déjà quelque chose de grand et d'inouï que de confier une telle œuvre à un moyen si faible en apparence. Car qu'est-ce que quelques hommes, si dévoués qu'on les suppose ?

Qu'est-ce que quelques hommes à qui l'on dit : Allez et enseignez? Mais ils mourront demain matin. Il suffira du premier despote à qui la vérité déplaira, pour arrêter le développement du christianime et du salut du genre humain.

C'est vrai, et surtout si nous nous demandons quelle est l'arme que Notre-Seigneur a donnée à ses premiers apôtres et à ceux qui doivent le suivre : ce n'est pas tout d'envoyer, il faut armer ceux que l'on envoie. Des hommes ne sont rien que par la puissance dont ils sont dépositaires. Envoyer quelqu'un sans lui donner puissance, c'est un acte d'insanité, c'est un acte qui ne peut rien produire. Puisque Dieu envoyait des hommes pour propager parmi nous l'œuvre de notre salut, il s'ensuit qu'il avait dû les armer, leur donner une puissance contre toutes les puissances qu'ils devaient rencontrer. Eh bien! quelles armes a-t-il données à ceux qu'il envoyait?

Leur a-t-il donné la puissance de l'esprit? Leur a-t-il dit : « Allez, et personne ne vous surpassera dans la science de la parole et de l'éloquence? » Au contraire, il les a tout au plus placés dans l'égalité de l'esprit, dans l'égalité de la science et de la parole, avec tout le reste de l'humanité.

Leur a-t-il donné la puissance des armes? A cette heure sublime où le Christ faisait son testament, où il n'avait plus qu'une parole à dire, où il allait disparaître d'au milieu de nous pour s'élever dans le séjour où il se proposait de nous attendre; à ce moment où il disait ce qu'il devait dire de plus fort

et de plus encourageant à ses disciples, il n'est pas plus question de puissance armée que dans toute autre page de l'Évangile. Au moment de sa passion, enveloppé d'ennemis, à un de ses disciples qui avait tiré le glaive par un excès de dévouement il dit : *Pierre, remets ton épée dans le fourreau, car quiconque se servira de l'épée périra par l'épée.* La puissance des armes est une puissance vaine; tôt ou tard celui qui tire le fer trouve quelqu'un qui le manie mieux que lui. Les enfants des hommes décident par le fer leurs querelles; un jour, ils gagnent une bataille pour en perdre une autre le lendemain; mais ce n'est pas là ni notre œuvre, ni notre destinée, ni notre puissance.

Aussi l'Église a toujours conservé avec soin ce magnifique désarmement que Notre-Seigneur lui avait fait. Elle s'est vantée dans tous les temps de n'avoir pas le glaive temporel; elle a protesté qu'elle avait horreur du sang; elle a reproché à Mahomet, entre autres choses, de n'avoir été qu'un conquérant et de n'avoir pas été un pacificateur par la vérité et la sainteté des doctrines. Et si, dans le cours de son histoire, elle a préservé par la force l'unité des croyances contre la conquête avide de débris; si, dans certains temps et dans certains lieux, elle s'est préservée par une circonvallation que traçait, de concert avec elle, la société civile, ce n'était après tout qu'un accident de sa vie, accident plus ou moins heureux, qui a autant coûté de véritable puissance qu'il en a donné; accident qui s'est bien vite retourné contre elle, car le sang versé par suite de cette al-

liance des deux pouvoirs, a été redemandé à flots à d'autres temps et à d'autres lieux; et ce que, par suite des circonstances où cet ordre de choses s'était établi, elle a gagné d'un côté, elle l'a largement perdu d'un autre, Dieu ne voulant pas qu'elle oubliât cette parole dite à Pierre : *Remets ton épée dans le fourreau, car quiconque se sert de l'épée périra par l'épée.*

Ainsi, ni la puissance des armes, ni la puissance de l'esprit, ni la puissance de la parole, rien de tout cela n'est donné aux apôtres. Il leur est dit simplement : *Allez et enseignez!*

Et, chose bien extraordinaire! c'est que la première fois que le Christ institua l'apostolat dans les limites restreintes de la Judée, lorsque, pour la première fois, convoquant ses apôtres autour de lui, il les envoya, non pas aux nations, mais seulement aux brebis d'Israël, chose étonnante! dans cette première et restreinte mission qui n'était rien devant celle qu'ils devaient accomplir un jour, le Christ les avait magnifiquement armés. Après leur avoir dit : *Allez et dites aux enfants d'Israël que le royaume des cieux est proche*, sans interruption aucune il avait ajouté : *Allez et guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons. Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement.*

Eh bien! cette puissance du miracle donnée à cette heure au préambule, à ce crépuscule naissant de l'apostolat, elle leur est retirée dès que le Christ va n'être plus présent. A ce moment où, de sa main

puissante, traçant un cercle qui ne s'arrête qu'à l'extrémité du monde, à ce moment il leur retire sa vue, il les abandonne en quelque sorte. Il ne sera plus question de lui que pour paraître devant les princes de ce siècle et répondre des doctrines d'un mort, d'un crucifié. A ce moment où la mission est sans bornes, où le désarmement de la personne sacrée du Christ est aussi sans bornes, il ne leur dit plus : *Allez, ressuscitez les morts, guérissez les lépreux, chassez les démons!* il leur dit : *Euntes, docete omnes gentes, Allez et enseignez toutes les nations!*

Quelle sera donc l'arme qu'il leur donnera, puisque le miracle lui-même en est exclu, puisque la puissance surnaturelle exercée sous la forme miraculeuse ne sera jamais, dans la vie de l'Église, qu'un accident, qu'une exception, qu'un passage, comme un éclair à travers les générations, afin qu'on n'oublie pas que le doigt de Dieu peut ébranler la nature quand il lui convient? Si cela même est retiré, si la force naturelle n'est pas donnée et si la force surnaturelle est aussi absente, mais que leur reste-t-il donc? Ce qui leur reste, écoutez-le.

Dans la dernière parole qui a suivi celle-là : *Euntes, docete omnes gentes*, Jésus-Christ a ajouté : « *Et voilà que tous les jours je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* Vous ne me verrez plus, vous ne m'entendrez plus d'une manière sensible; vous ne me retrouverez plus guérissant, ressuscitant, chassant les démons: mais je serai avec vous, devant vous, je marcherai et je

porterai ma Croix en face de votre parole; je serai derrière vous comme une arrière-garde qui vous préservera; je serai à vos côtés comme vos amis, vos aides et vos compagnons fidèles; je serai plus qu'avec vous, devant vous, je serai en vous, j'y habiterai, et j'y habiterai tous les jours de la vie que le Seigneur Dieu, mon Père, vous accordera. Voilà votre puissance; si vous y croyez, si vous la portez partout avec vous, c'est dans l'absence formidable de toute ressource terrestre et même de tout miracle sensible, c'est là que sera votre force; car, voyant que vous êtes désarmés et pourtant les maîtres, tout le monde en conclura que celui qui vous porte et vous soutient ne peut être que Dieu, qui fait tout en ne faisant rien. Le miracle, apôtres, enfants d'obscurs pêcheurs de poissons, le miracle qui sera votre puissance, ce sera vous-mêmes. Partout où vous passerez, si vous avez la charité de véritables apôtres, on reconnaîtra que ce n'est pas l'humanité qui habite en vous et qui vous conduit; mais qu'il y a quelque autre chose qui ne peut être que la Divinité. »

Et, en effet, mes Frères, l'apostolat ainsi abandonné est le grand miracle perpétuellement visible de l'Église.

Qu'est-ce que l'apôtre? L'apôtre, c'est le seul être qui soit véritablement dénué de tout ce qui est humain, naturel, de tous les agréments de la vie de ce monde. L'apôtre, c'est la nudité du Christ dans toute sa simplicité et dans toute son éloquence.

L'apôtre quitte sa patrie, c'est sa destination, et,

en quittant la patrie, il ne lui reste rien. La patrie! d'abord c'est le ciel qui nous couvre. Vous qui peut-être n'avez jamais quitté ce sol ami et fraternel, vous croyez que c'est peu de chose, et que cette voûte étoilée ou éclairée des rayons du soleil est la même partout. Non; il y a pour chaque pays une nuance de ciel, une nuance de lumière, de chaleur, d'air, qui ne se reproduit dans aucun autre, et qui par la respiration, depuis notre enfance, est devenue une partie de notre propre substance, notre ciel, notre air, notre lumière, notre chaleur; qui est tellement habituée à nous, et à laquelle nous sommes tellement habitués, que partout ailleurs nous disons que *les cieux sont méchants et inflexibles*, selon l'expression poétique des anciens quand ils parlaient de l'exil. Nous quittons, dans l'apostolat, notre part héréditaire du ciel, de cette belle voûte qui a abrité les jours de nos aïeux : nous lui disons adieu; et c'est pourquoi, dans leurs douloureuses apostrophes, les anciens, en s'exilant, s'adressaient d'abord aux cieux et leur disaient : « O Cieux! ô lumière du jour! pénates sacrés qui habitez l'espace! nous vous disons adieu, et, sous tous les climats incléments où la fortune nous chasse, nous ne vous retrouverons jamais plus. Adieu. »

L'apôtre quitte aussi sa terre natale, c'est-à-dire une certaine végétation, des arbres amis, une chaleur, des lieux, tout un assortiment délicat dont la Providence a fait don à chaque portion du territoire humain et qui n'a rien de semblable nulle part. Et encore là, mes Frères, vous qui n'avez pas connu

l'exil, vous ne vous imaginez pas ce que peut être l'absence d'un village, d'un arbre, d'une certaine manière d'ombre qui nous a couverts tous les jours de l'été.

L'apôtre quitte les joies de la nature et aussi les joies de la famille et de l'amitié.

La famille! Déjà être seul ici-bas dans sa propre patrie, avoir perdu son père, sa mère, ses enfants ou n'en avoir jamais eu, sentir le poids triste et chagrin des années qui s'abat lourdement sur nous et qui ne nous apporte plus la consolation d'un regard ami ou d'un serrement de main dont on sent l'efficacité sincère, c'est, mes Frères, un sort si dur, qu'il n'est question dans toute l'Écriture que des veuves et des orphelins; et, parce qu'ils n'ont plus de famille, l'Église leur a été donnée spécialement pour une famille spirituelle qui doit prendre un soin tout particulier d'eux. Mais que sera-ce lorsque les tombeaux seront absents, quand sur la terre ils ne suivront plus l'apôtre, quand il ne pourra plus visiter la poussière de ses ancêtres, bien loin de pouvoir les posséder par le regard et la conversation quotidienne de la vie?

Puis l'amitié, qui est quelque chose peut-être de plus suave encore que la famille! Il n'y a pas d'amis sur la terre étrangère; la différence des mœurs, des intérêts, des manières de sentir, augmente cet incommensurable abîme qui est entre royaume et royaume. Trouver un ami, deux amis dans sa propre patrie, c'est un chef-d'œuvre d'un bon cœur; mais l'abîme qui sépare les royaumes est grand; en

pays étranger, il n'y a aucune puissance qui soit capable de le combler.

Le Poussin, après avoir demeuré trente années à Rome, au milieu de la familiarité des grands et des honneurs qui lui arrivaient de tous les points de la terre civilisée, le Poussin écrivait à un de ses amis de France, en mourant, cette lettre qui est restée dans l'histoire : « Je meurs, disait-il, après trente ans de séjour dans cette ville où je n'ai pas d'amis et où on n'en trouve pas. »

Le Poussin était injuste. Il y a des amis à Rome comme ailleurs; mais il ne comprenait pas que l'étranger même le plus glorieux ne pouvait pas s'en faire, et il accusait la nature italienne de ce qui n'était que la faute de la nature même de l'exil. C'était l'exil qui lui avait ravi ses amis; ce n'était pas la terre de Rome, qui, dans tous les temps, a été féconde en amitiés comme elle a été féconde en héros.

Ainsi, que reste-t-il à l'apôtre, à l'homme qui monte sur un vaisseau pour aller à trois mille lieues parmi des hommes qui ne connaissent ni son nom ni sa langue? La langue, la parole de la patrie, cette parole que nous parlons si aisément et avec laquelle nous traduisons nos sentiments avec une facilité qui nous plaît, cette langue lui est ravie. Il faudra que l'apôtre étudie péniblement un langage barbare, et, quelle que soit sa facilité, il ne parlera jamais bien, il ne sera jamais éloquent; il faudra qu'il prêche la vérité, sûr d'avance que la gloire et la puissance de l'éloquence lui sont ravies.

Nous autres, au milieu de ces basiliques de notre pays, au milieu de personnes dont nous parlons la langue et qui rendent justice à l'accent qui sort de nos entrailles, nous sommes soutenus dans notre ministère surnaturel par la magie même de la parole que nous vous apportons. Il y a une sorte de gloire plus ou moins considérable qui environne l'apôtre dans sa patrie; il n'y a pas de gloire pour celui qui parle en pays étranger une langue étrangère, et il ne peut que répéter sans cesse cette parole d'un poète latin : *Je leur suis un barbare parce qu'ils n'entendent pas mon langage.*

Et enfin, mes Frères, si vous considérez que le martyre, une mort douloureuse, est bien souvent la consommation de ce dévouement apostolique, vous comprendrez qu'en effet l'apôtre s'abdique totalement lui-même, qu'il ne reste rien d'humain en lui, et que, s'il ne sentait pas Jésus-Christ habitant dans sa poitrine, selon sa promesse : *Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles!* ce serait un homme mort au moment où il touche le rivage qu'il doit évangéliser.

Eh bien! ce fait, ce miracle de l'apostolat s'est-il accompli? La parole qui avait dit : « Allez et enseignez, dépourvus de tout, nus de tout, » cette parole s'est-elle accomplie, et pouvons-nous dire aujourd'hui, en 1850, que l'Église a mérité par-dessus tout, et à l'exception de toute autre puissance de quelque nature qu'elle soit, le beau titre d'apostolique, d'être née de l'apostolat, de s'être continuée par l'apostolat, de s'étendre et de durer par l'apos-

tolat? L'Église a-t-elle été et est-elle encore aujourd'hui apostolique?

Mes Frères, je ne veux pas vous rappeler toutes les circonstances qui suivirent immédiatement, dans l'histoire de l'apostolat, l'Ascension de Notre-Seigneur. Je ne veux pas vous dire saint Pierre prenant son bâton et s'en allant à la porte des Césars pour évangéliser tout ce qui était autour de lui. Je ne veux pas vous rappeler saint Paul, chargé de chaînes pendant deux ans, évangélisant ceux qui venaient à lui, écrivant à ses disciples de l'Asie : *La parole de Dieu n'est pas enchaînée.*

Non, mes Frères, ce sont là des gloires si célèbres qu'il est inutile de vous les rappeler; il faut que nous jetions sur elles un regard rapide qui dit tout; la parole humaine est d'ailleurs impuissante à nous peindre cette histoire de l'apostolat.

Quand l'empire romain tomba, quand les barbares furent venus, il se leva de nouvelles légions d'apôtres pour annoncer dans toutes les langues, à ces hommes nouveaux, les vérités universelles du christianisme. Mais maintenant, connaissant le passé, à notre heure, au XIXe siècle, à ce moment où je vous parle au nom de cette magnifique institution de la *Propagation de la Foi,* à ce moment-ci l'apostolat est-il un vain songe dans notre tête? Dans notre âge, que l'on prétend infécond et ruiné, ce siècle est-il capable de faire encore germer des apôtres? N'y a-t-il parmi nous aucune mère qui ait envoyé son enfant, couvert de ses derniers baisers chrétiens, aux nations lointaines et aux fourches sanglantes du martyre?

N'y a-t-il aussi personne dans cette capitale qui ait vu la tête de son fils tomber sur cet échafaud d'autant plus glorieux qu'il est lointain, et qu'il était prévu lorsque le dernier adieu a été donné à la patrie et à tous les proches?

Non, jamais, au contraire, la puissance apostolique n'a été plus développée qu'elle ne l'est dans cet âge. Ce n'est pas seulement ces vastes régions de l'Amérique qui sont évangélisées et qui trouvent des apôtres, mais jusque dans les îles les plus reculées, jusque dans les îlots qui n'avaient pas de nom, qui en ont à peine encore, sur ces plages tant de fois désolées du Japon, de la Chine, de la Corée; dans tous les points, sur tous les promontoires, dans toutes les vallées, dans toutes les profondeurs de l'Asie, il y a des apôtres en ce moment. Ils marchent, ils parlent, ils souffrent, ils ont faim, ils ont soif, ils répondent à des présidents qui les interrogent, ils meurent sur des échafauds! Et nous, tranquilles, assis sous ces splendides palais qui portent sur nos têtes la majesté d'un air paisible et purifié par le christianisme, nous, spectateurs lointains de ces magnificences évangéliques, nous ne pouvons pas même trouver des paroles pour vous les rendre, parce qu'il y a des choses qui surpassent tellement la puissance de la parole que l'on ne saurait les exprimer.

Oui, l'apostolat vit aujourd'hui; l'Église est apostolique au XIXe siècle comme elle était apostolique aux premiers siècles, et seule elle mérite encore dans toutes les sectes, dans toutes les religions,

dans tous les royaumes, seule elle mérite le titre d'apostolique tout aussi clairement et plus clairement encore que le titre de catholique.

On pourrait disputer sur ce titre de catholique, on pourrait dire que c'est une catholicité restreinte, qu'il y a un territoire trop étendu pour que l'Église s'arroge ce titre. Je sais ce que je répondrais; mais quant à l'apostolat, quant à quitter sa patrie, seul, en emportant le Christ dans sa foi, cela ne souffre plus l'ombre de discussion possible, et c'est en vain qu'on voudrait nier qu'aujourd'hui, hier, avant-hier, dans tous les arrière-siècles, il y a eu des apôtres, et que la soif de la propagation de l'apostolat, de l'émigration spirituelle, se soit jamais arrêtée. D'un autre côté, on ne citera pas de cultes, même parmi les cultes séparés du tronc, qui soient propagateurs, ni parmi les Grecs, ni parmi les protestants, ni parmi les anglicans. Si l'anglicanisme envoie hors de son sein des missionnaires, ce sont des missionnaires mariés, ayant leurs femmes et leurs enfants, ce noble cortège qui, partout ailleurs, est toujours en vénération, et dont un schisme seul, en en souillant l'apostolat, a su faire quelque chose de répréhensible et d'abject : en sorte que la famille, qui est l'honneur de la nature, est devenue, chez les hérétiques et les schismatiques, l'opprobre de leur clergé et le témoin de leur impuissance évangélique. Les barbares, les sauvages des forêts de l'Amérique les plus éloignées, en les voyant venir, ou plutôt paraître, car ils passent comme des songes avec leurs chariots et toute la

puissance britannique qui les suit toujours, ils disent et reconnaissent que ce ne sont pas là des apôtres; car ils ne viennent pas seuls, ils ne sont pas dénués, ils n'apportent pas la faim et la soif, ce ne sont pas eux que le Seigneur Jésus a envoyés en leur disant : *Allez et enseignez!*

Ainsi, grâces à Dieu, et tressaillons-en d'allégresse dans cette fête commémorative que nous célébrons chaque année, tressaillons-en d'une sainte allégresse, nous sommes apostoliques! Nous avons des enfants pour les envoyer à tout pays, à tout climat, à tout ciel, si dur et si inclément qu'il soit! Nous sommes apostoliques; nous avons des frères que nous envoyons désarmés à tous ceux qui sont armés et qui repoussent par les moyens humains la vérité. Nous sommes apostoliques; nous nous présentons, nous disons : « Le Christ est venu; il a vécu, il a parlé, il est mort; voici ce qu'il vous dit. Je ne fais pas de miracles, je ne guéris pas les malades, je ne ressuscite pas les morts; je n'ai pas d'armée; je n'ai pas d'ambassadeurs qui me protègent par derrière. Je dis : Le Christ est avec moi; il parlait avec moi hier, il parle encore avec moi aujourd'hui; croyez ou ne croyez pas, c'est votre affaire, la conscience est libre. Mais, comme le Christ est avec moi, je suis sûr qu'il s'en trouvera, parmi ceux qui m'écouteront, qui uniront leur conscience avec la mienne, leur conscience humaine avec la conscience divine, qui est le Christ demeuré dans l'Évangile. J'en suis sûr, car cette parole ne périt jamais. »

Partout où il y a un apôtre, il se fait un troupeau; il sera petit, mais enfin ce sera un troupeau; il sera conquis par la parole de l'apôtre, par sa mort sur un îlot; il y en aura un, il y en aura deux; mais je dis, au nom du Christ et de l'histoire du christianisme, que jamais un homme n'aura quitté son bien, sa maison, sans que cette parole ne soit accomplie : « Chacun quittera sa maison, son propre pays, pour l'écouter, pour trouver la vie éternelle, même au prix de la persécution ici-bas. »

L'Église est donc apostolique. Mais comment devons-nous participer à ce saint apostolat?

II. — Est-ce à quelques hommes choisis et rares qu'a été dite cette parole : « Allez et enseignez »? L'apostolat est-il une particularité dans l'Église catholique, ou est-il une généralité? Est-ce à ses disciples seulement que le Christ a dit : « Allez et enseignez! » Non; l'Église tout entière est solidaire de tout ce qui se fait dans l'Église. Il y a communion de tout et en tout entre tous les membres de la famille du Christ. Dire : « Ceci est le devoir de tels chrétiens dans l'Église et n'est pas mon devoir à moi, » c'est dire une parole antichrétienne. Saint Pierre, s'adressant aux premiers fidèles, leur disait : *Vous autres, vous êtes la nation sainte, la race élue, le peuple acquis à Dieu, le sacerdoce royal, afin que vous annonciez les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière;* en sorte que, héritiers de la lumière par nos ancêtres, nous sommes les dispensateurs de la lumière à nos contemporains et à notre postérité. Ce n'est pas seulement pour vous

que le soleil de justice a été allumé en vous, c'est pour qu'il éclaire tout autour de vous. Dans la nature, vos yeux mêmes n'ont pas reçu la lumière pour la garder; ils la réfléchissent, ils rendent votre âme au dehors, et quiconque veut communiquer avec vous regarde dans vos yeux pour y discerner la lumière qui y est, et par elle cette lumière plus éclatante qui est votre esprit. Vous rayonnez dans tout ce que vous êtes, et par conséquent, si vous avez le rayonnement naturel de toutes vos facultés, de toutes vos puissances, combien plus devez-vous l'avoir dans l'ordre surnaturel, qui est essentiellement un ordre de dévouement et de charité?

Donc, mes Frères, il est certain, d'après l'Écriture et d'après la tradition, que quand Dieu a dit : *Euntes, docete,* il l'a dit à son Eglise, à son Église avec laquelle il est jusqu'à la consommation des âges. C'est son Église qui est apostolique, et ce titre, qui convient à l'Église en général, convient *par solidarité de communion*, pour me servir du mot du symbole de Nicée, à chaque fidèle en particulier. Chaque fidèle est un dans la vérité et dans le ministère hiérarchique, qui sont un; chaque fidèle est saint dans la morale et la pratique de l'Évangile, qui, l'une et l'autre, sont saintes; chaque fidèle est catholique dans le lien de l'universalité qui le contient avec tous les autres; chaque fidèle est apostolique, parce qu'il lui a été donné une lumière qu'il doit répandre sur tous.

Et, de fait, quel est celui d'entre vous qui ne communique pas la vérité qu'il possède et qui ne sente

pas qu'envers ses frères, ses sœurs, ses enfants, ses parents, ses amis, en un mot, partout où s'étend son action, il a un droit, un devoir de communiquer la foi qui est en lui? Quel est le chrétien qui jamais ne se soit ému en songeant aux incrédulités qui l'entourent, qui n'ait gémi, prié, invoqué l'Esprit-Saint, qui n'ait vu avec bonheur ces communions pour la propagation de ce grand don de la foi qui lui a été donnée? Quel est le croyant qui peut ne pas penser à ce grand bénéfice de la foi, à ce sentiment d'amour qu'il possède et qui, à mesure que nous vieillissons, nous devient un bien d'autant plus précieux que les autres s'amoindrissent graduellement et finissent par disparaître autour de nous? Quel est l'homme qui, à son dernier soupir, ne veuille, soulevant encore une fois sa toute-puissance de propagation, laisser dans une parole à ceux qui l'entendent, la bonne mémoire des vertus et des croyances qui ont vécu en lui et qui, en vivant en lui, ont prouvé, dans un certain degré, la divinité de celui qui en était le premier auteur?

Le prosélytisme est l'instinct de la nature; à plus forte raison, il est l'instinct de la vérité surnaturelle, de la vérité qui vient de Dieu par Jésus-Christ. Donc, si nous sommes apostoliques, nous devons contribuer à l'apostolat. Nous devons tous proclamer que ce n'est pas un vain titre que nous avons porté et que nous portons. Et comment le pouvons-nous?

En bien des manières. Nous le pouvons par la prière, en demandant à Dieu de se susciter des apôtres. Vous le pouvez par l'éducation de vos fils;

vous le pouvez en demandant à Dieu, comme tous le faisaient, dans les temps de ferveur chrétienne, depuis les princes jusqu'aux villageois, qu'il suscite de votre sang quelque apôtre, quelque saint prêtre qui reçoive cette mission d'aller mourir, même en vivant, pour la propagation de la foi. Et si ce sentiment est devenu plus rare, si dans tant de familles on ne consent pas même à payer un tribut au sacerdoce ordinaire, c'est que notre foi s'est refroidie, que nous ne comprenons plus le principe de l'apostolicité qui nous a été donné. Il n'y a personne d'entre vous qui connaisse les desseins de Dieu sur sa race, les vertus enfouies dans toutes les générations. Si, au premier degré, vous n'obtenez pas des apôtres, vous pouvez en obtenir au troisième, au quatrième, au vingtième degré. Quelquefois il faut vingt générations de vertus pour que Dieu accorde à une famille un apôtre, un martyr. Mais, bornés que nous sommes dans le temps présent, nous ne croyons pas que la semence chrétienne soit féconde dans la suite des siècles, et qu'il faut quelquefois deux cents ans pour que, d'une branche qui est éteinte dans le tombeau, il fleurisse un rejeton qui soit envoyé de Dieu aux nations. Il faut demander à Dieu que vous soyez fécond dans l'apostolat.

Vous qui avez reçu cette grande mission du mariage, n'avez-vous donc jamais entendu ce qui vous est dit dans l'exposition de ce sacrement, que son but principal est de donner des enfants à Dieu? C'est l'apostolat qui les donne complètement à Dieu.

Il est vrai, ce n'est qu'une exception, vous ne la demanderez pas tous; mais au moins, quand Dieu aura dit à quelqu'un de vos fils : Samuel! quand il l'aura appelé par son nom, comme il appelle par leur nom tous ceux qu'il destine à de grands choses chrétiennes, eh bien! portez-le au temple; du moins laissez-le faire, laissez-le à la liberté du sacrifice, non seulement dans l'avenir, mais dans le présent; ne luttez pas contre ses saints penchants qui sont devenus trop rares. Dieu a béni déjà les efforts d'un apôtre qui naîtra de vous dans trois siècles; Dieu voit tout d'un seul coup d'œil; il n'y a rien d'obscur à ses yeux. En ce moment, à genoux devant ces autels, si vous demandez avec foi qu'un apôtre naisse de vous, il y aura un décret qui peut sortir du silence de l'éternité et qui peut dire : « Je te bénis, mon fils, ma fille, car tu viens de faire un apôtre qui est sorti de ma volonté et de ta prière. »

Il y a une apostolicité plus simple et qui coûte bien moins que le sacrifice. Nous le devons à cette admirable institution de la Propagation de la Foi. Cette merveille, cette bénédiction dont nous voyons ici de généreux représentants, cette merveille a été réservée à notre âge pour nous consoler et nous encourager. Aujourd'hui, à la différence des temps anciens où tout se faisait par les princes et les grands de la terre, où c'étaient les princes qui fondaient des abbayes, où c'étaient les princes qui demandaient et envoyaient des missionnaires, aujourd'hui c'est nous tous qui, en donnant notre obole, pouvons envoyer des apôtres, comme les rois d'Espagne,

de Portugal et les rois chrétiens en envoyaient aux nations que leurs vaisseaux avaient conquises. Tous aujourd'hui, en déposant notre aumône, nous pouvons contribuer à la régénération, au développement du sacerdoce apostolique. Les plus humbles, les plus petits, vos servantes !... et il n'y a rien de grand comme ce nom de servantes ; c'est le nom que Marie a pris quand l'Incarnation lui a été annoncée : *Ecce ancilla Domini!* eh bien! vos servantes, elles épargnent sur leurs gages pour donner ce sou de la semaine au sang des apôtres et des martyrs. Et ainsi ce trésor dont on ne peut pas suivre les filons tant ils sont obscurs, comme est obscur tout ce qui est grand dans la nature, ce trésor va sans cesse en augmentant par les économies et les sueurs du pauvre des champs, de la ville, de l'ouvrier, en un mot, de tout ce qui souffre et accomplit ici-bas le grand ministère et le grand apostolat de la pénitence chrétienne.

Et vous qui êtes dans l'aisance, vous qui ne pouvez pas, du moins pour la plupart, vous rendre le témoignage de ne pas faire de dépenses inutiles, êtes-vous de l'Association de la Propagation de la Foi? Si même vous en êtes tous, pouvez-vous vous rendre ce témoignage que vous faites pour elle tout ce qu'il est possible de faire? Pouvez-vous vous rendre ce témoignage que vous donnez ce qui est parfaitement inutile au maintien de votre rang et de votre famille? L'Anglais, à lui tout seul, consacre vingt-cinq millions par an à ses missions non apostoliques, et tout le reste de la chrétienté n'a pu encore

même atteindre le chiffre de quatre millions. Vous voyez que nous sommes, par conséquent, très au-dessous de ce que nous pourrions être.

Eh bien! je ne dirai pas cet or, mais cette monnaie de cuivre, elle suffit pour acquitter en grande partie votre dette envers l'apostolat. Quand on songe à ce que peut faire un sou, combien d'âmes peuvent être rachetées par lui! Quelle douleur, quand nous le verrons mieux au sein de la lumière, quelle douleur d'avoir mangé tant de sous, non seulement d'une manière inutile, mais souvent d'une manière légère, si ce n'est d'une manière plus ou moins coupable! Si à chaque sou que nous jetons, pour ainsi dire, par terre, pour un caprice, nous nous disions ceci : « C'est le prix d'une âme! Si je l'envoyais au tronc sacré de l'apostolat, il en sortirait une âme sur qui tomberait le sang de Jésus-Christ. Je le jette au hasard, je le jette à une fleur, je le jette à une convoitise d'un moment; j'entre, moi qui ai toutes les aisances de la vie, j'entre dans une boutique pour y satisfaire je ne sais quel besoin qui est venu d'un regard. Si j'avais mis ces deux sous, ces trois sous que je crois n'être rien, si je les avais versés dans le trésor de la foi, c'était une âme, deux, peut-être trois âmes acquises à Jésus-Christ pour toute l'éternité! »

Mes Frères, nous ne connaissons pas ce que c'est que la puissance d'un sou. C'est là notre illusion de croire que l'argent est beaucoup quand il est grand, nombreux. Non, ce qui est grand et nombreux, en fait d'argent, n'a jamais rien produit, parce que cela

reste dans des caisses faites en fer; c'est entre quatre planches; il y a une serrure que la main de la générosité, pas plus que la main du voleur, ne peut forcer; ça reste là, ça n'en bouge même pas. Jetez une semence dans la terre, elle y germera; mais l'argent nombreux, grand, qui fait masse, il est à tout moment improductif, sauf quelques exceptions et quelques hasards, quand il est entre des mains généreuses, comme la Propagation de la Foi en est elle-même la preuve; je parle dans la généralité. Mais le sou, au contraire, germe partout; il est comme le grain de blé, qui est commun et puissant parce qu'il est petit. Tout ce qui est petit, en s'amassant, produit ce qui est innombrable.

Assurons donc notre volonté et notre tribut à la Propagation de la Foi.

Je termine par un trait qui m'a toujours profondément touché, et qui est bien digne de vous être rapporté ici, où nous parlons des choses lointaines et des effets merveilleux que produit cette parole : *Ite, docete omnes gentes : Allez et enseignez toutes les nations !*

Un prêtre confessait à l'heure de la mort un vieil officier. Celui-ci témoignait une si grande douleur de ses fautes et un sentiment si profond de joie, quoiqu'il eût mal vécu toute sa vie, que le prêtre étonné lui demanda si, en cherchant dans sa conscience, il ne se rappelait pas d'avoir fait quelque action remarquable. L'officier mourant se tut un moment, et dit ensuite : « Je ne me rappelle qu'une bonne action. J'étais en Amérique; je me promenais;

je rencontrai, sur le bord d'un ruisseau, une femme sauvage qui tenait un petit enfant dans ses bras. Je m'arrêtai; je ne sais comment il me vint cette singulière pensée, mais je lui dis : Femme, veux-tu que ton enfant soit chrétien? Elle me répondit : Oui! Je le baptisai... C'est la seule bonne action que j'aie faite dans ma vie. »

Eh bien! mes Frères, ses larmes, sa joie, sa charité, c'était ce baptême que Dieu lui rendait à l'heure de la mort; car il est écrit qu'une bonne action ne tombe jamais par terre, et que Jésus-Christ tiendra compte d'un verre d'eau donné en son nom au dernier de ses frères!

SUR L'INÉGALITÉ ET L'HARMONIE DES CONDITIONS

Prêché à la cathédrale de Nancy, le 19 août 1849, en faveur des écoles chrétiennes.

NOTICE

« Le 19 août, dit la *Tribune sacrée*, une foule inaccoutumée se pressait dans la cathédrale de Nancy et la remplissait de ses flots serrés. Prêtres et fidèles, hommes de lettres et hommes de peine, officiers et soldats, rentiers et ouvriers, tous étaient accourus : c'est que le P. Lacordaire devait prêter l'appui de son magnifique talent à la cause si populaire des Frères de la doctrine chrétienne, et solliciter en leur faveur les secours de la charité catholique.

« Nous essayons de présenter à nos lecteurs une ébauche incolore, une pâle esquisse de ce beau discours, qui a été si plein d'enseignements pour le temps où nous vivons. »

CANEVAS[1]

Unusquisque in quâ vocatione, etc.

« L'inégalité et l'harmonie des conditions nécessaires à l'existence de la société. — L'inégalité, puisque la société ne peut vivre que par une multitude de fonctions inégales entre elles; l'harmonie, puisque sans elle la société n'est plus qu'une guerre civile. Or le monde ne peut pas établir l'harmonie des conditions; le christianisme seul en a la puissance.

I. — Montrer que les petits haïssent naturellement les grands, et que les grands méprisent naturellement les petits, soit d'un mépris négatif en ne s'occupant pas d'eux, soit d'un mépris positif. — De là, guerre naturelle entre les hommes.

Législation de l'antiquité à cet égard. — Elle ne s'était pas dissimulé la difficulté. — Système des castes indiennes. — Système plus simple et plus oppressif de la division de l'humanité en hommes non libres et en hommes libres.

Le christianisme a renversé ces deux systèmes où se résumait toute la sagesse antique, et qui n'était que l'oppression des faibles par les forts. — Il a fait de tous les hommes les fils de Dieu et les fils de l'homme, et n'a reconnu d'inégalité que dans leurs œuvres librement produites.

Mais aussi et en même temps, le christianisme a établi sans violence l'harmonie des conditions. Je ne dis pas comment, vous le verrez tout à l'heure.

[1] Écrit par le R. P. Lacordaire.

Depuis, le rationalisme a voulu substituer son règne à celui du christianisme. Il a accusé le christianisme d'avoir laissé subsister des inégalités parmi les hommes, et il a détruit, en effet, des distinctions et des privilèges qui subsistaient encore. — Mais a-t-il établi l'harmonie des conditions? — Nul de vous n'osera le prétendre. Jamais plus d'inimitié n'a régné entre les hommes.

Deux systèmes, dans ces derniers temps, pour apaiser les haines naissant de l'inégalité subsistante et nécessaire des *fonctions*, des *honneurs* et des *jouissances*. — Le premier a dit : *Enrichissez-vous*, vous êtes égaux, vous pouvez prétendre à tout, sauf la différence des richesses, qu'il dépend de vous d'acquérir... Mais c'est là un piège et une illusion. La libre concurrence n'amènera jamais qu'un certain nombre de riches; les autres resteront, quoi qu'ils fassent, dans la pauvreté, et même une pauvreté plus grande naîtra du développement de la richesse. L'histoire présente le prouve.

Second système. — A ce mot parricide : *Enrichissez-vous*, les autres ont répondu : *Partageons les richesses*. — Or le partage des richesses entraîne la ruine de la prospérité et avec elle de l'ordre, de la stabilité, de la famille. — Et, de plus, elle ne donne pas la richesse; elle égalise la pauvreté, elle l'augmente même, parce qu'elle diminue l'émulation du travail.

Voilà tout le résultat de la science humaine pour produire, en dehors du christianisme l'harmonie des conditions. — Voyons maintenant le christianisme à l'œuvre.

II. — Le christianisme a dit un seul mot à l'homme : *Tu es appelé!* — Je suis appelé! — Qui m'appelle? — Ce n'est pas mon père. Mon père a voulu un fils; il l'a demandé à Dieu, à la nature, à son cœur, mais il ignorait ce qu'il portait dans son sein. Il ne pouvait d'avance le définir et lui marquer sa place. — Qui m'appelle donc? — Celui qui est de toute éternité; dont le regard embrasse ce qui n'est pas autant que ce qui est. — Dans le tissu des choses, il a marqué mon temps, mon lieu, mon aptitude, le point où je concourrais avec lui à son œuvre. — Cela ne me suffit-il pas? Si mon père, l'homme mortel, avait fait un testament, s'il avait marqué sa volonté sur moi, je me dirais : Ceci, c'est mon père qui l'a voulu, etc. — Que peut-il y avoir de mieux pour moi que ce que Dieu a voulu que je fusse? — J'entends donc saint Paul me disant de rester dans ma vocation. — J'entends les raisons qu'il en donne : *Si vocatus es in Domino servus, non sit tibi cura*, etc. *Qui vocatus est enim servus in Domino, libertus est Domini.*

Que me dit, au contraire, le monde? Que toute position est un hasard, que l'un naît riche et l'autre pauvre, que l'on est heureux ou malheureux. — Le hasard! Quelle raison pour celui qui souffre et qui est au-dessous des autres. — Le hasard! mais moi aussi je suis un hasard! — Macbeth, tu seras roi!

Je suis donc appelé, appelé par Dieu, ce mot est déjà grand et puissant pour me faire accepter ma place. — Mais à quoi suis-je appelé! — A quoi? à celui-là même qui m'appelle, à l'éternité, à l'in-

fini. Dieu me dit : *Viens!* Ce mot est le résumé de tout le christianisme et de toute ma destinée. — Viens! — Après tous les prophètes, après les Évangiles, quand Dieu a tout dit, quand il a révélé à saint Jean toute la suite des choses futures, le tout, après quatre mille ans, se termine par ce mot que le prophète entend dans le ciel : *Spiritus et sponsa dicunt : Veni.* L'Esprit, — l'Épouse.

Et le monde, que me dit-il? Il me dit : Va! — Ce mot résume toute sa doctrine. Va selon ton cœur, va selon tes pensées, va où tu peux et où tu veux; va à l'abîme. — Viens! est le mot du ciel. — Va! est le mot des ruines.

Vocation transitoire de l'homme. Il est appelé à être *prophète, prêtre, roi.* Développement de cette triple vocation.

Conclusion : le pauvre est élevé vers Dieu, le riche est abaissé vers le pauvre, où il rencontre Dieu. *Dives et pauper obviaverunt sibi : utriusque operator est Dominus.* C'est Dieu qui est tout en tous, *omnia in omnibus*, aussi grand pour le pauvre que pour le riche. A la place de Dieu, mettez ce monceau de terre qu'on appelle le monde : l'inégalité renaît, et avec elle la guerre. »

ANALYSE [1]

Unusquisque in quâ vocatione vocatus est, sic in eâ permaneat.

« Que chacun demeure dans l'état où il était lorsqu'il a été appelé. »

(Ire Ép. aux Corinth., vii, 23.)

L'inégalité des conditions est un fait social, un fait nécessaire. C'est cependant le plus terrible problème qui puisse tourmenter l'intelligence, surtout au temps où nous vivons. L'esprit humain voudrait se révolter contre la nécessité de ce fait; il s'élève à l'encontre d'unanimes protestations. Loin d'accepter en paix leur condition, le pauvre hait le riche, le riche méprise le pauvre. Il y a entre eux un antagonisme éternel, tantôt sourd et latent, tantôt public et formidable. D'où vient cela? Pourquoi, depuis Adam, des riches et pourquoi des pauvres? Pourquoi des hommes qui, par le seul fait de leur naissance, de leur position sociale, de leurs ancêtres, se trouvent entourés, dès le berceau, de toutes les aises de la vie, des mille ressources du luxe et des plaisirs? Ils mangent, ils dorment, ils sont couronnés de roses, ils épuisent leur vie au milieu de toutes les jouissances, ils usent et ils abusent des dons de la fortune; tandis que les autres, dépouillés de tout, déshérités des biens et des honneurs de ce monde, nus, pauvres, altérés et affamés, passent

[1] Publiée par l'*Espérance de Nancy* (21 et 22 août 1849. — Ch. B.) et reproduite par la *Tribune sacrée*, septembre 1849.

leur vie dans d'infectes cabanes et n'ont souvent pas le soir de quoi sustenter leur chétive existence du lendemain. Quelle est la cause de cet étrange phénomène ?

Deux solutions ont été données au redoutable problème de l'inégalité sociale : la solution rationaliste et la solution chrétienne, la solution des sages selon la terre et la solution de l'Évangile. Je viens vous prouver aujourd'hui une fois de plus l'impuissance des théories humaines à résoudre ce problème, à établir la paix entre les riches et les pauvres. Car la paix, ce n'est pas être puissant; la paix, ce n'est pas porter une couronne; la paix, ce n'est pas commander par la crainte à des esclaves. Il y a des hommes qui veulent cette paix-là, qui acceptent cette paix-là, qui se contentent de cette paix-là; mais moi, depuis que je réfléchis, depuis que j'ai senti dans ma poitrine un cœur d'homme, je n'ai jamais pu me trouver satisfait de cette domination des maîtres, de ce lâche égoïsme; j'ai voulu, j'ai cherché de toute la force de mes aspirations la paix véritable, la paix du cœur, la paix de la volonté qui aime, qui fait cesser les haines, et je dis, et j'espère vous le montrer, que cette paix entre les riches et les pauvres ne peut être le produit des théories humaines. Le christianisme seul peut la faire naître.

I. — L'homme hait naturellement la supériorité : toute supériorité l'effarouche, il en a horreur; le front couronné par la vertu et le génie, l'estime acquise par une vie d'honorables labeurs, ne trouve même pas grâce à ses yeux; car toute supériorité

nous humilie, elle implique l'aveu de notre infériorité, et c'est un aveu toujours pénible à la nature déchue et orgueilleuse. De tout temps donc on a dû tenter de résoudre le problème de l'inégalité des conditions. Les sages et les habiles de ce monde s'en sont toujours préoccupés.

La plus ancienne solution est celle des Indiens. Les Indiens parquaient les hommes en différentes castes : les prêtres, selon eux, étaient sortis du cerveau de Brahma ; et comme tels, ils avaient seuls le droit de s'occuper des travaux de la pensée, de la science et des arts ; d'autres étaient sortis de sa poitrine, c'étaient les guerriers, les défenseurs de la patrie ; d'autres étaient sortis du tronc, c'étaient les laboureurs, les industriels ; les moins privilégiés étaient sortis des pieds du dieu, c'étaient les artisans. Telle était l'organisation sociale chez les Hindous ; mais du moins il y avait encore là un respect de la dignité humaine que l'on faisait descendre de la divinité : l'homme portait en lui quelque chose de divin.

Chez les Grecs et les Romains, il n'y avait que deux classes : les maîtres et les esclaves, les hommes libres et les hommes non libres ; et l'on ne doit jamais se lasser de redire l'avilissement de l'esclave au sein des sociétés antiques, car c'est l'imputation qui pèsera éternellement sur le monde de ce temps-là, où l'esclave était considéré comme si peu de chose qu'il était plutôt une propriété qu'une personne, *non tam homines quam res.*

Le christianisme se leva sur le monde ; il fit dis-

paraître cette injuste topographie de l'humanité, il souffla sur la corruption antique, il régénéra l'homme déchu et vint donner une solution toute nouvelle au terrible problème de l'inégalité sociale. Il dit aux hommes : Vous êtes les enfants de Dieu ; vous êtes donc tous égaux, égaux devant Dieu, égaux en dignité morale, égaux sous les flots du même sang purificateur qui vous a baignés tous. *Il n'y a plus de Juif ni de Grec*, dit saint Paul, *il n'y a plus d'esclave ni de libre ; mais vous êtes tous un en Jésus-Christ.* Le Christ donna encore une nouvelle base à sa doctrine sociale. Il dit à l'homme : « Vous serez le fils de vos œuvres. Vous aurez trois filiations : vous serez de Dieu, vous serez de l'homme, vous serez de vous-même, c'est-à-dire de vos actions et de vos œuvres. » Ainsi l'homme résuma en lui, dans une merveilleuse unité, la triplicité d'origine dont il était sorti. Voilà la doctrine qui a fondé la liberté, l'indépendance véritable, la grandeur et la dignité de l'homme.

Il y a des gens qui ont étrangement méconnu cette doctrine. N'a-t-on pas entendu répéter dans les salons de l'Europe ce mot fameux par son ridicule : L'homme ne commence qu'au baron?

Au retour d'une de nos branches royales, le prince, entouré de généraux sans naissance qui avaient conquis leur nom et leur haute fortune sur les champs de bataille, dit un jour avec impatience à l'un d'eux : « Moi, j'aime bien les ancêtres. — Et moi aussi, Sire, répondit le général, car je suis un ancêtre ! »

Il disait vrai ; il était fils de ses œuvres, et son

illustration personnelle valait toute une généalogie. Il pouvait dire aussi avec le poète :

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

Tel est le sentiment profond de sa dignité que la doctrine chrétienne a su donner à l'homme.

Longtemps le monde vécut de cette doctrine-là. Mais il y a cinquante ans, voilà que tout à coup vous vous êtes fatigués de vivre sous la loi de l'Évangile. Au lieu qu'autrefois, on lui reprochait de donner trop de liberté au monde, vous lui avez reproché de n'en avoir pas assez donné. Vous avez trouvé qu'il emprisonnait par trop la matière dans l'esprit. Vous avez dit aux peuples : « Enrichissez-vous ; le bonheur est en rapport avec la fortune, le bonheur est fils de la richesse. » Vous avez poussé les sociétés modernes dans cette voie de matérialisme ignoble. Les puissants du monde vous ont écoutés. Ils regorgent d'or dans leurs palais, et ils ne connaissent pas les misères du pauvre. Il y a des hommes qui, de leur vie, n'ont jamais mis leurs mains dans ses plaies nues et saignantes. Ils voient la misère tout autour d'eux, elle les enveloppe comme l'air, et ils ne font rien pour la soulager. Ils ne la connaissent que pour la maudire ; la vue du pauvre les offusque, et ils voudraient empêcher les mendiants de la rue de se trouver sur leur passage et de leur tendre la main. Aussi, après cinquante années de désastreuses doctrines, voici que ces hommes, à qui vous avez arraché les principes qui consolent et les croyances

qui encouragent, désespérés de ne pouvoir s'enrichir, fatigués de voir toujours au-dessus d'eux des trônes qui les écrasent, des châteaux qui les dominent, des fortunes qui s'élèvent en suçant leurs sueurs et le plus pur sang de leurs veines, se réveillent un jour et poussent dans notre société, remplie d'épouvante, ce cri nouveau et menaçant : « Partageons! Partageons les biens, partageons les monceaux d'or, partageons les palais et les demeures royales! Nous n'en serons peut-être pas plus riches à la fin; mais du moins nous aurons tenté, pour satisfaire les insatiables désirs de notre nature, un suprême et héroïque effort! » Doctrine stupide autant qu'antisociale, doctrine impossible, irréalisable, qui serait la ruine de toute société, mais doctrine, encore une fois, que vous avez fait naître vous-mêmes, qui est la fille de vos théories insensées. Et ainsi la lutte continue toujours. Le pauvre hait toujours le riche; le riche, je ne dis pas qu'il méprise le pauvre, non, je serai plus juste, je dirai que malgré tous vos efforts, et quoique vous preniez souci des misères du pauvre, vous ne savez pas arriver à son cœur. Qui fera donc cesser cette guerre implacable? Comment arrêter ce torrent qui grossit chaque jour sous nos yeux? Comment conjurer l'orage qui s'élève menaçant à l'horizon et qui est à la veille de fondre sur le monde? La doctrine catholique seule en a le secret. Écoutez, c'est ma deuxième partie.

II. — Comme je le disais, la doctrine catholique fonde l'égalité devant Dieu et devant la conscience humaine; elle fait l'homme le fils de ses œuvres ;

elle lui dit qu'il a une vocation à remplir, qu'il est placé en ce monde et qu'il doit travailler à la fonction pour laquelle il est destiné. Mais qui est-ce qui l'a placé? De qui tient-il son mot d'ordre? Je suis sur la terre comme le soldat à son poste. Quel est le général qui m'a appelé, qui m'a assigné mon rang? A qui dois-je obéir? De qui dois-je relever? En un mot, qui m'a placé ici-bas? Qui m'a dit le rôle que je dois jouer dans les choses de ce monde? C'est Dieu, c'est mon père; et en le nommant, je nomme l'infinie tendresse et le suprême amour. Dieu peut-il donc vouloir mon malheur? Un père peut-il tromper son affection dans le rang qu'il m'assigne? Ah! je vous en adjure! quand mon père que j'aime, que je vénère, que je bénis, quand il m'a dit : « Tu feras cela, voici ton rôle, ta place, tu y resteras, tu y mourras! » est-ce que je pourrais ne pas obéir à mon père, lui faire l'injure de croire qu'il ne veut pas mon bien? Oh! non; mais je lui serai soumis. J'irai fouler le gazon où repose mon père, je dirai à son ombre chérie pour la consoler dans son tombeau : « Mon père, ton fils sera digne de toi, tes ordres seront respectés, je suivrai tes conseils; mes pas conserveront toujours la trace que tu leur as imprimée. »

Je dis donc que c'est Dieu qui appelle. Et vous, vous dites que c'est le hasard qui nous a jetés sur la terre. Ah! je suis donc, moi aussi, le fils du hasard! Ces hommes qui regorgent dans leurs palais ruisselants d'or, de lumières et d'étoffes précieuses, et ces autres qui se tordent dans les angoisses de la

faim, sur la couche de leur lente agonie, ce sont les fils du hasard! Mot ignoble et qui ne saurait avoir de sens. Et si, devant une telle explication du problème de la destinée humaine, ceux qui sont petits, ceux qui souffrent, ceux qui sont faibles et délaissés ne se révoltaient pas, ils seraient indignes du beau titre d'hommes! Donc, Messieurs, toute la différence entre vous et nous tient à un mot, et un mot, c'est tout : un mot, c'est l'expression d'une pensée, une pensée, c'est le résumé, le drapeau d'une doctrine, et la doctrine est la maîtresse du monde! Quel est-il donc ce mot qui nous sépare si profondément? C'est que vous dites à l'homme : « Va! » et nous lui disons : « Viens! » Vous lui dites : « Va où te poussent tes passions, va où te pousse ton caprice, va où tu voudras, à l'abîme si tu veux y tomber, au trône si tu peux y monter! » Et nous lui disons, et Dieu lui dit : « Viens, viens à moi, viens à ton Père qui t'appelle, viens à la destinée que je te réserve, destinée de gloire et de bonheur, ou destinée d'épreuve et de labeur en ce monde, mais destinée qui sera un jour épurée et restaurée dans un monde meilleur. » C'est ce que je dois vous développer encore.

A quoi donc Dieu appelle-t-il? Au bonheur de l'éternité, à la récompense dans la patrie brillante des anges et des âmes glorifiées. Qu'importent après cela les épreuves de cette vie? Elles ne dureront qu'un temps. Elles auront le destin de la rose qui s'épanouit le matin et se flétrit le soir; elles ne laisseront que la trace de l'éclair qui paraît à l'orient et

disparaît à l'occident. Aussi saint Paul dit : Vous êtes les enfants de Dieu, destinés à la gloire du ciel. Qu'importe donc que vous soyez ici-bas libres ou esclaves, chargés d'honneur ou couchés dans les fers! Un jour, et ce sera bientôt, dans l'éternité vous recevrez votre récompense.

Dieu appelle encore, dans ce monde même, à une autre destinée que je ne fais qu'indiquer, car le temps m'emprisonne dans sa barrière d'airain. Vous êtes prophètes, rois et prêtres.

Vous êtes prophètes, et je le dis surtout à vous, Mesdames, sur qui repose l'éducation de vos jeunes familles. Comment êtes-vous prophètes? Quand vous prenez vos petits enfants sur vos genoux, s'ils sont encore à la mamelle, à vos côtés, s'ils sont déjà un peu plus grands, vous ouvrez leurs jeunes cœurs aux douces émotions de la vérité et de la vertu, vous commencez leur éducation morale, vous leur apprenez les choses dont ils vivront toujours s'ils sont fidèles; vous formez ainsi pour la société des générations fortes et honorables : vous êtes prophètes.

Nous devons aussi tous être rois. Si vous saviez combien ces hommes qui portent un sceptre, qui commandent aux autres, ces puissants de la terre, demeurent assujettis aux passions, combien ils sont peu forts contre eux-mêmes, contre les séductions de la vie! Qu'il n'en soit pas ainsi de vous. Vous devez être rois de vous-mêmes, vous devez régner sur vos mauvais penchants, sur vos désirs déréglés, porter sur vos poitrines la main du courage et du dévouement... Rois encore dans l'éternité... Être assis sur

un trône qui ne se brisera jamais, porter une couronne qui ne se flétrira point.

Le temps n'a point permis à l'orateur de développer la troisième idée : nous devons être prêtres.

Et maintenant, pour terminer, je sollicite votre charité en faveur de l'œuvre des écoles chrétiennes qui nous réunit. Descendez jusqu'à l'enfance, ouvrez vos cœurs et vos bourses. Faites des heureux, c'est là le suprême bonheur. Pour moi, je serais assez récompensé si j'avais encouragé quelque pauvre âme. Si dans cet auditoire il y avait un soldat, un laboureur, un enfant du peuple à qui j'aie pu faire quelque bien, que j'aie pu détourner des doctrines perverses, en lui montrant qu'il n'est pas le fils du hasard, et ramener dans la voie de la vérité et de la vertu, je serais heureux de ne pas l'avoir laissé inconsolé. Rendez ce service aux autres, vous le pouvez par vos aumônes, en soutenant ces bons Frères; et vous mériterez que Dieu, qui récompense le verre d'eau froide donné en son nom, vous reçoive un jour dans les tabernacles éternels.

SUR LE MÊME SUJET

Prêché à Châtillon-sur-Seine, dans l'église Saint-Nicolas, le dimanche 21 juillet 1850, fête de Saint-Vincent-de-Paul.

NOTICE

Le P. Lacordaire écrivait de Flavigny à M. Foisset, le 28 juin 1850 : « ... J'avais promis de prêcher à Velars

(près Dijon) pour le pèlerinage annuel du 2 juillet. Je me suis déjà excusé de ne pouvoir tenir ma promesse; mais le *Spectateur de Dijon* ayant annoncé néanmoins que je prêcherais, je vous prie de *faire rectifier, pour ne pas tromper le public...* »

Le sermon prêché à Châtillon-sur-Seine fut encore plus mal interprété que celui prêché à Sainte-Reine, l'année précédente, *sur la richesse et la pauvreté*[1]. On lit dans la *Voix de la Vérité* (30 août 1850) : « Dans une discussion avec l'*Univers*, l'*Évènement* lui jette à la tête un sermon *socialiste* de M. l'abbé Lacordaire, duquel nous croyons devoir reproduire les principaux traits...[2] »

Dès le lendemain, le P. Lacordaire écrivit en ces termes à Mgr Sibour :

« Paris, 31 août 1850.

« ... Un journal religieux, la *Voix de la Vérité*, contient dans son numéro d'hier un article dont le rédacteur prétend citer quelques phrases d'un discours qu'il appelle *socialiste*, et que j'aurais prononcé à Châtillon-sur-Seine. Ces phrases entrecoupées et sans suite, prises au hasard dans mon discours, dont plusieurs sont infidèles et dont quelques-unes n'ont pas été dites, tendent par leur dis-

[1] Voir vol. I, page 328, note 1.

[2] « ... L'inégalité des conditions a eu pour résultat d'amener l'inégalité dans les besoins, dans les désirs, dans les œuvres et dans les récompenses. Aussi la prépondérance des classes supérieures s'est-elle fait sentir partout, et partout elle a effacé les classes inférieures. Ainsi, quand un soldat tombe sur le champ de bataille en défendant la patrie, est-ce qu'il n'a pas concouru à la victoire autant et plus peut-être que le général? Le nom de celui-ci vole de bouche en bouche, et lui, pauvre soldat, son dévouement passe inaperçu, il reste dans l'oubli, et, pour toute récompense, il a deux pelletées de terre qui le recouvrent... Il est des plaies qu'on n'ose pas découvrir, des plaies qu'on déchire en voulant les soulager. A côté des dévouements les plus profonds on voit les fortunes les plus scandaleuses; à côté du bien-être, la misère..., etc. »

position à me représenter comme prêchant la discorde et la haine entre les diverses classes de la société. Or, je ne crois avoir jamais prononcé un discours plus chrétien, plus pacifique, plus propre à produire dans l'âme de mes auditeurs de tout rang l'amour de leur état; c'était le but même que je m'étais proposé d'atteindre... »

ANALYSE[1]

Unusquisque in quâ vocatione vocatus est, etc.

La société est établie sur deux principes : l'inégalité des conditions et leur harmonie.

L'inégalité et la diversité des conditions résultent des besoins multiples de la société... Il y aura toujours une différence entre le soldat et le général... Cela est dans la nature des choses; les hommes n'y peuvent rien. De la diversité des conditions découle nécessairement pour les individus la diversité dans les honneurs, le pouvoir, la richesse, les jouissances.

Or, deux sentiments naturels se trouvent dans les conditions inférieures de la société, l'envie, et par suite la haine contre les conditions supérieures. Et pareillement, il y a deux sentiments naturels chez celles-ci : le mépris de ce qu'elles voient au-dessous d'elles, et par suite l'inhumanité.

Cependant, si la lutte et l'opposition existent entre

[1] Rédigée d'après les notes recueillies par M. Simonnot, curé de Buncey, et M. l'abbé Frérot, actuellement archiprêtre de Châtillon-sur-Seine.

les diverses conditions et les diverses classes, il y aura malaise, souffrance et péril de mort pour la société. Tout l'art de la politique, toute l'habileté des gouvernements, toute la sagesse des constitutions consistent donc à faire régner l'harmonie entre les différentes conditions de la société.

Le monde n'a jamais pu établir cette harmonie; l'Évangile seul a pu la réaliser.

I. — Dans une partie du monde ancien on avait imaginé pour l'obtenir le système des castes, qui imposait aux enfants la condition de leurs pères. Dans une autre partie on avait prétendu l'établir en partageant les hommes en hommes libres et hommes non libres... Mais qui ne sait combien cette harmonie était fausse et factice?

La différence des castes partageait la société en autant de camps ennemis... Quant à l'esclave, on le couchait à terre, on lui appliquait un lourd poids sur la poitrine, un signe de dégradation sur son front; on lui liait les mains... C'était là le triomphe d'une partie de la société sur l'autre. On ne peut appeler cet état la paix sociale, comme on n'appelle pas la conquête d'une ville par une autre, la paix, mais la victoire... Appelez cela la paix, si vous voulez; mais alors, c'est la paix d'un bras désarmé et enchaîné..., c'est la paix du cabanon..., c'est un état violent et contre nature.

II. — Jésus-Christ est venu sur la terre, et avec deux mots il a détruit cet état, établi l'unité et l'harmonie dans la diversité et l'inégalité des classes de la société. Il s'est annoncé comme fils de l'homme et

comme Fils de Dieu, et il a marqué ainsi en lui les deux caractères généraux de l'humanité.

Le premier caractère appartient à tous les hommes par nature. Comme hommes, ils sont tous égaux d'origine. Jésus-Christ communique le second caractère à tous ceux qu'il marque de son sceau en leur appliquant la Rédemption. Il n'a pas détruit par là l'inégalité dans les conditions sociales, il a mis l'harmonie entre elles en substituant aux castes et à l'esclavage antique l'égalité de nature et la correspondance libre de l'homme à la vocation de Dieu.

Les hommes deviennent par Jésus-Christ les fils de Dieu. *Voyez*, disait saint Jean, *combien Dieu nous a aimés! Il a voulu que nous soyons et que nous fussions appelés les enfants de Dieu!* Saint Paul concluait de là à notre liberté, à notre affranchissement : *Vous êtes rachetés à un prix inestimable; gardez-vous bien de vous faire les serviteurs des hommes!* Et cependant il ajoutait : *Que chacun de vous demeure dans l'état où il a été appelé.* L'Apôtre enseignait par ces paroles que la Providence, qui a établi la société, diversifie les dispositions de ses membres, et assigne à chacun une fonction conforme aux dispositions qu'elle lui a départies... C'est ce que nous nommons, dans le langage chrétien, *l'appel*, la *vocation* de Dieu.

Dieu seul peut *appeler*. Il a dit à Cyrus : « *Tu es mon Christ;* je t'ai connu par ton nom de toute éternité. J'ai connu le point de ton départ et de ton arrivée, comme je connais la trace de l'oiseau dans les

airs... » A ma naissance, mon père m'a pris dans ses mains; il m'a donné ses premiers regards, il s'est réjoui, il m'a béni et il m'a placé dans mon berceau en disant : « Que deviendra cet enfant? » C'est le secret de Dieu. Nos pères ne nous appellent pas. Pour appeler, il faut prévoir et pourvoir.

C'est l'avantage, même temporel, de l'homme, qu'il soit dans la condition que Dieu lui assigne... Il doit, par conséquent, s'y trouver content et heureux. Dès que j'admets une Providence qui règle tout dans le monde et distribue les rôles avec sagesse et bonté, je dois être résigné dans ma condition, quelle qu'elle soit... Je dois y être content et heureux, car je sais que cette condition m'est assignée par le meilleur et le plus éclairé des pères..., qui sait ce qu'il a mis en moi, et à quel poste je suis plus apte... J'en dois conclure que ma condition est ce qui m'est le plus avantageux non seulement sous le rapport spirituel, mais même sous le rapport temporel.

Si je suis en bas de la société, je ne m'en trouve pas humilié. Le poste est ennobli de la noblesse même de celui qui me l'assigne... Si je suis laboureur, artisan, je n'envie pas d'autre rôle... Je ne désire pas le trône, sachant bien qu'il serait pour moi un escabeau où je pleurerais plus de larmes qu'en aucun autre poste... Si le riche me méprise, si, selon une expression vulgaire, il me regarde de haut en bas, moi je le regarde de bas en haut, et je vois Dieu au-dessus de lui... Là s'arrêtent mes sentiments : je n'envie pas, je ne hais pas...

J'entre dans un château, j'y vois de grandes et magnifiques pièces... Que m'importe à moi, quand Dieu est ma cité?... Je pénètre dans un appartement richement meublé et décoré... Que me font ces somptuosités, à moi qui n'ai besoin que d'une case de quelques pieds carrés?... J'aperçois une table splendidement servie : que m'importe? Il me suffit d'un morceau de pain gagné plus honorablement à la sueur de mon front que tous ces mets opulents, acquis peut-être par des voies peu honnêtes... J'aperçois un riche vestiaire. De quelle utilité me serait-il, quand il ne me faut qu'un étroit morceau d'étoffe grossière pour me couvrir?...

Ainsi, avec les principes chrétiens, l'homme est résigné, content, heureux, même dans les plus humbles et les plus basses conditions; il est exempt d'envie, de haine... Mais on a rejeté ces principes, et les pauvres sont tombés dans le mécontentement de leur sort, dans l'envie et la haine contre les riches... Telle est la cause de leur aigreur contre les conditions supérieures, et du trouble profond qui en résulte dans la société.

Chacun de vous, mes Frères, peut se rendre compte de ce fait, que tant qu'il a été chrétien, il était content et heureux dans sa condition, et qu'à mesure qu'il a cessé de l'être, il a senti pénétrer en lui le mécontentement de son sort, le chagrin et l'aigreur, l'envie et la haine contre les conditions supérieures... Il en est résulté que les classes pauvres ont été ingrates et injustes à l'égard des classes riches, et ont méconnu leurs bienfaits.

On ne peut nier que les riches ont beaucoup fait dans les temps modernes pour les besoins matériels des pauvres, et on ne leur en a pas tenu compte... Bien plus, jamais les classes riches n'ont eu depuis l'avènement du christianisme, et n'auront jusqu'à sa fin, à l'endroit des besoins corporels du pauvre, l'inhumanité des riches du paganisme. Cela n'a plus été et ne serait plus possible; les lois civiles, sorties des entrailles du catholicisme, protègent les corps et pourvoient à leurs besoins... Si le corps a des maladies, il y a des établissements pour le traiter... S'il devient infirme, incapable de travail, il y a des asiles pour le recueillir... Ces institutions peuvent se perfectionner encore : leur progrès fait l'objet des soins et des études des législateurs.

Mais après avoir signalé les torts des pauvres, je manquerais à mon devoir, et je ne serais pas digne de cette chaire, si je ne signalais aussi ceux des riches. Ne craignez pas que, sur ce point, j'oublie la réserve qu'impose la dignité de la chaire chrétienne. Je sais qu'il ne doit rien en descendre qui envenime les plaies de la société, et je n'ignore pas que plus ces plaies sont saignantes, plus il faut les toucher avec respect et délicatesse.

Si les lois humaines protègent les corps, il n'en est pas de même vis-à-vis des âmes; elles laissent seulement toute liberté de pourvoir à leurs besoins. Or, c'est à ce sujet qu'il est permis de dire que les riches ont du mépris et de l'inhumanité à l'égard des pauvres. Oui, vous méprisez les pauvres, vous êtes inhumains envers eux touchant les besoins de

leurs âmes, quand vous méprisez leur foi, leur religion, que vous refusez de vous associer à leurs croyances et à leurs pratiques, que vous les tournez en ridicule, que vous insultez à leur Christ et à son Évangile, que vous ne leur laissez point la liberté d'exercer leur culte... Le paganisme lui-même n'agissait pas ainsi à l'égard des esclaves...

Lorsque Scipion l'Africain, vainqueur d'Annibal, montait au Capitole pour remercier la divinité de la patrie, l'esclave qui suivait son char retrouvait sa dignité d'homme en battant des mains, et lorsque le triomphateur avait offert l'encens, il recouvrait un moment sa liberté pour en offrir lui-même aux dieux... Vous, vous n'accompagnez pas le pauvre à l'église pour vous réunir à lui devant Dieu. S'il y vient quelquefois chercher des consolations, il ne vous y voit jamais... Il y trouve le prêtre, tiré comme lui de la charrue, il reconnaît encore sur son front le caractère sacré, mais il ne l'y voit pas allié, par l'illustration de la race, à celui de Jésus-Christ... Vous ne voudriez point donner un de vos enfants au sanctuaire pour continuer la tradition des grandes races dans l'Église.

Et quelle jouissance laissez-vous au pauvre en lui enlevant sa religion? Quand le soleil, pénétrant à travers les rideaux de votre lit, vous avertit qu'un autre repos va succéder à celui que vous goûtiez sur votre mol édredon, il crie au pauvre : « Travaille! travaille! » Et quand après avoir gagné, par le travail pénible d'une longue journée, le pain dur de sa femme et de ses enfants, il lui aura été permis de

jeter pour quelques heures son corps brisé sur trois ou quatre planches, le soleil du lendemain lui criera encore : « Travaille! travaille! » Et ainsi le jour suivant et tous les jours de sa vie... Il n'a que la jouissance du repos dominical et des fêtes religieuses, et vous la lui enlevez inhumainement en lui ôtant sa religion.

Le Christ avait posé ses deux mains sur les yeux du pauvre pour lui voiler sa misère présente, et vous les écartez violemment pour qu'il l'ait à découvert devant lui et dans toute son horreur... Et, après cela, vous vous étonnez qu'il ne vous salue point!...

Dans ma jeunesse, j'ai assisté à la formation des camps opposés qui divisent maintenant la société, je les ai vus croître... Je vivais à la campagne, j'avais des parents bienfaisants, généreux; ils se montraient très sensibles aux misères des pauvres; ils avaient soin de les prévenir par leur politesse. Ils s'étonnaient de ne pas en être aimés, et moi, qui pensais alors comme eux, je m'en étonnais avec eux. Mais quand un rayon céleste est venu m'éclairer, j'ai compris que l'homme n'a pas seulement des besoins de corps, mais encore des besoins d'âme, et qu'il ne suffisait pas de communier de corps, qu'il fallait communier de cœur et d'âme avec lui.

Voilà ce que vous ne faites pas, ce que vous ne voulez pas faire, et là est la cause des maux que nous éprouvons aujourd'hui et de ceux que l'avenir nous prépare, et qui se poursuivront jusqu'au bout si vous persistez dans votre aveugle égarement.

Il faut en arrêter le cours... Rattachons-nous

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE

donc tous à la religion, afin qu'en elle et par elle se rapprochent et se réunissent les différentes conditions de la société; qu'elle préserve les classes inférieures de l'envie et de la haine contre les classes supérieures, et celles-ci du mépris et de l'inhumanité à l'égard des autres...; qu'elle fasse de tous les Français une famille de frères, s'exerçant avec contentement, bonheur et amour, à s'entr'aider les uns les autres dans les différents ministères établis par la Providence pour le bien de la société, chacun dans celui qui lui a été départi pour son bien particulier...

SUR MARIE, REINE DU CIEL

SOURCE DE SES MÉRITES

Prêché à Notre-Dame de Paris, le 15 août 1850, fête de l'Assomption de la très sainte Vierge.

CANEVAS[1]

« *Salve Regina... Regina cœli, lætare.* Partout dans l'Évangile, l'Église est appelée le royaume de Dieu. Ce royaume a un roi qui est Dieu. — Il a aussi une reine, qui est la Vierge Marie, dont nous célébrons aujourd'hui l'Assomption et le Couronnement. — Pourquoi? Comment la Vierge Marie a-t-elle mérité

[1] Écrit par le R. P. Lacordaire. — « ... Puisque M. Lecourtier est prévenu et nous accepte pour Notre-Dame, c'est moi qui me chargerai cette fois du sermon. J'arriverai à Paris entre la saint Dominique et l'Assomption... » (Lettre au prieur du couvent de Paris, 30 juillet 1850.)

d'être élevée ainsi au-dessus de tous les esprits et de tous les saints?

Trois sources de mérite : l'état, l'œuvre et la passion. — Or, Marie a embrassé le plus sublime des états, accompli la plus sublime des œuvres, souffert la plus sublime des passions.

I. — L'état est un ensemble de choses permanentes qui tirent une personne de son isolement et de son incapacité pour lui donner des fonctions, des devoirs et une puissance. Nécessité d'embrasser un état. — Partage des états en deux grandes zônes, le monde et Dieu. — La sainte Vierge se consacre à Dieu par sa virginité ; — grandeur et sainteté de cet état. — Il était encore plus grand et plus saint en Marie. Comment? Elle abdiquait l'espérance de mettre au monde le Sauveur du monde. — Sa demande à l'ange avait pour but de savoir si sa virginité serait sacrifiée. Dès qu'elle apprend que non, et seulement alors, elle consent à la parole de l'envoyé divin : *Ecce ancilla Domini!* Sa virginité a donc été le plus haut sacrifice possible.

II. — L'œuvre. — Mettre une âme au monde, œuvre de la maternité. — Grandeur de cette œuvre : la sainte Vierge a fait plus, elle a mis Dieu au monde. Nulle œuvre plus grande, sauf celle de Jésus-Christ, qui a été le Sauveur du monde.

III. — La passion. — La passion d'une mère est dans celle de son fils. — Or la passion de Jésus-Christ, Fils de Marie, a été la plus grande de toutes. Par conséquent celle de sa mère après la sienne. *Salve Regina... Regina cœli, lætare...* »

SUR LA PRÉSENCE RÉELLE DE DIEU

SUR SON EFFICACITÉ

Prêché à Notre-Dame, le dimanche 1er décembre 1850, pour l'inauguration de l'Adoration perpétuelle dans le diocèse de Paris.

TEXTE[1]

Vocabunt nomen ejus Emmanuel, quod est interpretatum nobiscum Deus.
« On appellera son nom Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. »
(S. Matth., I, 23.)

Monseigneur[2], mes Frères,

La très sainte Eucharistie renferme en elle-même plusieurs mystères; elle est, comme vous le savez, la continuation et la représentation du sacrifice par lequel Notre-Seigneur nous a sauvés et rachetés sur la Croix; elle est aussi la nourriture spirituelle, efficace de notre âme. Mais ce n'est sous aucun de ces deux rapports que nous avons à la considérer aujourd'hui.

En effet, la solennité inauguratrice qui nous rassemble n'a pas pour objet d'exciter notre dévotion au saint Sacrifice; il n'y a rien de nouveau à faire et à établir sous ce rapport. Dès que le Christ fut mort pour nous, le sacrifice commémoratif de notre

[1] Publié par la *Tribune sacrée*, décembre 1850; reproduit par l'*Enseignement catholique*, 1re série, 1re année.
[2] Mgr Sibour, archevêque de Paris.

salut fut célébré, à Jérusalem d'abord, et bientôt dans toute l'étendue de l'empire romain. Jamais l'Église n'a trouvé à faire rien de mieux, de plus grand que ce qui s'est fait dans les premiers temps du christianisme, ou plutôt dès les premières heures qui suivirent la consommation de la foi et du salut.

Ce n'est pas non plus en tant que l'Eucharistie est notre nourriture spirituelle, que le premier pasteur de ce diocèse vous a convoqués. Dès les premiers temps aussi, on a participé à cette divine nourriture, on s'est nourri de la chair du Christ, on s'est abreuvé de son sang, et, sous ce rapport comme sous celui du Sacrifice, rien à faire, rien à établir, rien à innover.

Quel est donc le dessein qui vous rassemble aujourd'hui? C'est celui d'honorer dans la très sainte Eucharistie la présence de Dieu qui a fait le monde et qui l'a sauvé. Par conséquent, nous sommes conduits par le but même de cette solennité à examiner ce que c'est en soi que la présence réelle, et, en second lieu, quelle est l'efficacité de la présence réelle au très saint sacrement de l'Eucharistie.

C'est là ce que nous nous proposons d'examiner devant vous, et en faisant cet examen avec ordre, vous en verrez jaillir les devoirs qui vous sont imposés et qui vous sont rappelés en ce moment à l'égard de cette présence réelle de Dieu au saint Sacrement de nos autels. Voilà le but, le partage, l'objet de votre attention.

I. — La religion tout entière, mes très chers Frères, est renfermée dans une idée unique, dans

l'idée de la présence de Dieu au milieu des hommes. *Emmanuel, Dieu avec nous,* voilà toute la religion. Dieu hors de nous, Dieu loin de nous, Dieu sans nous et l'homme sans Dieu, voilà toute l'incrédulité, tout l'athéisme, et, de quelque nom qu'on veuille décorer cette doctrine, l'absence de Dieu, c'est à la fois l'irréligion et l'immoralité. Si Dieu n'est pas avec nous, si Dieu n'est pas en nous, s'il n'y a pas présence réelle de Dieu au sein de l'humanité, le monde n'est qu'un vain spectacle. Abattons ces murailles; allons à nos tragédies et à nos drames du monde, ou à ces tragédies et à ces drames qui les représentent et en rappellent la mémoire. Nous n'avons rien de mieux à faire; car le monde lui-même n'est qu'un théâtre où l'homme n'est lui-même qu'un spectateur et qu'une machine.

Emmanuel, quod est interpretatum nobiscum Deus. Isaïe et les prophètes le voyaient de loin; ils l'annonçaient, ils le présageaient, et ceux-là mêmes qui n'en étaient pas suffisamment instruits lui rendaient encore témoignage. L'idolâtrie en élevant les idoles, l'artiste en creusant le marbre pour y placer des dieux sortant de son âme et de son ciseau, l'artiste, fût-il impie, obéissant à son génie et à la voix des peuples, appelant Dieu dans le plus vil métal taillé par la puissance de son imagination et la force de ses doigts; l'artiste, le peuple qui lui avait commandé des dieux, ces cérémonies des cités antiques, ces majestés des sénateurs convoquées pour adorer ces images, c'était le besoin, c'était la voix de l'homme appelant Dieu, ne sachant comment lui commander

et lui criant : « Viens! viens! nous t'attendons, ne tarde pas; obéis à nos désirs; sois homme au lieu d'être Dieu; sois marbre, s'il le faut, au milieu de nous plutôt que de n'y être pas. »

Mais la présence réelle a des degrés, et comme elle est le grand but, le grand tout, Dieu s'y est pris lentement et à loisir pour nous la donner dans son intégralité et sa perfection.

J'ai dit que la présence réelle constituait toute la religion; mais qu'est-ce que cela, mes Frères, la présence réelle ?

La présence réelle, c'est le commerce de personne à personne entre Dieu et l'homme.

Il ne suffit pas, pour que la présence de Dieu soit opérée parmi nous, qu'il ait fait des œuvres, si magnifiques soient-elles. Le monde est une grande œuvre, mais ce n'est pas la personnalité divine. Et c'est pourquoi quiconque ne veut communiquer avec Dieu que par l'intermédiaire de ses œuvres, ne le connaîtra jamais, ne l'aimera jamais. Se mettre devant un tableau, chef-d'œuvre d'un artiste, c'est voir la gloire de son génie, ce n'est pas avoir avec lui une communication réelle, un entretien de personne à personne. La présence réelle de Dieu dans l'humanité, c'est donc le commerce de personne à personne entre lui et les hommes.

Or, je le disais tout à l'heure, il y a des degrés dans cette présence réelle, et, pour l'entendre, nous n'avons qu'à rechercher comment, pour nous-mêmes, l'entretien de personne à personne peut avoir lieu, et quelle est la magnifique série de choses qui nous

amène la pleine, la parfaite et réelle possession d'une intelligence libre et semblable à la nôtre.

Quand nous voulons communiquer réellement et personnellement avec quelqu'un de nos semblables, ce que nous souhaitons, ce que nous voulons avant tout, c'est qu'il nous parle; car dès qu'il nous parle, il y a commerce de personne à personne. La parole, c'est l'âme; la parole, c'est la pensée qui jaillit de l'âme; la parole, c'est en quelque sorte plus que l'âme, c'est le résumé de l'âme tout entière, de ce qu'elle a été et de ce qu'elle est.

Je ne vous connais pas; mais que vous me parliez, ne fût-ce qu'une seconde, je vous connaîtrai, j'entendrai votre accent, je saisirai la mesure de vos pensées; je me dirai : « Voilà un homme médiocre, voilà un homme de génie, voilà un enfant, voilà un grand homme, voilà un imbécile, voilà un homme de cœur et voilà un scélérat... »

J'ouvre Platon : en trois minutes mon âme s'est épanouie, elle s'est sentie sur un trépied, elle fume comme de l'encens, elle monte vers Dieu; c'est une âme, c'est un grand homme, c'est un génie puissant, c'est quelque chose de divin qui m'a parlé; et, comme le soleil dans les sables d'Égypte faisait résonner la statue de Memnon, ainsi ce coup de la parole sortie d'un grand homme vient à ma poitrine, m'ébranle, m'anime, me rend plus grand que je ne suis, et je rends grâces à Dieu qui a fait de telles âmes que l'âme de Platon.

Si donc Dieu veut communiquer au premier degré réellement, c'est-à-dire de personne à personne avec

moi, il me parlera. Et, dès les premiers moments du genre humain, cette initiation de la présence réelle a eu lieu. Dieu a parlé, c'est notre premier article de foi. Nous disons : *Credo*, je crois, parce qu'il y a une parole de Dieu dans le monde qui remonte à l'origine du monde. *Credo*, c'est comme si nous disions : Dieu a parlé, et j'adhère à sa parole.

Et jamais cet entretien n'a cessé, jamais. A une parole de Dieu succédait une seconde parole, à une seconde parole une troisième. Il parlait à Adam dans l'enceinte du paradis terrestre; il parlait à Abel; il parlait à Caïn, le premier meurtrier de son frère. Le sang versé n'arrêtait pas la parole divine; plus l'homme se rendait criminel, plus Dieu sentait le besoin de s'entretenir, de communiquer réellement avec lui. Après cela, toute la suite des patriarches, et Noé qui dans l'arche emportait tout le reste de nos aïeux, et Abraham, et Isaac, et Jacob, et Moïse au pied du Sinaï, et Élie, Élisée et tous les prophètes, jusqu'à ce qu'enfin soit venu Celui qui a été la parole consommée et dernière. *Après avoir parlé et si souvent et en tant de manières à nos pères, enfin encore une fois et dernièrement*, disait saint Paul, *Dieu nous a parlé par son Fils.*

Est-ce à la parole que s'arrêtera l'entretien ou le commerce de personne à personne entre Dieu et nous? Non. Quand un être nous a parlé, nous souhaitons quelque chose de plus, invinciblement; c'est de voir cet être qui nous parle, c'est de saisir la parole à sa naissance, sur ses lèvres, c'est de

voir le rayon de son regard, c'est, en un mot, d'être face à face avec lui.

Dieu n'y a pas manqué. Il est venu après avoir parlé, après avoir, par sa parole qui est le premier degré de la présence réelle, préparé sa présence substantielle; il est venu, sous la forme qui devait nous le montrer, vivant, agissant, tel enfin que dans ses mains, dans ses gestes, dans ses lèvres, dans ses regards, nous pouvons dire : « Voilà la personnalité divine, voilà Dieu! »

Et la terre l'a vu, comme la terre l'avait entendu. Et David, dans le pressentiment de ce second degré de la présence réelle, s'écriait : *Sicut audivimus, ita et vidimus in civitate Domini Dei nostri.* David l'illuminé, David à qui Dieu parlait, David qui accordait sa harpe aux sons de la harpe divine, David dont la parole, toutes les fois que nous en secouons les débris, nous agite et nous émeut encore, David savait que la parole n'était pas le terme, et, écrivant pour les générations qui devaient voir ce qu'il avait entendu, se personnifiant en elles, il disait : *Comme nous avons entendu, ainsi avons-nous vu dans la cité du Dieu des vertus, dans la cité de notre Dieu.*

Est-ce là tout encore? Entendre et voir, est-ce là toute la présence réelle, toute la communication de personne à personne? Non. Il nous reste un troisième sens qui a besoin d'être satisfait pour que nous puissions dire qu'il y a une présence réelle entre un être et nous : c'est le toucher, le tact. Il ne suffisait pas à l'humanité d'avoir entendu Dieu, il ne lui suf-

fisait pas de l'avoir vu, il fallait qu'elle le touchât, il fallait qu'elle mît sa main sur Dieu même, il fallait que Dieu y consentît, il fallait que Dieu nous prît la main.

Parmi nous, mes Frères, à moins d'être familiers avec lui, c'est faire une injure à quelqu'un que de le toucher. Le respect s'exprime en mettant une barrière entre l'être qui nous est présent et nous. Cet être, il veut bien nous parler, il consent à ce que nous le regardions de nos yeux, mais il ne veut pas que nous le touchions. C'est le dernier degré de l'amitié que de permettre à une personne de vous toucher la main, l'épaule, les joues, le front; et plus la partie de nous que nous présentons au contact de nos semblables est digne et noble, plus elle s'empreint de majesté, plus l'âme s'y révèle davantage, plus il faut un degré d'affection, de familiarité que nous n'accordons à presque personne. Il n'y a que deux ou trois êtres qui peuvent toucher nos joues et baiser notre front.

Et à mesure que nous vieillissons, que la majesté du vieillard se met dans nos cheveux et dans nos sillons flétris, sans le dire, sans le commander, l'homme s'arrête devant nous, il se tient à distance; il n'y a que le petit enfant des générations postérieures qui se hasarde à venir sur les genoux du vieillard, parce que le petit enfant est ce qu'il y a de plus pur et de plus saint, comme la vieillesse, et que Dieu a permis que ces deux extrémités se rencontrassent dans une profonde amitié qui permet de s'embrasser, de se coller poitrine contre poitrine.

Cette règle de respect, Dieu n'en a pas tenu compte pour lui dans ses rapports avec nous. Rien, dans l'Evangile, n'est plus grand, plus célèbre, plus étrange, que les attouchements successifs que Dieu a permis à l'humanité sur son corps sacré. Les connaissez-vous? Vous avez lu l'Evangile, vous croyez l'avoir lu. Savez-vous l'histoire des attouchements de l'homme par rapport à Dieu, qui ont consommé le mystère de la présence réelle? Vous n'en savez rien, je vais vous les dire.

Il est dit d'abord qu'à peine Notre-Seigneur, le Verbe, Fils de Dieu, la deuxième personne de la sainte Trinité réellement présente en terre, après avoir été attendu et prophétisé pendant quarante siècles, il est dit qu'il s'était fait si petit, si familier, que la foule se pressait autour de lui, cherchant à le toucher. *La foule se pressait autour de lui et cherchait à le toucher, parce qu'une vertu sortait de lui qui guérissait tout le monde.*

Infortunés! ils allaient toucher l'Homme-Dieu parce qu'ils étaient infirmes de corps, parce qu'ils avaient remarqué qu'une vertu salutaire sortait de lui. Ce premier moment, cette initiation de l'attouchement de l'homme par rapport à Dieu, se résume dans l'histoire de cette femme qui était derrière lui et qui, malade depuis douze ans, se disait : *Si seulement je peux toucher le bord, la frange de son vêtement, je serai guérie.*

Et il y avait tant de charme pour Dieu dans cette familiarité de l'homme à son égard, qu'il arrête la foule et lui dit : *Quelqu'un m'a touché.* Ses dis-

ciples étonnés, ne se rendant pas compte de la sensation divine qu'il éprouve à l'attouchement de l'homme de foi, s'écrient : *Mais toute la foule vous presse, et vous dites : Qu'est-ce qui m'a touché?*

Autres infortunés qui ne distinguaient pas entre l'attouchement vulgaire et sans valeur d'une foule perdue et l'attouchement d'une pauvre femme, venue humblement par derrière en disant dans son cœur : *Si seulement je puis toucher le bord de ses vêtements, à coup sûr je serai guérie!* C'est pourquoi Notre-Seigneur, écartant la foule, disait : *Mais il y a quelqu'un qui m'a touché!* Et, se tournant vers la femme, il lui dit : *Femme, votre foi vous a sauvée!*

Ce n'était encore que le bord du vêtement que le genre humain avait touché dans la personne réellement présente du Fils de Dieu.

Un jour qu'il était assis dans un festin, une pécheresse, — non plus une malade du corps, mais une malade de l'âme, une pourrie, une abjecte, une infâme, le dernier degré de l'avilissement parmi les hommes, avoir livré son corps sans avoir donné son âme, ce rebut des créatures, cette représentation de toutes les ignominies de quarante siècles et des siècles à venir, de toutes les chairs avilies, de tous les cœurs bas et corrompus, condensés dans un seul, — Madeleine vient au banquet, et, s'approchant du Fils de Dieu, réellement présent, elle prend dans ses deux mains les pieds purs et sacrés du Maître du monde; ces pieds, qui devaient être cloués à l'arbre de la Croix, elle les serre avec affection, les couvre de larmes et de baisers. Et Jésus Christ, qui

avait dit à la femme qui avait touché le bord de son vêtement : *Allez, votre foi vous a sauvée,* dit à cette pécheresse : *Femme, vos péchés vous sont remis !* Et, comme tout le monde s'étonne de nouveau, il dit à cette foule éperdue et imbécile : *Il lui est pardonné beaucoup parce qu'elle a beaucoup aimé.*

C'est le second attouchement du genre humain sur la personne sacrée de Dieu réellement présent.

Sa mort approche ; ses amis sont réunis dans un dernier banquet. L'un d'eux, qui était à sa gauche, penche la tête de fatigue et d'amour sur la poitrine du divin Maître ; il y entre dans un demi-sommeil, s'abandonnant à la simplicité de sa foi et de son amour ; et là, il lui est révélé le mystère de la Passion du Fils de Dieu, qui va commencer par la trahison.

C'est le troisième attouchement.

Puis, mes Frères, — il faut se presser, — Dieu meurt, il est attaché à la Croix, il est nu sur la Croix. Le maître du monde de ce temps-là, ou plutôt celui qui le représentait dans la province de Judée, permet qu'on le détache ; ses disciples viennent, et l'humanité tout entière dans leurs personnes. Les saintes femmes, les disciples le prennent, le descendent du gibet, touchent ses plaies pour l'embaumer et le mettre au tombeau.

C'est le quatrième attouchement du genre humain sur la personne sacrée de Dieu réellement présente ici-bas.

Enfin il ressuscite ; il apparaît à cette péche-

resse que je nommais tout à l'heure, il apparaît d'abord à Marie Madeleine, et le premier mouvement de cette femme, c'est de se précipiter encore à ses pieds. Jésus-Christ l'arrête et lui dit cette parole éternellement mémorable : *Garde-toi de me toucher; je ne suis pas remonté au ciel.* « Tu m'as touché avant d'être ressuscité; maintenant, si pure que tu sois devenue, je ne puis te le permettre, parce que je ne suis pas remonté au ciel pour confirmer le mystère de la présence réelle ici-bas. »

Enfin les apôtres viennent. L'un d'eux avait douté, disant : *Si je ne mets mon doigt dans le trou de ses plaies, ma main dans son côté percé par la lance, je ne croirai pas;* il se présente, et Jésus-Christ, voulant permettre un suprême attouchement à l'humanité, dit au disciple incrédule : *Thomas, mets ton doigt dans le trou de mes mains; approche ta main et mets-la dans mon côté. Ne sois pas incrédule, mais fidèle.*

Cela fait, tout était consommé. L'homme avait vu, entendu, touché Dieu; tout était consommé dans le mystère de la présence réelle, et l'apôtre saint Jean, résumant en trois mots l'histoire de son développement, s'écrie : *Ce que nous avons vu, ce que nous avons entendu, ce que nos mains ont touché du Verbe de la vie, c'est ce que nous vous annonçons.*

Après, il n'y a plus rien. Les trois grands sens auxquels se rapportent tous les autres ont épuisé le mystère; ils ont entendu Dieu, vu Dieu, touché Dieu. Il n'y a plus rien à faire; Dieu peut remonter

au ciel, pourvu qu'il perpétue parmi nous le mystère de sa présence.

C'est, mes Frères, ce qui a été le comble du prodige. L'eussiez-vous jamais imaginé, si Dieu vous avait demandé comment il resterait présent parmi nous et ce qu'il ferait?

Eh bien! comme tout ce qui avait précédé était plein de gloire et de démonstration, Dieu a voulu couronner cette gloire et cette démonstration en se cachant, tout en demeurant présent réellement, en se cachant de la manière qui devait le plus révolter le sens humain. Sa parole avait été grande et inimitable; personne n'avait pu, je ne dis pas la surpasser, mais ni l'égaler, ni même l'imiter. Il avait été grand depuis le premier jour dans sa parole. Cette parole, gravée dans le bronze vivant de l'Écriture, devait rester à tout jamais dans la main et sous les yeux de l'humanité pour défier toutes les pensées comme tous les styles des plus grands écrivains. Puissant par la manifestation réelle dans la parole, il l'avait été bien autrement encore dans sa venue en chair et en substance visible. Il avait agi, il avait fait voir le contraste de la divinité puissante avec l'humanité souffrante. Il avait prophétisé, guéri les malades, répandu des miracles sur toute la foule. Et cette image du Christ vivant devait, comme sa parole, rester à jamais au milieu des générations pour les convaincre, et pour confondre ceux qui ne voudraient pas être convaincus.

Tout est gloire dans la présence réelle par la parole, tout est gloire dans la présence réelle par la vision.

Il fallait un mystère qui fît contrepoids, et qui, par son obscurité même, fût plus grand et plus démonstratif encore que n'avaient été la parole et la vision.

Dieu donc se cacha. Voulant rester, il se cacha derrière le voile d'un peu de pain; il se mit à la merci du dernier des scélérats. Le tabernacle où il repose, tout le monde peut le violer, tout le monde l'a plus ou moins violé. Il n'y a pas d'homme, à quelque époque que ce soit, qui, plus ou moins, n'ait outragé cette divine présence et ne l'ait traitée comme il ne traiterait pas ses serviteurs et même les plus indignes de ses semblables. Et c'est là que devait se consommer pour tous les siècles la démonstration de la présence réelle.

Ce n'est plus la puissance de la parole divine, ce n'est plus la puissance de la vision, c'est la puissance de l'obscurité. Vous êtes à genoux; le genre humain, représenté dans l'élite de ses citoyens et l'élite des vertus, se prosterne devant un morceau de pain; on le porte triomphalement au milieu des murs, des places et des rues de nos cités; on bat aux champs devant lui. Ces soldats qui ne ploient le genou devant personne, pas même devant le capitaine qui les a conduits à la victoire, ces soldats baissent le genou en terre. On entend sur le pavé le bruit de leurs instruments de guerre qui résonnent et qui avertissent que ce qu'il y a de plus fort et de plus généreux dans le monde vient d'abaisser son casque et son épée devant la majesté du Dieu très haut, caché sous les apparences du pain et porté par la main obscure du premier prêtre venu.

Voilà, mes Frères, le miracle qui s'est accompli et qui perpétue la présence réelle.

Mais, remarquez-le, votre premier devoir qui résulte de là, c'est de donner à Dieu dans cette présence réelle, indépendamment du Sacrifice et de la Communion, c'est de lui donner hommages et gloire. La parole de Dieu, vous ne pouvez rien pour elle, rien pour l'élever. Elle retentit sans cesse : abattez ces temples, ruinez ces tabernacles; l'Évangile, la Bible, l'Écriture subsisteront, et quiconque les verra, quiconque en lira une page, s'arrêtera et dira : Ceci n'est pas de l'homme.

De même, le Verbe incarné, autrefois visible dans sa nature humaine, n'a pas besoin de vous, n'a pas besoin de vos opérations : ses miracles sont gravés, ses prophéties sont accomplies et ne cessent de s'accomplir; ils vous montrent que Dieu est là, qu'il est la majesté suprême, qu'il est celui qui domine toute chose. En un mot, vous ne pouvez rien par rapport à cette double présence du Fils de Dieu.

Mais là où il est obscur, où il ne parle plus, là où il se tait, où il est méprisé par tant de créatures, là vous pouvez quelque chose. Voilà pourquoi l'on vous convoque, pourquoi l'Église, de siècle en siècle, a ajouté à ses honneurs. On a bâti d'abord des temples, on l'a caché entre les colonnades dressées par le génie et la puissance de l'homme; on a creusé le marbre, on a ciselé l'or. Puis, un jour, on l'a appelé sur terre, on l'a mis à la face du soleil, opposant sa lumière à la lumière créée. On a convoqué toutes les magistratures, toutes les armées,

toutes les grandeurs pour lui faire cortège. Les rois, un cierge à la main, ont été vus comme les serviteurs et les valets du Très-Haut, suivant cette magnifique procession du Fils de Dieu au milieu de nos places et de nos cités. Voilà pourquoi on vous convoque aujourd'hui dans cette capitale, dans cette ville de toutes les souillures et de toutes les vertus. On vous convoque pour que vous rendiez gloire au Dieu anéanti, pour que vous le montriez par vos adorations, pour que vous insultiez à l'insulte, pour que vous braviez le mépris et pour que vous disiez à toute cette armée contemptrice de notre foi : « Dieu est là; c'est *Emmanuel*, qui a été interprété *Dieu avec nous;* il y était hier, il y sera dans les siècles des siècles. »

Voilà, mes Frères, toute cette histoire de la présence réelle, de son expansion continue, de son développement gradué. Le devoir qui en résulte, c'est de rendre gloire à Dieu réellement présent, se taisant et ne parlant plus dans le mystère de la très sainte Eucharistie.

Quelle est l'efficacité de cette présence réelle, maintenant qu'elle ne parle plus? C'est l'objet de notre seconde partie.

II. — Il faut à toute chose une efficacité : ce qui n'est pas efficace n'est rien; ce qui n'est pas efficace, on ne lui doit rien; car, qu'est-ce que l'efficacité? L'efficacité, c'est une action qui résulte de quelque chose ou de quelqu'un, et qui est un bénéfice. Là où il n'y a pas d'action et pas de bénéfice,

il n'y a rien, ou du moins, s'il y a quelque chose, cela ne nous touche pas et ne nous regarde pas.

Il faut donc, mes Frères, qu'il y ait dans le sacrement de l'Eucharistie, non pas comme Sacrifice, non pas comme Communion, mais comme présence réelle, il faut qu'il y ait une efficacité, ou bien, en dehors du Sacrifice et de la Communion, il n'y a pas de raison que nous venions, que nous adorions, que nous nous prosternions.

Je vous le demande, quelle est, en dehors du Sacrifice et de la Communion, quelle est l'efficacité de la présence réelle?

Le Fils de Dieu, je l'ai déjà dit, n'y parle pas. Pourquoi n'y parle-t-il pas? Il n'y parle pas parce qu'il a parlé, parce qu'il a tout dit, parce que vous ayant tout dit, ce qu'il pensait et ce qu'il voulait, il n'a plus rien à vous dire. Si vous voulez connaître la parole de Dieu, n'allez pas à ses tabernacles; ils n'ont plus rien à vous dire, et tout ce qui vous a été dit est dans l'Évangile. Rentrez chez vous, mettez-vous à genoux, baisez votre Évangile ; ouvrez-le à la première page venue, lisez-en, non pas une page, non pas trois lignes, lisez-en un mot et pesez-le comme de l'or dans la balance de votre cœur, ce mot, par exemple : *Beati pauperes! Heureux les pauvres!* Il n'en faut pas davantage. Jésus-Christ, dans son tabernacle, n'a pas besoin de vous parler; il vous a dit tout ce qu'il pouvait vous dire. Il vous a dit : *Beati pauperes!* Maintenant, si vous ne l'entendez pas, si vous ne croyez pas à la félicité du pauvre, pourquoi Jésus-Christ ouvrirait-il la porte

de son tabernacle pour vous redire : *Bienheureux les pauvres!* Vous ne le croyez pas; pourquoi le répéterait-il? Vous-même, quand vous avez parlé, et qu'une oreille distraite ne vous a point entendu, est-ce que vous daignez répéter? Est-ce que vous ne traitez pas d'insolentes l'oreille qui, au lieu de vous écouter attentivement, s'est détournée, et la bouche qui ose vous demander de répéter une seconde fois ce que l'oreille, par sa faute, n'a point entendu? *Beati pauperes!* Ce que le Christ vous a dit, il ne peut vous le répéter. Si vous ne l'entendez pas à cette porte-ci, vous ne l'entendrez pas davantage à celle-là. L'Évangile est la grande porte ouverte à toutes les créatures qui viennent entendre le Christ. Il est affiché sur toutes les places, sur tous les murs des villes chrétiennes. *Bienheureux les pauvres!* Qui n'entend pas cela ne mérite pas que Dieu lui parle et lui fasse entendre de nouveau sa voix.

Dieu se tait; il a raison de se taire, car son silence est la dignité et la force de sa parole; il se taira jusqu'au jugement dernier. Alors il ne vous dira rien de nouveau, mais il viendra dans la majesté de son antique parole pour vous dire: « M'avez-vous entendu? Et si vous m'avez entendu, avez-vous opéré conformément à ce que vous avez entendu? Je vous ai parlé pendant quatre mille ans; je me suis tu pendant toute la suite des siècles. Avez-vous entendu ma parole dans ma parole, et entendu ma parole dans mon silence? Si vous n'avez fait ni la première ni la seconde chose, voici cette parole qui vient vous

juger. » Et vous serez bien forcés alors d'entendre et de prêter l'oreille pour toujours.

Dieu ne se fait pas voir non plus dans ce tabernacle. Allez-y, ouvrez le saint ciboire, regardez, chrétiens et incrédules ; en apparence, c'est du pain. Oui, c'est du pain, et Dieu ne se montre pas à vous. Pourquoi? C'est qu'il vous a montré tout ce qu'il pouvait vous montrer; c'est que vous pouviez le voir dans les places de Jérusalem, vous pouviez le voir sur le lieu de sa Passion; il est présent dans son histoire, qui est accomplie pour jamais. Il ne se répète pas, parce que à quoi bon se répéter, si, le voyant au Calvaire, au prétoire et partout où il a passé, vous ne le reconnaissez pas?

D'ailleurs, ouvrez ces portes, rentrez dans ces rues, vous y rencontrerez quelques pauvres,... grâce à la toute-puissance et à la miséricorde divines, il y a des pauvres!... Regardez ce pauvre en haillons, c'est le Christ. Si vous ne reconnaissez pas le Christ dans sa figure vivante, c'est en vain qu'il viendrait se montrer à vous sous une autre forme, vous ne le reconnaîtriez pas davantage. Vous ne le verriez que pour le crucifier, comme les Juifs l'ont vu et crucifié avant vous. Il vaut mieux qu'il ne se montre pas, et si vous devez le méconnaître et le crucifier, il vaut mieux que ce soit dans les ombres de son tabernacle.

Donc, il se tait; il ne veut pas vous donner l'accessibilité de la parole et de la vision; et je l'en approuve et je l'en bénis. Il a fait ce qu'il devait faire, il a promulgué ce qu'il devait promulguer.

Gloire à lui qui a parlé et gloire à lui qui se tait! Gloire à lui qui s'est montré et gloire à lui qui se cache!

Mais alors, me direz-vous, qu'est-ce qu'il fait donc? Qu'est-ce qu'il fait dans cette présence réelle et indubitable de sa personnalité, de sa divinité et de son humanité? Qu'est-ce qu'il fait?

Ce qu'il fait? Autrefois vous l'avez attendu, maintenant il vous attend; autrefois, il vous a parlé, maintenant il veut que vous lui parliez; autrefois il s'est montré à vous, maintenant il veut que vous vous montriez à lui. L'humanité a été partagée en deux heures: dans la première heure, l'homme attendait Dieu; dans la seconde heure, c'est Dieu qui attend l'homme. Voilà le partage des temps: Dieu, vous l'attendiez avant; il vous attend aujourd'hui. Il me semble que de la part d'un Dieu, c'est là faire quelque chose. Vous attendre à la porte de votre maison ou de cette maison que vous lui avez bâtie, attendre que vous veniez, vous solliciter, vous dire: « Mon fils, viens, je t'attends! » si vous appelez cela ne rien faire de la part d'un Dieu, je ne comprends plus ce que c'est que faire et ne pas faire.

Chrétiens, Dieu vous attend silencieux et passif, obscur, méconnu, ignoré, il vous attend; mais enfin, quand vous serez venus, est-ce qu'il ne fera rien?

Oh! pardonnez, mes Frères, il fera quelque chose encore. Il ne parle plus au genre humain tout entier dans les rues et dans les bourgs de la Judée; mais il parle à voix basse à l'homme qui vient le trouver. Il a parlé en commandant aux éléments et au monde

qui lui ont obéi; maintenant qu'il vous attend, il vous parlera doucement, il vous parlera *sine strepitu*, comme cette voix douce et imperceptible que Job entendait dans les déserts de l'Arabie et qu'Élie le prophète retrouva dans les montagnes des mêmes déserts quelques siècles après. Tout caché qu'il est, il est encore la lumière et la parole, mais avec cette différence que c'est une lumière douce, une parole presque inarticulée, et que celui-là seul entend qui vient la chercher. C'est un colloque incessant avec toutes les âmes, car nous avons deux grands besoins de l'âme. Nous avons d'abord un besoin général de la vérité qui est commun à tous. Mais pour chacun de nous il y a une vérité propre. Il y a la vérité d'Adam et celle de Caïn; il y a la vérité de Judas le traître; il y a la vérité de Pierre le fidèle et de saint Jean le bien-aimé. A Pierre, Jésus-Christ disait : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.* A saint Jean, il disait : *Toi, demeure jusqu'à ce que je vienne.* Il n'y a pas un de nous qui n'ait aussi sa vérité à lui et sa vérité à lui tout seul, sa vérité qui correspond à sa prédestination particulière, à toutes les traditions de sa vie, à tous ses événements. Vous êtes pécheurs; il y a une vertu que vous ne comprenez pas, il y a une haine que vous ne pouvez pas déposer, il y a quelque chose qui fait que vous avez besoin d'une certaine parole et d'une certaine vérité.

C'est, mes Frères, ce que vous allez chercher dans la confidence et dans l'amitié. Vous ne dites

pas à un ami, si éloquent qu'il soit : « Fais-moi un discours, sois éloquent. » Eh non! vous le prenez au coin de son feu et vous lui dites tout bas : « Je souffre, mon ami. Voilà qui me passe, je n'entends pas cela. Qu'en pensez-vous? Je suis dans telle situation. Comment m'en tirer? Quelle triste affaire! Je ne sais comment agir. Voilà mon âme! » L'ami ne songe pas à être éloquent; l'ami ne dira pas cette parole publique que vous entendez de mes lèvres, il vous dira la parole que vous entendez au confessionnal. C'est la petite parole du Christ; c'est le cri inconnu, mystérieux, de la parole de Dieu à chacun; c'est une parole plus grande que la parole publique.

Misérables orateurs, que sommes-nous dans la parole publique comparée à la parole de l'amitié, de la confidence, parole qui parle à l'âme? C'est la confession, c'est la parole secrète, unique de Dieu à une âme unique, qui consomme le mystère du christianisme et en fait toute la force. C'est cette parole que vous allez chercher dans l'amitié et au confessionnal. Oh! Jésus-Christ vous la dira mieux que personne. C'est pourquoi il vous attend pour vous dire quelque chose qui, de toute éternité, n'était destiné qu'à vous.

C'est cette petite parole qui a fait tous les saints. Nous connaissons tous l'Évangile, nous avons tous lu : *Beati pauperes!* mais Dieu l'a dit pour tous. Venez donc un jour avec foi, avec simplicité, et dites à Dieu : « Seigneur, petit et cher Seigneur! il faut que je vous dise une chose, c'est que je ne

crois pas cela : *Bienheureux les pauvres!* Car j'ai des voitures, je les aime; des chevaux, je les aime; j'ai des gens, et je n'aime pas mes gens, mais leurs services. J'aime les beaux dîners où je ne me trouve qu'avec des hommes d'esprit, des académiciens, qui me font de la gloire en me répétant que j'ai infiniment d'esprit; j'aime les académiciens. J'ai une maison de campagne, je l'aime. J'aime tout cela, et quand je rencontre un pauvre et qu'il me rappelle que vous avez dit : *Bienheureux les pauvres,* Seigneur, je ne crois pas à cela; faites-le-moi croire, je vous en prie, que je l'entende bien de votre propre bouche! » Voilà la lumière que Dieu vous donnera.

En second lieu, il vous donnera la force. Jésus-Christ est la force du monde; il était, il est encore aujourd'hui cette pierre sur laquelle tout repose, et personne ne prévaudra contre elle, tout le monde viendra s'y briser. Mais vous n'avez pas besoin de cette force générale; il ne s'agit pas du sort des empires. Vous avez besoin d'un peu de force obscure pour supporter votre peine privée, d'un peu de force efficace pour seconder vos bonnes pensées. L'Évangile est la consolation du monde entier; mais quel est celui de nous qui n'a pas besoin d'une consolation particulière et tout expresse, qui lui a été prédestinée?

Je ne m'étendrai pas davantage; car, vous le voyez, en vous disant le mystère de l'apparition de Dieu dans la présence eucharistique, dès les premiers mots je vous ai tout dit. Vous comprenez la différence de la parole publique avec la parole pri-

vée, de la lumière générale avec la lumière personnelle, de la force de Dieu avec la force qui vous est propre, et dont vous avez besoin particulièrement : ainsi du reste. Maintenant, je ne ferais plus que développer avec longueur ce que vous avez saisi dès les premiers mots, et par conséquent ce sur quoi il est inutile d'insister.

Je me résume. De même que votre premier devoir est de donner gloire à Dieu, votre second devoir est de visiter Notre-Seigneur, de le faire tous les jours. La pratique des saints, c'est la visite au Saint-Sacrement, indépendamment de la Messe et de la Communion. Tout saint vient au moins une fois par jour visiter Notre-Seigneur; et le premier pasteur de ce diocèse, en nous convoquant pour une visite plus solennelle et plus générale, ne veut que ranimer en nous tous le besoin de cette visite particulière. En nous convoquant en foule, il nous convoque aussi chacun en particulier, afin qu'excités les uns par les autres, nous comprenions ce grand devoir de ne pas laisser Dieu solitaire sur son autel.

Enfin, cette solennité perpétuelle qui vient d'être inaugurée, dont nous achevons par cette parole l'inauguration, elle correspond aussi à un grand besoin de notre époque. Notre époque, mes Frères, je ne dirai pas qu'elle est pire que d'autres, que la foi y est moindre qu'elle n'a été, je crois le contraire; mais c'est une époque dure, où l'on est incertain de l'issue, où l'on ne sait pas si c'est le bien ou le mal qui triomphera. Nous sommes tous dans l'inquiétude sur le plan que la divine Providence se prépare à

accomplir. Eh bien! pendant que l'enfer sous toutes ses formes rassemble ses légions et prépare des événements que nous ne pouvons pas prévoir, il faut que l'Église de Dieu rassemble aussi ses bataillons; il faut que nous placions avec plus d'honneur et de puissance Notre-Seigneur sur ses autels, au sein de cette capitale. Et puisque Rome, la capitale du monde chrétien, depuis de longues années a inauguré l'adoration perpétuelle, par cette dévotion des quarante heures, dans chacune de ses églises, afin de glorifier le mystère de la présence réelle du Fils de Dieu dans l'Eucharistie, nous, la seconde capitale du monde, à ce que nous croyons et à ce que l'histoire semble nous en dire, il faut que nous fassions avec Rome une sainte conjuration, et que, le regard de Dieu s'abaissant vers ces deux points de l'Europe, y voie toujours disposé un lieu où le Sauveur attend l'humanité, et où l'humanité convie Dieu à sa manière pour répondre à ses besoins.

Vous serez donc fidèles, chrétiens, mes Frères, vous répondrez à cette convocation de votre premier pasteur, qui est celle de Dieu même, dont il vous manifeste la volonté, et nous verrons pendant de longs siècles, quoi qu'il arrive et quelque sort qui nous soit destiné, ces murs debout, protégés par nos prières et par la présence de Dieu, qui répandra sur les générations futures et sur la vôtre l'abondance de ses bénédictions.

C'est ce que je vous souhaite.

SUR LA COMMUNION IDÉALE

LE SOUVENIR ET L'ESPÉRANCE

Prêché dans la chapelle des Carmes, le 13 décembre 1850, troisième jour de l'Adoration perpétuelle.

TEXTE[1]

Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.

« Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux! »

(Ps. XXXIII, 9.)

MES FRÈRES,

Il est une grande illusion du monde que nous voulons dissiper aujourd'hui. A l'entendre, il possède seul la joie véritable, et nous, au contraire, au sein de la foi et des pratiques du christianisme, nous ne possédons que tristesse, anxiété, en un mot, tout ce qui peut rendre la vie à charge; seulement, nous nous consolons de notre mieux par la pensée que cet état terrible où la loi du Christ nous a placés finira un jour et s'éteindra dans un bonheur qui n'aura point de terme.

Loin de là, mes Frères, la joie véritable n'existe pas pour le monde; elle n'existe que parmi ceux qui, comme nous, sont unis à Dieu et accomplissent ses commandements. Je n'ai point l'intention de

[1] Publié par la *Tribune sacrée*, juin 1851; reproduit par l'*Enseignement catholique*, *loc. cit.*

vous le démontrer. Quiconque est chrétien, quiconque a vécu à la fois ou tour à tour de la vie du monde et de la vie chrétienne, sait parfaitement où se trouve le bonheur même ici-bas ; ce que je dirais aux uns serait surabondant, et ce que je dirais aux autres serait inutile. Aussi bien, toutes les preuves, tous les témoignages que nous pouvons en rendre sont incapables de faire connaître le véritable état de notre âme.

Je me propose donc de rechercher, à l'occasion de la grande solennité qui nous rassemble, où est puisée cette joie que le christianisme donne aux chrétiens. Elle est tout entière dans leur union avec Dieu. En effet, mes Frères, nul ne peut tirer la joie de son propre fonds, car nous ne trouvons en nous-mêmes qu'impuissance et nullité. Toutes les joies qui nous viennent, en quelque manière que nous les cherchions, nous viennent d'un objet auquel nous unissons notre âme, et cet objet, c'est le monde ou quelque chose qui est de Dieu et avec Dieu. Notre joie à nous, chrétiens, vient de cette union avec Dieu, de cette communion avec Dieu, et cette communion est de deux natures : elle est ou réelle ou idéale. Ainsi, dans la très sainte Eucharistie, la communion que nous avons avec Dieu a un double caractère. Elle est réelle : nous trouvons Dieu dans la sainte Eucharistie; il y est réellement, substantiellement présent, et nous nous en apercevons quand nous nous en approchons avec les dispositions convenables. Ce n'est pas de cette communion que je veux vous entretenir aujourd'hui. Il est une

autre communion que nous trouvons avec Dieu dans la sainte Eucharistie, que j'appelle la communion idéale : pardonnez-moi ce terme, je l'expliquerai dans un instant; et mon but même est de vous faire voir en quoi consiste cette communion idéale, et comment nous y pouvons trouver la joie et la félicité dont nous sommes susceptibles dans cette vie. C'est tout le sujet de cet entretien.

I. — Vous me demandez d'abord, mes très chers Frères, qu'est-ce que j'appelle la communion idéale? Ah! vous la connaissez tous, quoique tous, peut-être, vous n'en connaissiez pas l'expression, et nous serions bien malheureux, si nous n'avions que la communion réelle; il en est si peu, ici-bas, de communions réelles! Les êtres auxquels nous nous affectionnons et dans le commerce desquels nous puisons notre joie sont si rarement avec nous, ils nous sont si vite enlevés, que si nous ne pouvions trouver de plaisir que dans cette communion présente et réelle avec eux, on peut dire qu'il n'y aurait pas de plaisir sur la terre. Un moment nous touchons, nous voyons et nous entendons les êtres auxquels nous sommes affectionnés; mais bientôt l'absence, la mort, des circonstances implacables les enlèvent, les portent loin de nous et ne nous permettent pas de continuer, dans cette communion de la réalité présente et efficace, les joies que nous y avons cherchées et que nous y avons plus ou moins trouvées. Il faut donc bien, malgré nous, mes Frères, que nous cherchions ce que c'est que la communion non réelle, la communion de la pen-

sée, la communion du cœur avec ce qui n'est plus visible, tangible, présent, de telle sorte que nous puissions dire que nous en avons la pleine possession : c'est là la communion idéale.

Mais en quoi consiste-t-elle ? Comment, quand un objet n'est plus présent à notre vue, ne tombe plus sous nos sens, comment pouvons-nous communiquer idéalement avec lui? Nous le pouvons par deux grandes facultés qui nous ont été données : le souvenir et l'espérance. Nous nous souvenons de ceux que nous aimons, et nous espérons en ceux que nous aimons. Nous nous souvenons d'eux, c'est-à-dire que, par un effort de la pensée tout à fait incompréhensible, nous les ressuscitons, nous les ramenons au-devant de nous, tels que nous les avons entendus, que nous les avons vus, tels que nous les avons touchés. Le son de leur voix est présent à notre âme; leurs yeux, leurs lèvres, leurs plus insensibles mouvements tels qu'ils nous sont apparus, nous nous les rappelons ; en un mot, nous les évoquons, suivant une expression énergique qui se rapporte à ces opérations singulières par lesquelles on prétend qu'on pouvait même évoquer les morts, les tirer du sein des tombeaux et les faire de nouveau communiquer avec nous. Nous nous souvenons, et puis nous espérons.

Ces êtres chéris que l'absence nous a enlevés, que la mort a fait évanouir de devant nous, nous comptons les retrouver, entendre leur voix, contempler leur visage, toucher leurs mains, et, si nous n'avions pas l'espérance, le souvenir ne serait qu'une

croix, et une des plus terribles entre les choses terribles, car il faudrait nous oublier pour jamais. Mais Dieu, qui a tout fait avec sagesse et bonté, a fait que jamais le souvenir n'est séparé de l'espérance, ni l'espérance du souvenir. Nous évoquons parce que nous espérons, et nous espérons parce que nous nous souvenons.

Vous avez perdu un fils bien-aimé; de vos mains pieuses et paternelles vous lui avez fermé ces yeux que vous avez vus, que vous avez chéris; vous avez pris les deux mains de cet enfant, vous les avez réunies sur son lit de mort, comme au temps où, par le mouvement de la vie, elles se réunissaient de leur plein gré et se rapprochaient des vôtres; vous avez attaché sur ce spectacle de la mort qui vous a pris cet enfant un dernier regard dans lequel vous avez mis comme un suprême effort pour le ressusciter; vous ne l'avez pas pu. Vous avez déposé son corps dans des langes; vous l'avez laissé emporter dans cette terre qui n'a point de nom et qui contient tant de dépouilles depuis six mille ans que nous vivons et mourons ici-bas. Mais le tombeau ne vous a point ravi votre âme : votre fils vit dans votre pensée, et, quand il s'écoulerait des siècles sur votre âme de père et de mère, votre fils est vivant en vous, présent en vous, parlant en vous; il vous entend lui dire avec amour et sollicitude ces paroles ineffables qui ont animé le bonheur de son enfance, de sa jeunesse et de votre maturité à laquelle Dieu l'avait concédé pour un moment. C'est un souvenir, mais quel cruel souvenir, quel souve-

nir, si vous n'espériez pas, si cette cendre n'était pas immortelle, si vous n'aviez pas laissé dans le sépulcre quelque chose qui devra se ranimer un jour et vous rendre réellement vivant et présent celui que vous aimez et pleurez !

Ainsi, votre âme va du souvenir à l'espérance, et de l'espérance au souvenir : c'est là toute la vie d'une mère qui a perdu son enfant; elle le possède en pensée, en amour, par le souvenir, par l'espérance.

Mes Frères, si vous avez quitté votre patrie, vous vous en rappelez jusqu'aux moindres détails et vous vous dites..., mais non, qu'est-il besoin de paroles? Il y a un regard intérieur qui vous représente chaque objet; vous voyez la vallée natale, vous voyez le ruisseau au bord duquel vous vous êtes assis, les saules qui l'ombragent, que vous seuls avez vus; car la patrie, personne ne l'a vue comme celui qui en a véritablement joui, qui a été l'enfant, le propriétaire de ses montagnes, de ses vallées. Nous passons tous les jours dans des vallées, tous les jours nous gravissons des montagnes : ce n'est pas notre patrie. Il n'y a qu'une montagne, qu'une vallée qui soit notre patrie; nous y avons vu des choses, depuis que nous sommes au monde, que personne n'a vues comme nous, que Dieu seul et notre âme connaissent entre nous deux, et toutes ces choses sont présentes à notre souvenir, et ce souvenir de la patrie absente est si puissant, qu'il va jusqu'à ruiner nos forces, notre santé, notre vie. Mais, à côté du souvenir, nous avons l'espérance,

l'espérance qui n'abandonne jamais l'exilé. Nous pensons que nous reverrons peut-être la terre natale, que nous nous abriterons encore sous ses arbres, que nous errerons encore dans les sentiers où, autrefois, nous nous sommes promenés avec nos amis. Espérance et souvenir, c'est toute l'âme de l'exilé, et ces deux choses se balancent entre elles dans un mouvement continu qui ne cesse qu'au moment où le proscrit est ramené dans ses pénates, où il touche, voit, entend ce qu'il a vu, touché, entendu dans sa jeunesse, tout ce qui fait qu'il avait une patrie qu'il a emportée partout avec lui.

Eh bien! mes Frères, tout notre commerce avec Dieu, idéalement parlant, c'est cela; c'est le souvenir de Dieu et l'espérance de Dieu. Fonder une religion, c'est créer ici-bas un souvenir de Dieu et une espérance de Dieu; l'homme qui n'a pas de religion, c'est un homme qui ne se souvient pas de Dieu, qui n'espère pas en Dieu. Et, dès l'origine du monde, Dieu, à mesure que sa religion se développait, développait le souvenir et l'espérance de lui-même; et il nous a amenés enfin à cette sainte Eucharistie qui est, comme vous le verrez tout à l'heure à la fin de mon discours, le dernier et le plus haut souvenir, la dernière et la plus haute espérance qui nous soit donnée.

Il faut donc, pour que j'atteigne mon but, après vous avoir défini ce que c'est que la communion idéale, que je vous fasse voir que la sainte Eucharistie est la plus parfaite et la dernière de toutes les

communions idéales avec Dieu, c'est-à-dire le plus parfait de tous les souvenirs et la plus parfaite de toutes les espérances que nous puissions avoir de Dieu. Et, pour cela, suivez un instant avec moi le progrès des souvenirs et des espérances qui, le long des siècles, ont constitué le christianisme.

II. — Dans les premiers temps de la religion, nos pères furent chassés du paradis terrestre; un ange fut placé par Dieu pour en garder l'entrée et les empêcher d'y revenir. Mais, en même temps, ils emportèrent avec eux le souvenir de Dieu qu'ils avaient entendu, qu'ils avaient vu, auquel ils avaient parlé dans ce paradis. Ils emportèrent aussi l'espérance qu'il leur serait ouvert un jour; car il leur avait été dit que *la femme écraserait la tête du serpent*. Pourtant, mes Frères, combien ce souvenir était douloureux, combien cette espérance était vague, quoique certaine, puisque c'était de la foi qu'ils l'avaient reçue! combien elle était lointaine! Adam pouvait-il s'expliquer ce que c'était que cette femme qui devait écraser la tête du serpent, comment le mal serait détruit sur la terre, comment l'ordre de choses créé serait renouvelé? Et néanmoins, pendant des siècles, toute la religion fut fondée sur cette espérance et ce souvenir.

Les patriarches, en emportant leurs tentes au milieu de ce monde qui leur avait été ouvert par l'expulsion du paradis terrestre, n'avaient qu'un souvenir : « Nous sommes bannis, disaient-ils, nous avons perdu la patrie où nous connaissions Dieu, où Dieu communiquait avec nous; mais nous la re-

trouverons. Une parole nous a été dite qui ne peut faillir, parce que c'est celle de Dieu. » Et pendant deux mille ans encore, ce qu'il y eut de religion sur la terre était concentré dans ce souvenir de l'expulsion du paradis terrestre et dans cette espérance d'y revenir un jour.

L'humanité, à force de voir s'éloigner le souvenir de la première demeure et de ne pas voir se réaliser l'espérance donnée à la terre, l'humanité prévariqua. Ce souvenir s'affaiblit, cette espérance ne persista que chez un très petit nombre d'hommes choisis, et, comme les temps n'étaient pas encore arrivés, Dieu voulut renouveler le souvenir et l'espérance; il abîma la terre au milieu des eaux. Cette terre, à laquelle l'homme s'était attaché, il lui plut de la ruiner par une catastrophe qui a laissé partout un mémorial, jusqu'au sommet des plus hautes montagnes comme jusqu'au centre des abîmes où la science pénètre, tout étonnée de reconnaître le doigt de Dieu qui s'est imprimé non seulement dans la création, mais dans la ruine diluvienne. Noé sortit de l'arche, emportant avec lui ce souvenir de la désolation universelle du déluge et du salut qu'il avait trouvé, lui et sa famille, dans cette arche; et, en même temps, l'espérance lui fut donnée, plus claire qu'elle ne l'avait été jusque-là. Dieu, sortant avec lui en plein champ, lui montra l'arc-en-ciel, soit qu'il existât déjà et que Dieu le prît pour symbole, soit que, pour appuyer sa parole, il le fît apparaître afin que désormais l'homme, chaque fois qu'il lèverait la tête, se rassurât en l'apercevant au milieu des nuées : c'était

le signe de l'espérance donnée à Noé après le déluge, et en même temps un souvenir de sa conservation miraculeuse au milieu de ce cataclysme qui avait englouti l'humanité.

Tout cela était encore bien triste, bien faible et bien vague. Dieu fait un pas de plus : il appelle un homme qui lui était resté fidèle, l'homme du commandement, resté pur de toute idolâtrie, Abraham. Il lui dit de sortir de son pays, de sa famille, de sa parenté; il l'emmène dans une terre que nous avons appelée la Judée, la Palestine; il la promet à ses descendants, il annonce qu'il fera sortir de lui une grande nation, que toutes les nations de la terre seront bénies en lui. Il lui demande le sacrifice de son fils unique, à l'image et comme présage de l'immolation de son propre Fils; et, après cela, il lui renouvela l'espérance, et par serment, ce qu'il n'avait pas fait encore : *Per memetipsum juravi: Je jure par moi-même que, parce que tu as fait cela, parce que tu n'as pas épargné ton fils unique, je bénirai dans ta race toutes les nations de la terre, et que de toi sortira celui qui sera le salut du monde.*

Voilà, mes Frères, le souvenir renouvelé et l'espérance renouvelée aussi. Et jamais le souvenir de cette vocation d'Abraham, qui avait quitté sa terre natale pour venir dans la contrée qui devait être donnée à lui et à sa postérité, jamais ce souvenir ne s'effacera de la mémoire de ses descendants. Quand ils tombent en captivité, ils se disent à eux-mêmes : « Le Dieu qui est apparu à notre père Abraham lui a dit : Je te soutiendrai, je t'accom-

pagnerai, je marcherai à tes côtés. Et ainsi, à tout moment, vous retrouvez, dans l'Écriture sainte, sur les lèvres des patriarches : *Le Dieu d'Abraham, le Dieu de nos pères, qui leur est apparu, qui leur a promis la terre* où le premier d'entre eux avait porté ses pas et sa foi. Cela était leur vie, et encore aujourd'hui, dispersés par le monde, n'ayant point accepté le nouveau souvenir et la nouvelle espérance que Dieu a créés, vous n'entendez dans leur bouche que ces mots, que ce nom d'Abraham. Ce souvenir, cette espérance qu'en eux, qu'en leur race, qu'en leur postérité, toutes les nations doivent être bénies, ce souvenir est vivant, cette espérance est vivante parmi les Juifs : c'est ce qui fait leur nationalité. Les Juifs n'existeraient plus comme peuple sans ce souvenir, sans cette espérance nés des promesses faites à leur grand patriarche.

Enfin les temps de la réalisation approchent. Le Fils de Dieu vient au monde, il rassemble quelques disciples, il leur parle; ils le voient, ils l'entendent, ils le touchent, comme tout cela se passait entre Dieu et le premier homme au paradis terrestre. Qu'est-ce qui manque aux apôtres, mes très chers Frères, qu'est-ce qui leur manque pour leur donner la force dont ils ont besoin? Il leur manque précisément un souvenir nouveau, clair, précis. Ils sont encore les enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ils sont encore Juifs, ils n'ont point abandonné l'ancien souvenir et les anciennes espérances, ils n'ont point abandonné ce qui faisait la patrie spiri-

tuelle de leurs aïeux ; et de là vient leur incertitude pendant tout le temps que Notre-Seigneur est avec eux.

Chose singulière ! nous nous imaginons que ces apôtres, ces hommes choisis, étaient d'une bien étrange nature, puisque, voyant Dieu, entendant Dieu, touchant Dieu, et ils le savaient, c'étaient cependant des hommes faibles, qui se sentaient incapables jusque dans leur foi. Cela vient, mes Frères, de ce que le souvenir n'était pas né ; cela vient de ce que toutes ces choses, se passant jour par jour et goutte à goutte au milieu d'eux, ils ne les saisissaient pas bien. Ils n'avaient qu'un doute dans l'esprit : ils se demandaient ce que deviendrait le Fils de Dieu et de l'homme, comment il échapperait à ses ennemis, comment il fonderait sa religion sur la terre,... et ainsi du reste.

Mais une fois qu'il est mort, une fois qu'il est ressuscité, alors le souvenir est créé. Jésus-Christ paraissant au milieu d'eux pour la dernière fois et remontant au ciel, c'est Jésus-Christ qui a vaincu et qui est ressuscité, qui a tenu ses promesses, qui est sorti victorieux de la main des hommes et de la main de la mort. Il avait prédit, il a tenu sa parole. Il s'est montré à ses disciples ébranlés par son crucifiement, il leur a dit : *Voyez et touchez mes mains, et mettez votre doigt dans les cicatrices de mes plaies.* Et alors le souvenir de l'Homme-Dieu étant entré dans leur esprit, le paradis terrestre, l'arche de Noé, la vocation d'Abraham, le mont Sinaï lui-même, ce formidable passage de la mer Rouge, que

j'ai passé sous silence, et auquel se rattachaient aussi le souvenir et l'espérance des Juifs, tout cela s'est évanoui. Leur nouveau souvenir, c'est l'Homme qui est venu, qui s'est dit Dieu, qui l'a prouvé par ses miracles, par l'accomplissement des prophéties, par sa mort, par sa résurrection, par tous ces souvenirs... Et maintenant, comme le souvenir est le père de l'espérance, sans quoi il serait une ombre futile, ils espèrent que celui qui a vaincu la mort sera bien capable de vaincre le monde, et, pour le combat, pourra susciter les enfants d'Abraham. Ils partent, se répandent jusqu'aux extrémités du monde, en se disant : « Le Christ mort et ressuscité, le Christ vivant, ressuscité d'entre les morts, nous a dit : *Allez, enseignez toutes les nations.* Par la parole de celui qui a été plus puissant que la mort, nous ressusciterons les âmes en son nom. »

Voilà ce qui a fait le triomphe du christianisme, ce qui vous a faits vous-mêmes : c'est le souvenir du Fils de Dieu, c'est cette espérance prise dans sa mort et dans sa résurrection qui a fondé son Église.

Et aujourd'hui, quel est, à nous, notre souvenir, notre espérance? Est-ce simplement le souvenir, l'espérance des apôtres? Non, car nous sommes plus vieux que les apôtres, et, à mesure que les temps marchent et se développent, le souvenir aussi se caractérise davantage, et l'espérance, qui en est la fleur, prend aussi une nouvelle force, un nouvel éclat. Qu'avons-nous de plus que les apôtres? Nous avons,

comme eux, le Christ vivant dans son Évangile; comme eux, nous avons le Christ ressuscité d'entre les morts. Mais ce que n'avaient pas vu les apôtres, la conversion du monde, nous l'avons vue. Le Christ n'est pas simplement pour nous, dans le souvenir qu'il nous a laissé, l'homme vivant et ressuscité; il est l'homme qui a converti le monde; il est l'homme qui a balayé les idoles; il est l'homme qui a renversé les vains systèmes de ceux qui prétendent nous régir ici-bas; il est l'homme qui a jeté à terre les temples et qui a mis le sien à leur place; il est l'homme qui a parlé à toutes les puissances, et devant qui toutes les puissances ont baissé la voix; il est l'homme qui vit au milieu de vous, qui vit au milieu de tous les blasphèmes et de toutes les insultes, et qui néanmoins subsiste, fait sentir sa force, sa nécessité et le besoin qu'on a de lui, et tient par terre dans l'impuissance et dans une inexprimable bassesse tous ses ennemis, quels qu'ils soient. Voilà quel est votre souvenir, et aussi votre espérance. Et vous dites : « Celui qui a placé nos pères dans le paradis terrestre et qui les en a chassés sans leur permettre d'y rentrer; celui qui a pris Noé par la main, qui l'a conduit dans un frêle abri, l'a fait naviguer sur les impuretés qui couvraient le monde et l'en a sauvé; celui qui a dit à Abraham : *Quitte la maison de ton père..., et je ferai sortir de toi une grande nation, et toutes les nations seront bénies en toi;* celui qui a tenu sa parole, celui qui a pris un petit peuple opprimé au milieu d'une puissante nation, l'Égypte, et lui a

fait traverser la mer Rouge, conquérir la Judée, et vivre jusqu'à nos temps; celui qui est venu parlant comme Dieu, agissant comme Dieu, qui a prophétisé, qui est mort et ressuscité; celui-là qui a converti le monde, qui a condensé tous ces souvenirs dans son Église catholique, celui-là est notre souvenir et notre espérance. » Cette succession de promesses et de grâces divines qui, depuis les commencements, ont marqué les pas de la religion, compose notre espérance finale.

De plus, mes très chers Frères, vous possédez celui-là même qui est le souvenir, celui-là même qui est l'espérance. Je parlais tout à l'heure d'une mère qui a perdu son fils. La tombe de cet enfant, c'est bien quelque chose de lui; ce n'est pas seulement un souvenir idéal, il y a là des ossements, il y a aussi la place, ce sera toujours la place des ossements, quand les ossements seront en poussière. Vous vous direz éternellement : c'est la place de mon fils ici-bas, et tant que je vivrai, je prierai sur cette tombe; cette terre sera sacrée. Eh bien! mes Frères, dans ce tombeau que nous appelons tabernacle est la cendre du Fils de l'Homme, sa cendre vivante, et si vous êtes ainsi attirés vers les sépulcres de ceux que vous avez aimés sur la terre, venez donc au sépulcre du Christ, du Christ qui a parcouru la Judée avec les petits et les pauvres, en leur donnant la parole de Dieu. Venez à son sépulcre; il y habite, et le souvenir y est vivant; il est là, celui qui a dit toutes ces choses que jamais la parole humaine n'aurait exprimées. Il est là, souvenir vivant, le dernier et

le plus grand souvenir du monde; il en est aussi l'espérance, et l'espérance vivante. Il est, au milieu de nous, le gardien des promesses qu'il nous a faites. Ces promesses ne peuvent point passer, car nous avons pour témoin, pour garant, celui-là même qui nous les a données.

Combien donc, mes Frères, le commerce idéal, ou de souvenir et d'espérance, car c'est la même chose, que nous avons avec Dieu dans la sainte Eucharistie, combien doit-il être puissant sur notre âme! Que pouvons-nous penser qui soit plus doux pour nous et plus pénétrant? Que pouvons-nous penser qui nous assure mieux de la bonté, de la miséricorde du Seigneur, et de tout ce que nous pouvons attendre de lui? Aussi, c'est le penchant invincible des chrétiens de venir au pied de ses autels, de s'y agenouiller, de s'y rassasier des souvenirs et des espérances qu'ils y trouvent sans cesse. Jamais vous ne pouvez être inoccupés si vous avez lu l'Évangile, si vous avez la moindre foi en Celui qui est renfermé sous les voiles de nos tabernacles. C'est pourquoi, toutes les fois que des pensées de découragement et de tristesse se prennent à nos cœurs, nous devons ramasser autour de ce souvenir toutes ces forces que nous trouvons dans la sainte Eucharistie. Nous devons y chercher la consolation des accablements du monde; nous devons chercher là notre appui et notre félicité. Le monde est aveugle; il se dispute cette misérable terre; il ne sait pas que, sous une apparence si simple, il y a dans la sainte Eucharistie de quoi rassasier de sou-

venirs et d'espérances tous les cœurs les plus désespérés. Que le spectacle du monde est misérable, quand on songe que ce monde possède un tel trésor et qu'il ne le connaît pas, qu'il passe à côté de lui en poursuivant des choses qui n'ont rien dans le passé pour elles, et par conséquent rien dans l'avenir!

Qu'est-ce que le monde dans le passé, mes Frères? Voulez-vous la contre-partie de ce que nous venons de faire pour le christianisme? Je vous ai fait voir quels étaient ses souvenirs, quelles sont ses espérances; eh bien! cherchez les souvenirs, les espérances du monde.

Où sont toutes les puissances qui ont précédé la nôtre ici-bas? Où sont tous les empires qui se sont établis et qui se croyaient éternels? Où sont les races qui, à force de batailles, de sang et de gloire, croyaient avoir ici-bas fondé une domination qui ne s'éteindrait et ne disparaîtrait jamais? Hélas! nous ne voyons que des souvenirs éteints.

On pense à Abraham; il y a des gens qui le nomment et le vénèrent. On pense à Jésus-Christ; il y a des hommes qui lui donnent toute leur vie, tout leur être... Mais qui est-ce qui garde les souvenirs du monde? Qu'est-ce que c'est pour vous qu'Alexandre et César?... je n'ose pas même les nommer,... il est presque ridicule que je vous cite ces grands noms. Ils sont si petits, si morts, tellement ensevelis dans un total oubli, qu'en parler et évoquer leur mémoire dans ces saintes assemblées où Dieu est vivant, vivant dans le souvenir, vivant dans l'espérance,

vivant dans le passé, vivant dans l'avenir, c'est faire une espèce d'évocation qui paraît ridicule. Nous appelons cela tenir un langage profane, c'est-à-dire parler de choses puériles dans une assemblée où rien que de grave, rien que de solennel doit être prononcé.

Cherchons plus près de nous; remontons dans nos annales de deux ou trois siècles : qu'est-ce que cela pour nous? Que trouvons-nous? Qu'y pouvons-nous aimer ou nous rappeler? Les noms de quelques individus qui ont fait quelque bien et qui ont éveillé un sentiment de reconnaissance nationale. Et encore, ces quelques hommes, les aime-t-on? s'occupe-t-on d'eux? Qu'ont-ils laissé? Rien, tout au plus un nom célèbre, qui parfois est prononcé dans une académie, dans des discours : voilà pour le souvenir!

Et pour l'espérance? Qu'est-ce que cela, l'espérance du monde? Est-ce l'espérance de telle ou telle nation? Il y en a dix, quarante, cent. Prenez l'espérance de l'humanité. Mais qu'est-ce que c'est que l'humanité quand on la sépare de Jésus-Christ et de son Église? Si, analysant cette espérance de l'humanité, vous demandez ce que c'est que l'espérance de chacun, l'un vous répond : Je deviendrai riche; l'autre : J'aurai des emplois, ou je me ferai un nom. Mais la plupart même n'aspirent pas si haut, et gagner leur pain de chaque jour : voilà toute leur espérance. Sur un millier d'hommes qui aspirent à la fortune, il y en a un à peine qui atteigne son but. Et pourtant, au milieu des scandales de cette capitale, que de jeunes gens usent leur

pensée contre un obstacle, nourrissent une ambition tout autre que celle du chrétien qui travaille chaque jour avec simplicité, se confiant en cette promesse de Dieu de ne point abandonner celui qui lui laissera le soin de sa vie. Que de vaines espérances! que de carrières brisées! que d'efforts inutiles pour n'approcher même pas du but espéré! Voilà quels sont les souvenirs, les espérances du monde, c'est-à-dire, rien!

Eh bien! mes Frères, s'il fallait démontrer, et nous n'en avons pas besoin, la vérité de la religion, il nous suffirait de constater qu'elle a créé un souvenir et une espérance. Et je dirai au monde : « Crée un souvenir; crée une espérance, et je croirai en toi. »

Vous voyez comme la vérité déborde, sous quelque point de vue qu'on la considère. Qu'y a-t-il de plus simple qu'une espérance et un souvenir? Eh bien! le monde est convaincu de fausseté parce qu'il ne peut créer ni souvenir ni espérance. Le christianisme est convaincu d'être le maître du monde et d'être la vérité, parce qu'il a créé une espérance et un souvenir. C'est pourquoi le roi David, qui savait toutes ces choses et les prévoyait, disait : *Beatus vir, cujus est nomen Domini spes ejus : Heureux celui qui espère en Dieu;* et il ajoutait immédiatement après : *Et non respexit in vanitates et insanias falsas : Et qui a détourné ses regards des vanités et des folles illusions du monde.*

Ainsi, mes Frères, en venant vous agenouiller avec amour devant la sainte Eucharistie, vous mon-

trez au monde la grandeur de nos souvenirs et de nos espérances; vous témoignez hautement de la joie et de la force de Dieu qui est avec nous, de la tristesse et de la misère des souvenirs et des espérances du monde qui n'a que lui pour lui. *Amen!*

SUR LA FAMILLE CHRÉTIENNE

Prêché à Saint-Roch, le 23 janvier 1851, pour l'œuvre de la société de Saint-François-Régis (la réhabilitation des mariages).

TEXTE [1]

Sacramentum hoc magnum est, ego autem dico in Christo et in Ecclesiâ.

« Ce sacrement est grand, je dis dans le Christ et dans l'Église. »

(Ép. aux Éph., v, 32.)

Mes très chers Frères,

L'Église ne se lasse point de réclamer votre sollicitude et votre charité, parce que la misère physique comme la morale ne se lassent point de marcher dans le monde et d'y faire des blessures à l'humanité. Au sein de la nature nous voyons une force de destruction qui est en mouvement perpétuel, et une force de conservation qui vient derrière et qui, à chaque coup porté à la vie des choses, cherche à

[1] Publié par la *Tribune sacrée*, février 1851; reproduit par l'*Enseignement catholique*, 1re année; par le *Journal des Prédicateurs*, 2e série, 1851.

le réparer; ainsi en est-il au sein des nations. Il y a dans les peuples, quel que soit leur degré de puissance et de civilisation, une force terrible et destructrice qui n'épargne aucune classe, qui frappe des coups assurés au sein des choses que l'on croit les plus saintes et les mieux établies. Il faut donc que l'Église vienne en aide aux hommes, qu'elle mette ses enfants en mouvement, afin de conserver parmi eux l'ordre et la vie, de réparer là où l'ennemi a détruit, en un mot, afin de maintenir debout l'œuvre de Dieu avec ses caractères de grandeur, de stabilité et de sainteté, et qu'ainsi, quelle que soit la puissance du mal et du démon, la main de Dieu, toujours présente et toujours visible au milieu de ses créatures par la main de la foi, de l'espérance et de la charité, repousse tous ces ennemis rassemblés qui en veulent à notre bonheur présent et à notre bonheur éternel.

C'est pourquoi vous seriez insensés, vous qui êtes les bons et les saints, si vous vous lassiez dans votre sollicitude et votre charité, comme l'Église elle-même, qui est votre mère et votre maîtresse, serait envers vous et envers le monde coupable d'une lâche trahison si elle se taisait, si, à chaque mal qu'elle aperçoit, elle ne réclamait pas votre concours. Car l'Église, en dehors de ses fidèles, de ses prêtres, de ses pasteurs, ce n'est qu'une abstraction, ce n'est qu'un mot vide de sens. L'Église, c'est l'ensemble des êtres bons, des êtres saints; comme le monde, dans l'acception que lui donne l'Évangile, c'est l'ensemble des êtres méchants, des

êtres corrompus, ou, à tout le moins, des êtres qui ont méconnu la sublimité de leur vocation, qui s'oublient dans les plaisirs, les voluptés, et qui n'ont pas de but, sinon de se perdre et de perdre leurs frères avec eux.

Donc, mes Frères, aujourd'hui, au nom de notre sainte mère l'Église, je vous propose de venir au secours non pas d'une misère physique, mais d'une misère morale. Je dis d'une misère morale et non pas d'une misère physique, car, bien que ces choses soient entrelacées l'une dans l'autre, et que la misère physique produise très inévitablement la misère morale, comme celle-ci, à son tour, engendre très efficacement la misère physique, il y a toujours une misère qui est plus immédiatement, plus directement ou du côté de l'âme ou du côté du corps; et ici, en ce moment, c'est d'une misère de l'âme que je viens vous parler.

Je vous propose de venir au secours de la famille et d'en empêcher la destruction et l'altération au sein de cette partie de la société que nous appelons, avec l'Évangéliste, non pas du nom de peuple, mais du nom sacré de pauvre.

Pour cela, mes Frères, je vous montrerai que la famille est le plus grand des biens créés et la plus sainte des choses humaines. D'où la conclusion se tirera de soi que, par conséquent, ce qui tend à détruire ou à fausser la famille est un grand malheur et un grand crime. Et après avoir suivi cet ordre de pensées, je vous montrerai comment, dans la circonstance présente, vous pouvez venir en aide

efficacement à une bonne œuvre pour empêcher l'altération et la destruction de la famille, au moins dans une certaine mesure, parmi cette classe si nombreuse et si sacrée des pauvres.

Voilà, mes Frères, quel est le but de notre réunion, le plan et le partage de ce discours, qui se recommande de lui-même à votre bienveillante attention.

I. — La famille, c'est d'abord la vie. Lorsque Dieu, qui est le premier père de la vie, qui en est la véritable et unique source, eut, d'un coup souverain de sa pensée et de son amour, tiré le monde du néant, il lui plut d'arrêter dans sa droite la fontaine de vie et de la sceller pour le reste des temps; de la sceller en ce sens qu'il s'interdirait, au moins dans l'ordre des choses sensibles, une nouvelle création, jusqu'à un temps que nous ne connaissons pas. Mais ce n'était pas par avarice, par une sordide épargne de la vie; qui est en lui un océan sans fond et sans rivages; c'était parce que, entre les dons qu'il lui plaisait de nous départir, se trouvait celui-là même de donner la vie, parce que, comme il est la vie, que c'est là son premier et éternel attribut, — car, étant Dieu, il est, en quelque sorte, sans lui et malgré lui de toute éternité et de toute nécessité, — il lui plaisait de nous communiquer sa fécondité, à nous, tout à l'heure encore poussière, tout à l'heure encore impuissance, tout à l'heure encore néant, il lui plaisait de nous dire au moment où il avait frappé du pied le limon qu'il venait de créer : « Maintenant, ô homme, à ton tour être vi-

vant, intelligent, puissant comme ton père, tu évoqueras la vie, tu la tireras d'un acte de ta pensée, d'un acte de ta volonté, d'un acte de ton amour. Tu seras père comme je suis père, et, prenant dans tes bras saints et bénis une famille issue de toi, comme toi tu es ma famille, tu regarderas ton âme dans l'âme de tes enfants, et, levant tes yeux, portant tes petits jusqu'à mon trône, tu prieras devant moi avec le cri sublime de la paternité. »

La famille, non pas l'homme, c'est la vie. L'homme ne l'a pas en lui tout seul, la vie. Dans cet ordre, seul, il ne peut rien. S'il se prend tout seul, il n'est qu'un vil débauché; il n'exerce qu'une faculté inerte, impuissante, misérable, propre à écumer les sens et l'âme de quiconque méconnaît la loi qui produit, qui donne la vie. La vie, dans l'homme tout seul, c'est ce qu'il y a de plus abject quand il ne l'exerce que pour soi. Il faut la famille pour que cette puissance de la création par Dieu et en Dieu se manifeste, ait son cours, ait son efficacité. Je dirai pourquoi, mais j'ai tant de choses à vous dire que je suis obligé de laisser sur ma route une foule de pourquoi : chemin faisant, nous les rencontrerons, nous les balayerons à droite et à gauche, comme une armée triomphante qui, s'avançant vers son but, néglige les escarmouches et les cris impuissants de l'ennemi qui tente d'arrêter sa marche victorieuse sur son flanc gauche et sur son flanc droit.

La famille, c'est donc la vie. Mais la vie du corps, si grande qu'elle soit, ce n'est pas toute la vie, ce n'est que la petite vie. Il y a une autre

vie que la vie du corps, la grande vie, la vie de l'âme; et c'est encore la famille qui en est la dépositaire et l'instrument, au moyen de l'éducation. Cette âme naît avec des facultés inertes, endormies, qui n'ont pas leur jeu; il faut que la main du père, celle de la mère interviennent, que l'âme de l'un et de l'autre se communique à l'enfant. L'éducation, c'est le développement de l'âme dans la lumière, dans la rectitude, dans la générosité. Lumière, rectitude, générosité, tout cela est enfoui, tout cela peut prendre un bon ou mauvais cours. C'est le père et la mère qui dirigeront d'abord l'enfant dans la voie droite, qui, avant la plénitude de son développement, lui viendront en aide, le conduiront, le feront monter comme un arbrisseau, dont les branches poussent non pas vers la terre, mais vers le ciel, afin d'en recevoir une impulsion puissante, majestueuse, qui, jusque dans les plus petits détails, fasse reconnaître l'ouvrage d'un Dieu formé par les soins d'une âme raisonnable comme celle de l'homme.

La famille, c'est l'éducation.

C'est encore le travail. Qui de nous, mes Frères, accomplirait cette grande loi du travail avec persistance, avec courage, si nous n'avions pas, si vous n'aviez pas, je dis *nous*, parce que nous avons une famille spirituelle, comme vous avez une famille temporelle, si nous n'avions pas à transmettre le fruit de notre travail, si nos jours étaient bornés à nos jours? Il faut si peu de chose à l'homme, pour lui, pour son existence! Mais la famille étant

sans cesse présente, il ne se lasse pas de travailler; il place à usure toutes ses sueurs, tous ses gémissements, toutes ses larmes. Il sait qu'il y a des âmes qui recueilleront tout cela; il sait que rien n'est perdu de ses labeurs, et que mort, enseveli, disparu, il y aura encore des âmes qui seront sensibles à ce souvenir des travaux de leur père, qui les béniront, qui diront en traversant le champ acquis par tant de peines et de soucis : « C'est le champ de mon père, c'est le champ de mes aïeux; c'est ici qu'ont passé Abraham, Isaac et Jacob; c'est de là qu'ils se dirigèrent vers l'Égypte, qu'ils remontèrent dans la Syrie et dans les champs de Sennaar. » Donc, en posant le pied dans les champs de notre travail, nous y laissons pour nos enfants cette empreinte immortelle qui étend notre souvenir dans notre espérance, laquelle, étant déjà comme un souvenir par anticipation, nous donne la pure, la sainte immortalité, la perpétuité de notre vie dans la vie d'êtres qui nous suivront; et ainsi, de siècles en siècles, de générations en générations, jusqu'au jour où toutes ces familles, toutes ces moissons se repliant et s'ouvrant au grand jour de l'éternité, au contact de la vie, ce seront des âmes, ce seront des bénédictions, ce seront des grandeurs que l'on comptera, où, en un mot, tout ce travail s'épanouira et prendra une forme dernière pour ne plus s'évanouir de devant nos yeux et de devant les yeux du Très-Haut qui en a été le principe universel.

La famille, c'est le travail.

C'est aussi la propriété, la propriété qui n'existe-

rait pas si elle ne pouvait se transmettre, et qui n'est transmissible que parce que nous avons quelqu'un à qui la transmettre.

C'est aussi la gloire. Quelques rares hommes, mes Frères, dispersés à l'horizon des âges, ont la faculté de se faire une gloire personnelle, d'étouffer en quelque sorte, dans leur grandeur propre, le souvenir de leurs ancêtres; mais pour nous, la foule, notre gloire obscure et tranquille, elle est dans la tradition d'honnêteté qui est au sein de nos familles. Notre gloire, c'est cet héritage ininterrompu d'un sang qui n'a pas eu de tache; c'est notre père, c'est notre grand-père, c'est ce nom que nous retrouvons dans les rues de nos cités, lorsque nous nous y promenons et que les vétérans de la vie, nous voyant passer, nomment encore celui qui était notre père, celle qui était notre mère, et contemplent dans leur postérité un rayon de leurs bienfaits et de leurs vertus dont ils ont gardé la mémoire.

La famille, c'est donc toute notre gloire pour la plupart d'entre nous; et quant à ceux qui se donnent une autre gloire, un de leurs grands bonheurs, c'est précisément de pouvoir la transmettre, avec leur nom, à la famille qui, venue après eux, héritera de tout ce prestige qui environnait leur nom et l'environnera encore pour longtemps.

Enfin, la famille, c'est la joie.

Hélas! vous le savez, mes très chers Frères, la joie est bien rare partout ailleurs. Qu'est-ce que la joie des choses publiques? Qu'est-ce que la joie des

grands? Qu'est-ce que la joie des législateurs? Qu'est-ce que la joie des guerriers sur les champs de bataille? Notre joie, mes Frères, elle est dans ce petit et étroit enclos que nous appelons la famille, le foyer domestique. Quand, après un long jour, l'homme s'est épuisé dans un travail ou dans un autre, — petit ou grand, peu importe, la différence n'est pas bien sensible du côté des sueurs et des larmes, — quand l'homme s'épuise dans un travail, toute sa journée repose sur ce fondement : c'est qu'il est un moment, le soir, où enfin, débarrassé de la toge, de l'épée, du hoyau ou de la charrue, il s'asseoit, il regarde à droite et à gauche, et qu'il y voit des visages amis, des yeux qui le cherchent, des mains qui pressent la sienne, quelque chose de naturel, de saint, de cordial qui ne s'éteint jamais et se renouvelle toujours. Ces mêmes visages qui vieillissent avec le sien, ces jeunes enfants qui croissent pendant que lui décroît, eh bien! tout cela, c'est la famille. Si nous ne l'avions pas, mes Frères, qu'est-ce que serait notre vie? Est-ce qu'il y aurait un peu de joie?

La famille, c'est donc la vie, c'est l'éducation, c'est le travail, c'est la propriété, c'est la gloire, c'est la joie.

Et aussi, le Christ, notre Maître, voulant régénérer le monde et ayant besoin d'hommes dévoués qui abdiquassent les joies naturelles, au moins à un certain degré, le Christ se faisait dans son cœur de père et d'ami cette grande objection : « Mais si j'ôte aux miens, si j'ôte à mes apôtres, à

mes martyrs, si je leur ôte la famille, qu'est-ce donc que je leur laisserai? Moi? Dieu mon Père? L'Esprit-Saint? Oui, c'est là la grande famille, c'est la famille commune, universelle, éternelle; mais elle n'est pas encore visible. Est-ce que je puis, moi qui les aime, les laisser orphelins? Est-ce que je puis les laisser sans famille, après leur avoir demandé le sacrifice de la famille? » Et alors, par un repentir sublime de tout ce qu'il leur demandait de sacrifices, il leur dit un jour cette parole qui s'est vérifiée : *Celui qui quittera son père, sa mère, ses frères, ses sœurs pour moi, trouvera un père, une mère, des frères, des sœurs.* Nous avons tout quitté, tout laissé, nous avons tout rejeté par derrière, nous n'avons excepté ni père ni mère, car nous devons les retrouver dans la famille spirituelle : cela nous a été promis, cela nous a été donné. Cette création de la famille spirituelle, cette parole contre nature, mais si conforme à la nature d'en haut, cette parole qui a été dite, malgré tous les obstacles elle s'est accomplie! Moi qui vous parle, j'appartiens à une famille spirituelle, et j'ai l'honneur d'en avoir ressuscité une sur le sol français, au milieu des temps tumultueux qui se flattaient d'avoir étouffé cette parole de Dieu dans notre patrie.

La famille est donc tout pour nous; c'est le plus grand, c'est le comble et le rassemblement de tous les biens créés.

Et comment se produit-elle? Comment Dieu a-t-il pu la faire? Quelle en est la source? Quelles en sont les lois?

Cela semble bien simple, mes Frères, de former une famille; et, en effet, il y a dans la famille quelque chose de très simple, c'est son premier principe, qui est le cœur de l'homme.

Ce n'est pas des sens que sort la famille; les sens ne font qu'en dissiper la source. Ce n'est pas de l'esprit non plus; l'esprit est un astre solitaire qui n'a pas besoin de s'unir; il est égoïste, il veut être seul. Peut-être désire-t-il trouver des terres sombres, des nuits obscures pour les éclairer des rayons de la pensée avec cette espèce d'orgueil qui appartient à la lumière; mais ce n'est pas lui qui fait la famille. Le savant, dans son cabinet, avec les traditions du passé dans les livres, avec la nature qui est sous sa main, le savant n'a pas l'idée d'avoir besoin d'autre chose que de cette intelligence qui brille en lui comme un flambeau et de l'objet naturel dont son activité poursuit la recherche.

Il y a quelque chose en nous de meilleur que les sens, de meilleur que l'esprit, de plus pur, de plus parfait, de plus communicatif, qui ressemble vraiment à Dieu, qui se trouve à notre centre même, entre ce qu'il y a de plus haut et de plus bas : c'est le cœur de l'homme, siège des affections. C'est l'affection qui est le principe de la famille, et l'affection, mes Frères, c'est le besoin de ne pas vivre seul; l'affection, c'est le besoin de vivre dans autrui; l'affection, c'est le besoin de se donner tout entier pour que notre vie se transfuse dans une autre. Et pourquoi avons-nous ce besoin? Pourquoi ne pouvons-nous pas nous passer d'aimer, de nous

donner, de nous priver, de faire des sacrifices? Pourquoi cette coupe de l'amour, où il y a tant de larmes et de sang, nous est-elle si chère? Pourquoi cela est-il? Cela est : que nous importe le reste? Nous l'aimons, nous la bénissons; et quiconque, un seul jour, a tenu cette coupe et y a bu, ne peut plus renoncer à cet enivrement; il s'est donné, il a aimé, il s'est sacrifié, il a compris que le cœur était toute la vie et qu'on pouvait impunément sacrifier l'esprit et les sens quand on aimait.

Que me parlez-vous de donner la lumière, la science à tout le monde? Que me parlez-vous de donner les biens terrestres? Que me parlez-vous de répandre la richesse? La richesse de l'homme, chrétiens, elle est vivante dans son cœur. Pourvu qu'il y ait un peu de pain, chaque jour, dans sa main tendue vers Dieu et vers l'homme, pourvu que son travail soit assez fécond pour lui donner ce pain, adieu toutes les sciences de la terre, adieu tous ces intérêts! Le cœur reste avec l'amour. C'est la grande table où le père de famille nous a convoqués, celle qui ne manque à personne, excepté à ceux qui ne sont pas dignes d'y être invités, parce qu'ils ne savent pas s'y asseoir.

Prenez garde cependant, mes Frères, c'est grave, l'affection; c'est bien autrement grave que vous ne l'imaginez. L'affection, savez-vous bien, c'est l'unité et l'indissolubilité. Qui aime, aime un seul pardessus tous. Qui aime, aime pour jamais. *Vous seul et pour jamais,* voilà le mot, le cri de l'affection, et qui n'a pas dit *vous seul et pour jamais*, celui-là

n'a jamais connu l'affection et n'a jamais aimé. Dieu lui-même, le Dieu qui s'est appelé *Zelotes*, c'est-à-dire jaloux, nous a dit au Sinaï, et plus tard au Calvaire, dans ces deux modes, l'un de la terreur, l'autre de l'ineffable bonté, il nous a dit dans ces deux langues, dans les éclairs du Sinaï et dans le sang qui tombait de sa Croix, il nous a dit: *Ego sum Dominus Deus tuus fortis, zelotes : Moi, je suis votre Dieu, et votre Dieu jaloux!* « Je suis jaloux, car je suis l'affection par essence et je veux qu'on m'aime de tout son cœur, de tout son esprit, de toute son âme et de toutes ses forces, par-dessus toutes choses et par-dessus soi-même. Quiconque ne m'aime pas ainsi n'est pas de mon royaume, n'est pas de mes élus. » Et en même temps qu'il se réservait pour lui cette unité et cette indissolubilité qui font la famille spirituelle des âmes, en même temps, mais à un second degré, au-dessous de lui, il nous donnait cette faculté d'aimer un seul et d'aimer toujours.

Il y en a parmi vous qui peuvent sourire de cette naïveté de l'Évangile et de l'apôtre; il y en a qui ont tant de fois trahi leurs serments, il y en a qui ont aimé si brièvement et si peu dans la solitude de l'unité, qu'ils croient que je parle de chimères. Mais, s'il y a ici quelques hommes simples, pauvres, étroitement élevés dans la piété de l'Evangile et dans les bons sentiments de la nature, ceux-là savent qu'il y a des serments qui se tiennent, qui ne s'oublient jamais, qui font le bonheur incessant, la félicité ininterrompue de la vie. Je parle pour

ceux-là; les autres, je les abandonne à leur conscience : c'est un juge avec lequel, en ce moment, je ne veux pas discuter.

Et remarquez-le, mes Frères, dans cette unité, dans cette indissolubilité, il n'y a pas de monotonie, il n'y a pas d'impuissance et de limites. Au contraire, dans la famille il y a l'épanouissement de l'unité, il y a le rajeunissement de l'immortalité et de l'indissolubilité. L'affection s'ouvre dans la famille, et, pendant que vous vieillissez, elle se rajeunit dans l'enfant. Quand, en cherchant dans vos yeux ce que vous y trouviez autrefois, vous vous rendez, avec la naïveté de tout ce qui est vrai, le témoignage que vous n'êtes plus ce que vous avez été, que vous n'êtes plus capables de produire les enchantements que vous avez produits, alors, vous, le père, vous, la mère, reportant vos regards sur l'enfant, vous le voyez croître; les grâces de la beauté, de la chasteté et de l'innocence se développent en lui, et tandis que votre corps s'en va vers la tombe, votre amour ressuscite tout jeune et tout immortel par ce fruit de vos chastes étreintes. Ainsi l'unité n'est pas stérile et monotone, ainsi l'indissolubilité n'est pas une tombe qui se creuse. C'est, au contraire, une fleur qui se greffe sur une fleur, et puis sur une autre fleur, qui se renouvelle toujours, comme chaque année la nature au printemps. Et cependant c'est l'unité, c'est l'indissolubilité; et jusque dans l'enfant qui n'est pas le père, qui n'est pas la mère, c'est encore le père, c'est encore la mère, c'est encore l'unité et l'indissolubilité. Voilà la famille.

Cependant, mes Frères, le cœur, est-ce là tout? Plût à Dieu, oui, plût à Dieu! Car si le cœur suffisait pour la famille, nous serions bien heureux; mais nous ne pouvons pas prétendre à ce grand bonheur ici-bas. Le cœur, c'est beaucoup, ce n'est pas tout. Il est si vaste et si profond, que par son amplitude, sa profondeur même, il ne peut pas suffire à l'unité et à l'indissolubilité. Le cœur incline, par un côté, vers les sens, vers la passion, c'est-à-dire vers quelque chose dont la racine est essentiellement périssable, changeante. Quand nous venons au fait, que nous laissons la métaphysique de l'affection, sa notion essentielle, que nous entrons dans la réalité, il faut confesser, mes Frères, que nous ne sommes pas capables de dire : *Vous seul et pour jamais*, d'aimer avec unité et indissolubilité. Hélas! je n'ai pas besoin de le démontrer. Vous savez combien la société humaine est un théâtre de tragiques passions qui ont eu de si beaux commencements et de si terribles fins. Les grandes larmes de l'homme, elles sont de ce côté-là. Nos plus grandes amertumes, nos sanglots les plus douloureux, c'est ce sentiment de l'affection au sein de la famille qui les a provoqués. Pourquoi? Parce que notre cœur est petit, étroit, mobile, inconstant, et qu'il ne peut nous suffire à réaliser ce qui fait vraiment la famille dans son état parfait, l'unité réelle, l'indissolubilité certaine et durable.

Aussi, mes Frères, l'homme a senti sa faiblesse de toute antiquité, et, par un mouvement qui peut paraître bien singulier au premier coup d'œil, il a

appelé au secours de son cœur ce qu'il y a de plus étranger au cœur, il a appelé la loi, il a appelé la conscience et la puissance publique. D'une chose toute privée, telle qu'est l'affection, il a voulu faire une chose sociale; d'une chose tout intérieure, il a voulu faire une chose qui eût la sanction de l'autorité, de la chose publique. Il a contracté les devoirs de la famille en présence d'une patrie; il a fait vœu d'unité, il a fait vœu d'indissolubilité, il a demandé à la conscience publique, à la puissance publique, de prendre ses serments sous sa protection; et chez tous les peuples de la terre, à des degrés, il est vrai, divers, et qui ne sont parfaits qu'au sein des nations éclairées par la lumière catholique, partout l'État a regardé comme un de ses grands devoirs et de ses manifestes intérêts de prendre sous sa garde les serments de la famille, les serments d'unité et d'indissolubilité qui en font le fondement : de sorte que sans la loi il n'y a point de famille. Je me borne à l'énoncer.

Je sais, mes Frères, que dans notre société, où il y a tant de choses mauvaises, corrompues, on le conteste, on s'en étonne. Ma thèse d'aujourd'hui n'est pas de combattre ces doctrines. Je dis qu'en fait, par toute la terre, chez tous les peuples civilisés, la loi a constitué la famille, la loi a prononcé l'unité et l'indissolubilité, excepté chez quelques nations qui ont admis, comme les nations musulmanes, ce que nous appelons du nom abject de polygamie, que je me reproche même de prononcer devant vous, tant notre nature chrétienne est éle-

vée au-dessus de ces infamies qui sont légales ailleurs.

Cependant, mes Frères, le cœur et la loi, l'affection et la patrie, ces deux choses, toutes grandes qu'elles soient, ne suffisent pas encore pour constituer vraiment la famille. Le cœur est faible, et la loi précisément est trop puissante; elle apporte là quelque chose de la contrainte qui s'attache à tout ce qu'elle fait, et, sous ce rapport, quel que soit le bienfait de son intervention, elle semble, jusqu'à un certain degré, manquer de respect à la chose même qu'elle veut environner d'une plus grande vénération. Aussi, partout, c'est aux pieds des autels et sous le bouclier de la religion que les époux fondateurs des familles sont venus demander... quoi, mes Frères? La grâce de s'aimer, la grâce de s'aimer purement, la grâce de s'aimer seul à seul, la grâce de s'aimer persévéramment et indissolublement.

Dans la jeunesse, on se flatte d'avoir sur son front et dans ses mains de quoi se passer de la grâce de Dieu pour être aimé. On s'imagine qu'on n'a pas besoin d'être béni comme Rachel et comme Rebecca; on s'imagine que la bénédiction qui est descendue sur les patriarches nous est inutile, et que dans nos jeunes mains nous pouvons tenir les fils de notre bonheur, certains d'une existence où l'amour ne tarira jamais. Nous croyons que pour les affections il n'y a pas de Parques, ces fameuses divinités de la fable, dont l'une tenait un fil si délicat et l'autre des ciseaux si inflexibles; que dans cette grande

région du cœur et des affections il n'y a pas de Clotho, il n'y a pas d'Atropos, il n'y a pas de Lachésis, il n'y a ni fil ni ciseaux. Nous croyons cela, et à seize ans, le front levé avec tout l'incarnat de l'immortalité de ce qui est beau, au milieu des serments qui se font et se pressent autour de nous, qui nous enlacent comme dans une auréole de félicité ou du moins d'espérance de la félicité, nous nous imaginons que tout n'est pas bientôt brisé et qu'il ne faut pas, à la lettre, chrétiens, entendez-moi bien, qu'il ne faut pas la grâce de Dieu, qu'il ne faut pas quelque chose de surnaturel pour s'aimer, que dis-je, pour se supporter quand on s'est aimé à la passion et à la fureur. Croire que l'on peut grandir toujours de seize à soixante ans en grâces et en jeunesse devant celui qui est l'objet qu'on a choisi éternellement, croire cela, mes Frères, ce n'est pas même penser en païen. Car les païens ont dit sur la fragilité de ces choses et dans un langage magnifique, poétique, qui vivra toujours, ils ont dit des choses ineffablement belles ; et tous, nous les répétons sans cesse. Et il ne faut pas attendre, mes Frères, bien longtemps, il ne faut pas attendre trente ans, quarante ans pour être instruits sur ce point; il ne faut quelquefois qu'une année, qu'un jour, qu'un instant.

Philippe-Auguste avait fait venir du fond du Nord une princesse jeune, aimée des peuples, resplendissante de la majesté du sang et de la beauté. Enivré de joie, il passait les heures, doublées par l'attente, à préparer et à orner ses châteaux, comme s'il n'eût pas trouvé la demeure des rois de France

digne de recevoir celle qu'il aimait déjà pour en avoir vu les traits dans une peinture. Elle arrive enfin, elle gravit tout heureuse et toute parée les marches du palais où on l'attendait. Le roi accourt au-devant d'elle; il descend, il l'aperçoit. C'est la mort pour son cœur; et cette infortunée princesse s'en ira désormais de prison en prison, d'exil en exil, porter jusqu'à Rome la peine de sa chasteté et de son affection si lâchement trahie. Il n'avait pas fallu un jour, une heure, mais un instant. Un simple regard avait suffi pour désenchanter le monarque.

Ainsi, mes Frères, le cœur, la loi, la religion, voilà ce qui constitue la famille, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de saint, de grand, de parfait sur la terre. Et après avoir démontré cette thèse, si je puis me servir de cette expression de l'école, que la famille est le premier de tous nos biens créés, la plus sainte de toutes les choses humaines, avant d'aborder les misères d'autrui, laissez-moi vous dire un mot sur les vôtres.

Il y en a parmi vous qui bientôt contracteront mariage; il y en a qui, récemment, ont contracté des nœuds sacrés : voici ce que je leur conseille. Tout à l'heure, quand la parole apostolique se taira, je leur conseille de dire à Dieu en se relevant et en se mettant à genoux : « Mon Dieu, je suis jeune, je suis belle, je suis aimée; mais je reconnais que je ne suis qu'une fleur fragile, que poussière et néant, et que vous seul pouvez m'assurer d'être aimée seule à seul et toujours. Accordez à votre créature

cette grande grâce. » Je vous conseille d'adresser à Dieu cette prière.

II. — Mes Frères, la famille, ce premier de nos biens, la plus sainte des choses créées, des choses humaines, la famille, elle est attaquée, comme tout le reste. Dieu est attaqué; comment voulez-vous que la famille ne le soit pas? L'Évangile est attaqué, le Christ est attaqué, les princes sont attaqués, les chefs sont attaqués, les petits sont attaqués. De quelque côté que vous tourniez vos regards, vous n'y trouverez que la lutte, la bataille, des victoires, des défaites. Se flatter qu'avec le cœur, qu'avec la loi, qu'avec la religion, ces trois choses divines, nous aurons fait un établissement qui soit à l'abri des coups du sort et des inquiétudes de la volonté humaine, c'est chimère, c'est ignorance de la vie, c'est incapacité de voir ce qui est sous les yeux de tout le monde. Comme Dieu, comme le Christ, comme l'Évangile, comme le bien, comme l'amour lui-même dans son essence, je le répète, la famille est attaquée, la famille a des ennemis. Il y a des écrivains renommés qui passent les rêves de leurs jours et enchaînent dans des mots magiques la puissance de leur pensée pour attaquer, pour noyer dans les flots de l'indignation privée cette chose, qui est le premier de nos biens, qui n'est pas un luxe, mais une nécessité, qui constitue tout ce qui est saint, vrai, sincère, efficace pour notre bonheur.

Combattrai-je contre eux? Me traînerai-je à la suite de tous ces conspirateurs contre la famille, dans une apologie ou dans une polémique? Non!

non, devant ces autels, sous ces voûtes, après les choses que je viens de vous dire de la part de Dieu, non, je ne descendrai pas jusqu'à justifier la famille, quand même je ne l'aurais pas fait tout à l'heure. Je ne m'abaisserai pas dans ce royaume encore très chrétien, — et je dis *royaume*, parce qu'après tout, sous tous les régimes, les métaphores sont permises, — non, dis-je, dans ce royaume de France, qui compte quatorze siècles de famille chrétienne, je ne descendrai pas jusqu'à combattre les ennemis de la famille.

Mais elle a d'autres ennemis que des peintres et des romanciers; elle a des ennemis par le fait, par la pratique; elle a des ennemis par ceux qui, dans la réalité des choses, laissent là la loi, méprisent la religion, et en appellent à leur cœur pour fonder ce qu'ils appellent une famille. Ce n'est pas dans les hautes classes de la société que je trouverai aujourd'hui ces attaques contre la famille. Et que ces hautes classes ne se hâtent pas d'en tirer, en leur faveur et en leur honneur, une trop prompte conséquence; car, même en disant du bien d'elles, il ne faut pas les flatter !

Les grands, on me dit quelquefois qu'il n'y a plus de grands; les riches, on me dit quelquefois qu'il n'y a plus de riches, eh bien! les moins petits, si vous le voulez, et les moins pauvres n'attaquent pas la famille par le fait. Pourquoi? C'est qu'ils ont de grands intérêts à ménager. La famille emporte avec elle des questions de propriété, d'étendue et de développement de patrimoines qui ne permettent

pas à des hommes qui ont quelque chose sous les pieds, comme on l'a dit, de mépriser ouvertement les lois constitutives de la famille, en la niant absolument et en contractant des liens qui ne soient pas reconnus de la loi et sanctionnés par la religion.

Outre cela, ils sont placés trop en vue de l'opinion publique pour se le permettre. Dans ces classes, tout homme qui oserait contracter des liens sans les avoir revêtus de la sanction publique et religieuse serait trop sûr d'une excommunication sociale, pour se permettre de tels scandales.

Si la famille est attaquée dans les rangs dont je parle, elle l'est par d'autres voies, elle l'est sourdement, elle l'est obliquement. On en prend même occasion de soutenir que la famille a de fausses bases, puisque ceux qui ont le plus à en revendiquer les attributs pour leur gloire et leur bonheur, l'outragent par tant de moyens scandaleux, encore qu'ils ne l'outragent pas directement, en refusant de contracter les liens voulus par la loi civile et la loi religieuse de leur pays.

Mais, mes Frères, le pauvre, lui, n'a pas d'intérêts, n'a pas de patrimoine. Il n'a rien à sauvegarder; il n'a qu'à unir son travail de chaque jour à un autre travail de chaque jour, et, pour unir la douleur à la douleur, il n'est pas besoin de notaire; ce contrat se fait vite, il ne coûte rien. Par conséquent, les pauvres, de ce côté-là, ne sont pas préservés par la loi des intérêts.

Ils ne le sont pas non plus par la crainte de l'opinion publique; on les ignore. Qu'est-ce qui sait où

demeure un pauvre malheureux? Qu'est-ce qui sait ce qui se trouve dans sa demeure? A-t-il un lit, une table? A-t-il une chaise pour s'asseoir, un vase pour préparer sa nourriture? Qu'il mette à ce domicile quelque chose de plus ou quelque chose de moins, qu'est-ce qui s'en inquiètera? Son obscurité protège ses passions. Il se dit à lui-même : « Je suis petit, je suis pauvre; eh bien! j'ai les avantages de la petitesse et de la pauvreté. Dieu a enchaîné les grands; il a brisé les fers des petits. Pauvre société humaine! il faut bien que nous retrouvions d'un côté ce que tu nous ôtes de l'autre, et puisque tu ne nous as pas donné les biens, tu nous as du moins donné ce grand bien de la liberté, qui les renferme tous. Puisque nous n'avons pas ce que vous avez, vous autres, nous avons notre cœur, nos mains!... » La main du pauvre se mettra dans la main du pauvre, son cœur s'unira à son cœur.

Ainsi se feront les unions, les familles des pauvres : ils laisseront là vos lois et votre culte; ils ne s'en rapporteront qu'à eux. Abandonnés, ils traiteront leurs affections en abandonnés!

Et cette plaie serait, pour ainsi dire, sans remède, si Dieu n'avait pas donné aussi à la pauvreté ses bénédictions. Le cœur du pauvre est moins inconstant que le cœur du riche. Pourquoi? Ce sont nos loisirs qui font en grande partie nos inconstances; nous avons trop de temps à nous, le pauvre n'en a pas. Et puis, nous avons le choix; le pauvre n'a pas le choix. Quand il a trouvé une humble créature qui a bien voulu se donner à lui, il s'estime heureux.

Quand il rentre le soir, elle est nouvelle, elle est jeune pour lui. Toute la journée, son souvenir a été en quelque sorte courbé vers sa besogne quotidienne; il n'a pas eu le temps, dans la contemplation de ce qu'il aimait, d'en perdre le goût et l'attrait, il retrouve nouveau ce qu'il a laissé nouveau; et de là vient que les affections dans les classes pauvres ne s'usent point comme elles s'usent dans la classe des gens riches.

Et puis encore, le pauvre vieillit vite, il a bien vite des rides, il est laid de bonne heure. Cette grande blessure de la laideur, elle vient vite chez le pauvre; et alors, chose singulière! ce qui est, dans les autres classes, une occasion de se quitter, est pour ceux-là une occasion de ne point se quitter. Ils se sont vite dépris de toutes les futilités exagérées des affections; ils s'aiment solidement, ils ont besoin l'un de l'autre, ils se servent, ils sont fidèles. Pendant que le père travaille quelque part, la femme prépare le ménage. Il y a une grande joie autour de cette pauvre table où le soir se trouve un morceau de pain. Heureux, mes Frères, ceux qui ont connu quelquefois le bonheur d'avoir, sur une table de bois, un simple morceau de pain à manger joyeusement et amoureusement! Vous n'avez pas cela tous les jours à vos tables si bien servies; c'est un de vos grands malheurs, mais c'est une compensation qui a été réservée à la pauvreté.

Cette compensation fait néanmoins que le repentir vient vite et naturellement au cœur de ceux qui ont contracté ces fatales unions. Mais ils trouvent, au

moment où leur cœur s'éclaire, des difficultés matérielles, des formalités légales qui coûtent de l'argent. Ils éprouvent de la honte à se présenter après avoir vécu longtemps dans des unions qui ne sont ni honorées ni honorables; en un mot, mille choses de pudeur et des difficultés matérielles les arrêtent, les font souvent reculer.

Eh bien! il y a un quart de siècle, des hommes estimables, qui vivaient en contact avec les pauvres et les souffrants, se sont aperçus de ces bons mouvements qui les reportent vers les lois sacrées de la famille. Ils ont constaté qu'après quelques années de désordre un grand nombre ne demandaient pas mieux que de revenir à la régularité et à la sainteté de ces lois. Ils ont donc établi une société pour leur donner des secours; ils ont obtenu de la loi du pays la diminution des impôts établis pour différents actes nécessaires à ces sortes de contrats; et enfin, chaque année, depuis un quart de siècle, ils ont réhabilité 1,800 à 2,000 mariages, et légitimé en tout 25,000 enfants naturels, c'est-à-dire environ 1,000 chaque année.

Voilà, mes Frères, de grands et beaux résultats; ils parlent d'eux-mêmes si éloquemment, qu'après tout ce que j'ai dit, il me semble qu'il n'est pas besoin d'insister beaucoup pour vous recommander de venir en aide à cette société de la réhabilitation des mariages des familles pauvres.

C'est bien peu pour chacun de vous, et cependant, ce qu'en sortant de cette église vous donnerez à cette société, servira à réparer une misère morale,

la plus cruelle et la plus profonde de toutes, à élever des enfants à la dignité de créatures tout à fait chrétiennes, tout à fait bénies, dont la position sera réhabilitée : tel sera le fruit de vos aumônes.

Et, mes Frères, de même que tout à l'heure je vous donnais un conseil, permettez-moi de vous en donner un second en terminant.

Si chaque fois qu'une nouvelle famille se fonde dans une condition que le monde appelle heureuse, les nouveaux époux se disaient : « Voici que la loi de notre pays, voici que la loi de l'Évangile vont prendre nos serments sous leur protection. Il y a des hommes, tout à côté de nous, qui n'ont pas fait des serments légitimes et acceptés; si, au moment où je contracte cette sainte union, j'en bénissais une au-dessous de moi, si j'en réhabilitais une, si, en présentant mon mariage à Dieu, je pouvais lui en présenter un autre à côté du mien pour que la bénédiction fût double et que la bénédiction du pauvre rejaillît sur la bénédiction du riche ! » croyez-vous, mes Frères, qu'il n'y a pas bien des unions qui tourneraient plus heureusement qu'elles ne tournent? Votre inconstance serait protégée par la constance du pauvre; votre oubli de Dieu, quelquefois très fréquent, serait réparé par la mémoire du pauvre. Il se dirait tous les jours : « C'est à ce couple que nous devons notre bonheur; c'est à ce couple que nous devons de vivre chrétiennement; c'est à ce couple qui demeure dans telle rue, tel numéro, tel étage, que nous devons ce que nous sommes devant Dieu, devant les hommes, devant notre con-

science et devant notre propre cœur! » Croyez-vous, mes Frères, que si, dans un acte aussi important, vous attiriez, par ce bienfait, les grâces de Dieu sur vous, vous n'en seriez pas payés au centuple? Faites-le donc, et, si vous ne l'avez pas fait, saisissez cette occasion qui vous est donnée de faire retomber sur le passé ou sur l'avenir ces grâces et ces bénédictions.

Enfin, mes Frères, nous avons à cela un grand intérêt public. Notre société française est profondément agitée et blessée; je ne la crois pas sans remède et sans espérance, je l'ai toujours dit. Mais, toutes les fois que nous pouvons venir par quelque chose de simple, d'efficace, qui n'est pas une chimère, au secours de ses maux, de ses misères physiques et morales, nous ne devons jamais négliger de le faire.

On nous accuse, on accuse chaque jour l'Église catholique d'être impuissante contre les maux de la société humaine; on nous dit que nous ne faisons rien, que nous ne pouvons rien; on nous pose ce dilemme terrible : ou bien vous pouvez quelque chose et vous ne le faites pas, et vous êtes traîtres et parricides envers la société; ou bien vous ne faites rien parce que vous ne pouvez rien, et, ainsi, vous déclarez authentiquement que le christianisme, qui a fondé cette société où nous vivons, est impuissant, et qu'il est faux, par conséquent.

Ne répondons pas seulement par des paroles, chrétiens, n'écrivons pas seulement des pages éloquentes, si toutefois elles sont éloquentes. N'in-

voquons pas les Pères de l'Église, ne nommons pas le Christ, les apôtres, les martyrs, les sœurs de la charité, si nous ne sommes pas apôtres, si nous ne sommes pas martyrs, si nous ne savons pas, au lieu de notre sang, donner même un peu de monnaie. Si la sève de la vie chrétienne et divine a tellement tari en nous que la charité, le dévouement soient des exceptions qu'il faille aller chercher sous la bure d'une sœur de charité ou sous le froc grossier d'un moine, d'un frère des écoles chrétiennes; si, en un mot, la foi, l'espérance, la charité, ne sont plus que des exceptions; si la loi commune est l'égoïsme, l'épargne et l'avarice, si elle est le mauvais vouloir et l'impuissance : « Eh bien! vous dira-t-on, mourants et morts, société condamnée parce qu'elle ne peut plus rien, à tout le moins, écartez-vous, faites place à la vie, et puisque vous n'êtes plus que des morts, ayez au moins la dignité des morts qui est le silence du sépulcre. Taisez-vous, restez immobiles; gardez, puisque vous le voulez, ce reste de mauvaise et étroite vie qui ne vous a point été enlevé; nous ne vous l'enlèverons pas, nous vous négligeons ainsi que des armées puissantes négligent des armées qui ne sont plus que des ombres, et comme les forces de la nature traversent les nuages sans s'inquiéter de savoir où ils vont. Laissez la place à d'autres, laissez venir ceux qui ont la charité, ceux qu'anime le dévouement. Laissez la place à ceux qui, au milieu de ce débordement de misères physiques, ne se contentent pas de désespérer de l'avenir, ni d'accuser ceux qui ont

conscience du mal et d'appeler traître quiconque en affirme l'existence; à ceux qui disent : Il y a du mal, il y a des êtres souffrants dans la famille, dans la société, qui ne vivent pas comme ils ont le droit et le devoir de vivre; à tous ceux qui, ne sentant pas leur bourse collée à leur chair, ont des mains, non pour se fermer et pour retenir, mais pour s'ouvrir et pour donner. »

En un mot, mes Frères, soyons chrétiens par le cœur et par les œuvres: on ne l'est vraiment par le cœur que quand on l'est aussi par les œuvres. Si nous ne voulons pas l'être par les œuvres, abdiquons une fois pour toutes, taisons-nous, rentrons au cercueil d'où la Croix nous a tirés, il y a dix-huit siècles. C'est la Croix qui a créé, maintenu et propagé le christianisme. Si elle n'est plus que sur nos autels; si nous ne la portons plus que dans une procession; si elle n'est plus dans nos mains et si nous la trouvons trop pesante; si elle n'est plus dans nos cœurs, au fond de nos entrailles, il est inutile que nous parlions; et, comme ces ancêtres qui, regardant leur patrie perdue à jamais, s'écriaient : *Finis Poloniæ,* — cela a été dit sur un champ de bataille, — nous n'avons plus qu'à dire nous aussi : *Finis Ecclesiæ : C'est la fin de l'Église!*

C'est à nous de voir si, après avoir été entretenus de ce grand intérêt de la famille, qui touche à tout ce qui est vivant, vous voulez accomplir un généreux sacrifice, ou si vous voulez que nos ennemis, en comparant, au sortir de ce temple, les paroles qui sont écrites sur ces autels avec les actes que

vous allez faire, aient la joie de graver sur les murs extérieurs, non pas avec un vil crayon, mais avec un ciseau : *Finis Ecclesiæ*, et de s'écrier : « Vive la vie nouvelle, et périsse la vie qui n'est plus ! »

SUR LA RÉDEMPTION DE L'ENFANCE PAR JÉSUS-CHRIST

Prêché à Saint-Roch, le samedi 28 décembre 1851, pour l'Œuvre générale des Crèches.

NOTICE

Le 17 février suivant, le P. Lacordaire prêcha à Notre-Dame, sous la présidence de Mgr Sibour, pour la construction d'une église dans le village de Chusclan (Gard), patrie du célèbre P. Bridaine[1] et de Mgr Menjaud, évêque de Nancy : il en exposa les motifs et les convenances, après avoir montré qu'une église est *la maison de Dieu et la maison des âmes, le lieu propre du culte qui relie les âmes à Dieu.*

Le prince Bonaparte, président de la république, « invité par Mgr Menjaud, avait exprimé le désir d'entendre le P. Lacordaire. Il se fit représenter par un aide de camp, lequel, après avoir félicité l'orateur, déposa deux cents francs dans la bourse de la collecte, ajoutant que le prince l'avait chargé d'excuser auprès de Sa Grandeur son absence par la gravité de ses affaires, et la modicité de son offrande par l'exiguité de sa fortune... » (*Gazette de France*, 20 février 1851.)

Le cardinal Wiseman avait écrit de Londres au R. P. La-

[1] Mgr Besson, évêque de Nîmes, a consacré l'église paroissiale de Chusclan et inauguré la statue du P. Bridaine, le 24 octobre 1882.

cordaire (21 janvier 1851) : « ... Mon désir est de procurer aux nombreux visiteurs que nous amènera la grande exposition du mois de mai tous les secours religieux possibles. Déjà les Messieurs de la chapelle Française se sont assuré la jouissance d'une grande et belle salle qu'ils transformeront en chapelle temporaire. Leur bonheur et le mien serait au comble si vous pouviez venir ouvrir et continuer, au moins pendant quelques semaines, les exercices d'instruction religieuse que nous nous proposons d'établir. A l'invitation de M. de Mailly je joins mes instances les plus vives, dans l'intérêt de nos visiteurs et de nos résidents... »

Le P. Lacordaire déclina cette invitation, moins parce qu'il « avait coutume, une fois sa campagne d'hiver finie, d'interrompre ses travaux apostoliques, afin de se remettre et de préparer ceux de l'année suivante... », que parce qu'il n'entrevoyait là qu'une vaine prédication de parade sans aucune utilité pratique.

Au mois de mai, Mgr de Salinis, évêque d'Amiens, qui devait donner la confirmation dans le canton de Montdidier, consentit à venir à Becquigny, le 16, en quittant Davenescourt. Invité par Mme de Vauvineux, le P. Lacordaire accepta de passer deux jours au château de Becquigny pour s'y rencontrer avec Monseigneur. Le bruit s'en répandit aussitôt dans les environs, surtout à Montdidier, et on se promit d'aller entendre le grand orateur, qui ne manquerait pas sans doute de prêcher à la cérémonie de la confirmation.

La cérémonie, annoncée pour quatre heures, fut avancée d'une heure par suite d'une circonstance imprévue. Le Père y prononça une belle allocution sur le Saint-Esprit, en prenant pour texte ces paroles de la *Genèse : Spiritus Domini ferebatur super aquas;* et les villageois émerveillés se dirent entre eux, après l'avoir entendu : « En voilà un qui abat de la bonne besogne en peu de temps! »

On sortait de l'église lorsqu'on vit arriver de Montdi-

dier une longue file de voitures. Les dames, apprenant que tout était fini, s'empressèrent autour du P. Lacordaire, qui se rendait au château. Elles le supplièrent de rentrer à l'église pour leur adresser un sermon aussi court qu'il voudrait et sur le sujet qu'il préférerait, et lui proposèrent même de faire ensuite une quête au profit d'une œuvre à son choix. On discuta pendant plus d'un quart d'heure. Le Père riait de bon cœur, répondant à toutes les réflexions, et ne cessant d'affirmer qu'il lui était impossible d'improviser ainsi, que le plus court sermon lui demandait plusieurs heures de préparation. Les dames finirent par capituler, et s'en consolèrent en disant partout que si elles ne l'avaient pas entendu prêcher, elles avaient du moins causé longuement avec lui [1].

Les sermons suivants prouvent bien qu'il ne fut pas obligé de renoncer à la chaire, comme on l'a écrit quelquefois, après le coup d'État du 2 décembre 1851.

CANEVAS [2]

Hoc erit vobis signum : Invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio.

Quel signe? Un enfant. — Et de quoi? du salut du monde! *Annuntio vobis gaudium magnum quod erit omni populo, quia vobis natus est Salvator.* La rédemption du monde commence par la rédemption de l'enfance. Pourquoi et comment Jésus-Christ est-il venu au secours de l'enfance? Comment devons-nous y venir nous-mêmes?

I. — C'est une maxime vulgaire parmi nous que

[1] Témoignage de M. Vion, alors curé de Becquigny, aujourd'hui doyen de Marcuil.

[2] Écrit par le P. Lacordaire.

la nature ne peut se passer de la grâce. Cependant la Providence a semblé vouloir se donner un démenti à cet égard, par rapport à l'enfant, tant elle lui a préparé dans l'ordre naturel plus d'amour qu'il ne lui en faut. L'enfant naît d'une affection qui lui préexiste longtemps, et qui est la plus tendre, la plus douce, la plus profonde de toutes.— Mariage de l'homme : toute sa gloire et toute sa joie est dans l'enfant.— L'enfant est la substance de ses parents, leur image, la perpétuité de leur vie, de leur honneur, de leur nom, leur immortalité terrestre. — Douleur inénarrable de la mort d'un fils ! — *Tu Marcellus eris !—Rachel plorans filios suos, et noluit consolari quia non sunt.*

Et pourtant l'enfance sera-t-elle suffisamment protégée par toutes ces précautions et ces soins de la nature ? C'est à l'histoire de nous le dire. — Abandon des enfants, leur vente, leur mort, leur immolation aux dieux, tous les genres de mépris et de cruauté. — Même aujourd'hui, exposition des enfants, leur trafic indirect dans les manufactures par un travail au-dessus de leur âge et de leurs forces. Tous ces crimes produits par deux puissances : la puissance du vice et la puissance de la misère. — La nature est donc en défaut là comme partout ailleurs. Il fallait donc que Jésus-Christ la relevât, la protégeât, la sauvât, et même la première, parce qu'elle est le principe de l'humanité.

C'est pourquoi il naquit enfant, et les prophètes ont aperçu de loin cette circonstance de sa vie : *Parvulus natus est nobis.* Les rois ne l'ont reconnu

et ne l'ont adoré qu'une fois, et c'était sous la forme de l'enfant : *Magi ab Oriente venerunt.* Enfin, il a voulu que le premier sang versé pour lui fût celui des enfants dont la naissance avait accompagné la sienne à Bethléhem, afin d'inspirer à jamais l'horreur du meurtre de l'enfance.

II. — Nous devons continuer cette œuvre rédemptrice de Jésus-Christ. — Qu'avons-nous à faire ? — Les Mages nous l'ont appris dans les présents qu'ils ont offerts à l'Enfant-Dieu. D'abord de l'*or*, pour racheter l'enfance, parce que le premier abus à son égard est de trafiquer d'elle. — De l'*encens*, c'est-à-dire la vérité divine, parce que le second abus à l'égard de l'enfance est l'abrutissement. — De la *myrrhe*, c'est-à-dire la vertu pour l'embaumer dans l'immortalité qui en est le résultat.

Voilà tous nos devoirs à l'égard de l'enfance, ils sont grands : par l'œuvre des crèches, nous en accomplissons une partie.

Objection tirée de la crainte d'affaiblir dans la mère l'esprit de famille et de dévouement. — Mais à quoi se réduit l'œuvre des crèches ? A donner des nourrices aux enfants pauvres, c'est-à-dire à transporter aux enfants pauvres le bénéfice d'une institution qui existe depuis des siècles pour les enfants riches. — On a peur de donner aux enfants riches un sang trop épuisé dans les veines de leurs mères, et on ne craint pas de les livrer au sein d'une femme qui ne les a point conçus. — Pourquoi le craindrait-on pour les enfants pauvres ?

Autre objection tirée de la crainte d'augmenter la

misère, en recherchant avec trop de soin à en découvrir et à en fermer les sources. — Les sages de ce monde disent ou pensent : Laissons la misère dévorer la misère. — Ils croient que la charité peut en élargir le gouffre. — Insensés ! ce n'est pas la charité qui crée la misère, c'est le vice; — et ce qui la détruit, c'est la charité. — *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.*

Faisons donc la charité à toute misère, sans craindre de l'agrandir jamais. Elle renaîtra sans doute, elle s'étendra, mais non pas par notre faute. Donnez de l'or, donnez de l'encens, donnez la myrrhe : ces trois choses consolent, purifient et sauvent le monde.

SUR LE MÊME SUJET

Prêché le jeudi 8 janvier 1852, à Lyon, dans l'église Saint-Bonaventure, pour l'inauguration de l'œuvre de la Providence (hospice de petits garçons), fondée par la société de Saint-Vincent-de-Paul.

TEXTE[1]

Et hoc vobis signum : Invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio.

« Et ceci sera pour vous le signe : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. »

(S. Luc, II, 12.)

Éminence[2], Monseigneur[3],
Mes Frères,

C'est là une parole bien simple : *Voici le signe : Un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.* De quoi donc est-il signe, ce signe humble et petit? Qu'indique-t-il, que présage-t-il? Écoutez : j'entends la voix des anges disant aux bergers de Bethléhem : *Je vous annonce une bonne nouvelle qui sera pour tout le peuple un sujet de grande joie ; c'est qu'il vous est né aujourd'hui un Sauveur.* Ce signe, c'est le signe de la joie pour la Judée et pour tous les peuples, c'est le signe du salut. Le salut! il ne venait donc pas des palais, ni des empereurs, ni de

[1] D'après la *Gazette de Lyon*, 11 janvier 1852. — A. Rivet, — l'*Année dominicaine*, février et mars 1862, et un manuscrit qui nous a été communiqué.

[2] Le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon.

[3] Mgr Odin, évêque du Texas.

l'armée, ni de la magistrature, ni de la science, ni de la force : il venait de la cabane, de la pauvreté, de ce qu'il y a de plus humble et de plus faible, il venait d'en bas pour envahir le haut.

Voici le signe auquel vous reconnaîtrez le Sauveur qui vient de naître : vous trouverez un enfant enveloppé de langes... Qu'est-ce donc que ce mystère ? Pourquoi le signe du salut n'est-il ni une force naturelle, ni une révélation de la gloire et de la majesté divine, *mais un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.* Écoutez encore : Isaïe a chanté en contemplant la misère de ce berceau : *Un petit enfant nous est né; un fils nous a été donné. C'est l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix,* c'est-à-dire la force au-dessus de toutes les forces, le don par excellence, le plus sublime objet de nos étonnements. Le Prince de la paix, le Père des siècles futurs ne s'est pas manifesté à la cour des rois, mais dans une étable, ni sous les étendards des consuls, mais sur la paille, sous l'image d'un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Ce qui n'est pas descendu du Sinaï, ce qui ne s'est pas révélé si glorieusement sur le Thabor, tout cela est ici dans une étable, au fond d'une mangeoire de bêtes. C'est là le signe, le grand signe que le ciel révèle à la terre par les anges, et mille ans d'avance par le prophète, et auquel tous les peuples devront reconnaître leur salut : *Hoc erit vobis signum*, etc.

Pourquoi Jésus-Christ, le Maître du monde, commence-t-il ainsi son œuvre? Pourquoi vient-il sur

la terre sous la forme d'un enfant faible et pauvre? Quel est le mot, le secret de cette étonnante et magnifique contradiction? C'est qu'il a voulu commencer la Rédemption du monde par le rachat de l'enfance abandonnée et méprisée, et par là, nous montrer nos devoirs envers l'enfance. Car nous devons la racheter, la sauver à son exemple, et c'est pour cela même que vous êtes réunis ici.

Une société, déjà illustre dans le monde entier, et qui supplée par de grands bienfaits au temps qui n'a pas encore passé sur elle, vous a convoqués pour vous demander votre généreux appui en faveur d'une de ces œuvres qui sauvent l'enfance, et il était naturel que je lui prêtasse mon concours; il n'est pas surprenant que je sois venu de préférence à tout autre inaugurer cette œuvre parmi vous. Ils sont loin déjà, mais pas encore assez loin, pour que je les oublie, ces jours où je reçus parmi vous un accueil si sympathique, une hospitalité si affectueuse [1]. Ils sont là, encore plus près de mon âme que de cette chaire, les amis de cœur, les souvenirs fidèles, et ces mille choses qui, au sein de la capitale ou ailleurs, me rappellent cent fois le jour, et pas aussi souvent que je le voudrais, votre grande cité, reine de la piété comme de la richesse...

Je vous dirai donc d'abord ce que Jésus-Christ a fait pour la rédemption de l'enfance, et ensuite ce que nous devons faire à notre tour pour l'imiter en continuant son œuvre.

[1] Pendant la station du Carême, en 1845.

I. — C'est la doctrine de l'Église, que nous avons tous besoin du secours de Dieu; que, pour se soutenir, la nature a sans cesse besoin de la grâce. Si, dans toutes nos œuvres, dans toutes nos entreprises, Dieu ne vient pas à notre aide, toutes nos espérances seront trompées, l'édifice de notre orgueil sera jeté à terre, et il n'en restera qu'une poussière ignorée.

Cependant la nature semble donner un démenti à cette loi générale, par rapport aux soins, à l'amour de l'enfance. Elle a tant fait pour elle, elle l'a entourée de tant d'affection et de dévouement, qu'il semble que le secours surnaturel lui soit inutile, et que Dieu n'ait plus rien à faire en sa faveur. Nous sommes père, nous sommes mère : n'est-ce pas assez, n'est-ce pas tout? Et la nature n'a-t-elle pas mis d'inépuisables trésors d'amour dans le cœur, en même temps qu'elle fécondait le corps? Elles sont incompréhensibles, en effet, toutes les précautions que Dieu a prises pour assurer au berceau de l'enfant soins et protection.

Deux êtres se sont rencontrés dans le chemin de la vie; et, avec l'ardeur naïve de la jeunesse, ils se sont unis dans un premier et inénarrable amour. Où vont leurs premières pensées, leurs premiers tressaillements, leurs premières joies, dans la fraîcheur de ce printemps? Vers cet être qui naîtra d'eux en les unissant plus étroitement encore. Dieu a voulu que l'homme eût, comme lui, le regard fixé sur l'homme, même avant sa naissance.

Ce n'est pas tout : des jours plus solennels sont enfin arrivés. Guidés par les sentiments les plus

puissants et les plus purs, les deux fiancés se présentent au seuil de l'église. Les portes s'ouvrent, le sanctuaire est paré pour les recevoir; les voilà qui s'avancent vers l'autel tout rayonnants de bonheur et de confiance, bien plus jeunes encore par le cœur que par les années; ils s'avancent, et l'amour, déjà si sûr de son immortalité propre, va mettre sous la garantie d'une immortalité plus inviolable ses joies et ses serments. Mais les voyez-vous seuls au pied de cet autel? Non, non, elles sont aussi pour un autre, ces promesses et ces prières; une autre pensée et un autre nom sont venus se mêler à ces deux pensées, à ces deux noms : le nom et la pensée de celui qui n'est pas encore, mais qu'on espère déjà dans les joies bénies des noces. C'est en vue de l'enfant que les mains des époux se joignent, que l'on se jure une union que les années viendront féconder et serrer davantage; c'est l'enfant qui fait pressentir, à cet instant suprême et unique dans la vie, des jours et des années encore plus heureux. Avant que nous ayons été conçus, le vœu, l'espérance de nous-mêmes avait déjà réuni deux créatures humaines, animé leurs joies, asservi leur existence.

Et puis l'enfant doit naître : ô pères, ô mères! quelle attente!... Il naît, il croît, il grandit, ce souvenir de nos plus doux bonheurs, qui semblent se renouveler et croître avec lui; il naît, il croît, cet être venu de nous, sorti de notre sein, avec notre sceau et notre empreinte, cette chère image, cette image vivante de nous-mêmes, et nous renaissons avec lui. Quand les années ont plissé notre front, éteint notre

regard et ridé nos lèvres, des souvenirs fréquents, des regrets, peut-être, d'une vie qui sent qu'elle s'en va, et qui voudrait remonter aux riants rivages de sa jeunesse, nous ramènent à notre berceau, à nos parents, à nos anciens compagnons, au foyer paternel; et pour aider le retour du passé et l'illusion de ces apparitions lointaines, effaçant les dégradations de l'âge, nous tâchons de ressusciter devant nos traits flétris la fraîche et gracieuse image de notre enfance. Debout devant un miroir, nous nous demandons quel était notre regard quand nous vîmes pour la première fois notre mère, notre lèvre quand elle lui envoya son premier sourire, notre front quand il reçut son premier baiser; mais tout cela est vague, et insaisissable... Cette résurrection factice et laborieuse de nous-même, au milieu de nos propres ruines, ne réveille le plus souvent que des images incertaines, indécises, et toujours des regrets pour un vieillard; car ce passé, si beau, si brillant, où est-il aujourd'hui? Mais que Dieu, bénissant nos entrailles, ait suscité en nous cet être qui en sortira avec notre ressemblance, oh! alors nous pouvons nous dire en le regardant, sans illusion comme sans regret : « Voici mes yeux, voici mes lèvres, voici mon front; tel j'étais à cet âge, tel j'irai à la postérité, et bravant l'injure des siècles et l'avare brièveté de la vie, je courrai vivant et revivant sans cesse à travers mille générations qui porteront à l'immortalité mon nom, mon âme, et jusqu'à cette enveloppe fragile de mon être, que le tombeau dévorera sans l'anéantir ! » Si jamais l'homme jette une insulte et

un défi aux années et aux siècles, c'est en regardant son enfant. Dieu a voulu qu'il en fût ainsi, pour mettre sous l'égide de l'amour le plus fort, le plus indestructible de tous, l'amour de nous-mêmes, le sentiment paternel placé déjà sous la double sauvegarde de l'amour de notre compagne et de celui de notre enfant pour nous.

Voilà, encore une fois, ce que Dieu a fait. N'est-ce pas assez de ces admirables précautions de la nature pour assurer au berceau de l'homme soins et protection ? Qu'est-il besoin d'un autre secours ? S'il faut une grâce pour fonder les empires, il n'en faut pas pour aimer un enfant. Et cependant si lamentable est notre histoire, si profonde la corruption de notre nature, si grandes ses insultes sacrilèges à toutes les inventions de la Providence, que dans le monde rien n'a été aussi délaissé, méprisé, vilipendé et jeté bas par l'homme que son enfant. Écoutez !

Quand on annonçait à un païen qu'un fils de plus lui était né, il pensait un moment, si toutefois ses occupations lui permettaient de penser à cela ; et puis, si la chose lui plaisait, comme il arrivait assez souvent, il envoyait son fils à la borne de sa maison, ou au coin de sa rue, le jetant ainsi à la dent des chiens ou à la pitié des passants.

C'est là le premier des mauvais traitements que l'homme s'est permis vis-à-vis de ses enfants, l'*exposition :* rien de plus commun dans le monde ancien que l'exposition.

En second lieu, si le père était avare ou pauvre,

il faisait froidement son calcul, il regardait d'un œil intéressé cette petite créature que Dieu lui envoyait. Puis il s'en allait chercher par la ville un homme d'une profession qui avait un nom dans la langue de ce temps-là; il amenait cet homme vers le lit de la mère, il lui montrait l'enfant à peine détaché du sein maternel. Là, on le marchandait, on le payait; et l'enfant, vendu quelques sous par son père, était arraché à sa mère, et emporté pour devenir, entre des mains avilies, un histrion ou quelque chose de plus abject que je n'ose pas nommer. Voilà le second sort d'une multitude d'enfants chez les païens, le *trafic;* l'esprit de lucre et de négoce spéculait sur la vie comme sur une marchandise, et le père bénissait la nature qui lui envoyait ce gain-là de plus.

D'autres fois enfin, à la vue de l'esclave qui lui apportait son enfant, le père plongeait la main dans ses trésors, comptait ses revenus, et s'il les trouvait insuffisants pour son ambition, ou pour les frais d'une éducation luxueuse, alors d'un geste froid comme le chiffre, égoïste et impitoyable comme le calcul : « Esclave, disait-il, va, jette-le à l'Eurotas ou aux murènes; » et l'esclave livrait aux flots ou livrait aux murènes le fils de son maître, se réjouissant peut-être de ne devenir lui-même que le lendemain leur pâture. C'était là le troisième partage d'une multitude d'enfants : *la mort.*

Ainsi l'homme, livré à sa nature, avait fait à la plupart de ses fils trois sorts : l'exposition, le trafic et la mort; c'est-à-dire que quand venait à lui pour

la première fois cette douce créature, le fruit de ses entrailles, le cher souvenir de ses beaux jours, ce fruit dont l'espérance seule aurait dû réjouir son âme, cette image vivante et parfaite, ce verbe substantiel de lui-même, l'homme ne trouvait rien à tirer de son cœur de père, rien, si ce n'est cette parole : « Va au coin de ma rue, à la prostitution ou à la mort, pour enrichir ou au moins débarrasser ton père. » Et les lois étaient là qui approuvaient cette triple monstruosité commise au préjudice de l'enfant : voilà où en était la nature !

Et même aujourd'hui, les expositions, les trafics, les infanticides sont-ils des faits relégués dans l'histoire, et, pour dire comme Bossuet, de ces horribles épouvantements qui nous apparaissent seulement de loin, du fond des ombres du passé? Hélas! partout où le don de Dieu a été inconnu, sur toutes les terres que la grâce n'a pas visitées ou qu'elle ne travaille plus, l'enfance est encore la proie de ces trois infamies.

Il y a quelques années, l'État en France fit fermer les tours ouverts par la charité de saint Vincent de Paul, espérant qu'en forçant les mères dénaturées à venir elles-mêmes inscrire leur ignominie sur les registres de la police de leur quartier, on diminuerait le nombre effrayant des expositions. L'État n'aurait-il point trop compté sur la générosité de la nature humaine, en mettant l'amour maternel aux prises avec l'orgueil et l'honneur d'une femme? Et en diminuant le nombre des expositions clandestines, n'aurait-on point accru celui des infanticides?

Du moins, ces précautions demeurent une preuve de la fréquence du délit et de l'insuffisance de la nature à protéger l'enfance, même de nos jours.

Et le trafic! Regardez cette Angleterre, moins séparée de nous par les eaux de l'Océan que par la diversité des croyances : n'y voit-on pas chaque matin des pères avares ou pauvres amener dans des manufactures, pour quelques sous, sauf à le reprendre le soir, plus pâle, plus chétif, plus marqué de la mort, leur enfant qu'on enchaînera tout le jour, sans air et sans mouvement, à ce que vous appelez des mécaniques? Et ces immenses fabriques, qu'on vantait naguère comme les plus merveilleux produits de l'industrie humaine, ne sont-elles pas un témoignage frappant de tout ce que peut inventer de cruauté froide, de trafic immoral et barbare, la soif démesurée de l'or, l'esprit de lucre et d'égoïsme? Expositions et trafics de l'enfance, nous voyons donc encore tout cela.

Et l'infanticide! ah! je me tais... Dieu me garde de remuer ici, devant ces autels et ces pontifes, devant ces mères chrétiennes, et dans cette chaire de la très sainte vérité de Dieu, cette fange sanglante qui couvre les bas-fonds de notre société! Eh! mon Dieu! n'est-il pas assez d'autres lieux et d'autres bouches pour l'apprendre aux hommes de nos jours?...

Ainsi, expositions, trafics, infanticides, tout a survécu; nous avons continué depuis le paganisme cette chaîne de maux que nous étendons encore sur nos enfants. Et pourquoi donc cela, pourquoi, mal-

gré notre philanthropie moderne, malgré tout ce que Dieu et le temps ont fait pour nous, pourquoi, en dépit de la nature et de Dieu, avons-nous maintenu ces odieux traitements envers l'enfance?

C'est qu'ils ont deux causes indestructibles, le vice et la misère. Il est un roi supérieur à tous les rois, une loi qui domine toute loi, une puissance qui subjugue toute puissance, un tyran au-dessus de tous les tyrans. Cette loi, cette puissance, ce tyran, vous ne les devinez pas encore peut-être, bien que tout cela pèse de son poids sur vous, sur moi, sur nous tous depuis quatre mille ans; vous les reconnaissez d'autant moins ces choses que vous leur donnez bien d'autres noms, les noms d'amitié, de passe-temps, de liberté : et pourtant tout cela, c'est le vice! Le vice est ici-bas plus fort que Dieu, parce qu'il s'abrite contre ses foudres sous l'égide impénétrable d'une conscience blasée : plus fort que l'homme, parce que notre *nature, inclinée aux choses de la chair qui engendrent la mort, est vendue sous la loi du péché,* plus fort que la société et les gouvernements. Par quels moyens, en effet, je ne dis pas punir, mais prévenir un pareil délit? Comment arrêter, suspendre, dessécher ce torrent impétueux du vice qui vomit sans cesse ses flots infects? Comment purifier ce bas-fond de corruption et de boue que nous nommons, nous, le cœur humain, mais que saint Jean, dans un langage plus vrai, appelait le *puits de l'abîme?* Le vice, il est le prince, l'inviolable, le dieu de ce monde. Eh bien! c'est le vice qui est le premier père de ces maux de

l'enfance; c'est lui qui, se déguisant, le monstre! sous les noms sacrés de sentiments généreux, d'amitié, de dévouement, immole et sacrifie sans pitié des millions d'êtres humains à ses infâmes voluptés, et qui, pour rassasier ses dévorantes cupidités, s'en va, jetant à travers le monde, par centaines, et sans en avoir nul souci, les fruits perdus, les victimes, les rebuts de ses débauches, ses enfants!

Ah! le vice! quand pourrons-nous l'abattre? Jésus-Christ a été crucifié sur le Calvaire : quand pourrons-nous à sa place clouer le vice sur une croix? Hélas! efforts impuissants! On peut bien le combattre, on peut même, avec la grâce de Dieu, diminuer sa puissance; mais on ne l'anéantira jamais. Jusqu'à la fin des âges il perpétuera son règne, en multipliant ses victimes. Aspirant à l'honneur, s'étalant avec orgueil, son sceptre à la main, il passera dans nos rues, insultant à nos croyances, traduisant à son tribunal nos lois, nos saints, notre foi, leur opposant ses propres idées, ses mœurs, ses usages. Toujours il sera votre maître; il vous dominera, vous qui ne croyez pas; il régnera dans votre conscience pour vous tyranniser et venger Dieu outragé. Le vice est la première et indestructible cause des mauvais traitements envers les enfants.

Une autre cause, non moins indestructible, c'est la misère.

La misère, bien distincte du vice, n'en est certes pas la compagne inséparable. Mais ce qui est hors de doute, c'est que le vice engendre la misère, et

que celle-ci puise sa propre immortalité dans cette filiation. Il faut que le genre humain, comme le prodigue de l'Évangile, sente le supplice de la faim naître à jamais pour lui de la débauche. La misère retarde souvent ses coups et atteint quelquefois, à travers plusieurs générations, l'honnête descendant d'un ancêtre coupable. Elle s'abat à l'improviste sur beaucoup d'hommes dans le cours de la vie; mais elle en saisit un non moins grand nombre dès le berceau. Elle est pour une multitude d'enfants la source de leurs infortunes, et il me semble ici, mes très chers Frères, que ces pauvres petits, victimes innocentes, n'en ont que plus de droits à la générosité de notre cœur. Tous ces enfants, c'est la misère qui les a mis là, car la charité nous interdit une autre supposition.

Leurs mères les y ont apportés en pleurant, et chaque soir, assises sur le triste grabat de leur grenier, elles regrettent l'enfant de leur sein, celui qui, à leurs côtés, donnerait, au moins à sa mère, plus de force et de courage pour essuyer les duretés du riche et les accablements du travail; car elle travaillerait volontiers pour celui dont un seul baiser sècherait le soir bien des larmes, ferait oublier peut-être bien des oublis. Et puis, cette mère si malheureuse et si délaissée, Dieu et les anges la voient peut-être accepter son abandon et sa détresse, pourvu que son enfant soit béni! Ah! s'il est une prière qui monte avec puissance au cœur du Père de tous, c'est sans doute celle-là!

Résumons-nous: le vice et la misère ont, avec

une intarissable fécondité, engendré ce triple et infâme procédé de l'exposition, du trafic et de la mort des enfants, malgré les précautions de Dieu et de la nature pour assurer au berceau de l'homme soins et protection; c'est-à-dire, Messieurs, que la nature est insuffisante pour nous faire aimer nos enfants.

Si l'homme devait être racheté, il fallait donc qu'il le fût dès son berceau; le remède devait commencer là où commençait la maladie, la guérison remonter jusqu'aux premiers ravages du mal.

Aussi Celui qui est venu sauver l'homme a-t-il voulu passer d'abord par l'humble état de l'enfance pour le sanctifier et l'enrichir par la grâce du secours que la nature lui refusait; et, pour cela, il a relevé cette faiblesse du berceau, il l'a comme absorbée et transfigurée dans la force et la gloire de son enfance divine. Dieu a été enfant; l'enfant a été Dieu! Jésus-Christ a voulu que sur le visage de chaque enfant brillât un rayon divin. Ainsi devait être cicatrisée la première plaie de l'humanité.

Voilà pourquoi les anges, en nous annonçant le Rédempteur, nous disent ces mots qui semblent d'abord renfermer la plus étrange contradiction : *Voici le signe*, le signe de Dieu, le signe du salut : *vous trouverez un enfant;* telle est la marque, tel est le sceau de votre salut. Et voyez comme Jésus-Christ a aimé les enfants, comme il les a recherchés, comme il s'est plu à entourer l'enfance d'une auréole de respect et de vénération! Le Christ, jamais il n'a voulu voir les rois.. , oh si! je me rap-

pelle bien une circonstance où les rois l'ont vu, et où il leur a parlé : c'était devant Hérode et Pilate, quand ils le condamnèrent à mort. Ce sont les deux seuls rois que Jésus, parvenu à l'âge d'homme, ait voulu voir. Un jour, il remua les cieux pour faire venir à lui des rois du fond de l'Orient; il fit agenouiller à ses pieds ces rois dont il agréa les hommages. Mais ce fut dans son étable seulement qu'il voulut les faire venir de mille lieues ployer le genou devant son enfance divine.

N'a-t-il pas fait plus encore, et les premiers des hommes appelés par lui aux plus grands honneurs, à la plus haute gloire, celle du martyre, n'ont-ils pas été des enfants? Oui, j'entends autour de moi les cris de leurs mères; j'écoute leur sang qui bouillonne dans les plaines de la Judée, je vois dans les cieux avec saint Jean cette troupe innocente qui *suit l'Agneau partout où il va.* Déjà il me semble assister au triomphe du dernier jour. A la fin des grandes assises de l'humanité, la procession triomphante des élus prendra, vous le savez, la route de la gloire, conduite, comme l'a dit un poète chrétien, à travers ce chemin décoré du sang de Jésus-Christ et des martyrs, par des enfants qui maintenant *jouent dans le ciel avec leurs couronnes.* Les enfants tiendront en main cette palme que Dieu a rendue à nulle autre comparable par le charme de l'innocence et de la virginité joint à la pourpre du martyre. Et par là Dieu, tout en nous apprenant combien était précieuse à ses yeux la mort endurée pour sa cause, même sans le savoir, a voulu nous

montrer que nul n'avait été associé si intimement, si tôt, avec une si éclatante prédestination à sa gloire suprême que l'enfance; car l'enfance, la première, eut l'insigne honneur de verser tout son sang pour la Vérité fait homme.

Enfin, un jour, Jésus fit venir des enfants devant lui, et, s'adressant à la foule, il mit la dernière main à cette fondation du culte religieux de l'enfance en disant : *Si quelqu'un de vous veut entrer dans le royaume des cieux, qu'il se fasse comme un de ces petits.*

Ainsi, Seigneur Jésus, vous avez trois fois relevé, trois fois proposé à notre vénération et à notre culte cette enfance que nous avions trois fois dégradée, trois fois jetée dans la boue. Vous avez remué le ciel et la terre pour mettre sous la sauvegarde du sentiment religieux cette enfance si mal protégée par le sentiment paternel; et voilà ce dont, nous prêtres, nous hommes, nous pères et mères, nous vous remercions en ce moment, reconnaissant en même temps et la dégradation profonde de notre nature et le pressant besoin que nous avons de votre grâce pour garder en nous tout amour, toute vertu, tout bien! Voilà surtout ce que nous allons continuer, avec un généreux orgueil, envers ces pauvres petits dont vous nous transmettez le soin, aujourd'hui que l'Église, héritière de votre amour et de votre charité pour l'enfance, a convié autour de leurs berceaux ses fidèles, ses orateurs, ses pontifes, tout ce qu'elle a de plus illustre par le talent, par la dignité, par le cœur!

Comment répondrons-nous donc à cet appel de Jésus-Christ, transmis par son Église? Que pourrons-nous pour ces pauvres petits? Jésus-Christ a voulu que nous le vissions lui-même en eux : traitons-les donc comme il a voulu être traité lui-même. Qu'est-ce que Jésus-Christ a voulu qu'on fît à son enfance?

II. — Jésus ne vécut pas dans les cours; il ne visita pas les rois, mais il leur permit un jour de le visiter dans son berceau. Ils vinrent du fond de l'Orient, et lui offrirent des présents. Quels présents? De l'or, de l'encens et de la myrrhe, substances mystérieuses qui sont les emblèmes de ce que nous devons donner à notre tour à l'enfance.

Qu'est-ce que l'or? Vous croyez tous le connaître. Eh! qui ne s'en occupe pas un peu aujourd'hui? Ceux qui en ont chez eux l'ont si souvent pesé et compté; ils ont si souvent calculé quelle quantité de jouissance était contenue pour eux sous cet étroit volume! Quant à ceux qui soupirent après l'or, n'ont-ils pas passé de longues heures à rêver combien de grandes et belles choses leur procurerait la possession de ce métal? Ne prennent-ils pas chaque jour tous les moyens pour arriver à la gloire et à la puissance qu'il apporte avec lui? Et cependant vous ne connaissez pas encore l'or. Laissez-moi vous dire ce que c'est[1].

L'or est ce qu'il y a au monde de meilleur et de

[1] Voir l'*Homélie sur l'Évangile de la Fête de l'Épiphanie*, vol. I, page 482.

pire, de plus doux et de plus amer, de plus désirable et de plus horrible, de plus divin, pour ainsi dire, et de plus diabolique. D'un côté, l'or est le suprême corrupteur des âmes, c'est une clef qui ouvre toutes les portes; on l'a dit avant moi. Il corrompt l'homme, parce qu'il est un instrument de jouissance et de volupté, parce qu'il éveille en lui la cupidité, l'esprit de lucre. Je sais qu'il y a des exceptions à cette loi; je ne veux pas parler de ces honorables pères de famille qui gagnent de grandes fortunes à la sueur de leur front, et qui donnent beaucoup après avoir amassé beaucoup; les exemples en sont nombreux dans votre cité. Mais, en général, la vue de l'or excite la soif de l'or, et voilà pourquoi on peut acheter jusqu'aux consciences. De tous temps les politiques ont été habiles à ce trafic. Philippe de Macédoine a su profiter de cette puissance qui met à nos pieds autant d'esclaves que nous avons de pièces d'or. Et les corrupteurs du monde moderne connaissent assez quelle puissance exerce l'or. Assez et trop souvent on a vu les ministres d'une nation hérétique inscrire sur les pages de leurs portefeuilles combien coûte et combien vaut la conscience de leurs administrés spirituels et temporels. Aussi les législateurs anciens, qui valaient bien les nôtres, par exemple, Lycurgue à Sparte, connaissant toute la puissance de l'or et toute la force de destruction concentrée sous un si étroit volume, avaient tremblé devant elle. Ils n'avaient cru assurer le salut de leur patrie qu'en portant contre cet ennemi capital la peine du ban-

nissement; et l'histoire nous parle encore de ces chars fameux destinés à transporter les trésors de la Laconie.

D'un autre côté, l'or est ce qu'il y a de meilleur, car Dieu en a fait le moyen et l'aliment de la générosité. Par lui et avec lui, on sacrifie tout ce qu'il y a de beau et de bon au monde; même dans les âmes choisies à qui Dieu demande de s'offrir en holocauste à son service, l'or est l'occasion de leur première victoire sur elles-mêmes et sur le monde, le motif de leur premier vœu. Jamais, sans l'or, le ciel et la terre n'eussent applaudi à saint François d'Assise. Quel beau jour, en effet, que celui où, devant son père qui le déshéritait et devant son évêque, ce jeune homme rejetait jusqu'à son dernier vêtement, pour s'écrier dans l'extase de la pauvreté : « Maintenant je pourrai dire avec plus de vérité : *Notre Père qui êtes dans les cieux.* »

De plus, Dieu a fait de l'or la condition et comme la base matérielle des plus utiles institutions. Le denier d'O'Connell a sauvé l'Irlande. L'aumône des associés de la *Sainte-Enfance* arrache chaque jour des milliers de Chinois à la dent des pourceaux; le sou de la *Propagation de la foi* est le levier puissant qui porte nos missionnaires et notre foi aux plages les plus lointaines; et sans la charité de cette association de dames de Paris, dont vous avez su renouveler et le nom et le cœur, qu'eût fait l'âme brûlante de saint Vincent de Paul? Qui eût assuré aux enfants abandonnés ces bienfaits qu'aujourd'hui encore, après deux siècles, les fils de ce grand saint

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL ... ST. MICHAEL'S COLLEGE LIBRARY

vous demandent par ma bouche d'étendre et de perpétuer? Du sein du mal Dieu a donc voulu tirer le bien; de la source de toute corruption et de tout égoïsme il a su faire jaillir la vie et la vertu.

Quand les mages offrirent à Jésus-Christ de l'or, il le toucha, le bénit et le sanctifia : l'or a été béni et racheté le jour où il fut offert au Dieu enfant. La première rédemption a été celle de l'or, et c'est du berceau de Jésus-Christ que cette sanctification est partie.

J'avais donc raison de vous dire : l'or est à la fois ce qu'il y a de meilleur et ce qu'il y a de pire, ce qu'il y a au monde de plus diabolique et de plus divin. C'est ce qu'il y a de plus amer quand on s'y attache par une sordide cupidité, et ce qu'il y a de plus doux quand on le donne par générosité et par amour de Dieu. Chaque fois que vous regardez une pièce d'or, vous devriez trembler; vous devriez trembler surtout chaque fois que vous en possédez une; car vous avez là, devant vous, le bien ou le mal, un ange ou un démon. Selon que vous le gardez sans besoin ou que vous le donnez aux pauvres, vous faites sortir de votre bourse l'enfer ou le ciel.

Ainsi, donnons notre or. Quel or donnerons-nous? Je vous l'ai dit : notre or inutile. Eh! mon Dieu! combien d'or inutile au monde! Au dernier jour, quand le Père de famille demandera à chacun comment il a fait fructifier son talent, et qu'il nous faudra racheter nos âmes par nos aumônes, combien n'en sera-t-il pas trouvé dans cette seule ville d'or

inutile, d'or stérile, d'or qui n'aura produit pour ses sordides possesseurs que la corruption et l'éternelle misère! Je ne veux pas compter avec vous combien vous avez d'or inutile, et par conséquent d'or condamné : j'aurais peur... Qu'il me suffise de vous faire entendre que si je demande, ce n'est pas au pauvre dont les travaux n'amènent que le pain du jour et le repos de la conscience chaque soir. Et pourtant on a vu quelquefois le pauvre dire à sa compagne, en lui amenant par la main l'enfant qu'il venait de ramasser : « Tiens, ma femme, en voici un de plus que le bon Dieu nous envoie, mets-le avec les nôtres, nous travaillerons davantage, ce sera sûrement là notre bénédiction; » et tous deux trouvaient ainsi dans leurs membres assez de force, dans leurs âmes assez de tendresse, pour qu'un jour il fût besoin de révéler à cet enfant qu'il n'était pas le fils de leur sein, mais le fils toujours bien-aimé de leur adoption. Aujourd'hui encore, si l'on rencontre quelque part de ces enfants adoptifs, c'est dans une échoppe, jamais dans un salon. Le riche sait placer l'enfant qu'il recueille, le pauvre lui prête ses bras, son cœur, son âme; il lui redonne un père, une mère : et l'enfant, devenu homme, ne portera pas plus tard dans le monde cette sécheresse de cœur et ces regrets solitaires de l'homme qui, en naissant, ne trouva pas de famille.

Ah! si nous étions encore du vieux sang chrétien, chaque fois que le Ciel a béni nos entrailles, nous descendrions dans la rue, nous courrions dans les hôpitaux chercher quelque pauvre petit abandonné;

nous l'amènerions dans notre demeure, nous lui ferions partager le lait et le berceau de notre enfant; il deviendrait le frère par adoption du fils de notre sang, et nous croirions assurer par là à notre enfant non seulement un ami pour l'avenir, mais aussi, et plus encore, une bénédiction du ciel sur toute sa vie pour récompense de notre foi et de notre charité. Nous ferions de cet enfant-dieu la providence de notre enfant-homme; et alors on verrait peut-être moins d'ennuis, moins de tristesse peser sur le cœur des mères. Un auteur a dit : On ne saurait compter les larmes qui sont dans les yeux des rois. Cet auteur-là ne pensait pas aux mères : il en eût compté bien davantage. Mais si les mères entouraient leurs fils de cette providence du pauvre, peut-être auraient-elles moins d'angoisses. Ainsi, du moins, l'avaient pensé nos pères. De là cette précieuse coutume d'élever avec soin dans le même palais, à la même table, l'enfant du pauvre et l'enfant du riche qui avait sucé le même lait. Plus tard, avec leur frère de lait, les enfants d'alors entouraient encore d'un culte de vénération et d'amour quelque pauvre femme des montagnes qu'ils regardaient comme une autre providence de leur maison. Louis XIV, Messieurs, avait conservé sa nourrice, et chaque matin, le grand roi, avant d'essuyer son front pour regarder le soleil qui éclairait un si beau règne, faisait appeler l'humble femme qui avait pris soin de son enfance, et lui donnait sur le front un baiser dont la trace s'est conservée dans l'histoire.

Nous donnerons donc à ces enfants de l'or, comme

les Mages en donnèrent à l'Enfant Jésus. Ils lui donnèrent aussi de l'encens.

Qu'est-ce que l'encens? L'encens est un parfum qui ne peut pas se profaner. Dieu s'en est réservé l'honneur à lui seul. Il a mis dans chaque grain d'encens une force capable d'empêcher l'homme de l'usurper. L'encens ne peut se brûler que dans nos temples, vis-à-vis de nos autels. Là, seulement, il est à l'aise, en s'élevant et en se répandant dans les vastes hauteurs de nos basiliques. Partout ailleurs, il gêne, il suffoque: c'est un parfum qu'on ne saurait profaner.

Il a aussi la vertu de purifier les lieux infects et d'en dissiper les exhalaisons, qu'il noie et emporte dans ses ondes parfumées. On le brûle auprès du lit des morts : c'est un parfum incorruptible. Or, l'encens spirituel, c'est la vérité. La vérité est la grande lumière, le grand parfum des âmes; la vérité est incorruptible. Laissons de côté l'encens qui n'est qu'une figure, et parlons de la vérité qu'il représente.

La vérité élève l'âme vers Dieu. Comme l'encens monte vers les voûtes de nos cathédrales, l'esprit de l'homme doit s'élever vers cette voûte céleste dont Dieu est le couronnement. Mais trop souvent il s'arrête en chemin, et alors, à quelque degré qu'il se soit arrêté, commence ce qu'on appelle l'abrutissement. On pèche contre la vérité de deux manières, ce qui revient à dire qu'on abrutit l'homme de deux façons. Il y a deux sortes d'abrutissements et deux classes d'abrutis : les abrutis illustres, et les abrutis grossiers; l'abrutissement matériel, gros-

sier, conspué, celui des bas lieux, et l'abrutissement spirituel, exalté, glorifié, l'abrutissement illustre.

Les illustres abrutis sont les savants, les littérateurs, les hauts politiques, les grands législateurs, ces hommes qui étudient et qui savent tout, tout excepté Dieu, dont ils se soucient peu et qu'ils effacent complètement du cadre de leurs travaux, qu'ils expulsent, pour ainsi dire, de la catégorie des êtres dont la science s'inquiète. Ce sont des abrutis, car on appelle abrutissement tout ce qui arrache l'homme au sublime degré de noblesse et de grandeur auquel il est appelé, pour le précipiter vers ce qui est bas; et l'absence de Dieu, l'ignorance de Dieu, l'insouciance de Dieu dans une âme d'homme, constitue une perte de sa dignité, une chute, un abaissement. Mais ce sont des abrutis illustres; ils pèsent les éléments et comptent les astres; ils savent pondérer des mots et aligner des phrases, quelquefois même ils pèsent nos destinées et les jugent. Ils ont, en un mot, tout ce que la langue, mais la langue humaine, appelle illustration.

L'abrutissement grossier est celui qui n'a, pour s'ennoblir, ni les fleurs de la littérature, ni le lustre de la science, ni les lauriers du pouvoir. C'est l'ignorance de Dieu, l'insouciance de nos sublimes destinées, la recherche de tout ce qui peut servir et flatter l'homme animal, l'ignorance complète, mais sans fard et sans prétention, l'ignorance toute nue. Les hommes d'esprit l'ont appelée grossièreté; et nous avons ainsi deux classes d'abrutis, les illustres et les grossiers.

Or, sur lesquels croyez-vous que je m'apitoie davantage? Ah! sur les uns et les autres. Malheur au pays qui s'asseoit dans la fange, et malheur à celui dont la corruption s'écoule aux brises de la littérature, sur un sol décoré par la science, comme ces fleuves de la Grèce qu'on dit courir à travers des buissons de lauriers-roses! Malheur au pays qui laisse ses enfants croupir dans une ignorance complète, et dans ces ténèbres où s'engendreront bientôt toutes les monstruosités, tous les vices! Malheur au siècle qui confond l'enseignement avec l'éducation, qui croit que le bien jaillit de la science et de la littérature, quelles qu'elles soient, et qu'aligner des mots qui se pondèrent, c'est préparer l'âme de l'homme et du citoyen!

Les deux voies, les deux méthodes, l'illustre et la grossière, sont une seule et même voie de perdition, un seul et même abrutissement; et y eût-il deux abrutissements, entre deux abrutissements, lequel voulez-vous que je préfère?...

« Viens, mon enfant, dira le prêtre à ces jeunes âmes, viens, mon enfant, je vais t'enseigner la vérité : *Credo*, je crois; *Credo*, je crois. Voilà plus que la science, plus que la philosophie; voilà le mot qui sauve, qui éclaire, qui fortifie, voilà la vérité : *Credo*, je crois. Non, mes Frères, l'Église ne lui donnera, à cet enfant, ni littérature, ni mathématiques. La littérature, l'Église ne la proscrit pas, que je sache, mais elle s'en inquiète peu, et plutôt, oui plutôt, et mille fois par jour, elle soufflera au cœur de l'enfant : *Credo*, je crois; et puis elle en-

verra cet enfant par le monde, avec cette seule parole, et, à côté de tous vos savants, l'enfant sera plus savant qu'eux; à côté de tous vos disciples, il sera plus docile qu'eux, il sera surtout plus vertueux que les uns et les autres; à la porte de tous vos riches, comme Lazare, il sera plus grand qu'eux; devant tous vos événements, et sous les coups de vos révolutions, il sera plus fort qu'eux. Voyez-vous, avec son seul mot, *Credo*, il comprend tout, renverse tout : dans ce seul mot il a trouvé le vrai et le bien.

Et ce mot, c'est l'Église qui le lui a dit. C'est elle qui lui a donné ce grain de vérité, qui lui a révélé Dieu, qui lui a fait connaître ses destinées immortelles, qui lui a appris la plus simple des prières, et lui a dit ensuite : « Va, fils du peuple, va forger le fer, remuer le sable, creuser les canaux, percer les montagnes; tu as en toi un trésor incorruptible, un encens qui toujours t'élèvera jusqu'à Dieu. Porte haut la tête, et ne plie le genou devant personne, si ce n'est devant la sainteté; car tu es chrétien, et nul n'est plus grand qu'un chrétien, si ce n'est un saint! » Apprenez donc à ces enfants ce mot, cette vérité-là.

Mais vous-mêmes, l'avez-vous, ce mot? Et si vous l'avez, Dieu a-t-il fortifié vos lèvres et votre cœur par le sacrement de la paternité spirituelle, pour que vous puissiez communiquer la vérité avec sa grâce et son énergie? Mon Dieu! combien peu au monde savent ou peuvent donner la vérité! Que ferez-vous donc pour donner à ces pauvres petits

l'encens que les Mages apportèrent à Jésus-Christ? Vous donnerez votre or, et le prêtre leur donnera la vérité. Certes, ce n'est pas que la vérité ou se paye, ou se vende, mais on peut lui donner la facilité d'agir et de se répandre. Élevez un asile, recueillez-y des enfants, et aussitôt, sans que vous le demandiez, sans que vous le disiez à aucun d'entre nous, des prêtres avertis par cet instinct d'une charité qui est toujours à la recherche des besoins du monde, des prêtres poussés par l'amour de Dieu accourront en foule, diront à ces enfants, en les embrassant : Me voici, je suis votre père; et ils fixeront leur vie au pied de ces berceaux. Oui, c'est cela, élevez un asile, recueillez ces enfants, afin que nous sachions où les trouver. Tant que l'Église fut riche, elle donna elle-même son argent aussi bien que ses soins. Faites qu'elle puisse aujourd'hui continuer son ministère.

Enfin nous leur donnerons de la myrrhe. La myrrhe est une substance amère, qui sert à embaumer les corps et les empêche de se corrompre; dans la pensée divine, elle est l'emblème de la vertu, qui, elle aussi, est amère, mais qui, elle aussi, embaume l'âme et la préserve de la corruption. Hélas! nous disions tout à l'heure : Combien peu sont en état de donner la vérité! Ici le cercle se restreint bien davantage encore. Combien ont conservé la vérité, qui ne marchent plus à sa lumière! La vertu est le travail de toute notre vie, et, après cinquante ans de sueurs, un instant suffit pour tout perdre. Combien peu sont capables de donner la vertu!

Mes Frères, — je suis forcé de me hâter, — si les Mages offrirent à Jésus l'or, l'encens et la myrrhe, que devons-nous offrir, à notre tour, à l'enfance délaissée, si ce n'est le secours matériel, la vérité, la vertu enfin, représentés par ces divins emblèmes? Bien peu sont capables de donner la vertu, un plus grand nombre peuvent donner la vérité, mais tous peuvent du moins donner de l'or. Donnez-le donc à cette *société* qui donnera pour vous la vérité, et même la vertu. Donnez votre or, car c'est là que je voulais vous ramener : j'ai pris de longs détours; le chemin de la charité est parfois si rude, si escarpé, si épineux, que pour y conduire les hommes il faut bien suspendre aux buissons quelques-unes des choses qui attirent; c'est ce que j'ai fait ou du moins ce que j'ai voulu faire.

J'ai fini. Hé! que pourrais-je vous dire de plus à présent que, dans ces pauvres petits enfants, vous voyez Jésus-Christ lui-même, Jésus-Christ dont vous allez étancher la soif, nourrir la faim, vêtir la nudité, recueillir la misère, en lui offrant, avec les Mages, votre or, votre encens et votre myrrhe? Mais un mot encore. Je ne veux pas vous laisser, sans reprendre deux paroles qui ont été dites naguère en haut lieu; je ne sais pas si quelqu'un les répète dans cette enceinte, mais elles peuvent y avoir pénétré, et de peur qu'elles n'arrêtent l'élan de votre générosité, je ne veux pas finir sans y répondre.

On dit d'abord : « Pourquoi détruire la vie de famille? Un des malheurs de notre temps, c'est cette

diminution de l'esprit de famille; toutes les erreurs, toutes les passions se sont liguées de nos jours contre la famille. Qu'elles triomphent, et la société sera ruinée par sa base. Mais vous, devez-vous donc, de votre côté, appuyer ces efforts et tirer en bas la famille? » Je réponds par un mot. La famille, c'est vrai, nous en isolons ces enfants; mais la famille que Dieu leur avait donnée ne veut pas d'eux, et nous vous demandons précisément de leur en faire une autre. Or, la famille religieuse peut seule remplacer celle de la nature. L'État, réduit à lui-même, est contraint, malgré ses ressources, d'avouer sur ce point son entière impuissance.

Il est une seconde objection plus sérieuse et que voici. On dit : « La misère monte en même temps que la population; encore un moment, et la terre trop pleine ne pourra plus nourrir ses enfants, qui s'entr'égorgeront pour un morceau de pain. Laissons la misère dévorer la misère; que ceux-là périssent, et, en nous préservant nous-mêmes, veillons au salut de l'humanité. Ces gens-là, si nous les délaissons, ils nous sauvent en mourant eux-mêmes, et sauvent le monde. Ne vaut-il pas mieux qu'un, que deux périssent, plutôt que toute la nation? Laissons-les donc se noyer en silence dans le fleuve de la misère, ce fleuve de l'oubli, ce Léthé de nos maux qui emporte dans sa course une moitié de l'humanité pour sauver l'autre. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous dérober au sombre bruit de la tempête, et d'arracher nos yeux du spectacle du gouffre. » Voilà ce qu'a dit une cer-

taine école d'économie politique, et avec ses principes elle ne pouvait pas dire mieux. Beaucoup de gens croient, comme ces savants, que la misère monte avec le flot de la population: il y a des pronostics effrayants, et l'on peut craindre le jour où l'inondation générale, où le déluge de la misère nous envahira tous. Que faire donc économiquement parlant?

Je ne m'occupe pas, moi, d'économie politique; mais s'il est vrai que le pain ne suffise plus pour tout le monde, et qu'une avare nécessité exige le sacrifice d'une moitié des vies, ne vaut-il pas mieux abréger de moitié la durée de toutes? Si la terre ne nous permet plus qu'un petit nombre de vivants, n'est-il pas plus équitable de partager notre vie avec nos frères, comme saint Martin partagea son manteau avec Jésus-Christ, et, en nous privant, de déverser sur tous une part égale de jours?

Et si quelqu'un doit mourir, n'est-ce pas vous, n'est-ce pas moi, nous qui avons cinquante ans, nous qui connaissons ce que c'est que le bien et le mal, la joie et la peine, nous qui savons combien peu nous quittons, en passant d'ici-bas à une autre existence? Ah! laissons à nos enfants, à cet âge où l'on veut vivre, cette amère et douce expérience. Certes, il me semble que cette solution donnée par le génie de la charité vaudrait bien les égoïstes conclusions de la science.

Et puis, quand même ce que je dis là serait démontré faux, quand même la mort du monde serait prononcée sans appel, quand même l'économie po-

litique nous condamnerait, en dernier ressort, à mourir tous ou à exclure la moitié de nos frères du banquet de la vie, contre l'économie politique, en dehors du parti conseillé par la science, j'ai un mot, un seul mot, mais ce mot est infaillible. De par Dieu il m'a été dit : « Va et touche, touche et pardonne, touche et redresse, touche et fais vivre, touche et ressuscite. » Et devant tous les gouvernements et les économistes, y eût-il contre moi toutes les raisons et les forces de la terre, fort de la seule parole de mon Dieu, et sans me soucier des oppositions, je vais, et, partout où je passe, je touche et je pardonne, je touche et je redresse, je touche et je ressuscite. Partout je dis à l'aveugle : Vois; au boiteux : Marche; au lépreux : Sois guéri; à celui qui a soif : Sois abreuvé; à celui qui a faim : Sois rassasié; à celui qui est nu : Sois couvert. Celui qui fait naître les hommes, n'est-ce pas le même qui féconde nos campagnes, qui sème, qui multiplie et qui moissonne? Et dans la bonté, la sagesse et la justice de sa Providence, ne tient-il pas un compte exact des enfants des hommes et de leurs besoins, une juste proportion et une balance égale entre les productions de la terre et le nombre de ses habitants? Ne nous jette-t-il pas lui-même, avec toutes nos inquiétudes et nos nécessités, dans les bras de cette Providence, quand il nous dit : *Considérez les lis des champs : ils ne sèment ni ne moissonnent, et cependant les rois, sur leurs trônes, ne sont pas vêtus avec tant de splendeur. Ne vend-on pas deux passereaux pour une obole? et l'un d'eux ne tom-*

bera pas sur la terre sans la volonté de votre Père. Les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés: ne craignez donc pas, vous valez mieux que beaucoup de passereaux?

Laissons à d'autres le soin de chercher comment le blé pousse. Nous savons, nous chrétiens, que c'est le vice qui enfante la misère, et qu'en combattant le vice nous combattons efficacement la misère. Et je sais, moi à qui la parole de Dieu est confiée, qu'en plaidant devant vous la cause des pauvres, j'accomplis non seulement l'ordre de mon Maître, mais encore le vœu de l'humanité véritable. En admettant même que nos efforts fussent vains, en admettant que ces enfants que nous voulons arracher à la mort fussent condamnés à mourir un peu plus tard, à dix ans, à douze ans, au milieu de toutes les douleurs physiques et morales qu'amène la misère, ne serait-ce donc rien que de leur avoir appris le nom de Dieu, que de leur avoir fait connaître Jésus-Christ, que d'avoir sauvé leurs âmes, que d'en avoir fait des saints? Ah! c'est là surtout, chrétiens, ce que nous désirons et ce que nous espérons. Notre but est moins d'arracher ces enfants à la misère présente que de leur donner le bonheur éternel; car si tous ne peuvent avoir part aux biens de cette vie, le sang de Jésus-Christ est assez fécond pour donner à chacun les biens de l'éternité.

Finissons donc en redisant cette parole du Sauveur, qui réglera votre générosité : *Cherchez d'abord le royaume des cieux,* la vérité de Dieu, le précepte

et la récompense de Dieu, *et tout le reste vous sera donné par surcroît.* Ainsi soit-il !

SUR LA NÉCESSITÉ ET L'ORIGINE DES ORDRES RELIGIEUX

Prêché à Notre-Dame, le 22 janvier 1852, pour l'établissement des Pères Capucins à Paris [1].

NOTICE

Dix jours après le coup d'État, accompli dans la nuit du 2 décembre, le P. Lacordaire, écrivant à un ami, s'était exprimé en ces termes :

« ... Nous voici dans une phase nouvelle, mélange de violence impériale et de procédés démocratiques. C'est la première fois, depuis Clovis, que tout le peuple français est appelé à se donner un chef par l'élection, élection qui fut le droit pour les deux premières races, mais qui était restreinte aux évêques et aux seigneurs. Aujourd'hui, c'est tout le peuple qui va voter et ratifier probablement l'élection militaire, comme le sénat romain ratifiait le choix des légions. C'est l'acte le plus républicain qui ait encore eu lieu, en France, et peut-être le plus grand coup qui ait été porté à la monarchie; les soldats d'un côté, le peuple de l'autre, cela paraît faire balance. Mais, comme le dit M. de Bonald : *Le soldat aussi est un élément démocratique*, et, dans la réalité, jamais la démocratie n'a remporté de plus grand triomphe que celui-ci. S'il y a despotisme, il lassera bientôt; s'il y a liberté, l'assiette sera difficile à tenir. Le côté avantageux est une grande leçon donnée à la bourgeoisie. Si elle en

[1] La quête devait être faite pour l'achèvement de leur chapelle ouverte sur le boulevard Montparnasse.

profite pour mieux connaître le prix de la religion et de l'autorité, la peine ne sera pas perdue. Après comme avant, notre salut est dans la conversion sincère de la bourgeoisie française. Hors de cela tout est ruine, misère et opprobre.

« Vous voyez que je n'ai pas beaucoup à me convertir [1]. »

Après le plébiscite du 21 décembre il avait ajouté :

« ... Je ne renonce pas à tout jamais au plaisir de porter mon faible concours à vos bonnes œuvres; mais, présentement, la chose est aussi impossible que de faire revivre la république. Je ne suis pas aussi frappé que vous du coup d'État qui l'a renversée. La violation par la force militaire de la Constitution d'un pays est toujours une grande calamité publique, qui prépare, pour l'avenir, de nouveaux coups de fortune et l'avilissement progressif de l'ordre civil. Ç'a été le destin persévérant du Bas-Empire, pendant quatorze siècles, sans qu'il ait jamais pu se relever des attentats si brillants de César ou d'Auguste. Ces deux noms magnifiques ont inauguré le règne des plus grandes et des plus honteuses misères sociales qui se soient vues dans l'histoire du monde; et d'autres grands hommes, tels que Théodose, n'ont rien pu pour tirer de l'opprobre cet état frappé à son origine de la malédiction de la force triomphante. Rien ne contrebalance la violation de l'ordre moral, sur une grande échelle. Le succès même fait partie du fléau. En proposant le parjure et le despotisme à l'admiration des peuples, il enfante des imitateurs qui ne se découragent plus. Le scepticisme politique envahit les âmes; elles ne voient plus dans les peuples qu'une proie d'un pouvoir quelconque, et elles sont toujours prêtes à livrer le monde au premier parvenu qui leur promettra de l'or et du repos. Ce que nous voyons ne pourrait se racheter que par l'établissement d'une autorité forte, hon-

[1] A M. Albert du Boys, Paris, 12 décembre 1851.

nête, modérée, religieuse, libérale, toutes choses que le despotisme militaire n'a jamais pu créer, ni donner, parce que l'abus des armes part d'un principe où la brutalité se cache sous les noms de victoire et d'honneur. En 1801, Napoléon rétablissait le culte public et la religion en France; huit ans après, il enlevait et retenait prisonnier le chef de cette religion qui l'avait sacré empereur à Notre-Dame. Je ne crois aux soldats que sur les champs de bataille, en face de l'ennemi. Partout ailleurs, et sur le trône plus que partout, le soldat n'a reçu mission que pour la perte de l'humanité. Je blâme le passé, je crains l'avenir, je n'attends le salut que de Dieu... [1]. »

Il avait déjà écrit, le 3 janvier, à M. Henri Perreyve :

« ... C'est en Dieu, mon cher ami, qu'il faut nous jeter en présence des misères de ce monde, qui deviennent plus visibles à mesure qu'on avance dans la vie.

« La bourgeoisie française, en voyant l'abîme qu'elle avait ouvert sous ses pas par son incroyance et par le mépris de toutes les libertés religieuses, a reculé d'épouvante et a jeté au feu sa foi politique, en sorte qu'on ne sait plus ce qui lui reste aujourd'hui, sauf l'instinct de la conservation matérielle. Dieu la punit justement, et, sans doute, il la punit pour l'éclairer. Car un pays ne peut vivre sans une classe lettrée, surtout lorsque cette classe lettrée est la seule noblesse vivante et puissante qui subsiste dans son sein. La bourgeoisie ne saurait donc périr; mais il faut qu'elle se convertisse, qu'elle abdique la déplorable ignorance où elle a vécu depuis soixante ans dans les choses de Dieu, et qu'elle conduise à la vérité les classes illettrées, par l'enseignement de la doctrine appuyée de l'enseignement bien autrement fort de l'exemple.

« C'est pourquoi, mon cher ami, là doivent tendre tous nos efforts, parce que là sont nos seules espérances. Notre pays est perdu s'il ne revient à la religion. Il s'agitera sans doute de nouveau; mais ce sera une agita-

[1] Au même, Chalais, 11 janvier 1852.

tion stérile, tant qu'il n'aura pas ouvert les yeux à la lumière qui tombe, par Jésus-Christ et l'Évangile, de l'éternité. Vous êtes appelé, mon enfant, à travailler à cette régénération, et cette pensée doit vous consoler de tout, ou du moins vous donner la force de tout supporter. Pour moi, j'éprouve une joie indicible en me rendant le témoignage que depuis vingt-sept ans, jour de ma consécration initiale à Dieu, je n'ai pas dit une parole ni écrit une phrase qui n'eût pour but de communiquer à la France l'esprit de vie, et de le lui communiquer sous des formes acceptables par elle, c'est-à-dire avec douceur, tempérance et patriotisme... »

C'est donc l'âme toute débordante de ces grandes pensées et de ces nobles sentiments que le P. Lacordaire monta en chaire pour prêcher en faveur de l'établissement des PP. Capucins à Paris.

Voici comment s'exprimait Mme E. Roger des Genettes en nous transmettant des notes importantes sur ce sermon.

« ... J'écrivais pendant que le Père parlait, et j'étais admirablement placée pour ne pas perdre un mot, un geste, un regard de l'orateur. Il était pâle d'émotion, son œil était plein d'éclairs, ses mains tremblaient un peu, et une légère écume lui venait souvent aux lèvres.

« On a eu tant de choses à haïr depuis cette époque, qu'on a oublié les colères terribles qu'elle avait soulevées, et qu'on trouve excessive l'indignation des honnêtes gens. Il n'en est pas moins vrai que la note violente semblait la note juste, et que les âmes droites *se couchaient sur leur colère...* [1] »

Le lendemain, un de ses fils spirituels alla voir le Père dans sa cellule, pour lui dire combien il était inquiet de la coïncidence de certaines paroles avec un décret, paru le matin même, touchant la confiscation des biens de la

[1] Lettre du 16 juillet 1884.

famille d'Orléans[1]. Comme il l'ignorait encore, il parut étonné de sa démarche, et lui répondit : « Vous le voyez bien, cher ami, ce n'est pas moi qui fais des allusions ; ce sont les événements qui font des allusions à mes paroles[2]... »

TEXTE[3]

Nemo est, qui reliquerit domum, aut fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut filios, aut agros, propter me et propter evangelium, qui non accipiat centies tantum, nunc in tempore hoc, domos et fratres, et sorores, et matres, et filios, et agros, cum persecutionibus, et in sæculo futuro vitam æternam.

« Il n'est personne qui, ayant quitté à cause de moi et à cause de l'Évangile sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou ses enfants, ou ses terres, ne reçoive présentement dans ce siècle-ci des maisons, des frères, des sœurs, des mères, des enfants, des terres, avec des persécutions, et, dans le siècle à venir, la vie éternelle. »

(S. Marc, x, 29-30.)

Messeigneurs[4], Messieurs,

L'établissement, la conservation et la propagation du christianisme en ce monde, de cette œuvre qui brave les âges et les difficultés sans cesse re-

[1] M. de Montalembert s'empressa de saisir cette occasion pour se séparer du gouvernement nouveau dont il répudiait les tendances césariennes à l'endroit de la France et de l'Église.

[2] Lettre de M. E. Auzon au R. P. Chocarne.

[3] Publié par la *Tribune sacrée*, février 1852, sous le titre : *Analyse et Fragments*, et complété par les notes que Mme E. Roger des Genettes a bien voulu nous communiquer.

[4] Mgr Menjaud, évêque de Nancy ; Mgr de Marguerye, évêque d'Autun.

naissantes, voilà autant de prodiges qui frappent nos regards et subjuguent notre admiration. Mais peut-être ne faisons-nous pas une attention suffisante au miracle par lequel le christianisme s'établit, se propage et se maintient.

Ce miracle, c'est l'abandon de la famille naturelle et la fondation des familles spirituelles par un grand nombre d'hommes. Sans ce miracle, impossible à la nature humaine toute seule, le christianisme ne subsisterait pas en ce monde.

C'est là ce que je me propose de vous faire voir aujourd'hui, à propos d'une œuvre qui doit attirer toutes vos sympathies, c'est-à-dire l'établissement des religieux de Saint-François, vulgairement appelés du nom de Capucins, dans cette capitale du royaume très chrétien, pardon..., je ne sais si on peut dire encore de la république très chrétienne.

Il n'y a pas soixante ans, Messieurs, que ces religieux et tous les autres ont été bannis de notre sol; on les a chassés de leurs maisons; des lois de proscription ont été affichées sur les murs de nos villes pour les expulser à jamais comme le rebut de l'humanité. Cependant, malgré ces lois, non encore révoquées aujourd'hui, malgré tous les mauvais vouloirs des sophistes et des anarchistes ligués aux deux bouts de la société; malgré des obstacles solennels et persévérants suscités au sein de notre pays, les ordres religieux, les moines mendiants et non mendiants, existent et se propagent. Et la raison de ce prodige, c'est que tout ce qui est de l'essence du christianisme est plus fort que les lois,

plus fort que les magistrats, entraînant malgré eux leurs sympathies, leur adhésion et jusqu'à leur protection tacite. Quand on touche à l'essence des choses, les choses périssent; et comme les familles spirituelles sont de l'essence du christianisme établi pour jamais sur la terre, elles ne sauraient périr.

C'est à vous, Messieurs, réunis en ce moment sous ces voûtes antiques, en face de ces autels qui ont vu passer tant de puissances, c'est à vous qu'il appartient de fonder par vos prières, par vos deniers, par vos sympathies, une branche de ces ordres religieux répandus par toute la France; et peut-être, en m'écoutant, apprendrez-vous mieux quelle est, à cet égard, votre obligation devant Dieu, devant ceux qui vous ont précédés, et devant la postérité que vous laisserez ici-bas.

Je traiterai d'abord de la nécessité des familles spirituelles et ensuite de leur établissement historique sur la terre. Par là, je l'espère, vous vous sentirez portés à aider cette œuvre si humble, si misérable, que nous appelons l'œuvre des Capucins, parce que dans le christianisme il n'y a pas de petits noms, et que les petits noms parmi nous sont accoutumés à couvrir les choses les plus sublimes.

C'est singulier, n'est-ce pas? de tourner vos efforts de ce côté, en présence des événements étranges qui viennent de s'accomplir, événements, il faut bien le dire, où la force des armes a eu plus de part que la force de l'équité... Mais ne parlons pas de ces choses : *Guarda e passa : Regarde et passe*, a dit le poète.

I. — Le christianisme se réduit à deux choses ici-bas : la vérité et la grâce; la vérité, qui renferme tout ce qu'il importe à l'homme de connaître; la grâce, qui renferme tout le secours de Dieu dont nous avons besoin. La vérité, la grâce, c'est ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a apporté sur la terre, et c'est ce qui est annoncé aux premières pages de l'Évangile selon saint Jean, où il est dit : *Le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils, de ce Verbe de Dieu, plein de grâce et de vérité.* Or, il a plu à Dieu, pour faire l'homme grand, de l'associer à son œuvre de propagation de la vérité et de la grâce.

Mais savez-vous ce qu'il faut pour conserver et perpétuer ici-bas la vérité et la grâce, la vérité contre laquelle toute la terre est conjurée depuis Adam, et la grâce que la terre ne connaît pas et méprise, parce que la grâce est ce qu'il y a de plus intime, de plus caché, et que la chair de l'homme ne connaît et n'adore que ce qui se voit : savez-vous ce qu'il faut? Il faut des hommes *libres,* des hommes *saints.*

Des hommes libres. Il y a beaucoup de gens qui s'appellent des hommes libres; mais la liberté de soi n'est pas si facile, et les anciens eux-mêmes, jusque dans la corruption de l'empire romain, par l'organe de la philosophie stoïque regardaient ce privilège de la liberté comme le plus haut degré de l'illustration humaine. Pour être un homme libre, il faut être sans crainte et sans espérance. Quiconque

craint et quiconque espère n'est pas un homme libre, c'est un esclave, ou, à tout le moins, un serviteur; car celui qui craint est l'esclave de ce qu'il craint, celui qui espère est esclave de ce qu'il espère; et, par conséquent, pour être vraiment libre il faut ne rien craindre, ne rien espérer ici-bas. Pour ne rien craindre, il faut d'abord n'avoir point de maison, car quand on a une maison, on craint pour sa maison; c'est pourquoi le Christ a dit : *Celui qui abandonnera sa maison à cause de moi et de l'Évangile, trouvera le centuple dans ce temps-ci et dans le siècle futur la vie éternelle.*

Et qu'est-ce que la maison? C'est le toit qui nous a couvert depuis notre naissance; c'est le toit qui a abrité, à l'ombre du sanctuaire des aïeux, les embrassements de nos pères, de nos mères. La maison, c'est la patrie réduite à un point saisissable, que nous tenons dans nos deux mains. La patrie est vaste, étendue; on ne peut la toucher d'une extrémité à l'autre de son horizon. Mais quand nous sommes dans notre maison, avec nos pères, nos mères, et s'ils ne sont plus, avec leurs souvenirs mille fois bénis, en quelques mouvements nous embrassons ce coin de terre, qui, tout en n'étant que poussière, est quelque chose de sacré, d'inviolable, de vivant, d'immortel.

La maison, ce n'est quelque chose que par les âmes qui l'habitent avec nous. C'est l'âme de notre père et de notre mère, de nos frères et de nos sœurs, c'est la figure de tous ces êtres chéris et vénérés qui la remplit tout entière, et, par là, ne fût-elle

qu'un trou, elle est un vrai trésor, un doux foyer pour ses habitants.

Quand l'homme, fatigué de son travail quotidien, se hâte vers sa demeure, quand il heurte à sa porte, ce n'est pas dans un lieu vide qu'il va pénétrer. Il va pénétrer dans une maison plus remplie pour lui que tout l'univers. Les étoiles qui peuplent le ciel, les astres, le soleil, qui l'éclairent et l'embellissent, toutes les harmonies si magnifiques de la nature, tout cela n'est rien en comparaison de ces regards, de ces sourires, de ces caresses de sa femme et de ses enfants, qui depuis dix heures ont eu le malheur de ne pas voir son visage, de ne pas entendre sa parole.

Voilà ce que c'est que la maison, et parce que la mère, les enfants prennent tout l'homme, il faut, pour être un homme libre, abandonner tout cela, il faut briser ces liens puissants et doux, il faut ne posséder que sa dignité et sa conscience, et pouvoir appartenir à toute l'humanité.

Aussi le Fondateur des hommes libres, rencontrant un jeune homme, un de ces jeunes gens qui ont bonne volonté, et qui demandent innocemment à suivre le Christ, Jésus-Christ répondit mélancoliquement : *Les oiseaux du ciel ont leurs nids et les renards leurs tanières, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. Maintenant venez, si vous voulez.* Et un jour qu'il enseignait la vérité et répandait la grâce, on vint lui dire : *Mais votre père, votre mère, vos frères, vos sœurs vous demandent et vous cherchent.* Jésus, se redressant

avec une sorte de fierté qui n'était pas ordinaire, répondit : « Mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs, qu'est-ce que cela? » Et étendant sa main vers ses disciples, il ajouta : *Voilà mon père, ma mère; car quiconque accomplira la volonté de mon Père qui est au ciel, celui-là est mon père, ma mère, mon frère, ma sœur.*

Et saint Paul, l'héritier de ces enseignements, dépeignant le sacerdoce dans la personne de Melchisédech, le premier prêtre qui apparaisse dans l'histoire, le discerne et le caractérise ainsi : *Sans père, sans mère, sans généalogie, n'ayant point de commencement marqué dans ses jours, mais semblable au Fils de Dieu, Melchisédech demeure éternellement.*

Voilà ce qu'il faut pour être un homme libre, capable d'enseigner la vérité à ce grand et persévérant tyran qui est le genre humain... Vous ne savez plus cela. Vous ne savez pas qu'un homme libre, c'est le plus haut degré de la puissance humaine, et que la liberté est un bien si précieux que même, pendant la corruption de l'empire romain, on ne prononçait ce nom qu'avec émotion et respect... Les seuls hommes libres de ce temps-ci, c'est nous, les moines, parce que nous n'avons rien à craindre ni rien à espérer des puissances de la terre. Celui qui craint est esclave; celui qui espère est serviteur...

Il ne suffit pas d'être libre pour enseigner la vérité, il faut en second lieu être *saint*, pour être le dépositaire de la grâce. On ne donne que ce qu'on a. Celui qui n'a pas la grâce, la charité, ne peut la

donner; par conséquent il faut l'avoir. Pour l'avoir à un degré utile, il faut être capable d'en donner sans rien perdre, et, pour cela, il faut avoir renoncé à tout, n'avoir ni maison, ni père, ni mère, ni femme, ni enfants, et suivre Jésus-Christ, ayant pour tout bien cette Croix qu'il portait au Calvaire.

L'homme *libre* et *saint* sera-t-il donc un homme solitaire, une feuille d'automne emportée par le vent, un homme qui n'aura rien devant lui, rien à côté de lui, rien après lui? Non, ce n'est pas ainsi que le Sauveur du monde apparaît. Partout où nous le voyons, dans chaque scène de l'Évangile, il est entouré d'apôtres, de disciples, de saintes femmes : d'apôtres qu'il appelle ses frères, de saintes femmes qu'il appelle ses mères et qui, en effet, sustentaient journellement sa vie de leurs ressources, de leur affection et de leur dévouement.

La solitude emporte deux choses, l'impuissance et l'égoïsme. Or, l'homme de la vérité ne doit pas être un homme impuissant. Il n'est libre et saint que pour être le plus puissant des hommes; et comme la solitude ou l'isolement est la destruction même de la puissance, puisque l'homme seul n'est rien, et qu'il suffit de marcher dessus pour l'écraser et l'anéantir, il faut que, rencontrant l'homme libre et saint, l'homme de la vérité et de la grâce, le genre humain rencontre non pas une vie qu'il puisse détruire, mais une vie qui soit indestructible, la vie de l'homme public, de l'homme qui est portion de la multitude, car il n'y a qu'une chose que le

genre humain ne peut détruire, c'est la multitude, c'est le peuple. Il peut tout abaisser, les trônes, les dominations; mais une chose qu'il ne détruit jamais, c'est lui-même, c'est le peuple. Pour que l'homme libre et saint soit fort à l'égard du genre humain, pour qu'il soit maître de lui, il faut donc que l'homme de la grâce et de la vérité soit l'homme peuple, l'homme multiple, l'homme associé, qui meurt au Calvaire sous le poids de sa croix, comme le Christ, les apôtres, les saintes femmes et les autres disciples. Voilà les héritiers, les associés, les membres du Christ, les membres vivants, incorruptibles du même corps, qui est l'Église!

Donc, l'homme libre et saint doit être une multitude, et pour être une multitude, il faut qu'il soit une famille, une association. C'est pourquoi les hommes de la grâce et de la vérité ont été dès l'origine prédestinés à vivre en famille spirituelle. La multitude se décompose en famille naturelle, il faut que l'Église se décompose, à son imitation, en une famille spirituelle; et de même que la famille temporelle se compose de trois éléments nécessaires, indestructibles, la paternité, la fraternité et le patrimoine, il faut aussi qu'il y ait dans la famille spirituelle la paternité, la fraternité, le patrimoine, attendu qu'aucune famille ne peut être constituée que par ce triple élément.

La paternité! qu'est-ce que la paternité? C'est la puissance de tirer de sa substance son semblable. On le fait corporellement, et cela constitue la famille naturelle. Mais comment y aura-t-il une pa-

ternité spirituelle? Il y aura une paternité spirituelle en tirant de la vérité, de la grâce, qui sont en nous, en suscitant des âmes semblables à cette vérité et à cette grâce, des âmes semblables à Jésus-Christ.

Quand Dieu fonda la famille temporelle, vous savez qu'il dit : *L'homme quittera son père, sa mère, et s'attachera à son épouse;* il quittera ce qu'il semble aimer le plus pour quelque chose de plus aimable.

Mais, pour former la famille spirituelle, il a dit : « L'homme quittera son champ; il s'appliquera à secouer ses affections les plus chères; il demeurera sourd à la voix de son père, de sa mère, de ses frères, de ses sœurs; il abandonnera les lieux qui ont abrité son berceau, et il s'attachera à son père spirituel qui est Jésus-Christ. » A l'imitation de saint Jean et de saint François, il quittera son père et sa mère. En vain ses parents étendront les bras pour le retenir aux portes du foyer domestique; le fils de la nature, emporté par le fils du ciel, tendra une dernière fois la main à son père, à sa mère, et, jetant un dernier regard sur la maison paternelle, il disparaîtra du milieu du monde. Mais, à la place de la famille naturelle, il trouvera une famille spirituelle, des frères et des sœurs; il trouvera la sainte paternité, la sainte fraternité; il trouvera enfin un patrimoine.

Le patrimoine! qu'est-ce que le patrimoine? Une portion de bien qui se dissémine et se perd avec la mort des générations. Mais Notre-Seigneur a fondé

pour la famille spirituelle un patrimoine indestructible, inaliénable et sacré. Il y avait autrefois, mes Frères, par tout le monde chrétien, de ces patrimoines sacrés qu'aucune génération ne pouvait emporter avec elle dans la tombe, dont les frères et les sœurs usaient durant leur vie, et qu'ils laissaient intact et souvent augmenté à leurs héritiers, non pas aux héritiers du sang, mais aux héritiers de l'esprit. Ce patrimoine universel, ce patrimoine de la famille spirituelle, il rejaillissait en pluie bienfaisante sur les pauvres de la famille temporelle. Quand celle-ci n'avait pas de pain, elle venait frapper à cette porte, demandant sa part du patrimoine sacré, spirituel, et des millions de pauvres vivaient de ce patrimoine intarissable, inaliénable, appartenant à quiconque voulait quitter la chair et le sang pour se donner à la grâce et à la vérité.

Vous l'avez détruit, vous l'avez emporté dans vos révolutions politiques; et maintenant les pauvres qui sortent de vos familles, cette multitude à qui vous ne pouvez donner et qui tous les jours augmente, gémissent dans le besoin et la misère. On a fait des systèmes pour remplacer les aumônes, ce patrimoine des pauvres; mais vous pouvez aujourd'hui, au milieu des misères publiques, discerner si nos pères, en fondant ce patrimoine spirituel, n'avaient pas été plus heureusement inspirés que vous en le détruisant.

II. — La famille religieuse s'est établie dans des circonstances tout à fait dignes de remarque. L'empire romain était alors en décadence...

Qu'est-ce que la décadence d'un empire? J'ai besoin de vous le dire, pour que vous voyiez comment l'esprit de Dieu a procédé, au milieu de ces vicissitudes des choses humaines, pour la fondation de son œuvre la plus capitale, pour la fondation des familles spirituelles.

Il vient un moment dans une nation où il n'y a plus que deux choses : les affaires et les plaisirs; les affaires pour gagner de l'argent, les plaisirs pour utiliser l'argent; les affaires pour maintenir la vie matérielle, les plaisirs pour déshonorer son âme à l'aide de son corps; et quand il n'y a plus ici-bas qu'affaires et plaisirs, il y a décadence, c'est-à-dire abaissement des intelligences et avilissement des caractères. Les nations livrées au lucre et à la volupté ne demandent plus à leurs maîtres que deux choses nommées par Tacite : *Panem et circenses,* du pain et des spectacles; des affaires qui les nourrissent, des spectacles qui les enivrent. Les quatre éléments qui font la civilisation, à savoir : les lettres, la philosophie, la liberté, la religion, ne sont plus que des choses secondaires. La généralité des citoyens ne les connaît que de nom, et comme ce sont les seules choses qui élèvent l'esprit des hommes au-dessus des spéculations misérables de la matière et des plaisirs, il s'ensuit qu'à mesure qu'elles disparaissent, le peuple ne connaît plus que les deux choses que j'ai dites; il tombe dans la décadence.

Qu'est-ce que la décadence, encore une fois? C'est ce que les historiens ont appelé la chute des em-

pires; mais, par une grâce que Dieu a faite au monde, jamais la décadence n'est universelle, jamais les affaires et les plaisirs ne séduisent tous les hommes. Dans les générations les plus corrompues, dans les générations où l'entendement est le plus abêti par l'esprit du lucre, le plus avili par l'esprit des plaisirs, il s'élève des hommes qui sont saisis d'un inexprimable dégoût, des hommes qui s'en vont, couvrant leur tête de leur manteau et gémissant sur tout ce qui les entoure. Ce sont des philosophes qui vivent dans le cabinet, et qui, unis à deux ou trois d'entre eux, peuvent encore parler des choses divines, comme en parlaient Épictète et Plutarque, et passer leur vie à les méditer, à l'insu de la multitude: ainsi quelques hommes de la république romaine dégénérée conservèrent, au sein des plaisirs et des affaires, au milieu de la décadence presque universelle, malgré les délateurs et à l'insu des espions, leurs consciences pures. Ces hommes d'élite vivent inconnus, mais tôt ou tard l'histoire les signale à l'admiration de la postérité et du genre humain.

Eh bien! au IIIe siècle de l'ère chrétienne, ce ne furent pas des citoyens isolés qui furent saisis de cet inexprimable dégoût. Des multitudes d'hommes, chassés d'un côté par l'esprit de Dieu, et de l'autre bannis de Rome par le spectacle de la corruption, se retirèrent d'abord dans les sables de l'Égypte, dans quelques oasis, puis sur une montagne voisine du Nil. C'est dans ces lieux qu'on apprit que des milliers d'hommes s'étaient faits ce que l'on appelait solitaires, anachorètes, et qu'ils vivaient de pain,

de légumes et de fruits secs, travaillant de leurs mains pour subvenir à leurs besoins, sans s'inquiéter si l'empire romain existait, sans s'occuper des conquêtes des empereurs, des luttes, des champs de bataille où les peuples se précipitaient. Le genre humain ravi leur envoya par l'intermédiaire du grand Constantin des lettres qui furent remises à saint Antoine, fondateur de cette génération de grands hommes; et celui-ci, sans se laisser éblouir de l'honneur que lui faisait le maître du monde, dit à ses disciples : « Ne vous étonnez pas si je reçois une lettre de l'empereur, c'est un homme qui écrit à un autre homme; mais étonnez-vous de ce que Dieu nous a fait connaître sa volonté par écrit, et de ce qu'il nous a parlé par son propre Fils. » Voilà le fondateur des familles spirituelles : rien parmi nous de plus illustre! Qu'à tout jamais, aux époques de décadence, le monde jette les yeux sur la Thébaïde. Salut, montagne sacrée, montagne inexpugnable, qui vis naître et fleurir tant de vertus! Salut! nous ne t'avons pas oubliée, et le genre humain non plus, qu'il soit en décadence ou en progrès. L'histoire redira à tous les siècles qu'il y eut dans ces lieux des solitaires, des saints!

Comme la décadence appelle la barbarie, et que la barbarie, qu'on la nomme comme on voudra, c'est la dégénérescence, l'empire romain, Messieurs, était dégénéré; la barbarie, n'en doutez pas, était aux portes. Les barbares envahirent cet empire par tous les points de son horizon, par l'Orient, par l'Occident, et ces hommes, ignorants des

lois, des arts, des sciences, mais forts de leurs mœurs innocentes, renversèrent ce grand édifice qui était si glorieux.

Alors une seconde génération, une deuxième famille spirituelle se manifesta. Et comme il fallait donner un grand exemple de désintéressement, saint Benoît vint au monde; et comme il s'agissait d'agrandir la famille et de fonder, au sein des campagnes, des abbayes, c'est-à-dire des maisons qui veulent dire prière, il apprit aux barbares la culture des terres, les éléments des lettres, la grâce, la douceur. Peu à peu, en quelques siècles, il y eut des abbayes de vingt lieues en vingt lieues. La société fut formée. Puis vint le siècle des héros, des princes véritablement chrétiens, magnifique ensemble qui eut ses taches, mais aussi et surtout ses gloires.

On a beaucoup ri de la conquête du Saint-Sépulcre; les dégénérés du XVIIIe siècle demandaient aux chevaliers, nos pères, ce qu'ils étaient allés faire à ce tombeau. Ils ne savaient pas que l'idée est tout, qu'elle résiste aux proscriptions et aux tortures, qu'une idée, c'est plus qu'un monde! Quand nous avons découvert les Indes-Orientales, nous avons découvert de la matière, de l'or : aujourd'hui nous en avons à pleines mains; mais en allant au tombeau du Christ pour le délivrer, on allait pour délivrer une idée. Le Christ était ressuscité, il était sorti du tombeau, on y allait pour en tirer l'humanité, pour la rendre à la vie.

L'Occident y allait comme l'ange qui était des-

cendu du ciel pour lever la pierre sépulcrale. C'était l'ange qui vint dire : *Surrexit :* Il est ressuscité, il n'est plus là, il est sorti du tombeau ! Voilà, Messieurs, ce que firent nos pères entraînés par les familles spirituelles de saint Bernard. On était alors en pleine civilisation; mais il y a deux dangers dans la civilisation.

Et d'abord, qu'est-ce que c'est que la civilisation? La civilisation, je l'ai dit, c'est le règne de la philosophie, des lettres, de la liberté, de la religion, de toutes les choses élevées. Or, au XIIIe siècle, la religion, la liberté, les lettres, la philosophie florissaient; par conséquent, nous étions arrivés à un haut degré de civilisation. Ah ! ne dites pas de mal de ces temps héroïques où la foi s'épandait sur le monde. Il est vrai que l'on n'avait pas tracé les chemins de fer; dans ces temps-là, c'était la foi qui allait vite; c'était la philosophie qui traversait le siècle de part en part et en un instant. Les hommes marchaient à pied, mais les idées allaient à cheval; tout était petit par le corps, tout était grand par l'âme, et c'est pourquoi je dis que l'on était en civilisation. Sous le bon roi Louis XII, par exemple, la police était mal faite, on ne *bourrait* personne dans les rues; quand ses gardes repoussaient les gens de la foule, il leur disait : « Ne les éloignez pas, laissez venir à moi le petit peuple. » Il est bien loin de nous, ce temps-là, Messieurs !... Je vous demande pardon d'avoir cité ce petit trait. Mais on nous a faits si petits, qu'on peut dire de petites choses, même dans la chaire de Dieu...

Et quel est le danger de la civilisation? Le danger de la civilisation consiste dans l'abus de la richesse; car la culture de la philosophie, des lettres, de la liberté, produit la richesse. Remarquez-le bien, vous avez produit la matière, jamais le monde n'a eu une quantité de matières plus grande qu'aujourd'hui : c'est que la matière produit la matière, comme le fini produit le fini. Cependant, cela est incontestable, si la vraie civilisation produit la richesse, la richesse a un grand abus, elle peut pervertir le corps et souiller l'âme. La science qui naît de la civilisation a aussi son abus, elle enfante de monstrueuses erreurs. Donc, au XIIIe siècle, il fallait deux choses : une digue à la richesse et une digue à la science. C'est pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ, le père des grandes choses et des grands hommes, des hommes libres et saints, après avoir établi les familles spirituelles dans les campagnes, suscita dans les villes, au moyen âge, contre l'abus des richesses et de la science deux hommes, saint François et saint Dominique : saint François, homme de la pauvreté; saint Dominique, homme de la doctrine.

Saint François fut le chevalier de la pauvreté. Dieu n'alla pas prendre son serviteur dans la classe des pauvres, c'eût été trop simple, mais dans cette classe d'hommes égoïstes et cupides, qui fait un grand cas de la richesse, qui fait son Dieu de l'or. La Providence est ingénieuse; elle étonne toujours dans ses façons d'agir... Écoutez.

Il y avait à Assise, petite ville d'Italie, un riche

marchand qui avait un fils qu'il envoyait pour le commerce en France; on lui donna le nom de François ou Français. Il était jeune encore; la jeunesse, c'est l'âge des grâces et des grandes choses, parce que c'est l'âge où l'on croit, parce qu'à vingt-cinq ans l'âme est généreuse, capable de ces dévouements que les sages nomment extravagances; et quant à moi, par le temps qui court, j'ai été plus intime avec les jeunes gens qu'avec les hommes. François, qui était jeune, fut un jour pris de l'esprit de Dieu : quand il plaît à Dieu de s'emparer d'une âme, il a des moyens que l'on ne saurait dire. Le père de François ne voulait pas que son fils quittât le monde pour se donner tout à Dieu. Cependant, ses efforts restant infructueux, il le força de renoncer à ses biens. Alors le saint, emporté par le zèle, se dépouilla de ses habits en disant à son père avec autant de douceur que de tranquillité : « Jusqu'ici je vous ai appelé mon père sur la terre, j'ai bien raison de dire maintenant : Notre Père qui êtes aux cieux, dans laquelle j'ai mis tout mon trésor et toute mon espérance. »

Dès ce moment, saint François est le père, le héros de la pauvreté. Il ramasse une espèce de tunique, se ceint d'une courroie pour aller consoler tous les déguenillés de l'Ombrie; sans chaussure pour ses pieds, sans voile pour se couvrir la tête, il passe sa vie à courir çà et là, à mortifier sa chair et à s'identifier avec sa bien-aimée pauvreté.

Saint François fonda donc, au XIIIe siècle, cette famille de la pauvreté, cette famille de saints qui a

eu une double bénédiction : la bénédiction de la multitude, qui fait que cet Ordre est encore le plus nombreux de la chrétienté; la bénédiction de la popularité, qui fait que partout où il existe, cet Ordre est aimé du peuple.

Jamais l'Ordre de Saint-François n'a amassé de richesses, et quand on vint visiter en Espagne ses maisons, le fisc ne jugea pas la chose assez importante pour qu'il fallût faire des écritures, afin de constater le peu que les religieux avaient laissé. Mais ils avaient emporté avec eux ce qu'on ne pouvait leur enlever, ils avaient emporté les mille bénédictions de la multitude, de la popularité et de la pauvreté, les trois plus grandes choses de la terre.

Eh bien! Messieurs, nous venons aujourd'hui vous demander de rétablir l'Ordre de la multitude, de la popularité et de la pauvreté, ces trois puissances éternellement debout. La famille de Saint-Dominique s'est rétablie par les soins de notre archevêque. Aujourd'hui sa sollicitude pastorale appelle cet Ordre de la pauvreté qui, au XIIIe siècle, avait été mis à côté de celui de Saint-Dominique, et je suis assisté, pour plaider sa cause, de nos évêques de Nancy et d'Autun. Il convient peut-être à notre temps de rétablir tous les Ordres, et celui-ci en particulier. Pour juger de cette opportunité, permettez-moi de vous dire en passant où nous en sommes.

Où sont ces quatre choses dont je vous parlais tout à l'heure? Qu'en avez-vous fait? Ceux qui les

respectent encore sont disséminés au loin ou silencieux dans leur tristesse. Vous qui vous en passez, votre entendement est abêti.

L'absence de la liberté, Messieurs, c'est l'abaissement des intelligences et l'avilissement des caractères, c'est la domination de toutes les mauvaises passions, et je ne sais vraiment pourquoi on veut créer de nouveaux tyrans, car vous en avez bien assez en vous-mêmes.

Messieurs, vous êtes en décadence, parce que vous êtes dans le siècle des affaires et des plaisirs. Oui, vous êtes des dégénérés, parce que vous vous laissez conduire par des hommes d'affaires qui gagnent l'argent n'importe comment, et par des hommes de plaisirs qui le dépensent n'importe où... Je n'en dis pas davantage.

Vous êtes en barbarie; car, par suite de ce règne des affaires et des plaisirs, vous avez au-dessous de vous toute une classe de la population, ignorante, grossière, méprisable, qui envie vos affaires et vos plaisirs, et qui veut vous en dépouiller pour en jouir à votre place. C'est bien là la barbarie, fille de la décadence; et les barbares finiront par triompher, car ils sont les héritiers légitimes et naturels des dégénérés..., j'en suis bien fâché pour les dégénérés.

Vous êtes en civilisation, parce que vous avez beaucoup d'hommes chrétiens, beaucoup d'hommes de génie, beaucoup de gens qui aiment les lettres, la philosophie, la liberté, la religion, toutes choses inséparables qui se soutiennent l'une par l'autre.

Voilà la civilisation; il ne s'agit que de savoir profiter de ces quatre éléments.

Tous les hommes de bien, de raison, de dévouement qui appartiennent à ce culte de la religion, de la liberté, des lettres et de la philosophie, doivent se mettre à l'œuvre pour travailler contre la décadence, et je suis convaincu que le rétablissement des Ordres religieux, et en particulier de l'Ordre de Saint-François, sera un acte favorable à la civilisation contre la décadence et la barbarie. Songez donc à raffermir la religion pour adoucir et moraliser les masses; n'ayez pas peur d'avoir des moines au milieu de vous. Ils feront le bien mieux que vous, parce qu'ils le feront sans orgueil; ils ne dédaigneront pas la multitude; ils sauront se mêler au peuple, cette indestructible puissance. Et peut-être vous souviendrez-vous en ces temps qu'autrefois il y avait aussi des consuls, des sénateurs, des empereurs, et qu'on détournait avec dégoût les yeux de la Rome des césars pour les porter pleins d'espérance vers la Thébaïde des anachorètes.

Levez-vous, unissez-vous, rappelez dans cette capitale de la France l'Ordre qui est multitude, l'Ordre qui est popularité; dans cette ville où la misère est si grande, rappelez l'Ordre de la pauvreté. En le faisant, vous aurez rendu un grand service au présent et un grand service à l'avenir, un grand et précieux service à notre double patrie, à notre patrie de la terre et à notre patrie du ciel; car, tandis que les puissances terrestres s'élèvent, chancellent et passent, les associations fondées au nom

de Jésus-Christ s'épanouissent impérissables et triomphantes dans le temps et dans l'éternité.

SUR LA GRANDEUR DU CARACTÈRE

COMME DEVOIR DU CHRÉTIEN

Prêché à Saint-Roch, le jeudi 10 février 1853, en faveur des Écoles chrétiennes libres, fondées par Mgr l'Archevêque de Paris.

NOTICE

Le P. Lacordaire comprit bientôt que la révolution du 2 décembre allait lui faire, s'il continuait à résider et à prêcher à Paris, « une situation fausse et dangereuse, qui, en le liant à des hommes et à des choses dont il redoutait la solidarité, compromettrait ou affaiblirait en lui l'intégrité du caractère et l'honneur du chrétien. » Il résolut donc de ne pas reprendre ses *Conférences* pendant le carême de 1852.

Le 24 janvier il quitta Paris, se rendant en Belgique, sous prétexte d'y visiter les couvents de son ordre ; et, pour mieux couvrir sa retraite, plus ou moins prolongée, il demanda commission de visiter ensuite ceux de la Hollande, de l'Angleterre et de l'Irlande. Il expliquait en ces termes avec quelques-uns de ses amis les motifs de ce qu'il appelait « son pèlerinage ou son exil [1] ».

« ... Notre Général souhaitait que mes conférences

[1] A M. Et. Cartier, Tirlemont, 7 février 1852. — La veille de son départ, il avait dit aux Pères : « ... Toujours, dans les circonstances importantes de ma vie, j'ai entendu la voix de la Providence qui me poussait intérieurement et me disait comment je devais agir; j'ai toujours suivi cette impulsion secrète qui m'avertissait à temps, et je m'en suis toujours félicité... »

n'eussent pas lieu ce carême à cause des circonstances politiques où nous sommes, et je me suis rangé moi-même à cet avis. Ma position de représentant et de restaurateur d'un Ordre exigeait dans ma conduite une prudence que je ne devais pas oublier...[1].

« ... Je suis bien touché de l'intérêt que vous avez pris à mon départ; le gouvernement n'y était pour rien. Les raisons en ont été multiples, mais toutes prises du dedans. Je n'ai pas voulu, au milieu du silence universel, exposer ma parole à devenir entre les mains des amis et des ennemis un thème facile à exploiter, et il m'a paru digne et sage de porter le deuil de notre état présent[2]... »

Le Père abrégea son voyage : le 23 mars, il était de retour à Flavigny. A Londres il s'était dérobé de nouveau aux instances du cardinal Wiseman, qui le pressait de prêcher le vendredi saint. Il avait traversé Paris sans voir personne[3]; mais, à la gare, il avait rencontré M. de Montalembert, qui se rendait à la Roche-en-Brenil, par Montbard. « ... C'était, mandait-il le surlendemain à Mme Swetchine, un voyage de huit heures à faire ensemble, et il y avait à peu près dix-huit ans que cela ne nous était arrivé. Je l'ai retrouvé pensant comme moi sur une foule de choses... J'ai eu un véritable bonheur de me retrouver près de lui. »

Le 18 juillet suivant, il se rendit à Toulouse afin d'y prêcher pour la *Translation* du chef de saint Thomas d'Aquin[4].

[1] A M. H. Perreyve, Gand, 26 janvier.

[2] *Correspondance inédite*, Rotterdam, 14 février. — Voir aussi les Lettres à Mme de la Tour du Pin, Gand, 2 février; à Mme de Prailly, 3 février; à Mme Swetchine, 6 mai.

[3] Dans la soirée qu'il passa au couvent, il égaya beaucoup les Pères en leur parlant des mœurs anglaises, dont il ne faisait pas tout à fait autant de cas que d'*une bonne salade à la française.*

[4] Le 18 juillet 1851, il avait été empêché par la maladie de prêcher à Paris la fête patronale de la paroisse Saint-Thomas-

Deux mois après la proclamation de l'Empire, il revint à Paris pour y donner à Saint-Roch, le 10 février 1853, un sermon de charité, vivement sollicité par l'archevêque, en faveur des *écoles chrétiennes libres*. Selon les desseins de Dieu, il devait terminer par ce discours sa brillante carrière apostolique dans la capitale; et la même église, où vingt ans auparavant son premier et timide essai avait fait dire à ses amis : « Ce ne sera jamais un prédicateur, » allait retentir des derniers et des plus mâles accents de son éloquence.

« ... Jamais foule aussi compacte ne s'était pressée au pied de sa chaire. Dès dix heures, la nef et le chœur s'emplissaient. Une heure avant le sermon il n'était plus possible de pénétrer même dans les chapelles les plus reculées... [1]. » C'est que le bruit s'était répandu qu'il se disposait à protester solennellement non moins contre le nouveau régime et ses courtisans que contre le silence et le prosternement universels.

Il choisit comme sujet de son discours : La *Grandeur du caractère*, et, pour tromper à la fois la crainte des uns et l'espérance des autres, il s'élança vers les hauteurs sereines de l'âme, de l'Évangile et de l'histoire. Il sut s'y maintenir jusqu'à la fin sans la moindre défaillance, en évitant l'écueil des allusions et des personnalités, dont il n'eut jamais d'ailleurs le goût, et en laissant à chacun le soin de recueillir, dans ses paroles de lumière et de flamme, la leçon qui lui convenait. Mais l'esprit public était encore dans un tel état de prostration que tous les auditeurs ne cessèrent de trembler pour lui, et que la plupart, en se retirant, le crurent un homme perdu [2].

Voici comment un témoin d'une haute compétence a dépeint la physionomie de l'auditoire, qui était très particulière.

d'Aquin. (Lettres à M. l'abbé Perreyve, 2 août 1851; à Mme de la Tour du Pin, 7 août.)

[1] *Moniteur* du 11 février 1853. *Faits divers.*

[2] Lettre de Mme E. Roger des Genettes, 26 juillet 1884.

« ... Le sermon était annoncé pour une heure, et la grande porte ne fut ouverte qu'à midi, dans la crainte sans doute d'une foule trop compacte. On n'entrait pas davantage par la petite rue Saint-Roch ; mais la consigne n'existait pas pour les sergents de ville, car l'église en était hérissée quand nous pûmes y pénétrer : c'était la garde d'honneur de l'empire. L'émeute était dans l'air et on semblait marcher au combat plutôt qu'au sermon. Il y avait des fronts audacieux, des mines inquiètes et des visages suspects : je suivais surtout ceux-là. J'en avais un pour voisin qui se penchait souvent sur mon calepin, qui échangeait des signes avec un officier et qui me dit en partant avec un mauvais sourire : « Je crois, Madame, que vous n'aurez plus désormais à prendre des notes des discours du Père Lacordaire. » Je l'aurais foudroyé, et mon regard a dû le lui dire; mais j'aurais rougi de lui parler. Je l'ai revu à quelque temps de là au Théâtre Français, dans la loge du ministre de l'intérieur : il était très décoré... »

Cependant, Mgr Sibour, rentré à la sacristie de Saint-Roch, fit l'éloge du sermon du prédicateur devant tout le clergé qui l'avait suivi, et parut mécontent de ne pas rencontrer l'approbation unanime.

Le soir, des jeunes gens s'empressèrent de se rendre aux Carmes pour féliciter l'orateur, tandis que d'autres personnes vinrent lui représenter l'imprudence et le péril d'un tel discours. Le Père leur répondit qu'on ne pourrait bien le juger qu'après l'avoir lu. Le lendemain il fut visité et complimenté de nouveau par l'archevêque, et repartit plein de sérénité pour Flavigny, qu'il avait quitté rempli de courage, et fermement résolu à faire, quoi qu'il pût lui en coûter, un grand acte de chrétien et d'apôtre.

A peine arrivé il dut écrire afin de rassurer ses amis et de rectifier les faux bruits qui circulaient déjà.

« ... L'archevêque de Paris est venu me voir le lendemain de mon discours, et il m'a quitté dans les meil-

leurs termes, quoiqu'on doutât de l'impression qu'il avait éprouvée. Le gouvernement n'a pas bougé non plus [1], et il ne l'eût pu que par un acte de sauvage arbitraire, puisque je n'avais traité qu'une question générale, où chacun pouvait prendre sa part, mais où elle n'était faite à personne. L'auditoire était supérieur à tout ce que je l'ai vu comme nombre et comme sympathie. C'est une grande bataille gagnée et sans blessures... [2]. »

« ... J'ai prêché un sermon de charité à Saint-Roch. La foule était immense. J'avais choisi pour sujet : *la grandeur du caractère comme devoir du chrétien.* Sans faire la part à personne, chacun pouvait se la faire dans ce temps d'abaissement général, et il y a eu, comme vous le pensez bien, des jugements fort divers. Mais mon devoir était accompli, et encore que la chose eût moins bien tourné, je n'en aurais point eu de regrets. Le gouvernement a pris le parti de donner une petite analyse de mon discours dans le *Moniteur,* et d'en faire l'éloge. C'est la première fois, du moins à ma connaissance, que le *Moniteur* a parlé de mes sermons. Me voici maintenant dans la solitude pour tout le reste de l'année, et sans rien préjuger pour l'an prochain. On me presse toujours beaucoup de reprendre mes conférences, particulièrement l'archevêque de Paris. Je lui ai demandé un mois de réflexion pour lui donner une réponse définitive [3]... »

Des journaux belges publièrent de prétendues sténographies de ce discours qui contenaient de vives attaques contre le gouvernement impérial. M. le ministre des cultes écrivit à l'archevêque de Paris pour savoir ce qu'il fallait penser de leur exactitude. Mgr Sibour lui répondit :

[1] « ... Il s'est borné à faire l'éloge de mon discours dans le *Moniteur* (11 février), et je n'ai reçu d'aucune autorité, à ce sujet, d'autre marque de désapprobation. J'ai parlé à Saint-Roch comme je parle depuis vingt ans, voilà tout. (Lettre au R. P. Matthys, recteur du collège de la Paix, à Namur, 15 mars.)

[2] A M. Th. Foisset, Flavigny, 14 février 1853.

[3] A Mme de Prailly, Flavigny, 28 février.

« ... J'ai reçu, avec votre lettre du 12 mars, les extraits de l'*Observateur belge*, renfermant l'exorde prétendu du discours du R. P. Lacordaire...

« Nous n'avons reconnu, ni moi ni mes grands vicaires, dans ces extraits qu'on dit sténographiés, le discours que nous avons entendu... Je n'ai remarqué, comme je vous le disais dans ma précédente lettre, que quelques citations inopportunes et quelques paroles que le Père Lacordaire disait tout simplement, mais dont je voyais bien que l'esprit de parti et la malignité pourraient abuser pour y chercher des allusions qui étaient loin, j'en suis convaincu, de la pensée de l'orateur. Il faut si peu de chose pour changer en épigrammes des paroles inoffensives! C'est ce qu'on a fait pour le discours du Père Lacordaire... »

De son côté, celui-ci écrivit le 15 mars au R. P. Matthys, recteur du collège de la Paix, à Namur, pour désavouer hautement l'extrait du discours de Saint-Roch et la lettre qu'on faisait circuler sous son nom en Belgique. Le lendemain, écrivant au *Spectateur* de Dijon, il ajoutait :

« On a imprimé en Belgique et l'on répand à Paris un extrait du discours que j'ai prononcé à Saint-Roch, le 10 février dernier. Cet extrait, quelle que soit l'intention qui ait excité à le produire, est inexact, exagéré, sans suite, et ne peut donner aucune espèce d'idée de mon discours à ceux qui ne l'ont pas entendu. Je le désavoue, me réservant de publier ce que j'ai dit, quand je le jugerai opportun [1].

« On a aussi édité dans les feuilles belges une lettre que l'on m'attribue au sujet des persécutions que j'aurais essuyées par suite de ce même discours. Cette lettre n'est pas de moi; elle est d'un bout à l'autre un chef-d'œuvre de ridicule. Je n'ai essuyé aucune persécution du gou-

[1] « Le publier maintenant tel quel, avait-il répondu à un Père du couvent de Flavigny, semblerait une bravade; le modifier serait une lâcheté; je ne veux faire ni l'une ni l'autre : dans vingt ans il sera temps. »

vernement à aucune époque. J'ai quitté la France quand il m'a plu, j'y suis revenu quand je l'ai trouvé bon; je prêche quand je le veux, et je me tais quand cela entre dans mes convenances. Je n'ai à me plaindre ni du gouvernement, ni de personne, et ce serait de ma part une injustice de me poser ou de me laisser poser en victime. Je suis un religieux prêchant l'Évangile avec la conviction et l'indépendance qui conviennent à mon état, et ceux qui m'ont lu ou entendu me défendront toujours, je l'espère, d'avoir été en toute ma vie autre chose que cela.

« Vous m'obligerez beaucoup, Monsieur le rédacteur, de publier cette réclamation, et je vous prie d'en agréer d'avance mes remerciements [1]... »

Trois mois après, le P. Lacordaire semblait avoir renoncé définitivement à la publication de ce discours. Il écrivait de Flavigny, le 9 mai 1853, à un ancien magistrat de Bordeaux [2] : « J'ai reçu en voyage votre aimable lettre du 23 avril dernier et regrette de ne pouvoir vous envoyer en échange le discours que vous souhaiteriez connaître. Je ne l'ai pas publié, et il n'est pas destiné à l'impression, pas plus que les discours que je prononce çà et là, selon l'occasion et la nécessité... »

S'il faut s'en rapporter au témoignage de celui que M. l'abbé Ricard [3] a appelé l'ami et le confident des der-

[1] « Je n'ai pas compris votre lettre du 28 avril, écrivait-il encore à M. Albert du Boys (Flavigny, 24 mai 1853). Vous m'y parlez d'un extrait de mon discours de Saint-Roch, que j'ai désavoué, en ayant l'air de le croire véridique, et d'une lettre accompagnant cet extrait que j'ai pareillement désavouée, et que vous semblez croire exacte. Il me semble que mon style et mes procédés vous sont assez connus pour ne pas vous en rapporter à des documents clandestins, surtout lorsque j'ai pris la peine de les déclarer faux et ridicules publiquement : je n'ai donc rien autre chose à vous dire... »

[2] M. Gergerès. — Voir l'*Année dominicaine*, juillet 1884, page 318.

[3] *Le P. Lacordaire*, 2e édition, p. 277. — Lettre au *Figaro*, mai 1882.

nières années de sa vie, il n'existait du discours de Saint-Roch qu'une seule sténographie, que le Père eut soin de brûler de sa main, deux mois avant sa mort[1], en disant : « Le faire imprimer tel que je l'ai dit serait donner lieu de croire que j'ai eu la lâcheté de le modifier; il ne sera pas plus publié qu'il n'a été retouché. »

La pleine vérité est que M. Lequien, sténographe ordinaire des conférences de Notre-Dame, eut soin de sténographier, avec un jeune collaborateur, le discours de Saint-Roch, et qu'il en donna des copies authentiques à M. de Montalembert, au R. P. Captier, etc.

M. le Dr Ozanam publia dans le *Contemporain*, 1er février 1874, une autre sténographie, collationnée sur la copie retrouvée parmi les papiers du martyr de la Commune; celle-ci fut publiée peu après, par nos soins, dans l'*Année dominicaine*, mars 1876.

Nous donnons ici le texte de ce discours, d'après la minute même de la double sténographie dont nous avons parlé. Nous la devons à la bienveillance de M. Lequien, qui fut le sténographe réviseur.

TEXTE STÉNOGRAPHIÉ[2]

Esto vir.
« Sois un homme. »
(III Rois, II, 2.)

MONSEIGNEUR[3], MESSIEURS,

Le vieux roi David, ce soldat qui dans sa jeunesse avait livré tant de batailles heureuses, ce

[1] Avec tous les plans manuscrits de ses *Conférences*.

[2] Voir aussi l'analyse publiée par la *Tribune sacrée*, février 1853; le texte incomplet publié par l'*Enseignement catholique*, et sténographié par M. de Vaudeville.

[3] Mgr Sibour. — Mgr Donnet, cardinal-archevêque de Bordeaux, ne prit place au banc d'œuvre qu'après le commencement du sermon.

prophète qui avait vu de si loin la vie et la mort du Fils de Dieu, ce poète qui avait chanté les combats et les triomphes de l'Église, le roi David était mourant; et, à ce moment suprême où l'homme aime à renfermer dans des paroles dernières ce qu'il y a de plus intime en lui, il fit venir son fils Salomon, l'héritier du trône, et lui dit : *Ego ingredior viam universæ terræ : Voilà que je prends le chemin de toute chair; Confortare et esto vir : Ranime ton courage et sois un homme.*

Certes, mes Frères, dans la bouche d'un tel homme, c'était là un conseil assez difficile à entendre; car, qu'est-ce donc que dire à son fils : Sois un homme! Est-ce que tous les hommes ne sont pas des hommes? Est-ce que dans la bouche d'un croyant comme était David, il y a quelque différence entre un homme et un homme? Sous le rapport de la nature, cela est ainsi; et David, en prononçant ces mots, ne laissait pas sortir de ses lèvres des paroles qui fussent inspirées par un dernier retentissement de l'orgueil humain. Il parlait en sage éclairé de Dieu; il était naturel qu'il dît à son successeur destiné à de si grandes choses : *Esto vir,* sois un homme !

Dans tous les temps, on a distingué entre l'homme et l'homme. Les Romains, nos aïeux, disaient *homo*, l'*homme*, de *humus*, qui veut dire *terre*, quand ils parlaient de l'homme vulgaire; mais quand ils voulaient parler d'un homme véritable, ils gravaient au pied de sa statue quelque chose qui remue encore la postérité, ils y mettaient ce mot

Vir, un homme! c'est-à-dire un homme qui est plus que de la terre, qui a du courage, de l'âme, de la vertu !

Or, mes Frères, qu'est-ce qui fait l'homme dans ce dernier sens? Par quoi peut-on le reconnaître et le définir ?

Ce qui fait l'homme véritable, le *vir,* c'est la grandeur du caractère, et par conséquent, m'étant proposé de vous expliquer ce mot du royal prophète, je pose ces deux questions : 1° En quoi consiste la grandeur du caractère? 2° La grandeur du caractère est-elle un devoir strict et rigoureux du chrétien ?

Vous me demanderez peut-être pourquoi je traite ce sujet dans une occasion où il s'agit de faire appel à votre charité en faveur des écoles fondées dans cette capitale pour les pauvres. Je pourrais vous en dire bien des raisons, mais je ne les dirai pas.

Après tout, puisqu'il s'agit d'écoles où nous nous proposons de former des hommes, il est bon que nous, qui vous recommandons cette œuvre, et que vous, qui vous proposez de la secourir, sachions ce que nous entendons faire en voulant faire des chrétiens, si ce sont des hommes véritables que nous entendons former ou bien si ce sont de ces hommes vulgaires dont on peut abandonner à tout le monde l'éducation, parce que, pour former ces hommes-là, rien n'est si facile : il n'y a qu'à prendre un peu de boue n'importe où, cela devient un homme comme on l'entend ordinairement. Nous nous proposons d'élever des hommes, de faire le *vir,* en faisant des chrétiens, et par conséquent, quelles que soient

les raisons qui sont au dedans de moi, mes deux questions sont utiles, convenables, opportunes : Qu'est-ce que la grandeur du caractère? La grandeur du caractère est-elle un devoir strict et rigoureux du chrétien?

Plaise à Dieu de m'assister dans ce discours et vous aussi, vous pour entendre la vérité et moi pour savoir vous la dire!

I. — La première chose qu'il nous faut faire, chrétiens, c'est de rechercher où est le siège de ce que nous appelons le caractère et la grandeur du caractère.

Ce siège, d'abord, n'est pas dans ce que nous appelons l'esprit, qui est la faculté de connaître. On peut avoir un grand esprit et une âme vulgaire; on peut être une intelligence capable d'illuminer son siècle et une âme capable de le déshonorer. On peut être un grand homme par l'esprit et un misérable par le cœur, et nous n'en voyons dans l'histoire et dans tous les temps, sans en excepter le nôtre, que trop d'exemples mémorables.

Ainsi, laissons là l'esprit comme une chose vile qui n'a rien à faire quand il s'agit de déterminer ce que c'est que la grandeur d'une âme humaine.

Sera-ce le cœur? Le cœur sera-t-il le siège de ce que nous appelons le caractère?

Il est vrai que le cœur est quelque chose de meilleur, de plus profond que l'esprit; car l'esprit ne fait que connaître, le cœur s'attache, et il y a dans tout attachement quelque chose de noble qui peut conduire à tous les héroïsmes.

Cependant, il ne suffit pas d'être capable d'affection pour être par cela même un grand caractère. Trop souvent les affections dégénèrent en passions, et même, lorsque ces passions ne sont pas ignobles, elles peuvent être des faiblesses. C'est ainsi que nous disons généralement, en parlant de beaucoup d'attachements même sérieux, même sincères, que ce sont des faiblesses de cœur. On peut donc aimer, aimer tendrement, aimer ardemment, aimer même légitimement, et n'être encore qu'un homme vulgaire, quoiqu'un homme infiniment préférable à celui qui n'a que de l'esprit.

Mais le cœur n'est pas seulement la faculté d'aimer, il est aussi le siège de notre liberté, il est le centre d'où partent toutes les impulsions qui nous déterminent à vouloir et à agir; et, en ce sens, nous allons trouver là, au plus profond de l'homme, ce qui est la véritable source de sa grandeur, de cette grandeur que nous appelons soit grandeur d'âme, soit grandeur de caractère.

J'ai dit les impulsions, car jamais l'homme n'agit qu'en étant poussé par quelque chose. L'homme est immobile et au repos, quand quelque chose ne le pousse pas à agir, à se déterminer; et ce qui le pousse, ce que nous appelons les motifs de nos actes, ou impulsions, c'est l'action même de Dieu dans le sanctuaire de notre liberté, ou de la propre nature que nous avons reçue en patrimoine de nos aïeux, ou enfin la quantité de vertu que, comme un généreux trésor, nous avons amassée au dedans de nous, et qui, s'unissant à l'action de Dieu et à l'ac-

tion héréditaire de notre nature, fait ce quelque chose qui nous est personnel, qui donne à nos impulsions et par suite à notre vouloir, à nos actes, leur caractère propre. Et quand les impulsions sont grandes, l'homme est grand; quand les impulsions sont petites, l'homme est petit; quand les impulsions sont misérables, l'homme est un misérable.

Le chef d'une horde de barbares étant allé rendre visite à un solitaire fameux que l'on appelait Benoît, fut si ravi de la majesté de ce vieillard et de la beauté de sa parole, qu'il lui dit avec la rudesse de son langage: « Demande-moi ce que tu veux et je te le donnerai! » Le solitaire, avançant avec douceur la main, la posa sur la poitrine du conquérant et lui dit: « De tout votre empire, je ne vous demande que le salut de votre âme. »

Vous avez entendu un grand cœur, et vous n'avez besoin que de cette seule parole pour être assurés qu'au ciel vous retrouverez le solitaire qui l'a prononcée, comme un de ces cœurs héroïques qui traversent l'horizon de l'humanité pour l'illuminer.

Je vous citerais, et dans l'antiquité profane et dans tous les siècles chrétiens, des milliers d'exemples semblables; car, grâces à Dieu, si l'histoire est féconde en infamies, elle est féconde aussi en traits généreux.

Mais en vous citant tous ces traits, je ne ferais que vous émouvoir doucement sans éclairer suffisamment votre esprit et résoudre cette question : Qu'est-ce que la grandeur du caractère? Je viens

d'en citer un exemple, l'exemple d'une généreuse et belle impulsion qui s'est traduite en une admirable parole. Mais qu'est-ce qui fait la grandeur de l'impulsion? Comment le connaître? Pour cela, il faut que nous descendions au fond de cette idée de grandeur, que nous sachions ce qu'elle est, ce qu'elle peut faire.

Dieu seul est grand, comme l'a dit un orateur fameux. C'est en Dieu qu'est le type et l'essence de la grandeur, comme le type et l'essence de toute chose. Et si nous pouvions voir le Dieu très grand, comme l'appelaient nos pères, les anciens, si nous pouvions voir le Dieu très grand, nous aurions une idée de la grandeur sans que j'eusse besoin de vous la définir. Mais si nous ne pouvons pas voir Dieu, il s'est révélé à nous dans ses ouvrages; il a mis dans le monde, quelque part, une chose destinée à nous donner une idée de tout ce qui constitue sa nature ou ses attributs; et, lorsque nous regardons autour de nous l'immensité du spectacle dont nous faisons partie, nous avons la révélation extérieure de la grandeur divine. C'est l'espace qui nous représente la grandeur de Dieu, et c'est pourquoi, quand nous voulons le définir, nous l'appelons parfois une immensité. Dieu a étendu son doigt d'une extrémité à l'autre des choses créées; il a tracé une plaine immense que nous nommons le ciel ou le firmament, et y a jeté, çà et là, des astres qui sont comme des caravansérails, ou plutôt comme des points lumineux qui, par leur distance plus ou moins considérable entre eux, nous révèlent quelle est cette

prodigieuse étendue qui constitue l'espace, et qui est le symbole et la représentation de la grandeur divine.

Or, l'espace lui-même renferme trois éléments que nous appelons la largeur, la hauteur et la longueur. Otez l'un de ces éléments, et la grandeur de Dieu, telle qu'elle nous est révélée dans le monde, disparaît, parce que l'espace s'anéantit. Ainsi, la grandeur, telle que Dieu nous l'a fait connaître dans son ouvrage, consiste en expansion, en expansion plus ou moins indéfinie de largeur, de hauteur et de longueur. Et voilà pourquoi l'Apôtre, se servant de cette même comparaison pour nous indiquer quelle est l'immensité de Dieu, disait aux premiers chrétiens : *Flecto genua ad Patrem Domini nostri Jesu Christi... ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis quæ sit latitudo et longitudo, et sublimitas, et profundum. Je ploie le genou devant Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ; afin que vous puissiez comprendre avec tous les saints quelle est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur divine.*

Ne dédaignons pas de nous servir de ce spectacle des choses créées pour nous élever jusqu'à l'immensité de la majesté et des attributs de Dieu. En me servant de cette comparaison, je ne suis pas autorisé seulement par les principes généraux de la foi qui nous disent que les *cieux racontent la gloire de Dieu*, mais je suis autorisé par les paroles expresses de l'apôtre saint Paul.

Il y a donc dans toute grandeur, lorsque passant

de la nature nous arrivons à notre âme, il y a ce triple élément que nous appelons les dimensions, savoir : la largeur, la hauteur et la longueur; et c'est lorsque nos impulsions renferment ces trois éléments qu'elles sont véritablement grandes.

D'abord la largeur.

Vous le savez, dans notre langage, même le plus vulgaire, nous disons : cet homme a un cœur large, cet homme a une grande largeur de cœur. Et l'Esprit-Saint racontant les opérations de Dieu par Salomon, disait de lui : *Dedit illi... latitudinem cordis, quasi arenam quod est in littore maris. Dieu lui donna une largeur de cœur comme l'étendue du sable qui est au bord des mers.*

Et qu'est-ce que cela, chrétiens, avoir le cœur large? Il faut, pour que vous l'entendiez, vous représenter ce qui se passe en nous, lorsque nous voulons agir, être déterminés par une impulsion. Eh bien! cette impulsion, elle peut être nous-mêmes et seulement nous-mêmes. Nous pouvons dans ce qui nous détermine à agir, ne considérer que nous, que notre poussière, notre orgueil, notre corps, notre âme, notre maison, notre patrimoine, en un mot, ce qui est nous, comme ce Totila dont je parlais tout à l'heure. Cela est étroit, Messieurs, fussions-nous les maîtres du monde, et Notre-Seigneur foulant aux pieds les actions qui ne portent que sur ce premier et étroit mobile, disait : *Quand vous gagneriez tout l'univers, qu'est-ce que vous auriez fait?* Quand toutes les couronnes descendraient sur votre tête, qu'est-ce que vous auriez gagné? Vous

ne seriez pas sortis de vous-mêmes, et, par conséquent, n'ayant de dilatation qu'en vous, comme votre boue et tout votre être n'est qu'un point imperceptible de ce que Dieu a créé, votre impulsion est étroite, misérable; n'embrassant que vous-mêmes, elle est une chose vile et abjecte.

Et aussi saint Paul, s'adressant aux Corinthiens, leur disait : *O Corinthii..., os nostrum patet ad vos; cor nostrum dilatatum est : dilatamini et vos. O Corinthiens, en vous parlant notre cœur se dilate en même temps que notre bouche s'ouvre : ah! dilatez-vous aussi.* Et d'une extrémité à l'autre des saintes Écritures, c'est le même cri s'adressant aux hommes, mortels, étroits et petits : « Dilatez-vous, dilatez-vous, parce que Dieu veut être en vous. »

Ainsi, le premier élément de la grandeur d'âme ou du caractère, c'est la largeur qui embrasse beaucoup, quand elle agit en dehors de soi; c'est ce que nous appelons, dans le langage humain, la générosité. Sans générosité, il n'y eut jamais rien de grand dans le monde, jamais rien de grand dans le caractère.

Ce n'est pas tout. Pour qu'il y ait de la grandeur dans nos actes et dans le cœur d'où ils émanent, il faut qu'il y ait de la hauteur : c'est la seconde dimension de l'espace et la seconde dimension, le second élément de la divinité.

La hauteur! Il ne suffit pas dans ses actes d'embrasser beaucoup hors de soi, il faut avoir un principe qui nous guide dans cette dilatation de nous-mêmes; autrement, même en sortant de nous, en

voulant embrasser beaucoup, nous pourrions errer et produire des actions funestes, et, par conséquent, nous n'aurions pas le véritable caractère de la grandeur. Il faut un principe qui nous dirige, et c'est là qu'est la hauteur ou l'élévation de nos actions, puisque, selon le langage même le plus vulgaire, il y a, disons-nous, des actes élevés. Or, le principe le plus haut est évidemment celui qui se rapproche le plus de Dieu, encore que ce ne soit pas Dieu toujours.

C'est pourquoi un ancien disait :

Os homini sublime dedit cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

« Dieu a donné à l'homme un front sublime, et lui a ordonné de regarder le ciel. »

Non pas simplement le ciel où sont les astres, mais le ciel bien plus profond où sont les principes, le le ciel où résident la justice, le droit, la règle divine de tous les actes que nous pouvons produire; et c'est encore pourquoi la mère des Machabées, parlant comme Ovide, bien avant Ovide, disait à son fils : *Peto, nate, ut aspicias ad cœlum. Je te demande, ô mon enfant, de regarder vers le ciel.*

Et toutes les fois que nous voulons avoir des impulsions grandes, fortes, généreuses, malgré nous, détournant la tête de ce sol abject que nous foulons à nos pieds, nous l'élevons vers le ciel pour y chercher des inspirations sublimes; nous demandons à ce Créateur, dont notre conscience est un resplen-

dissant reflet, non pas ce qui réussira, ce qui nous favorisera dans l'opinion des hommes et dans la faveur des princes, mais ce qui est écrit dans l'âme, parce que ce qui est écrit dans l'âme est écrit en Dieu. Nous regardons le ciel, qui est notre patrie, et nous y puisons la force de mépriser tous les événements, quels qu'ils puissent être, la force d'accomplir, à la face de Dieu, des hommes et de notre conscience, des actes inspirés par le devoir et le bien d'autrui.

Nous regardons ainsi en haut pour agir sur la terre, non seulement avec des vues élevées, mais encore avec des moyens proportionnés; car jamais nous ne devons nous servir de ce qui est petit pour arriver à une grande fin. Et c'est là ce qui déshonore presque toute l'histoire humaine. Ces fameux ministres qui ont dirigé des États, ces conquérants, ces fondateurs, quand nous venons à lire froidement le récit de leurs actes, et à les peser au poids du sanctuaire de la conscience humaine, quelquefois, il est vrai, nous trouvons en eux de grandes idées, nous voyons que ces hommes avaient un but héroïque; mais, lâches dans les moyens après avoir été puissants dans les vues, ils ont déshonoré leur vie en employant des moyens indignes des projets qu'ils avaient conçus. Celui qui, pour arriver à son but, emploie des moyens misérables, celui-là est un misérable[1]... Aussi, l'homme véritablement grand

[1] « Quand l'orateur eut dit ces paroles, la voix vibrante, le bras tendu, le doigt menaçant, l'effet fut immense. Il y eut dans la foule le frémissement du vent dans les forêts; mon voi-

aime mieux périr que de sauver, fût-ce le monde, par un simple mensonge.

Il est écrit par saint Paul : *Non faciamus mala ut veniant bona. Il ne faut pas faire le mal pour que le bien arrive!* Cette maxime est la maxime éternelle de tous les grands hommes qui ont honoré la terre. Ils ont pu périr, ne voulant pas se servir des moyens indignes de leurs conceptions, mais ils ont eu la consolation de dire comme Caton :

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

« La cause des vainqueurs a plu aux dieux, mais Caton a préféré la cause des vaincus. »

Ou bien encore avec les Machabées :

Moriamur omnes in simplicitate nostrâ!

« Mourons tous dans notre simplicité! »

Pour qu'une action émanée de l'âme soit grande, il faut un troisième et dernier élément, car l'homme n'est pas simplement actif. Jusqu'à présent, vous l'avez vu agir; il se dilate et s'élève : il se dilate en embrassant hors de lui beaucoup de choses et d'hommes qui sont l'objet de ses actes; il s'élève en prenant les principes au plus haut point où ils siègent. Mais il y a dans l'âme, chrétiens, une

sin murmura : « C'est trop fort! » Moi, je dis : « C'est superbe! » et beaucoup de gens se regardèrent entre eux.

« Les allusions faites à la guerre d'Espagne, à la captivité du pape furent aussi très soulignées... » (*Témoignage* de Mme Roger des Genettes, *loc. cit.*)

autre faculté que celle d'agir, faculté bien plus divine encore; car vous sentez combien les limites de nos actes sont resserrées. Il ne faut pas une armée pour arrêter, pour saisir ici ma parole; il ne faut qu'un soldat!... Mais Dieu m'a donné pour défendre ma parole et la vérité qui est en elle quelque chose qui peut résister à tous les empires du monde.

Quand Jésus-Christ fut arrêté, quelqu'un de sa suite tira l'épée, et Notre-Seigneur lui dit: Mais malheureux, *est-ce que je ne pourrais pas prier mon Père? Est-ce qu'il ne m'enverrait pas douze légions d'anges pour me défendre? Remets ton épée dans le fourreau;* il ne s'agit plus d'agir, il s'agit de souffrir! Souffrir! c'est la seconde action de l'homme, sa force et sa dignité. Si elles n'étaient que dans l'action, elles seraient bien peu de chose, et vous ne seriez pas ici. Car, si vous avez été fondés par l'action, si ces murs ont été bâtis par les mains puissantes et actives de vos ancêtres, ah! croyez-le, il y a dans leurs fondements plus d'inertie, de passion, de souffrances, qu'il n'y a eu d'initiative, de mouvement et d'activité dans leur construction. Les Apôtres n'ont pas seulement remué le sable et étendu les mains pour bénir vos ancêtres, ils se sont arrêtés immobiles comme le roc; ils ont attendu les empereurs, les bourreaux, et ils ont dit en présentant la tête: Faites! Ce qu'a dit ma parole et mon activité, mon inertie, ma résistance le dira bien autrement fort. Jusqu'à présent, je n'ai fait qu'agir et parler; maintenant je me tais, je souffre

et j'entre dans l'immobilité et la puissance d'un tombeau généreux!

Aussi, le troisième élément de la grandeur humaine, c'est la patience, ce que nous appelons, faisant allusion à la troisième dimension de l'espace et au troisième élément de Dieu, la longanimité, *longus animus*. Car, par une admirable logique, les langues profanes ont exprimé, même sans le savoir, dans les trois mots largeur, hauteur, longueur ou longanimité, les éléments qui constituent la grandeur de nos actes et la grandeur de l'homme. La longanimité ou la patience est donc la troisième condition, le troisième élément de la grandeur du caractère. C'est pourquoi Dieu estime tant l'infortune, cette chose si rare, quoiqu'elle soit si commune : commune, lorsque nous la jugeons comme une autre sans la connaître : rare et précieuse, parce qu'il y a des âmes qui savent ce qu'elle est, qui l'apprécient à sa juste valeur, qui ont entendu les paroles de saint Paul : *Gloriamur in tribulationibus, scientes quod tribulatio patientiam operatur, patientia autem probationem, probatio vero spem, spes autem non confundit. Nous nous glorifions dans les tribulations, sachant que la souffrance engendre la patience, que la patience produit l'épreuve, l'épreuve l'espérance, et que l'espérance ne confond pas*, parce qu'elle est une vertu qui a Dieu pour auteur.

Dieu est derrière l'homme qui souffre pour la justice. Il a dit : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam. Bienheureux ceux qui souffrent*

pour la justice. Il est vrai que quand vous agissez pour la justice, vous avez Dieu avec vous; mais quand vous souffrez pour la justice, vous l'avez dix fois davantage avec vous. Lorsque l'apôtre parle, Dieu est dans sa bouche et dans son cœur. Lorsqu'il meurt sur l'échafaud, Dieu est dans toutes les gouttes de son sang, dont il fait des semences de vertu et d'indépendance pour son Église.

Aussi, mes Frères, l'infortune est ce que nul ne peut se donner ici-bas. Dieu n'accomplit tant d'événements que pour créer çà et là d'illustres infortunes et des hommes qui savent en connaître le prix ; Dieu n'est occupé qu'à nous donner des occasions de pleurer. Il renverse des empires, il en élève d'autres, non pas pour ce que vous pouvez vous imaginer, mais pour qu'il y ait des larmes et qu'y ayant des larmes, il y ait des martyrs, des patients, des hommes qui souffrent, qui développent ce grand caractère de l'adversité, lequel, selon le mot de Bossuet, en fait quelque chose d'achevé... je ne me rappelle pas le passage, mais il est dans votre mémoire; il importe peu, par conséquent, que je ne le cite pas.

Ainsi, une triple dimension constitue la grandeur de nos actes : leur largeur, leur hauteur ou élévation, et leur longanimité ou leur patience.

II. — Mais, mes Frères, sont-ce là vraiment des vertus chrétiennes que je viens de vous dire? Ne sont-ce pas, au contraire, des vertus qui constituent la beauté du monde profane? Si je parlais d'humilité, de chasteté, de charité, je vous parlerais à

coup sûr de vertus chrétiennes. Mais la grandeur du caractère! Est-ce que les Scipion, les Brutus, les Aristide, les Miltiade ne la possédaient pas? N'est-ce pas là ce qui fait le charme des histoires profanes de la Grèce et de Rome? Comment donc viens-je vous dire qu'elle est comme le type et comme le devoir strict du chrétien?

Il est vrai que les païens ont connu la grandeur du caractère. Ils n'ont pas connu l'humilité, la chasteté, la charité : ce sont là des vertus réservées au christianisme; mais ils ont connu la générosité, l'élévation, la patience, et c'est ce qui fait que notre éducation se forme de leurs exemples, en même temps que des exemples des saints. Vos enfants, et nous qui l'avons été autrefois, ce n'est pas seulement pour nous habituer à la littérature antique que nous avons été plongés dans ces merveilleuses études, c'est parce qu'à lire les grands hommes de Plutarque, nous avons trouvé des modèles qui sont comme le vestibule du christianisme. De même que Dieu avait fait le peuple juif pour être dépositaire des oracles divins, il a fait les Grecs et les Romains, nos autres aïeux, pour se tenir à la frontière du royaume chrétien, et avec cette grandeur de caractère qui a tellement brillé en eux, former une sorte d'atrium où, en pénétrant dans notre jeunesse, nous puissions nous préparer, quoique à un degré inférieur, aux vertus d'un ordre surhumain. C'est donc une difficulté pour ma thèse, que la grandeur du caractère soit inhérente au chrétien, puisque les hommes de l'antiquité païenne ont pu s'en faire

une couronne de gloire immortelle; et, dès lors, je dois examiner, en second lieu, pour résoudre cette difficulté, s'il est vrai que la grandeur du caractère soit un devoir strict et rigoureux du chrétien.

Mes Frères, le christianisme n'est pas seulement un code rédigé en articles de loi, comme l'avait été le judaïsme sur le mont Sinaï. Le christianisme nous a été révélé d'une manière vivante dans les exemples et les actions de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quand nous voulons savoir ce qu'est le christianisme, nous ne regardons pas les éclairs et les foudres du Sinaï, nous regardons la figure pacifique de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous regardons le Rédempteur du monde, nous voyons ce qu'il a fait, et nous jugeons par ce qu'il a fait du véritable caractère de notre foi, de nos œuvres et de ce que nous devons être nous-mêmes. *Inspice et fac secundum exemplar...*

Eh bien! Jésus-Christ a-t-il été un grand homme? Jésus-Christ a-t-il offert au monde le spectacle d'un grand caractère? Jésus-Christ a-t-il surpassé, dans les actes que rapporte son Évangile, tous les héros de l'antiquité païenne en générosité, en élévation et en patience?

Il me semble, mes Frères, que poser la question, c'est la résoudre, et que, par conséquent, c'est presque un sacrilège que d'examiner cette question.

Le Christ a été grand! Il n'a pas été grand seulement parce qu'il était Dieu dans l'humanité; je voile un moment sa divinité, je ne considère que l'homme lui-même, et je me demande s'il y a eu

un homme sur la terre qui ait laissé des vestiges plus grands, plus héroïques, plus majestueux que celui-là.

Y a-t-il eu un homme plus généreux?

Jusque-là, ces anciens dont nous parlions tout à l'heure, pour qui avaient-ils agi? Pour qui avaient-ils déployé hors d'eux-mêmes quelques rayons de dévouement, d'expansion, de largeur d'âme? C'était pour leur patrie. Ces Athéniens, ces Romains si vantés, que je louais il y a un instant dans leur mesure, parce qu'après tout, il faut être juste envers tout le monde, ces Romains et ces Grecs avaient-ils jamais conçu une expansion, une largeur, une dilatation au delà du dévouement à leur patrie? Non, c'étaient des citoyens, c'étaient de grands patriotes, expression venue d'eux dont nous nous indignons presque dans nos âges modernes, parce que le patriotisme, quand nous nous servons uniquement de cette parole sans ajouter quelque chose, nous apparaît comme étroit, comme étant au-dessous des vertus qui nous sont demandées par l'Évangile.

Mais Jésus-Christ, même comme homme, et à ne le considérer que sous cette face, c'était bien autre chose que sa petite patrie de la Judée qu'il avait en vue, c'était l'humanité tout entière. Il venait pour sauver le monde, pour donner à tous sa parole, la vérité dont il était dépositaire, qu'il portait en lui par nature en tant qu'il était Dieu. Il venait pour tous sans exception, et si nous pouvions voir son âme sous une figure transparente et

sensible, nous la verrions comme un soleil qui rayonne jusqu'aux extrémités de l'univers, embrassant tous les hommes dans ses désirs, ses élans et ses sacrifices.

Et, en second lieu, qui a été plus élevé? Que regardait-il en voulant nous sauver? Il regardait son Père, il regardait Dieu. Mais il y a bien des choses en Dieu. Que voyait-il en Dieu pour se guider? Était-ce seulement la justice, telle que le Sinaï l'avait définie, telle que les hommes l'avaient comprise? C'était une justice que le monde n'avait pas connue jusqu'à ce jour; et encore, ce n'était là que le premier degré de ce qu'il voulait faire et de l'élévation de vue qu'il apportait dans sa conduite magnanime.

Je suppose qu'en ce temps-là, devant le sénat romain, cette assemblée la plus illustre qui ait été au monde avant le parlement d'Angleterre, qui est une assemblée chrétienne, je suppose que devant le sénat romain, un homme initié aux principes, aux vues du Christ avant qu'il eût paru ou qu'il fût connu, se fût présenté, et qu'obtenant des magistrats de l'empire l'honneur de parler en un lieu aussi mémorable, il leur eût dit :

« Sénateurs et consuls, tous les hommes sont égaux devant Dieu; tous les hommes sont frères; tous les hommes, plébéiens et patriciens, sont d'une seule famille qui a un Dieu pour auteur; tous les hommes sont citoyens de l'humanité; la personne de tout citoyen est inviolable et sacrée; toutes les nations sont sœurs; aucune nation n'a le droit

de commander à une autre nation; les peuples ne sont liés entre eux que par la justice et les traités, jamais par la victoire toute seule. »

Si cet homme eût dit ces choses au sénat romain, il eût dit une justice dont ce peuple, qui a créé le droit humain le plus parfait avant le Christ, n'avait aucune espèce d'idée, qu'il violait tous les jours dans les plus héroïques faits d'armes et de législation.

Eh bien! mes Frères, c'était là ce que regardait Jésus-Christ, c'étaient là les principes de ses actes en paraissant parmi nous; et ce n'était pourtant que la moitié et la petite moitié des vues qui le dirigeaient. Il venait non seulement nous apporter la plus haute, la plus admirable, la plus équitable justice, il venait nous apporter la charité; il venait nous dire non pas : Dieu est juste, ce que les hommes savaient à quelque degré, mais nous dire une parole que les sénats ni les peuples n'avaient jamais entendue.

« *Deus caritas est, Dieu est charité.* Vous vous aimerez les uns les autres; les petits aimeront les grands, malgré cette haine effroyable que le petit porte au grand par le fond même de sa nature corrompue; les grands aimeront les petits, malgré l'orgueil de leur naissance et de leur pitoyable éducation; les rois s'abaisseront vers les pauvres, et les pauvres s'inclineront avec honneur devant leurs rois; vous vous aimerez, et quand on s'aime on ne cherche ni à faire descendre ceux qui sont élevés, ni à fouler aux pieds ceux qui sont abaissés;

vous vous aimerez et vous serez transformés par l'amour. Je viens, non comme autrefois mon Père, pour plonger ce monde dans l'océan des eaux, mais pour le plonger dans l'océan de la charité. »

Voilà le caractère de Jésus-Christ! Et en même temps il ne se servait pas, comme les Romains et autres, de moyens indignes des principes et des vues élevés qui le dirigeaient dans son but, le salut de l'humanité. Il disait, abdiquant toutes les forces de son Père, laissant de côté l'épée et les légions des anges : « Je viens à vous avec la parole et l'onction de mon âme; je vous la donne à vous qui n'êtes que des hommes, afin qu'elle éclaire vos pensées, afin qu'en parlant vous puissiez persuader, et, malgré ce qui pourrait apparaître un jour dans le christianisme, quoique des époques puissent venir où pour réprimer certains écarts de l'erreur il agisse de concert avec les sociétés humaines, tôt ou tard la force disparaîtra, la parole vivante de la charité et de la vérité triomphera, et fera cesser l'humiliation de la vérité devant l'erreur, et de la faiblesse devant la puissance. C'est cela qui convertira le monde, et c'est cela qui l'amènera dans les eaux sanglantes de la vérité chrétienne. »

Voilà le moyen dont Dieu se servait pour nous sauver. C'est toujours la charité qui était le principe et la charité qui était le moyen. Et, par conséquent, c'était au-dessus de tout que Jésus-Christ regardait pour s'inspirer, puisque c'était au-dessus de la justice, au-dessus de tout ce que, jusque-là, les hommes avaient aperçu d'étoiles au firmament.

En troisième lieu, la patience! Qui fut plus patient? Qui a plus souffert? Ne voyez-vous pas qu'en voulant vous montrer la grandeur de Jésus-Christ, je tombe dans des lieux communs? La patience! Regardez le crucifix! Quel est l'homme, le conquérant, le législateur, qui a souffert pour son pays, pour une petite portion d'hommes, ce que Jésus-Christ a souffert pour l'humanité tout entière? Aussi sa patience a dépassé toute patience, et après tout, si les sages de ce monde ont pu souvent nous présenter leurs échafauds, la Croix est apparue par-dessus toutes les morts sanglantes, et toujours au-dessus des souffrances de tout homme et de toute âme, on apercevra, comme disait Bossuet, ce divin pendu dans une ignominie surhumaine, qui par sa patience surpasse toute patience, comme par sa honte il surpasse aussi toute charité.

Donc, générosité dans ses embrassements qui se dilataient pour tous, élévation dans son principe qui était la charité, dans son moyen qui était la même charité, patience au-dessus de tout et véritablement infinie : voilà ce qui a fait de Jésus-Christ ce héros par excellence; voilà ce qui fait que nous ne pouvons plus sans impiété nommer dans ces chaires Brutus, Cassius, Aristide, Miltiade, Cimon, grands hommes dans les écoles, mais non plus dans nos églises; grands hommes sur lesquels nous pouvions dans notre jeunesse faire d'illustres déclamations, mais qui ne peuvent plus apparaître ici que pour abaisser leur poussière devant le modèle de l'héroïsme chrétien.

En face de ce modèle, que devons-nous être en générosité? Quelle est la dilatation qui nous est demandée, sinon que tous nous devons vivre et mourir pour celui qui est mort pour tous? Quel principe regarder sinon la charité? Quel moyen employer sinon la charité? Quand nous n'avons plus d'activité, quand nous sommes trahis par la faiblesse de nos forces, que nous reste-t-il qu'à souffrir; et si Dieu le permet, et si nous le pouvons, qu'à aller jusqu'à la mort, qu'à souffrir, du moins dans ces deux limites du désintéressement et de l'abnégation de nous-mêmes, qui font que si on ne sent pas toujours le chrétien à la mort sanglante, on le sent à la mort volontaire du sacrifice qui illumine ici-bas d'une auréole incomparable la vie de tous les saints?

Voilà ce que nous devons être; voilà comment procède la grandeur du caractère chrétien, et, par conséquent, cette grandeur surpasse désormais toute autre grandeur : c'est ce qui nous a sauvés, et ce qui nous sauve encore.

Qu'est-ce qui a fait que nous avons prévalu? C'est que, tandis qu'autrefois la grandeur d'âme était le privilège de quelques-uns qui étaient les princes de l'humanité, tous ici-bas maintenant, la bonne femme au coin de son feu et l'élève sous la férule de son maître peuvent posséder la grandeur d'âme et affronter le fer des bourreaux. Il y a eu des enfants des écoles qui ont passé sous les chaires des proconsuls, qui, sans savoir ce qu'il fallait dire, savaient braver les faisceaux de la république ro-

maine et défier sa puissance. Ils étaient chrétiens, héritiers des promesses faites par Jésus-Christ à la faiblesse de l'humanité et trempés dans cette générosité toute surhumaine du caractère.

Et dans nos derniers temps, qu'est-ce qui nous a sauvés? Rappelez-vous la fin du XVIIIe siècle; rappelez-vous l'état du christianisme à cette époque mémorable que nous appelons 89. Écoutons un peu cette histoire, puisque c'est la dernière fois que le christianisme fut appelé à montrer un grand caractère et à vaincre par cette grandeur.

Ce XVIIIe siècle, qu'était-ce? C'était la conspiration des princes de la terre et des princes de la pensée contre Jésus-Christ. Autrefois, on n'eût pas dit ce que je vous dis là; on n'eût pas dit : les princes de la terre, les princes de la pensée; on eût craint de profaner la majesté qu'on appelait la seconde majesté. Aujourd'hui, grâce à un demi-siècle de combats, des choses qui eussent été courageuses ne sont plus que des choses vulgaires, qu'on peut dire partout, et ici plus qu'ailleurs. Il y avait donc conspiration des princes de la terre et des princes de la pensée : conspiration des princes de la terre pour diminuer tous les droits de l'Église, pour la dépouiller, la fouler aux pieds; conpiration des princes de la pensée pour la déshonorer partout où ils la rencontraient dans l'histoire ou dans les écrits de ses Pères et de ses Docteurs. Nous n'étions plus qu'une Église riche, avec un diadème, une Église avec les mains pleines d'or, une Église magnifique en apparence, mais une Église souillée, bafouée,

déshonorée, parce qu'elle était dans un état que je ne puis vous dire; nous n'avions pas eu encore occasion de montrer la grandeur du caractère chrétien.

Dieu, voyant qu'il en était temps, lâcha ce que l'Écriture appelle, en parlant du premier déluge, les grandes cataractes. Il y a des cataractes qui versent les eaux; il en est d'autres qui versent du sang. Avant le Christ, c'était la nature qui était victime; depuis le Christ, c'est l'humanité qui est devenue la victime; et quand Dieu veut la punir pour la relever, il n'envoie pas ce que l'Écriture appelle les grandes eaux, il envoie des torrents de sang pour balayer, purifier, surnaturaliser l'humanité régénérée et sauvée par Lui.

L'Église de France était l'une des plus coupables, puisque c'était dans son sein que la conspiration avait eu son siège. L'Église de France abandonna ses biens volontairement quand on les lui demanda; elle alla dans l'exil quand on le voulut; elle offrit sa tête au bourreau quand on l'exigea. Et ainsi, en quelques jours, elle sauvait la foi dans vos pères et dans leur postérité qui est vous-mêmes. Les malheureux qui avaient combattu le christianisme croyaient ne plus trouver qu'un troupeau d'esclaves; ils retrouvèrent les catacombes et ils périrent eux-mêmes devant cette générosité et cette force de patience qu'il plut à Dieu de nous donner.

Le saint-siège avait perdu plus que tout autre, parce qu'il est la tête, et que c'est à la tête que paraissent tous les affronts, comme c'est à la tête

que paraissent les diadèmes. Dieu prit un homme qu'il investit d'une formidable puissance, un homme qu'on appela grand, mais qui n'était pàs assez grand pour ne pas abuser de sa puissance. Il le mit aux prises avec le vieillard du Vatican pendant un certain nombre d'années; et, au plus fort de ses triomphes, ce fut le vieillard qui fut vainqueur. Quand il retourna dans sa capitale après cette terrible lutte, Rome se leva du milieu de ses solitudes, et apparut à la terre étonnée avec toute la majesté de son pape rétabli.

L'Espagne, qui avait conquis les deux Indes et porté si loin l'étendard de la foi depuis Philippe II, la chrétienté d'Espagne, frappée par le despotisme de ce monarque célèbre, n'avait pas pu se relever; elle était couchée par terre comme un arbre qui ne peut plus produire une végétation jeune et forte, mais qu'ombragent encore son antique gloire et sa puissante ramure. Il plut à l'homme dont je parlais tout à l'heure de se l'attribuer en vertu de ce que tous les conquérants appellent le droit de conquête. Quand on lui disait : « Prenez garde d'attaquer cette masse de peuples! » Il répondait : « C'est une nation qui a été faite par des moines, et toutes les nations qui ont été faites par des moines sont des lâches! » Au delà des Pyrénées il trouva ces chrétiens formés par des moines; et ses guerriers qui, des Pyramides jusqu'à la mer Baltique, n'avaient, à leur dire, rencontré que des enfants, ses guerriers confessaient dans un langage militaire et énergique qu'ils étaient plus que des hommes, de vrais géants!

L'Espagne eut l'honneur insigne d'être la première cause de la ruine de cet homme et de la délivrance du monde.

L'Irlande n'avait qu'un nom; par ses douleurs, elle était une gerbe de blé foulée sous le fléau d'une grande puissance. Après trois siècles, elle engendra une âme, une grande âme, la seconde âme de ce siècle après celle de Pie VII. O'Connel parut, et après trente ans d'une admirable guerre d'éloquence et de légalité, il arracha à l'Angleterre, par la force de son magnifique talent et de sa persistance, la plus étonnante de l'histoire, l'émancipation des catholiques dans toutes les possessions du royaume.

La Belgique, réunie aux Pays-Bas protestants, secoua le joug, et se donna une situation politique qui a traversé toutes nos dernières vicissitudes; et, depuis, elle est devenue, malgré sa petitesse, comme un grand peuple par la stabilité de ses institutions et la nature loyale et fidèle de son caractère.

Parlerai-je de la Westphalie, des restes de la Pologne ressuscitant leur honneur, si ce n'est leur nationalité?

Dans ces derniers temps, quand il fallut que ce siècle parût vouloir tout abattre et tout briser après avoir tout relevé, Mgr Affre vint offrir sa poitrine aux balles fratricides et clore cette ère glorieuse de la résurrection de la grandeur du caractère chrétien.

Voilà comment nous nous sommes sauvés de la même façon que nos pères, et toutes les Églises qui n'ont pas su dans l'occasion déployer un grand

caractère, comme l'Angleterre, le Danemark, la Suède, toutes ces Églises ont péri; car il y a incompatibilité entre la possession de la grandeur de l'Évangile et la bassesse du caractère. L'Angleterre, son peuple, ses évêques, ses prêtres, ses nobles, sauf des exceptions, se ruèrent dans la bassesse devant un Henri VIII et devant une Élisabeth, la Suède devant Wasa, le Danemark devant Christian. Et les Églises de tous ces pays ont disparu parce qu'il ne s'est pas trouvé dans leur sein une âme généreuse et puissante, sachant opposer la fermeté et la grandeur chrétiennes à ces envahisseurs des lois du christianisme.

Le christianisme ne vit chez les peuples que quand les peuples sont quelque chose, parce qu'il est lui-même quelque chose, et qu'il n'y a que quelque chose qui puisse conserver quelque chose.

Pour conclure, faisons des chrétiens dans nos écoles, donnons à notre archevêque pour fonder les écoles de ses pauvres; mais avant tout, faisons des chrétiens dans nos propres cœurs. Enfants du Christ, soyez grands comme votre Père; soyez généreux comme la Croix qui vous a portés dans ses bras. Le monde, sans doute, ne vous connaîtra pas; mais quelques âmes souffrantes vous connaîtront, elles apprendront de vous la puissance et la beauté du christianisme. Vous pourrez leur dire comme le roi David à Salomon : *Esto vir, sois un homme!* Et quels que soient le temps où vous viviez et le sol que vous habitiez, vous serez de ceux qui maintiennent ici-bas l'estime de Dieu et l'estime de

l'homme, ces deux grands respects qui se confondent ensemble et qui sauvent le monde.

SUR LA NÉCESSITÉ DE CROIRE AU PAUVRE

ET D'AIMER LE PAUVRE

Prêché à Dijon, dans l'église Saint-Michel, le 3 avril 1853, jour où fut inauguré le conseil provincial de la Société de Saint-Vincent-de-Paul.

NOTICE

Le P. Lacordaire avait écrit de Flavigny à propos de ce sermon de charité : « ... Je désirerais qu'il fût donné à Saint-Michel, paroisse de ma jeunesse où je n'ai jamais prêché... Je ne demande pas mieux que d'assister ensuite à votre réunion générale, quoique probablement très fatigué... Une grâce que je vous demande à mon tour, c'est de veiller à ce qu'on n'imprime pas d'analyse de mon sermon dans le *Spectateur*, et qu'on en rende compte simplement, si on le juge à propos...[1] »

CANEVAS[2]

« *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.*

Dès le commencement, l'Église s'occupa des pauvres, et elle ne cesse de s'en occuper chaque jour, comme d'un de ses soins principaux.— Pauvres de l'âme, pauvres du corps; c'est là toute sa mis-

[1] A M. Th. Foisset, 14 et 26 mars 1853.
[2] Écrit par le P. Lacordaire.

sion. Il semble donc que rien ne doive être plus connu des chrétiens que leurs devoirs envers les pauvres. Cependant, beaucoup les ignorent ou les affaiblissent. — Il faut croire aux pauvres; il faut les aimer.

I. — Croire aux pauvres! — Est-ce donc un mystère que le pauvre? — Oui. — Tout ici-bas a un côté manifeste, qui est l'objet de la science, un autre obscur et invisible, qui est l'objet de la foi.

La raison nous dit deux choses sur le pauvre: *Non ignara mali, miseris succurere disco.* « J'appris du malheur même à servir le malheur. » C'est la compassion. — *Homo sum, nihil humani a me alienum puto.* C'est l'humanité. — Au delà, la raison ne voit rien.

Mais la foi nous dit que le pauvre est une dignité, c'est-à-dire une élévation et une puissance.

Une élévation! La raison le croirait-elle? — Abaissement du pauvre dans la réalité. — Sans instruction ou science du côté de l'esprit, — sans propriété ou subsistance du côté du corps, — par conquent, à la merci de tous, esclave de tous par son ignorance et ses besoins. Souvent même perdant, dans son travail, par l'infirmité, ou, parce que le travail manque, la seule force qui lui reste ici-bas.— Est-ce là sérieusement une élévation? — Cependant c'en est une aux yeux de la foi.

Qu'est-ce que l'élévation? La montagne est élevée par rapport à la plaine, le ciel par rapport à la terre; entre les hommes, le roi est élevé au-dessus de tous; la royauté est le comble de l'élévation humaine.

— Or, le pauvre est roi. — Il est roi de l'ordre spirituel, par une participation spéciale de la royauté de Jésus-Christ. — Car Jésus-Christ est roi.

Ecce Rex tuus venit. — Omnis potestas data est mihi in cœlo et in terra. — Tu dicis quia rex sum ego. — Rex regum et Dominus dominantium. — Développement de ces textes.

Jésus-Christ étant donc roi, le chrétien participe à sa royauté par consanguinité et par héritage, mais le pauvre le premier et avant tous, parce que la royauté du Christ a été une royauté de pauvre : *Ecce rex tuus venit pauper. — Nonne elegit Deus pauperes hujus mundi divites fidei et hæredes regni. — Infirma mundi et contemptibilia elegit Deus, ut confundat fortia.* — C'est pourquoi le pauvre est inséparable du prêtre et du temple, et tous trois ensemble, le pauvre dans le vestibule, le prêtre au sanctuaire, le peuple entre les deux dans le temple, représentent toute la religion. — Le peuple passe par le pauvre à la porte du temple, pour arriver au prêtre qui est un autre pauvre, et le prêtre lui donne pour nourriture le pauvre de l'autel, qui est Jésus-Christ.

Le pauvre, qui est une élévation, est aussi une puissance. — Cette puissance nous est révélée par celle de l'aumône, qui est cependant ce qu'on peut faire de moins pour les pauvres. — *Eleemosyna ab omni peccato liberat. — Eleemosyna a morte liberat. — Eleemosyna resistit peccatis. — Conclude eleemosynas in sinu tuo, et ipsa exorabit pro te ab omni malo. — Verumtamen date eleemosynam, et ecce*

omnia munda sunt vobis. — L'aumône, hommage rendu à la royauté du pauvre, est, selon ces termes, le plus puissant des sacrements. Tous les autres supposent la foi, celui-ci la précède et y conduit, et il semble qu'elle purifie jusque dans le crime.

Le pauvre est donc la grande élévation et la grande puissance de l'ordre spirituel, il est roi. — Le croyez-vous? L'avez-vous jamais cru? — Quand on conduisit Jésus-Christ à Pilate, Pilate lui dit : *Ergo rex es tu?* — Tous les jours Jésus-Christ est conduit devant vous dans la personne du pauvre, et vous lui dites comme Pilate avec l'effroi du doute : *Ergo rex es tu?* Et Jésus-Christ vous répond : *Tu dicis quia rex sum ego.* « Vous dites que je suis roi, mais vous ne le croyez pas. » — Et pourtant il y faut croire pour être sauvé! Que dis-je, il y faut croire? il faut l'aimer.

II. — Aimer le pauvre! — L'amour, tel que la nature nous l'enseigne, est une passion qui naît de la beauté. — Dès que nous voyons le beau dans la chair, dans le marbre, dans le style, nous nous précipitons après et nous ressentons en nous une sorte de servitude enflammée; c'est l'amour. — Mais le pauvre est juste l'opposé du beau dans sa chair, ses yeux, ses lèvres, ses mains, ses pieds, ses vêtements, son être tout entier. — La nudité de l'homme, si affreuse de séduction, est en lui repoussante et abjecte; il révolte tous les sens, au lieu de les appeler. — Et cependant il faut l'aimer! Il faut l'aimer non pas en paroles : *Non diligamus verbo.* — Et de fait, il est aimé. Il est aimé par des

âmes qui font pour lui ce qu'on n'a pas fait pour les rois les plus idolâtrés et pour la beauté la plus séductrice. Ah! c'est que l'amour n'est pas seulement une passion, il est aussi une vertu, et la plus forte de toutes. Le chrétien véritable découvre dans le pauvre la beauté divine et humaine de Jésus-Christ, il tombe à ses pieds comme Madeleine, ou dort sur son sein comme saint Jean. — Tel est le secret de l'amour du pauvre. — Vous le savez, ô vous qui lui consacrez votre vie! — Vous le savez aussi, vous qui ne lui donnez qu'une part de vos heures. Mais tout en le sachant, on ne le sait jamais assez. — Laissez-moi donc vous définir l'amour pour que vous appreniez davantage encore en quoi consiste ce grand acte d'aimer les pauvres.

Aimer, c'est d'abord vouloir du bien. Puissance infinie de ce premier acte. — L'homme y est, pour ainsi dire, égal à Dieu; car tout le bien que Dieu peut vouloir à une créature, l'homme peut aussi le lui vouloir. — Là, aucune substance préalable n'est nécessaire à l'action. — L'homme veut, et il crée en lui l'amour en voulant le bien.

Secondement, aimer, c'est dire du bien de ce que l'on aime. — Excellence de cette chose : dire du bien. — Combien nous sommes sensibles au bien que l'on dit de nous. C'est le dire du bien qui crée la gloire, cette chose si nécessaire à toute âme, parce que toute âme a été prédestinée à une gloire éternelle. Or, le pauvre est celui qui est le plus éloigné de la gloire ici-bas. Il faut donc lui en faire une. C'est une grande institution sociale que la

gloire de la pauvreté. La gloire étant le bien le plus élevé de l'homme, toute société va là où elle met sa gloire. — Chez les Grecs à l'éloquence, — chez les Romains à la simplicité de la vertu militaire, — au moyen âge à la chevalerie, — plus tard à l'honneur, — aujourd'hui à l'argent. Or, l'Église est une société; elle devait donc avoir aussi sa gloire, et elle l'a mise dans la pauvreté. — Elle y pousse tous les hommes et le plus qu'elle peut, comme au trône de la royauté surnaturelle. Religieux, prêtres, évêques, souverains Pontifes, âmes généreuses dans tous les âges et dans tous les rangs, la pauvreté volontaire est le vêtement dont elles se couvrent pour mériter cette louange et cette béatitude : *Beati pauperes spiritu.* — Et en même temps que l'Église s'élève à l'éternité par cette gloire sublime, elle verse dans les nations un levain précieux de salut, même temporel. — Car la pauvreté, qui est une vertu surnaturelle, est, d'une autre part, une misère de l'homme naturel, misère qu'il lui faut accepter plus ou moins sous peine de voir crouler l'ordre humain. Or l'Église, en faisant de la pauvreté une gloire, y convie le monde et le préserve ainsi de la fureur agraire, qui est, dans les sociétés humaines, le râle de l'agonie.

Enfin, aimer, c'est autre chose encore. — Quoi ! direz-vous, donner son bien, faire l'aumône? Oh ! non ! quelque chose de mieux ! Il y eut un jour où pour la première fois l'Église rencontra les pauvres. Écoutez ce qui se passa.

Saint Pierre et saint Jean entraient ensemble au

temple de Jérusalem par la porte qu'on appelait la *belle porte*.... Un paralytique leur demande l'aumône. Saint Pierre lui dit : *Respice in nos.* — Et il ajouta : « Je n'ai ni or, ni argent, mais ce que j'ai je te le donne; au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche! » — Avoir de l'or et de l'argent, ce peut être impossible; heureusement il y a un métal plus précieux. Je n'ai ni or ni argent, mais j'ai des yeux, et je te regarde; des lèvres, et je te parle; des pieds, et je viens au-devant de toi; des mains, et je te touche; j'ai une âme et un corps pour te servir, et je te sers. Le service, le service gratuit, voilà la grande aumône, et l'aumône toujours possible. — C'est par le service que l'homme est quelque chose, et c'est par le service des pauvres que le chrétien consomme en lui l'œuvre ineffable de cette ineffable vertu qui est l'amour.

O mon Dieu! ce n'est pas la chair et le sang qui nous ont révélé ces choses, c'est votre parole et votre exemple. — De cet être abject, qui était le pauvre, vous avez fait une élévation et une puissance. Assis le premier sur ce trône, vous nous y avez conviés, et une grande foule vous a suivi. On a cru au pauvre; on l'a connu et servi; on a baisé ses pieds par enivrement des vôtres; les mains de l'homme sont devenues vénérées et bénies, non plus seulement en répandant, mais en travaillant, non plus seulement en donnant de l'or, mais en touchant la chair du pauvre, etc. »

ANALYSE[1]

Beatus qui intelligit, etc.
« Heureux celui qui a l'intelligence du pauvre. »

MONSEIGNEUR[1], MESSIEURS,

Heureux celui qui sait comprendre cette dignité du pauvre dans l'Église de Jésus-Christ, si admirablement décrite par Bossuet. Dieu lui a révélé le secret de son cœur. « Il ne suffit pas, disait ce grand évêque, votre illustre compatriote, il ne suffit pas d'ouvrir sur les pauvres les yeux de la chair, il faut les considérer par les yeux de l'intelligence. *Beatus qui intelligit.* Ceux qui ne les regardent que des

[1] Rédigée et publiée par Mlle Marie de Saint-Juan, dans les *Annales Franc-Comtoises*, septembre 1864; reproduite par M. Villard, *Lettres du P. Lacordaire à sa famille et à ses amis, Appendice XXXVII.* — Voir aussi le *Spectateur de Dijon*, 5 avril 1853.

Le P. Lacordaire avait écrit de Paris, le 9 mai 1854, à Mlle M. de Saint-Juan : « M. Raymond de Villeneuve m'a communiqué le *souvenir* de mon discours de Saint-Michel, en 1853. Je n'ai pas voulu le lire, de peur d'être séduit et contraint, malgré moi, de céder à un désir auquel, en toutes circonstances, je me suis toujours refusé. C'est peut-être superstition ou orgueil, mais je me sens une répugnance invincible à reconnaître pour mien ce qui n'est pas directement émané de ma plume, si habile et si brillante que soit celle qui veut exprimer ma pensée. Je vous prie donc d'être assez bonne pour me pardonner cette faiblesse, que j'expierai probablement dans l'autre monde, et d'autant plus que c'est vous qui aurez voulu revêtir mes idées d'un mérite que j'aurais dû saluer avec reconnaissance. »

[1] Mgr Rivet, évêque de Dijon.

yeux corporels n'y voient rien que de bas, et ils les méprisent. Ceux qui ouvrent sur eux l'œil intérieur de l'intelligence guidée par la foi, remarquent en eux Jésus-Christ : ils y voient des images de sa pauvreté, les citoyens de son royaume, les véritables enfants de son Église, les premiers membres de son corps mystique. C'est là ce qui les porte à les assister. Encore n'est-ce pas assez de les secourir dans leurs besoins; tel assiste le pauvre qui n'a pas l'intelligence du pauvre. »

Il semble inutile de rappeler le langage de ce Père de l'Église à vous, Messieurs, membres zélés de cette Société de Saint-Vincent-de-Paul, que notre patrie et notre siècle ont eu la gloire de voir naître, et qui s'est répandue avec une si merveilleuse rapidité au delà de nos frontières, comme elle se répandra au delà de notre âge. *Vous avez l'intelligence du pauvre.* Cependant il est des hommes qui se croient chrétiens, depuis vingt ans, cinquante ans peut-être, et qui ne savent pas ce que c'est que le pauvre de Jésus-Christ; j'espère le leur apprendre : je voudrais élargir devant eux l'horizon de la charité. Je demande cette grâce à celui *qui est venu annoncer l'Évangile aux pauvres.*

C'est le christianisme qui a inauguré dans le monde le soin du pauvre. Dès l'origine le pauvre a été le bien-aimé de l'Église. Quand les premiers chrétiens apportaient volontairement aux Apôtres les biens dont ils demeuraient les légitimes possesseurs, il en était fait trois parts : l'une pour le prêtre, l'autre pour le culte, la troisième pour le pauvre, qui depuis

ne fut jamais oublié. Jésus-Christ a voulu que son Église fût pauvre, ainsi qu'il l'avait été lui-même; il ne lui a point fait de patrimoine sur la terre. Pendant trois cents ans, elle a vécu dans des trous, appelés catacombes, comme pour témoigner devant tous les âges qu'elle était née et avait grandi dans la pauvreté. Les richesses ne lui sont venues plus tard qu'à titre d'aumônes; elle sait qu'elle ne doit en user que pour ses besoins, et que le surplus ne lui appartient pas. Aujourd'hui, le traitement qu'elle reçoit parmi nous en est encore un débris; c'est une indemnité pour les biens qui lui ont été ravis dans des jours exécrés, et qui ne lui avaient été donnés que par l'aumône.

Mes Frères, *vous avez l'intelligence du pauvre,* vous n'êtes pas venus vous presser autour de cette chaire, attirés par une vaine curiosité; vous y êtes accourus pour réchauffer la charité dans vos cœurs; vous attendez de moi une parole d'apôtre, la voici : Il faut croire au pauvre; il faut aimer le pauvre.

I. — Le pauvre est un mystère dans l'Église, un mystère presque aussi incompréhensible que le mystère de la sainte Trinité, et que nous devons croire, comme tous les autres mystères de notre religion, d'après la révélation divine. La raison n'y comprend rien; elle pensera tout au plus que le pauvre est, par nature, notre égal devant le Créateur, elle ira peut-être jusqu'à la compassion pour sa misère et dira avec un ancien poète :

Et, malheureux, j'appris à plaindre le malheur.

Ou avec un autre poète plus profond :

Rien de ce qui regarde l'homme ne peut m'être étranger.

Mais croire à la dignité du pauvre, c'est impossible, la raison seule ne l'admettra jamais. Toute dignité suppose un assemblage d'élévation et de puissance. Comment imaginer rien de pareil dans le pauvre? Voilà le langage de la logique ; écoutons maintenant celui de la foi.

Messieurs, quand vous marchez sur la surface de terre parfaitement unie qu'on appelle une plaine et que vous apercevez à l'horizon une colline, vous dites : voilà une élévation; et si, après avoir franchi la colline, vous gravissez une haute montagne et que de son sommet vous plongiez vos regards dans la plaine, vous verrez que toute éminence a disparu ou plutôt s'est confondue dans l'uniformité du sol. Dans le monde, nous avons établi pour le gouvernement de nos affaires une position élevée et exceptionnelle : la royauté. C'est le pouvoir de tous résumé en un seul, c'est ce qu'il y a de plus haut parmi les hommes..., et ce n'est pas même une colline devant le pauvre !

Plus les fonctions sociales se rapprochent du trône, plus elles sont réputées glorieuses; plus elles s'en éloignent, plus elles semblent obscures. Eh bien! Messieurs, il y a dans l'Église un Roi au-dessus de tous les rois, une Majesté au-dessus de toutes les majestés : c'est le souverain Seigneur du ciel et de la terre, le Dominateur des dominateurs, Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui, en parlant

de sa personne adorable dans les occasions les plus solennelles de l'Évangile, a dit : *Je suis roi : c'est pour régner que je suis né!* C'est lui dont les prophètes ont célébré la royauté dans des termes si grandioses. C'est lui dont l'ange annonçait à Marie la mystérieuse incarnation, avec cette magnifique promesse : *Dieu lui donnera le trône de David son père, et son règne n'aura pas de fin.* C'est de lui que le sublime saint Paul a écrit : *Il a reçu un nom au-dessus de tous les noms, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers.* Et cependant, quand son prophète chante au-devant de ses pas, précédant son royal cortège à travers les siècles : *Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur*, il se hâte d'ajouter : IL EST PAUVRE! il est monté sur *le fils de l'ânesse.* Quels sont les hommes qu'il choisira pour les faire asseoir sur les degrés de son trône? Qui d'entre nous approchera le plus près de sa personne? Qui occupera les premières places du royaume? Ce sont les pauvres! Bossuet nous les montre, dans l'éloquence de sa foi; il les aperçoit recouverts de la pourpre du Calvaire, ornés de la tunique sans couture, symbole d'une charité que rien ne peut amoindrir; il voit le sang divin ruisseler sur leurs têtes en diadème de pierres précieuses, et il nous dit : Voilà les héritiers des promesses, les distributeurs des grâces de Jésus-Christ.

Quant à la seconde condition de la dignité, que j'ai dit être la puissance, notre raison ne la trouvera pas davantage dans le pauvre. Quelle puis-

sance découvrirait-elle dans un homme qui n'a rien à lui, rien pour lui, qui ne possède pas même le grain de poussière où se pose l'empreinte de son pied? Je sais qu'on l'a vu, à l'heure des calamités révolutionnaires, sortir de dessous terre, inconnu et hagard, envahir les places publiques de ses hordes menaçantes, en répandant la terreur sur son passage. Mais est-il possible d'appeler puissance cette fermentation maladive de l'émeute? Le pauvre n'agit pas même alors d'après sa propre force, il reçoit l'impulsion d'autrui, il devient une machine de guerre dans une main ambitieuse. Bientôt les flots de ce torrent fangeux s'écoulent sans avoir rien fécondé, et le pauvre n'est jamais retombé plus bas, il n'est jamais plus misérable, plus oublié, plus méprisé qu'au lendemain de cet accès de fièvre furieuse. Un seul cœur l'aime encore, c'est celui de son Dieu et de son Église.

Messieurs, lorsque le Tout-Puissant a voulu fonder la puissance du pauvre, voici comment il s'y est pris. Il passait, en faisant le bien, sur les rivages des lacs de Galilée, quand il aperçut des pêcheurs sur de frêles embarcations, et il leur dit : *Suivez-moi,* cessez de jeter vos filets aux paisibles habitants de l'onde (non, il ne se servait pas de cette prose triomphale... c'est moi qui ose orner son style...), il leur dit simplement : *Vous étiez pêcheurs de poissons, je vous ferai pêcheurs d'hommes!* Et ces pêcheurs, ces pauvres, ont conquis le monde à Jésus-Christ : il est vrai qu'il les avait inondés des flammes du Saint-Esprit et que leurs lèvres portaient

cette parole inspirée dont l'humanité jusqu'alors ignorait la puissance.

Le pauvre est un sacrement comme il est un mystère; il est un sacrement intermédiaire qui n'exige de nous aucune préparation, mais qui nous communique la grâce et nous dispose à recevoir le fruit des sacrements proprement dits. Voilà la grande, la magnifique puissance des pauvres. Ils habitent le vestibule du palais de Dieu; nul ne peut voir le maître sans avoir vu les serviteurs; depuis dix-huit siècles on essaye en vain de les chasser des portes de nos églises : ils y reviendront toujours, ils sont là pour nous instruire, ils ont dans leurs mains la clef qui ouvre le sanctuaire. Si quelqu'un pouvait être assuré mathématiquement de son salut, ce serait le chrétien charitable pour qui s'élève chaque jour la prière du pauvre.

Vous connaissez un homme qui occupe avec honneur un poste important, qui jouit depuis de longues années de la considération qu'il s'est acquise parmi ses concitoyens; toutes les qualités sont en lui, toutes, excepté la foi..., il résiste avec obstination, sur ce point unique, aux prières de sa femme et de ses amis. Reviendra-t-il un jour?... Demandez si les pauvres parlent de lui. Si on vous répond que sa main leur est connue, soyez pleins d'espérance; ils l'introduiront dans les tabernacles éternels, et tandis qu'il soutient la vie de leur corps par ses aumônes, eux, les plus puissants, lui obtiendront la vie de l'âme.

Mes Frères, croyons au pauvre, ayons confiance

au pauvre, ne passons jamais auprès de lui sans nous en faire un ami. Saint Ferdinand disait : J'aimerais mieux avoir à combattre une armée que la malédiction d'une vieille femme. Mais j'anticipe sur ma seconde proposition : il faut aimer le pauvre.

II. — Messieurs, je ne me servirai pas du mot *charité*, plus profond et plus pur que celui d'amour. Ce divin mot de charité a été malheureusement affaibli par l'irréligion dans le langage humain; j'emploierai donc à dessein le mot d'amour pour vous dire qu'il faut aimer le pauvre.

L'amour, ce sentiment si doux, si fort, si passionné, qui nous pénètre jusqu'aux entrailles, je ne vois rien dans le pauvre qui puisse l'éveiller en nous. La beauté morale et la beauté physique lui sont presque toujours également refusées; la jeunesse même, ce charme attaché aux premières années de la vie, n'existe pas chez lui. Vous ne rencontrerez parmi les pauvres ni un jeune homme ni une jeune fille, mais des êtres chétifs, défigurés par la douleur et la misère. Leurs traits, en se développant, se sont contractés et ont pris une forme grossière; leurs visages sont sillonnés et recouverts d'une couche de terre détrempée de larmes, qui leur a donné une teinte sombre et repoussante que je ne puis nommer dans un discours élevé. Mais Jésus-Christ a dit une courte parole qui leur assure l'amour de toutes les générations chrétiennes. La parole qui a créé le monde a créé l'amour du pauvre et les a tous deux arrachés au néant. Écoutez bien

ce code immortel de l'amour : *Ce que vous ferez au moindre des miens, c'est à moi que vous l'aurez fait.* C'est donc Jésus-Christ que nous aimons, caché sous le sacrement du pauvre, Jésus-Christ que nous ne pouvons atteindre dans sa gloire, et qui se livre ainsi à nos embrassements et à notre tendresse.

O vous tous qui vous croyez aimés, vous n'êtes point aimés comme les pauvres de Jésus-Christ! Cependant, vous dites avec un orgueil bien légitime : Voilà dix ans que mon mari m'aime, vingt ans que mon père et ma mère m'entourent d'un incessant amour. Et s'il est dans cet auditoire un homme assez heureux pour s'écrier : Oui, je suis aimé! je lui répondrai : Mon frère, il en est de plus aimés que vous : ce sont les pauvres de Jésus-Christ. Jamais, dans les emportements de la passion, vous n'avez reçu des caresses comparables à celles que Madeleine prodiguait aux pieds du Sauveur! Les pieds sont un membre réservé à l'amour divin. Et cependant, les saints, les rois et les reines se sont jetés aux pieds des pauvres, ils les ont baisés dans le délire de leur tendresse : l'amour humain ne va pas jusque-là. Il existe encore parmi nous des âmes choisies qui connaissent ces extases de l'amour du pauvre; respectons leurs saintes délices, si nous ne pouvons ni les comprendre ni les imiter.

Le premier effet de l'amour, c'est de vouloir du bien à ce qu'on aime ; ce désir supplée à notre impuissance, il est le seul sentiment qui nous égale

à Dieu, non par l'intensité de la volonté, mais par la quantité des biens que nous souhaitons à la personne aimée. Nous lui voulons tout le bien que Dieu peut lui faire; il n'y a pas de bornes à notre ambition pour elle, c'est l'infini. Un poète a dit :

La bonté vit au fond de toutes nos vertus.

C'est Jésus-Christ qui a apporté sur la terre cette divine bienveillance, et il en a laissé le parfum à tout ce qu'il a touché. Comparez vos mœurs et vos idées actuelles à celles de l'antiquité, et vous verrez à quel point la bienveillance du Christ a pénétré profondément les sociétés modernes. Si les barbares fondaient encore une fois sur l'Europe, l'élément sauvage ne saurait résister longtemps à l'action du principe chrétien. Vous l'avez déjà pu remarquer : quand l'erreur veut essayer d'étendre ses doctrines parmi nous, il faut, avant toutes choses, qu'elle recouvre son visage du masque de cette bienveillance universelle léguée au monde par Jésus-Christ.

Un jour, à Alexandrie en Piémont, un homme vint à moi, me prit les mains et me dit : Père Lacordaire, je vous veux du bien! Messieurs, je ne connais pas cet homme, je ne sais pas son nom, j'ignore ce qu'il est ou ce qu'il n'est pas; et cependant son souvenir est gravé dans mon cœur; je l'emporte partout avec moi.

Le premier effet de l'amour envers le pauvre est donc de lui vouloir du bien. Vous n'avez aucun

prétexte pour vous en dispenser; c'est d'autant plus facile que cela ne coûte rien...

Le second effet de l'amour consiste à dire du bien de ce qu'on aime. Rien ne nous charme comme de savoir que quelqu'un fait notre éloge. Tout le monde a besoin de gloire, le pauvre comme les autres, et chacun, dans sa petite sphère, peut contribuer à la réputation d'autrui : la louange qui sort de notre bouche est l'une des cent voix que les anciens prêtaient à la renommée. Oui, la gloire est nécessaire à la vie des individus, comme à la vie des nations : le point important, c'est de bien placer sa gloire. Dans sa direction, bonne ou mauvaise, vous trouverez le secret de la grandeur ou de l'abaissement. A ce propos, Messieurs, permettez-moi une digression. Voyons où les peuples les plus illustres ont placé leur gloire.

La gloire d'Athènes, c'était l'éloquence; ce furent ses chaînes d'or qui conduisirent les Grecs à ce haut degré de civilisation que la postérité admirera, tant que les lettres et les arts auront un culte sur la terre. Le jeune homme à peine sorti de l'enfance, en se promenant devant les rostres de la tribune, rêvait déjà les jours où ses lèvres seraient assez fortes pour retenir captive à ses pieds l'élite de ses concitoyens.

A Rome, la gloire consistait dans la simplicité et le courage austère du soldat, fier de n'avoir besoin de rien et de porter partout avec lui toute sa fortune dans ses armes. Bientôt de ce mâle caractère sortit la république romaine, dont la force invincible soumit l'univers.

La gloire du moyen âge fut la chevalerie : la fidélité à Dieu, le respect des femmes, la protection des faibles, l'esclavage de la parole donnée, la loyauté partout et toujours jointe à la valeur personnelle d'un héros, voilà ce qui a fait du chevalier le plus beau type de l'homme.

Au XVIIe siècle, sous le règne de Louis XIV, ce grand roi dont le nom enveloppa son temps et sa patrie, la gloire de la France, c'était l'honneur ! reste auguste de la chevalerie, communiqué, ainsi qu'un germe vital, à toute la nation française. L'épée du capitaine combattait pour l'honneur, le poète chantait l'honneur; l'artisan, dans son échoppe, croyait qu'il était de son honneur de ne pas échanger une marchandise détériorée contre la pièce de monnaie du passant. Il avait reçu la probité en héritage de son père, il tenait à la transmettre comme un trésor à ses enfants. C'était l'honneur de sa famille, et vous ajouterez avec moi, c'était l'honneur de son pays.

Messieurs, je ne vous dirai pas ce qui a été substitué en France à cette noble passion de l'honneur. Je ne vous dirai pas où la France place maintenant sa gloire... Hélas! vous ne le savez que trop..., la gloire de la France aujourd'hui, c'est l'argent, c'est le bien-être, le luxe, la mollesse, triste symptôme de la décadence des grands peuples.

Ainsi, quand je vous demande de dire du bien des pauvres, je ne prétends pas faire ouvrir vos bourses. Non, vos bourses pourraient s'épuiser, et... je ne veux rien de ce qui s'épuise.

Mais quand vous chanteriez du matin au soir les louanges de ce que vous aimez, vos lèvres seraient aussi fraîches le soir qu'elles l'étaient au matin, comme le rayon de soleil, après avoir éclairé le jour, n'a rien perdu au couchant des splendeurs de l'aurore.

Mes Frères, il est impossible de ne pas parler de ce qu'on aime, de ne pas dire du bien de ce qu'on aime. Je vous en conjure, dites du bien des pauvres ; ne permettez pas qu'on les méprise ni qu'on raconte leurs vices en votre présence. Cachez leurs défauts sous le manteau de saint Martin, ou plutôt sous la tunique sans couture de Jésus-Christ. Dire du bien..., c'est si facile..., et cela ne coûte rien.

Le troisième effet de l'amour, c'est de faire du bien à ce qu'on aime. Si vous aimez Notre-Seigneur Jésus-Christ dans les pauvres, vous ferez du bien aux pauvres, vous servirez les pauvres. Que ce mot *servir* ne vous étonne pas. Le Sauveur lui-même nous enseigne qu'il *n'est pas venu sur la terre pour être servi, mais bien pour servir*. Quel langage! un Dieu servir! Toute répugnance est inadmissible après un tel exemple.

Vous croyez, Messieurs, que je vais enfin vous parler de l'aumône, de l'aumône, dont l'Écriture sainte nous apprend tant de merveilles, de l'aumône, qui *couvre la multitude de nos péchés, qui sauve de la mort ;* non, mes Frères, je ne vous parlerai pas de l'aumône..., ne faites pas l'aumône ; écoutez seulement. Lorsque saint Pierre montait au

temple avec saint Jean, il y avait devant la porte appelée *Speciosa*, la belle porte, un homme perclus qui leur demandait l'aumône. Pierre, arrêtant ses yeux sur ce pauvre, lui dit : *Regarde-nous! Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai je te le donne : au nom de Jésus-Christ, lève-toi et marche!* Et le pauvre se leva, ajoutent les Actes des Apôtres, et il sortit du temple en louant Dieu.

Eh bien, mes Frères, faites comme saint Pierre. Vous me direz que je vous demande un miracle. Oui, c'est un miracle que je vous demande, un miracle de charité. Vous n'avez ni or ni argent, vous en avez peut-être, je n'en sais rien, je ne veux pas le savoir, vous n'avez ni or ni argent, mais ce que vous avez, vous tous qui m'écoutez, ce que vous avez, donnez-le. Vous avez des yeux, regardez le pauvre; vous avez des oreilles, entendez sa plainte; vous avez une bouche, parlez-lui; vous avez des mains, servez-le, tendez-les-lui, aidez-le à relever son âme; vous avez des pieds, allez à sa demeure; vous avez un cœur, aimez-le, et qu'il le voie dans votre physionomie; aimez-le, et qu'il le sente rien qu'à votre approche. Que trouverez-vous à m'objecter encore, mes Frères? Cela ne coûte rien. Je sais qu'on nous reproche de parler sans cesse de la pauvreté, comme si nous excitions des convoitises contre la richesse, comme si nos discours ne protégeaient pas la richesse! Aimez le pauvre, Messieurs, et le pauvre vous aimera; et, chose plus étonnante, il aimera sa pauvreté, qui lui aura valu l'honneur d'être aimé de vous, et qui le

rend si cher à Jésus-Christ. Vous êtes riches... Eh! qu'est-ce que cela nous fait que vous soyez riches? Nous sommes heureux d'être pauvres, comme Dieu, avec Dieu : nous ne vous portons pas envie. La petite fontaine ignorée, qui coule à l'ombre pour elle seule et le voyageur, porte-t-elle envie au grand fleuve qui roule ses eaux profondes jusqu'à l'Océan? Le même ciel est au-dessus de tous.

Aimez donc le pauvre, et faites-lui du bien par amour. Puis ne vous inquiétez pas des crises sociales. La bénédiction du pauvre appellera sur vos têtes la bénédiction d'en haut. Dieu vous en est garant : que pouvez-vous craindre? Si Dieu est pour vous, qui sera contre vous?

Et vous, Mesdames, qui depuis longtemps employez vos loisirs à travailler pour le pauvre de vos mains vénérées et bénies, songez à la joie qui inondera votre âme, quand vous verrez un jour votre humble ouvrage dans la gloire, quand Jésus-Christ vous dira : *J'étais nu, et vous m'avez vêtu!* Ah! s'il était dans cette assemblée une femme assez ennemie d'elle-même, assez abandonnée de la grâce pour n'avoir jamais travaillé pour les pauvres, qu'elle prenne la résolution de ne plus se priver à l'avenir de cette source de miséricorde.

Mes Frères, vous n'ignorez pas, et je ne puis vous cacher que je suis monté dans cette chaire afin de solliciter votre charité en faveur des pauvres secourus par la société de Saint-Vincent-de-Paul. J'en descends plein d'espérance : que ne donne-t-on pas quand on a donné son cœur?

SUR LE TEMPLE CHRÉTIEN ET LA CHAPELLE DU COUVENT DE FLAVIGNY

Prêché à Flavigny-sur-Ozerain, le 4 août 1853, pour la bénédiction de la nouvelle chapelle des Dominicains.

ANALYSE[1]

MESSEIGNEURS[2], MES FRÈRES,

J'ai remarqué dans l'histoire, et dans les faits dont j'ai été moi-même témoin, que, parmi toutes les fêtes des hommes, la bénédiction d'un temple est peut-être celle qui attire le plus grand concours de peuple. Je me demande pourquoi cet empressement; car ce n'est pas là un bien curieux spectacle, il ne s'agit que de pierres plus ou moins sculptées et posées les unes sur les autres. Je me demande aussi comment nous osons élever des temples de pierre au Dieu qui s'est bâti l'univers; au Dieu qui a parsemé la voûte de son grand temple de ces

[1] Rédigée par Mlle Marie de Saint-Juan, sur les notes de Mlles Marguerite Gravier (Mme Maurice de Blic) et Sophie Delahante (Mme Joseph de la Bouillerie), et publiée dans les *Annales franc-comtoises*, mars 1865; reproduite par M. Villard, *loc. cit. Appendice XXXVIII.* — Voir aussi le *Spectateur de Dijon*, 9 et 11 août 1853.

Le panégyrique du B. Pierre Fourrier fut prononcé dans l'église de Mattaincourt (Vosges), le 7 juillet 1853, et sténographié par M. Lequien, qui en remit copie au P. Lacordaire.

[2] Mgr Rivet, évêque de Dijon, et Mgr Marguerye, évêque d'Autun.

étoiles d'or sur fond d'azur, dont l'admirable profusion éblouit notre esprit et nos yeux dans la splendeur des nuits; au Dieu qui a jonché le sol de ce merveilleux édifice d'autres étoiles plus précieuses encore, et qu'on appelle des âmes? Je me demande, enfin, pourquoi cet entraînement, cette joie, ces fêtes, quand il s'agit de consacrer au Seigneur des temples si petits et si pauvres, au milieu de cet autre temple, chef-d'œuvre de la main du Très-Haut?

I. — Lorsqu'une bande de barbares, fatigués de la vie errante, voulut s'établir et demeurer quelque part sur la terre, au lieu de continuer à transporter d'un endroit à un autre les tentes où elle s'abritait, elle fit cette chose simple et cependant majestueuse, cette chose inerte que notre cœur aime comme si elle avait une âme, et que nous nommons une maison. Le jour où la première maison fut bâtie, ce jour-là même la société humaine fut fondée et la civilisation commencée.

Y a-t-il rien de plus doux à l'homme que sa maison? Mais combien lui devient-elle plus chère lorsqu'il l'a élevée de ses propres mains et cimentée de cette sueur du travail qui est aussi la transpiration de son âme! Quand il la voit enfin debout, achevée, solide, hospitalière, il la regarde avec un attendrissement mêlé d'orgueil, et il se dit : « Voilà mon œuvre! Mes enfants y naîtront; j'y mourrai, les laissant à ma place pour perpétuer ma postérité et mon souvenir. Je vais l'ombrager d'arbres fertiles et protecteurs, l'entourer de plantes et de fleurs

qui, en se renouvelant sans cesse, assureront à ma mémoire une sorte d'immortalité! » L'homme, tant qu'il n'a pas bâti, n'est qu'un voyageur.

Telle est la maison, mes Frères, et c'est la réunion de plusieurs maisons qui a fait la société.

Lors donc que la société s'est établie dans un lieu choisi, elle édifie en commun un palais. Vous croyez peut-être que c'est pour y faire régner un chef, et personnifier en lui la force de tous : vous vous trompez. Le palais est, avant tout, la demeure de la justice, dont les princes ne sont que les dispensateurs; l'épée même qu'ils portent dans leurs mains n'a d'autre but que de la défendre. Notre langue est tellement habituée, et depuis si longue date, à unir ces deux mots de palais et de justice, que maintenant encore on appelle l'habitation des rois un château; quant au palais, il est resté l'endroit où siègent les juges.

La société élève bientôt un troisième monument : c'est la citadelle avec ses remparts, destinés à protéger les familles et les lois contre les agressions des ennemis et des envahisseurs. Ce sont ces trois édifices qui constituent la cité.

Est-ce là tout? Non, mes Frères; il en est un quatrième que l'homme n'a jamais oublié, et qu'il place au-dessus de tous les autres. Voyez Rome revêtir de son architecture immortelle l'immense espace des sept collines et élever sur la plus haute d'entre elles, comme pour le faire planer sur le faîte des maisons, du palais et de la citadelle, aux yeux de la ville et du monde, le temple de Jupiter Capi-

tolin. C'est que l'homme a besoin du temple, il ne peut s'en passer; il lui faut la maison commune des âmes, le palais et la citadelle des âmes, où règne Dieu, père de la famille, de la justiee et de la force; Dieu, par qui règnent les rois et par qui prospèrent les peuples.

Aussi, remarquez la conduite de Dieu, le premier des législateurs; il donne à Moïse ses lois sur le Sinaï, mais il les accompagne des plans d'un temple et daigne être lui-même le premier des architectes.

Ce n'est pas pour lui que Dieu s'est choisi une maison; il n'en a pas besoin; c'est pour nous, c'est pour notre âme : Dieu et l'âme ont besoin l'un de l'autre. Je n'entends pas dire, par là, que Dieu n'aurait pas pu se passer de nos âmes. Il était maître absolu de rester éternellement seul, dans la contemplation béatifique de sa Trinité adorable; mais, puisqu'il lui a plu d'appeler, dans le temps, les âmes à la connaissance et à la jouissance de sa bonté infinie, il n'est pas exagéré maintenant d'affirmer que Dieu a besoin de nos âmes pour leur communiquer son bonheur. Combien, à plus forte raison, nos pauvres âmes ont-elles besoin de lui! de lui, qui les a créées, qui a mis en elles ce je ne sais quoi d'indéfinissable qui ne réside ni dans nos yeux, ni dans nos oreilles, ni dans notre bouche, mais dans notre cœur, et qui est le besoin de Dieu.

Voilà donc pourquoi l'homme élève des temples : c'est pour venir s'y reposer, demander du soulage-

ment dans sa peine, sentir Dieu plus près de lui et le retrouver enfin quand il craint de l'avoir perdu. Que lui importe qu'une partie de l'humanité ne croie pas à la présence réelle de Dieu dans les temples? Une autre partie y croit, cela lui suffit, et il garde toujours dans son sein ce doux sentiment d'une foi confiante que nul ne lui enlèvera jamais.

Ainsi le temple résume en lui la maison, le palais et la citadelle; il est la maison des âmes, le vrai palais de la justice et la citadelle de la vérité; il est la charité unie à la sagesse, qui n'est autre chose que la sainteté. Oui, cette sainteté qui nous unit à Dieu dans ce monde et dans l'autre, c'est dans les murs du temple qu'on la demande et qu'on l'obtient.

Vous comprenez maintenant, mes Frères, pourquoi la bénédiction d'un temple est la grande fête de la famille humaine et attire en foule des troupes de fidèles; ils savent que dans son enceinte plusieurs naîtront à Jésus-Christ, que d'autres y retrouveront leur patrie, oui, cette patrie qui n'a ni vallée, ni montagne, ni plaine, ni fleuve, ni bourgade, et qui néanmoins, du premier coup d'œil, se fait sentir et reconnaître à l'homme voyageur, dont elle abrite le berceau.

II. — Chaque temple, palais, citadelle ou maison, a son histoire secrète; cette chapelle de Flavigny a aussi la sienne, et puisque nous sommes ici en famille, si j'en juge par la bienveillance de mes auditeurs, permettez-moi, mes Frères, de vous

la révéler; j'espère ne point trop abuser de votre patience.

Il y a vingt-cinq ans, un jeune homme studieux quittait Paris pour chercher la fortune au delà des mers, et il eut le bonheur de l'y rencontrer. Cependant il n'était pas heureux. Un jour, fatigué de son exil volontaire et de l'aspect monotone de cette nature tropicale qui ne se repose jamais dans sa végétation et sa floraison perpétuelles, il éprouva un ardent désir de revoir notre vieille Gaule, avec sa terre aride et son climat inégal, mais qu'il apercevait dans ses rêves si fièrement assise aux bords de deux mers, drapée dans les plis de ses montagnes et de ses vallées, parée de ses forêts et de ses fleuves et surtout des souvenirs qui la rendent si chère et si belle. Il s'embarqua donc sur un navire ballotté par les vagues de l'Océan, image de sa vie, où jamais il n'avait connu le repos. Il était bien changé; ses amis auraient eu peine à le reconnaître après une si longue absence. Lui qui avait quitté la France si jeune, si plein de sève et d'espérance, il revenait vieux, le visage sillonné de rides, le cœur triste et découragé. C'est qu'il avait passé par de rudes épreuves, dont il ressentait encore comme un contre-coup lointain qui résonnait dans ses entrailles. L'homme qui garde longtemps un front lisse et sans nuage, avec cette sorte d'insouciance si charmante dans la jeunesse, a l'âme un peu morte, ou du moins peu sensible.

J'étais alors à Paris; je vis un matin entrer dans ma chambre un visiteur de quarante à quarante-cinq

ans, qui m'était complètement inconnu. Il me dit très simplement : « Mon Père, je suis un jurisconsulte français; j'arrive de l'île Maurice, où j'étais au service de l'Angleterre, mais je ne suis pas naturalisé anglais. J'ai acquis une fortune de deux cent mille francs; néanmoins, je ne suis pas heureux. » Ne croyez pas, mes Frères, qu'il fût las de la vie, un chrétien ne saurait l'être; il était seulement désabusé. Il me dit qu'il croyait en Dieu, en Jésus-Christ et en son Église, mais qu'il ne les aimait pas encore assez et qu'il voudrait éprouver dans son cœur ces extases de l'amour divin qui ravissaient les saints. « Pour obtenir cette grâce, ajouta-t-il, je vais d'abord faire un grand sacrifice. » Dieu, sacrifiant son Fils sur la Croix, lui avait inspiré cette pensée. Il poursuivit : « Je ne vous donnerai pas tout mon argent; mais si une somme de cinquante mille francs peut vous être utile, je vous l'offre avec plaisir. Je vais revoir encore une fois l'île que j'ai habitée pendant de si longues années; je ne vais pas revoir ma maison, je n'en ai jamais eu à moi, je veux dire adieu à mes amis, et leur laisser ma fortune en mémoire de notre amitié. »

Six mois après, je recevais une traite de cinquante mille francs sur la banque d'Angleterre, et je faisais bâtir cette chapelle et ces cellules. Un an plus tard, un nouveau fils de saint Dominique prenait ici l'habit, et nons comptions un frère de plus[1].

[1] Mgr Gonin, aujourd'hui archevêque de la Trinidad, mission dominicaine des Antilles anglaises.

Je ne vous ai point raconté cette anecdote pour vous porter à croire que nous faisons tout ce que nous voulons, ni pour vous empêcher de dire : « Ils entreprennent plus qu'ils ne peuvent exécuter ; » je vous l'ai racontée afin de vous apprendre que les trésors de Dieu, tout infinis qu'ils sont, ne détruisent jamais la sainte pauvreté. Le jour où il a besoin d'un million, Dieu le trouve; et, le lendemain, ses serviteurs sont aussi pauvres que la veille, et sentent de nouveau la douleur et les morsures de cette bienheureuse lime de la pauvreté, qui polit et fait briller l'or des vertus monastiques.

Telle est l'histoire secrète de ce temple. Dieu sait amener de bien loin les hommes qu'il destine à accomplir des œuvres connues de lui seul. Nous sommes des puits profonds, qu'il creuse pour contenir les eaux vivifiantes de sa grâce et en abreuver peut-être bien des cœurs desséchés. Souvent, en nous réveillant le matin, nous sommes surpris de nous trouver plus tristes qu'au moment où nous nous étions endormis. C'est que la main de Dieu a passé par là, pendant notre sommeil, et a enlevé une pelletée de terre au fond de notre âme.

Vous voyez, mes Frères, qu'il se fait toujours du bien, même dans ce siècle, dont il ne faut pas dire plus de mal qu'il ne le mérite. Le mal est grand, et le bien est petit, j'en conviens; mais oubliez-vous la parabole du grain de sénevé ? Une imperceptible semence devient un arbre dans l'Évangile.

Et maintenant que j'ai bâti une demeure à mes enfants, je puis mourir en paix : *Nunc dimittis ser-*

vum tuum, Domine! et je m'écrie avec le prophète : *Les fondements de cette maison sont assis sur la montagne sainte. Le Seigneur aime les portes de Sion plus que toutes les tentes de Jacob.*

O rocs qui soutenez ce temple, qui pour nous ressemble aux portes de Sion, puisqu'il nous ouvre le ciel, servez-lui de fondements inébranlables, sur lesquels il demeure longtemps, solide et intact! Et vous, murs bien-aimés, qui venez de recevoir une consécration divine, puissiez-vous entendre répéter pendant des siècles : *De glorieuses choses ont été dites de vous, ô cité de Dieu, et un grand nombre d'hommes sont nés dans votre sein!* O murs de Flavigny, je vous bénis; puissiez-vous voir s'élever dans votre enceinte l'encens de la prière des générations et des générations! Que les cœurs troublés viennent y retrouver la paix, et que des fils dignes du Père céleste y soient enfantés au Seigneur!

Avant de descendre de cet autel, où mon âme vient d'exhaler les transports de sa joie, je veux remercier Monseigneur l'évêque d'avoir bien voulu honorer de sa présence cette fête de famille, et ce vénérable pontife qui, comme lui, a abandonné les travaux de son diocèse pour venir consacrer notre humble chapelle et bénir nos jeunes religieux. Je remercie ces dignes magistrats, cette autre prélature civile, accourus pour mêler leurs prières aux nôtres, sans songer aux fatigues du voyage. Je remercie ces membres innombrables du clergé, dont la plupart me sont inconnus, mais dont la sympathie m'est si précieuse. Je remercie

enfin toute cette immense assemblée, accourue de si loin comme pour ravir mes yeux. Je reconnais dans ces rangs pressés des amis de ma jeunesse, dont la vue m'attendrit jusqu'aux larmes. Qu'ils reçoivent le dernier élan de ma gratitude, ces hommes si chers et si distingués qui ont voulu doubler mon bonheur en venant le partager. Puis-je les oublier, ces éloquents défenseurs de la sainte cause de Dieu, toujours pendante devant l'opinion incertaine de ce siècle? Puis-je oublier jamais des amis qui, de près comme de loin, dans la tristesse comme dans la joie, ont senti tout ce qui battait dans mon cœur[1]?

Merci donc encore, vénérés prélats, magistrats, hôtes, amis; merci d'avoir contribué à l'allégresse qui inonde mon âme! Ah! fasse le Ciel que le temple qui n'est pas bâti de la main des hommes nous réunisse tous dans les splendeurs de l'éternité! *Amen!*

[1] MM. Foisset et de Montalembert.

SUR LA FOI

PRINCIPE NÉCESSAIRE DE TOUTE CIVILISATION MODERNE

Prêché à la cathédrale de Sens, le 30 août 1853, pour la translation des reliques de sainte Colombe.

ANALYSE[1]

Instaurare omnia in Christo quæ in cœlis et quæ terra sunt in ipso.

« Dieu a voulu restaurer par le Christ toutes les choses qui sont dans les cieux ou sur la terre. »

(ÉP. AUX ÉPH., I, 10.)

MESSEIGNEURS[2], MES FRÈRES,

« ... Le martyre est la plus magnifique expression de la force, de l'énergie humaine ; c'est le plus grand acte de souveraineté que puisse accomplir une créature. Il est grand, toujours grand, lorsque l'homme meurt pour ses propres convictions; infiniment grand, lorsqu'il meurt pour des conceptions élevées au-dessus des siennes, pour des doctrines qui ne sont pas filles de son intelligence; car alors il ne meurt plus pour son compte personnel, il meurt pour le compte de la vérité. Aussi toutes les fois que quelque chose de grand s'est fondé sous

[1] D'après l'*Yonne*, 31 août 1853 (M. l'abbé Carré), et la *Relation de la Cérémonie et Analyse*, etc., brochure in-12, par M. Joisselle, Joigny, 1853.

[2] L'archevêque de Sens, les évêques de Meaux et de Nevers.

le soleil, il y a eu du sang versé. C'est le sang qui a fondé les nationalités et les empires; c'est le sang qui a fondé la vérité et la justice parmi les hommes; c'est le sang des martyrs, morts, non pour des doctrines philosophiques, mais pour des dogmes révélés et attestés par Dieu, qui a implanté la religion sur la terre et fondé le christianisme dans l'univers. Si, aujourd'hui, des prélats, des magistrats, des savants, des âmes pieuses, même des incroyants sont réunis autour de cette chaire, c'est le sang versé, il y a seize siècles, par une jeune vierge martyre qui les y rassemble; et c'est à cause du sang généreux que la foi faisait sortir des veines des chrétiens, que je veux vous entretenir, dans cette solennité, de cette foi qui est le corps et l'âme du christianisme.

J'ai devant moi trois classes d'auditeurs; je voudrais, avec la grâce de Dieu, fortifier les âmes fidèles et coopérer à leur édification; fixer les esprits sceptiques et irrésolus, et jeter dans l'âme des incrédules quelques semences et quelques germes de cette grande vertu qui *est la racine et le fondement de notre salut éternel.*

Je vais donc aborder les deux plus graves questions qui se rattachent aux destinées temporelles de l'humanité régénérée :

La foi seule est le principe de toute véritable civilisation;

A l'heure présente, il n'y a plus, dans l'avenir de la société actuelle, de civilisation possible que par la foi...

I. — ... La société est pour l'homme un fait nécessaire, fatal, indestructible. Ce n'est pas la foi qui l'engendre; la société est, par cela même que la nature de l'homme est ce qu'elle est; elle s'attache à l'homme, mais non pour le dévorer, comme le vautour aux flancs de Prométhée. Nous sommes enfermés dans ce fait ainsi que dans un cercle de fer; tous nos efforts sont impuissants contre lui; et si, en retour, la liberté trouve son développement dans la société, qui est naturelle, nécessaire à l'homme, celle-ci peut subir, selon le jeu de la liberté humaine, l'une de ces trois phases : la barbarie, la civilisation, la décadence.

La barbarie, c'est l'énergie du sang, l'expression de la force matérielle et brutale. Tel fut l'état de nos pères, les Francs, lorsque debout, près des rives de ce fleuve fameux où le peuple-roi avait planté ses aigles comme une barrière infranchissable, la main posée sur leurs glaives et l'œil fixé sur les légions romaines, ils s'écrièrent : « Nous valons mieux que tout cela, » mirent résolument le pied sur le sol de la Gaule, balayèrent tout devant eux, et jetèrent les fondements de cet édifice dont nous sommes le couronnement et l'apostille.

Puis l'intelligence entrevoit les premières clartés de la science et de la vérité; les formes du beau passent devant elle. Quand elle s'en est éprise, que le goût s'est épuré, l'âme, se dégageant de la matière, domine la chair et le sang, la pensée s'illumine, le cœur s'élève, l'homme monte à sa véritable grandeur, et nous voyons apparaître dans la vie de

l'humanité ce que nous appelons les grands siècles. Tels furent ceux de Salomon, de Périclès, d'Auguste, de Léon X, de Louis XIV : magnifiques et fortunés oasis, semés çà et là dans les déserts des âges, et où se repose avec délices le regard du voyageur qui traverse le temps et l'histoire. La civilisation est alors à son apogée.

Enfin, si le goût se dépravе, si la vérité flotte incertaine devant l'intelligence, les âmes s'abaissent, les caractères descendent, et alors commence la période de décadence. On peut trouver quelques glanes à faire dans les siècles de barbarie, jamais dans ceux de décadence. La décadence n'inspire que la pitié : témoin ce Bas-Empire, reste méprisable de la civilisation grecque et romaine, qui déshonora le monde jusqu'au jour où Mahomet le fit disparaître avec la pointe de son cimeterre en le précipitant dans le Bosphore. Triste époque que tout le talent des écrivains n'a pu encore, je ne dis pas élever à la dignité de l'histoire, mais seulement rendre acceptable aux générations contemporaines : tant il est vrai que ce qui est bas, ce qui est vil annihile le génie lui-même. Comment animer un cadavre? Tacite n'a été grand que parce qu'il a peint de magnifiques despotes.

... Au milieu de tout cela, la civilisation n'est-elle que passagère? N'est-elle qu'un fait accidentel? Sommes-nous condamnés à louvoyer sans cesse entre la barbarie et la décadence? Ou bien la civilisation est-elle notre avenir véritable, le but suprême de l'humanité? Et encore, y a-t-il des moyens d'at-

teindre ce but, de réaliser cet avenir? En voyant passer sous nos yeux les flots du temps qui emportent tour à tour barbarie, civilisation, décadence, devons-nous dire : « Passez, passez, devenez ce que vous pourrez, ce que vous voudrez, car à tout cela je ne puis rien ? » Non. non! nous, baptisés, chrétiens, nous ne sommes pas seulement les ouvriers de l'éternité, nous sommes aussi les ouvriers du temps. — Mais la terre est si peu de chose, pourquoi s'en occuper? — Ah! si j'étais bien convaincu que le monde n'est qu'un amas de boue, je me plaindrais à mon Dieu d'avoir tant fait pour là-haut et si peu pour ici-bas! Mais non : Jésus-Christ lui-même, est-ce qu'il ne tressaille à notre sujet que pour le ciel? Est-ce qu'il ne s'est pas occupé aussi de nos destinées terrestres? Est-ce que saint Paul ne nous a pas dit : *Dieu a voulu restaurer dans le Christ et par le Christ tout ce qui est au ciel ou sur la terre?*

... Donc, notre droit, bien plus, notre devoir est de nous préoccuper de notre destinée terrestre, présente et à venir; elle est entre nos mains, et il nous appartient de rechercher par quels moyens nous pourrons l'atteindre. Ces moyens nous seront connus quand nous connaîtrons les causes de la barbarie, de la décadence, et aussi celles de la civilisation.

La cause de la barbarie, c'est la prédominance du corps, c'est la souveraineté du sang. L'homme dans son corps est un tigre, plus qu'un tigre. Dans sa colère, l'animal ne franchit pas les limites de ses instincts; mais dans l'homme il y a, outre le corps,

son âme, son âme avec son activité dévorante qu'elle communique aux organes qui l'asservissent, et on ne saurait prévoir la limite de ses excès. Non, jamais tigre royal, rugissant sur les sables du désert, ne pourrait être comparé en férocité à Tamerlan, ce tigre humain, qui déchira tant de cadavres avec la plus froide et la plus épouvantable impassibilité, et marqua son passage à travers les peuples en faisant élever des tours gigantesques avec les crânes de ses ennemis vaincus. Saint Paul, parlant du côté inférieur de l'homme, dit qu'il est *animal, animalis homo;* et le mot est doux. Il était bon, saint Paul, il disait de nous le moins de mal possible. L'homme, dans son corps, est plus qu'un animal; il y a chez lui de ce que les Romains appelaient *bellua*, il y a de la bête sauvage, de la bête féroce.

C'est aussi le corps, mais le corps amolli, efféminé, qui, au sein même de la civilisation, commence par pervertir le goût, par dépraver l'esprit, et finit par étouffer le sentiment du beau et renverser la pensée tellement qu'il la tue, enlevant ainsi à l'homme ce qui fait sa dignité, sa grandeur. L'homme alors ne pense plus; il ne peut plus accomplir cet acte merveilleux de la pensée, qui révèle toute la puissance de son être, gigantesque effort qui me semble supérieur à la fondation d'un empire, et auquel s'appliquerait plus rigoureusement ce vers du poète :

Tantæ molis erat romanam condere gentem.

... Oui, l'âme opprimée par l'efféminatiou du corps devient incapable du laborieux enfantement de la pensée. L'homme n'est bientôt plus qu'un grand enfant, qui, lui aussi, a besoin d'être soutenu, d'être promené, d'être amusé, comme le petit enfant que tient sa nourrice. Il n'a plus rien de l'homme, et sa décadence est complète.

Cependant il faut sortir de ce triste état, et on se prend à songer, c'est-à-dire à s'endormir dans un bourdonnement intérieur. Que faire donc contre le corps? Qui nous arrachera du sang et de l'efféminatiou? Qui secouera cette lamentable léthargie? Qui? Ce n'est pas nous, n'est-ce pas? humbles mortels, pauvres esclaves, misérables vermisseaux que nous sommes, qui pourrons nous rendre libres, indépendants, qui nous délivrerons de la barbarie et nous ferons monter de la décadence à la civilisation, à la grandeur de l'âme et à la dignité de la pensée.

Ici l'orateur, comme sous une inspiration subite, élève ses bras vers les cieux avec un geste magnifique, en s'écriant :

Soulevez les voûtes de ce temple; élancez-vous, montez, montez toujours, traversez les espaces, entr'ouvrez les voûtes du ciel, allez chercher Dieu. Il est là-haut celui qui vous sauvera du sang et de l'efféminatiou : il est là, le Père de notre pensée, le Père de la vérité, le Principe de toute civilisation, de tout ce qu'il y a de grandeur et de dignité dans la nature humaine.

« Mais, se hâtent de dire les incrédules, la raison est capable de s'élever jusqu'à Dieu. » Oui, en effet,

elle peut le saisir jusqu'à un certain point; il y a plus, elle peut le nier, et cela sans se suicider. L'homme de raison peut dire par corruption ou par système : *Non est Deus, Dieu n'existe point*, et il peut toujours le détruire pratiquement. Que ce soit de sa part négation, oubli ou indifférence, le fait existe. L'histoire prouve que Dieu n'a point agi sur les siècles de raison. L'expérience montre que Dieu, sans doute, est en nous quand nous le saisissons par la raison, mais qu'il y est comme les rois fainéants de la première race étaient sur leur trône. L'action lui manque, et l'on peut dire de lui ce qu'a dit l'histoire pour dépeindre le règne de ces indolents monarques : *Nihil fecit!* L'homme, de son côté, ne fait rien, du moins rien dans un ordre élevé, supérieur; il vit comme les païens qui, au témoignage de saint Paul, ont traversé le monde *sans Dieu et sans le Christ;* il expédie ses affaires courantes, voilà tout. Sur sa tombe, on peut aussi graver cette inscription, la plus sévère qui puisse caractériser la vie humaine : *Nihil fecit, Il n'a rien fait.*

Cependant, dira-t-on, les hommes de raison font du bien, beaucoup de bien.

A cette objection, l'orateur fait une réponse aussi concluante qu'ingénieuse. Il rappelle le merveilleux canard de Vaucanson, que l'art de l'habile mécanicien avait doué de tous les semblants de la vie. Puis, faisant planer son regard fascinateur sur l'auditoire qu'il tenait sous le charme de sa parole, il a osé et il a pu lui dire :

Ces hommes dont je vous parle, qui n'ont pas la foi et qui semblent agir en chrétiens, ce sont les automates du christianisme. Le monde en est plein; le monde ne vit maintenant et ne marche guère que par eux; il y en a partout, il y en a jusque sur ces bancs. Ces hommes font de bonnes actions extérieures, plus qu'il n'en faut pour être sauvés; mais ils les font sans le savoir, sans le vouloir; ils les font automatiquement. Et n'allez pas croire qu'ils les accomplissent en tant qu'hommes; c'est parce que Dieu, par le baptême, prit possession de leur être, qu'à leur insu sa vie s'y fait sentir encore sourdement; mais pour eux, dans leur pensée et dans leur cœur, Dieu n'existe pas. Dieu, chez eux, n'est qu'un roi fainéant.

Dieu n'existe réellement que pour ceux avec qui il est en relation effective. Écoutez : J'existe pour vous parce que vous m'entendez, et vous n'existez pour moi que parce que dans votre silence même j'entends le bruit de votre cœur. Pour que je m'occupe, que je m'inquiète de Dieu, il faut qu'il me donne signe de vie, il faut qu'il me parle, qu'il agisse sur mon cœur et sur mon intelligence. Il faut qu'il se passe entre lui et moi ce qui se passe entre le flot et le navire; il faut que je le presse et qu'il m'emporte. C'est là l'œuvre de la foi, parole de Dieu qui éveille Dieu en nous, parole qui crée l'action ou la réaction de l'homme. Sans doute, il y a entre lui et nous des distances à franchir; mais l'humanité peut et doit arriver jusqu'à lui, comme le vaisseau arrive au port en traversant l'Océan. C'est par la

foi que Dieu agit en nous efficacement; c'est elle qui fait de Dieu le maître, le roi, l'empereur de toute notre personne; c'est par elle que l'âme domine le corps, — car qui résiste au corps quand Dieu ne le soutient pas? — et que l'homme sort de la barbarie. En faisant des chrétiens, nous faisons de grandes âmes, des hommes vraiment civilisés. La foi a produit les cinq grands siècles dont je vous ai parlé tout à l'heure, comme c'est l'absence de la foi qui a produit les âges de décadence et d'abâtardissement. Donc, elle est le principe et la cause de la civilisation.

II. — ... Les siècles ont marché, aujourd'hui le christianisme est dans sa force. L'Évangile n'a-t-il plus rien à faire pour la civilisation et le progrès?

Il n'y a pour nous de civilisation à venir que par la foi : ou la foi chrétienne se ranimera et triomphera, ou la civilisation s'abîmera pour jamais.

Eh bien! en matière de foi, l'homme ne dit que l'un de ces trois mots : Oui, peut-être, non.

Si l'homme dit : Je crois, le christianisme est vainqueur en lui. Ceux qui ont dit : *oui* à l'Évangile et à Jésus crucifié, ceux-là ne s'appartiennent plus. Ils appartiennent à Dieu de fond en comble; leur volonté a fait acte de soumission, et les mystères deviennent peu à peu, pour leur raison, des vérités en quelque sorte translucides. Si parfois ils obéissent encore aux passions, ils en rougissent, ils en éprouvent du remords, ils se repentent; et, quand ils reviennent tout meurtris de leur chute, ils res-

semblent à des capitaines écloppés, dans la victoire, par les éclats de la mitraille.

Il y en a qui disent : Peut-être, qui sont incertains et flottants. Ils hésitent sur le chemin de la vérité; encore un pas, et elle leur apparaîtra dans sa splendeur et sa majesté, comme au centurion sur le Calvaire.

D'autres, enfin, disent au Christ : Non, non, non. C'est un homme de génie, un heureux novateur, rien de plus. Mais pour lui appartenir, pour relever de lui, non, non, non : je suis mon maître, mon roi; je ne relève que de moi-même, et ne laisse qu'à la police le droit de poser sur moi sa main déshonorée. Et peut-être qu'à l'instant même où ma parole tombe sur vous, il y en a qui répètent au fond de leur cœur : non, non, non. Ce *non* que vous prononcez, croyez-vous qu'il ait le pouvoir de nous effrayer pour l'avenir de la foi et de la civilisation? Êtes-vous donc les seuls dans l'univers? En disant : *non,* vous travaillez avec nous, car ce *non* ne frappe pas seulement le Christ, il frappe à la fois tous les faux dieux, tous les faux sages, Jupiter, Brahma, Bouddha, Mahomet. Il renverse toutes les idoles, toutes les superstitions, tout ce qui fait encore obstacle au développement du christianisme; il ébranle l'empire chinois et met l'islamisme à la merci des nations chrétiennes. Car, grâce à la vapeur, grâce à vos chemins de fer, vous portez cette négation jusqu'aux extrémités du monde. Le proconsul romain portait dans les plis de sa toge la paix ou la guerre. Pour l'empire ottoman ou chi-

nois, c'est la vie ou la mort que portent les nations chrétiennes. Elles attendent, il est vrai, mais elles attendent en souveraines.

Savez-vous bien ce que vous faites en disant *non* à Mahomet, à Confucius? Vous ruinez peu à peu leurs empires. L'islamisme tremblant n'attend plus que le jour où il plaira à l'Europe chrétienne de lui dire : « Va-t-en! » et de le refouler en Asie; et la Chine, qui naguère est venue nous combattre, ayant vu la faiblesse de ses dieux, les regarde passer maintenant devant elle sans s'émouvoir. Que font les missionnaires dans la Chine? Ils causent, comme je cause avec vous; la civilisation naît, et les Chinois jettent dans les fleuves leurs dieux impuissants.

Ainsi, que l'homme croie ou ne croie pas, il implante la foi. Ce *non* destructeur prépare les voies au christianisme, et annonce l'ère de l'humanité où il n'y aura plus qu'une seule et même foi dans tout l'univers. Quand l'homme a entrevu l'idéal et la perfection, il ne peut plus supporter ce qui est inférieur. Si, par exemple, il étudie la littérature antique, il se reconnaît incapable de produire l'un de ses chefs-d'œuvre; mais, tout en disant *non* aux productions contemporaines, il conserve en lui-même un culte sacré pour ces ouvrages immortels. Oui, quand une fois son cœur a été blessé par la vue de la beauté, c'en est fait, il reste indifférent à toute autre forme, car jamais aucune autre étoile ne se lèvera devant lui. Eh bien! les hommes ont vu, ont senti la perfection et la beauté de la foi chrétienne. Désormais ils ont horreur de la barbarie, de l'idolâtrie;

ils aspirent de toutes leurs forces vers ce qui est beau, ce qui est grand, vers tout ce qui améliore et élève la nature humaine : en sorte qu'à cette heure solennelle, l'humanité se trouve dans la nécessité inéluctable ou de se régénérer par l'acceptation de la foi au christianisme, ou de rétrograder en passant par la décadence jusqu'à la barbarie. Nous pouvons, nous devons espérer le triomphe de la foi; car toute parole, toute action qui voudra l'arrêter sera comme le flot qui se brise contre un grain de sable. Pour moi, je connais mon temps, — mais ce mot est égoïste, disons notre temps, vous en aurez votre part, — j'ai confiance dans l'avenir de l'humanité, je crois à sa régénération.

Cet avenir a été préparé par deux hommes de génie qui, dans le siècle dernier, ont voulu fonder, eux aussi, une nouvelle civilisation. N'insultez pas au génie: je ne connais rien de plus beau que le génie qui ne réussit pas. Et ceux-là n'ont réussi, en effet, qu'à prouver au monde que la plus grande puissance n'est rien, que nulle doctrine n'est capable de purifier le cœur et d'élever l'esprit en dehors de la foi et du christianisme. Quand j'étais enfant, je prenais plaisir à regarder un jouet appelé d'un nom savant, le *kaléidoscope;* mille verres éblouissants de toutes les nuances du prisme me présentaient des images variées : c'était une charmante *miroiterie*, si ce mot est français. Tels sont les effets que produisent actuellement les œuvres du XVIIIe siècle; nous valons beaucoup mieux que nos pères, et ce siècle est mort à jamais, parce qu'il n'a rien fait pour la véritable civilisation.

Cet heureux avenir, ce triomphe de la foi, il ne sera point le nôtre, nous ne le verrons pas; mais nos neveux ou nos petits-neveux le verront et en jouiront; c'est ma plus chère espérance, comme le vœu le plus doux que je fais pour eux du fond de mon cœur...

SUR LES PRINCES DE LA PENSÉE

ET NOS DEVOIRS ENVERS EUX

Prêché à Toulouse, dans la basilique de Saint-Sernin, le 8 mars 1854, pour la fête de saint Thomas d'Aquin.

NOTICE

Le discours prêché à Toulouse, le 18 juillet 1852, détermina la fondation d'un nouveau couvent dans cette ville, qui avait été le berceau de l'Ordre des Frères Prêcheurs et possédait le corps de saint Thomas d'Aquin. « C'est dans trois jours, écrivait le Père Lacordaire à Mme Swetchine (27 décembre 1853), vendredi prochain, à 9 heures et demie du matin, que Mgr l'archevêque doit bénir notre petite communauté et l'installer dans la maison que Dieu a bien voulu lui donner... Tous les mercredis je vais à Saint-Sernin célébrer la messe au tombeau de saint Thomas d'Aquin, à l'intention de notre Ordre et de la province de France en particulier. Un de mes premiers soins sera de rétablir le culte de ces grandes reliques. Déjà, depuis 1852, il y a eu une neuvaine en leur honneur au mois de juillet, et l'on a transféré sa tête dans un reliquaire plus digne de lui. Mais ce n'était là qu'une préparation. C'est le 7 mars qu'est la fête de saint Thomas d'Aquin dans notre

Ordre, dans l'Église romaine et dans presque toutes les églises du monde; c'est ce jour-là qu'autrefois les Capitouls et l'Université de Toulouse venaient en grande pompe vénérer sa tombe. C'est donc ce jour-là qu'il nous faut aviser à solenniser, et j'espère que nous rencontrerons dans tout le monde, clergé, peuple et administration, le concours dont nous avons besoin... »

Ce vœu et cette espérance furent réalisés dès l'année suivante, le 7 mars, peu après la clôture des *Conférences*, reprises, dans la métropole Saint-Étienne, le 8 janvier, et terminées le 26 février.

ANALYSE[1]

MONSEIGNEUR[2], MES FRÈRES,

Il suffit de jeter un regard sur le monde pour s'apercevoir qu'il est divisé en deux grandes classes : la première, composée de la multitude des hommes jetés dans un sort vulgaire, commun à presque tous; la deuxième, composée d'une élite, de quelques hommes qui s'élèvent au-dessus des autres et qui les gouvernent.

Ces hommes éminents se divisent eux-mêmes en trois branches; il y a parmi eux les princes de la terre, les princes de la pensée, les princes de la sainteté. Il n'arrive jamais, ou presque jamais, que ces trois couronnes tombent ensemble du ciel sur le même front. Et cependant, mes Frères, ici, au milieu de cette solennité qui vous rassemble en foule

[1] D'après la *Gazette du Languedoc*, 10 mars 1854 (E. Benezet) et le *Journal de Toulouse*, 9 mars (A. Pujol).

[2] Mgr Mioland, archevêque de Toulouse.

dans cette basilique avide de vous recevoir, voilà un homme dont vous possédez les reliques, et qui a été à la fois un prince de la terre, un prince de la pensée et un prince de la sainteté, un homme en qui Dieu n'a rien laissé qui ne fût éminent, et qui offre, par conséquent, un magnifique ensemble de tous les plus beaux dons qu'une créature humaine puisse recevoir.

Vous ne vous attendez pas sans doute à ce que je considère saint Thomas d'Aquin sous ce triple point de vue. Ce serait un sujet trop vaste, et nous ne pourrions qu'effleurer les idées qui s'offriraient rapidement à notre esprit. Aussi je veux oublier en quelque sorte Thomas d'Aquin, prince de la terre et prince de la sainteté. Le Docteur seul se révélera comme la trame invisible, mais réelle, de mon discours, et vous le reconnaîtrez sans peine, bien que je ne prononce pas son nom, dans ces deux questions que je propose à vos méditations :

Qu'est-ce qu'un prince de la pensée?

Quels sont nos devoirs envers les princes de la pensée ?

L'orateur adresse des remerciements à Mgr l'archevêque pour avoir rétabli au 7 mars, date de sa mort, la fête du grand Docteur, qui, depuis soixante-quatre ans, n'avait pas été célébrée à Toulouse ce jour-là.

I. — ... Pour savoir ce que c'est qu'un prince de la pensée, il faut, avant tout, connaître ce qu'est la pensée, c'est-à-dire ce qui nous fait hommes et nous distingue de l'animal.

Et d'abord, n'allez pas croire que tout acte de connaissance est une pensée. L'animal voit les corps, comme nous; il les juge, il les compare en quelque sorte. Dans le silence des nuits, il aperçoit ces innombrables armées d'astres brillants qui enveloppent l'horizon; il se plaît à ce spectacle; il sent la fraîcheur qui succède aux ardeurs du jour, il en savoure toute la volupté; mais il ne pense pas, parce qu'il ne connaît pas l'Être, le Créateur qui réside par delà tous les astres et tous les cieux. L'homme lui-même ne pense pas en faisant de semblables opérations; il ne pense que lorsqu'il y introduit un élément d'un autre ordre. Celui-là pense qui voit, qui juge ce qui ne se voit pas; qui voit l'âme sous son enveloppe matérielle; qui voit Dieu dans le spectacle de la nature; qui, dans le silence des nuits, rêve aux jours qui n'auront pas de nuit; qui dans l'histoire aperçoit un champ de bataille où Dieu et l'homme se rencontrent. Ainsi penser, c'est voir, c'est juger l'invisible, c'est-à-dire l'infini, l'éternel, ce dont l'animal est absolument incapable.

Si la pensée nous distingue de l'animal et fait notre supériorité sur lui, il n'est pas moins vrai qu'il y a de grandes différences entre la pensée d'un homme et celle d'un autre homme, que les pensées de l'un peuvent être plus vastes, plus élevées que celles de l'autre. Les grandes pensées, les pensées supérieures se rencontrent chez ceux que nous avons appelés les princes de la pensée. Qu'est-ce donc qu'un prince de la pensée ?

C'est un homme qui voit plus loin que tout autre

dans l'infini, et dont le regard est plus ferme, plus juste, plus pénétrant. Les barques timides s'attachent en quelque sorte au rivage et n'osent pas le perdre de vue : ce sont les esprits ordinaires. Mais il y a des vaisseaux qui s'avancent hardiment, à travers les flots, vers la haute mer : ce sont les esprits supérieurs. Semblable à ces hardis navigateurs qui, par leur génie et leurs vastes connaissances, sont comme les maîtres des mers qu'ils sillonnent, et qui, toujours calmes, toujours sereins au milieu de l'immensité de l'Océan où ils semblent perdus, savent le point précis qu'ils occupent dans l'espace, au sein de ce vaste désert où la mer et le ciel se confondent, se dirigent sans crainte vers le but qu'ils ne voient pas, mais qu'ils sont sûrs d'atteindre, le prince de la pensée quitte le rivage pour naviguer hardiment vers l'infini. L'œil toujours fixé sur l'étoile polaire de la vérité, il le voit, il le contemple, et, loin de s'égarer dans cette immensité, il sait diriger ses explorations, et parvient enfin à le saisir, à l'étreindre. Le prince de la pensée est donc celui qui voit mieux, plus haut et plus loin que les autres dans l'infini, dans l'absolu, dans l'éternel.

Ce n'est pas assez. Il ne lui suffit pas d'être un voyant de l'infini et de jouir de cette vue pour son seul bien. Comme le navigateur qui ne voyage pas pour lui seul, il doit voir non seulement pour lui, mais pour les autres, pour ceux que Dieu n'a point appelés à cette principauté. Il doit montrer aux autres ce qu'il a vu; et de même que le para-

tonnerre attire la foudre du ciel pour la refouler dans le sein de la terre, il faut qu'il attire à lui l'infini pour le communiquer. Le prince de la pensée est donc celui qui découvre l'invisible, l'infini, qui le révèle aux autres par la démonstration, en forçant leur esprit à le désirer, à le regarder.

La démonstration elle-même n'est pas le dernier terme de cette principauté. Il faut, de plus, que le prince de la pensée soit doué d'une grande puissance d'expression pour être capable de rendre sensibles, saisissables les phénomènes de l'ordre invisible et infini. Cette puissance d'expression se résume en un seul mot : l'éloquence. Sans doute, la simple démonstration revêt la vérité invisible de lumière, mais ce n'est encore qu'une lumière froide et glacée; l'éloquence lui donne la couleur, le mouvement, la chaleur, la vie. C'est elle qui fait pénétrer la vérité dans l'esprit et dans le cœur. La définition de Dieu peut nous en donner un exemple. Celle du catéchisme est vraie, profonde, irréprochable, mais simple, décolorée. Prenez la définition de Platon : « Dieu est un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part; » ou bien celle de Malebranche : « Dieu est le lieu des esprits, comme l'espace est le lieu des corps. » Quelles images! quelle chaleur! quelle vie...! L'éloquence subjugue les âmes les plus rebelles; elle dispose des destinées du temps et de l'éternité : voilà pourquoi elle constitue le dernier et le plus grand élément de la principauté de la pensée.

En résumé, le prince de la pensée est un voyant

de l'infini, de la vérité, qui la démontre sûrement, clairement, et qui l'expose et la révèle avec éloquence.

Et cette principauté, ce grand don octroyé par Dieu à quelques hommes éminents n'a d'autre but que de faire penser les hommes qui ne pensent pas, c'est-à-dire de leur procurer ce qu'il y a de plus rare sur la terre; car on pense infiniment peu, et un très petit nombre se préoccupent de penser, de voir ce qui n'est pas visible, de songer à Dieu et à leur âme.

Mais, dit-on, cette principauté de la pensée qui a brillé d'un si vif éclat dans les temps antiques ne peut plus exister aujourd'hui, puisque l'Évangile a fait de la foi la règle de nos croyances et de notre conduite, et que Jésus-Christ nous a dit lui-même : *Vous n'aurez d'autre maître que le Christ.* Cette objection est-elle fondée? Est-il vrai que Jésus-Christ ait détrôné la pensée humaine? L'histoire est là pour répondre. Le christianisme n'a pas eu seulement des martyrs, il a eu aussi ce qu'on a appelé des Pères de l'Église, et, parmi ces Pères, des hommes que l'Église a appelés des Docteurs, c'est-à-dire des hommes qui tous, depuis saint Paul jusqu'à Bossuet, ont combattu pour la raison, non moins que pour la foi, écrit ou prêché pour elles, et gravé dans des pages ou des paroles immortelles les vérités de leur religion, dont les opinions et les ouvrages seront toujours décisifs dans les grandes questions du dogme et de la morale. L'Église compte donc des noms illustres parmi les maîtres de la

pensée, et il devait en être ainsi. L'Évangile, en promulguant le principe de la foi, le conciliait avec celui de la raison; il voulait l'intelligence de la foi pour la raison, et l'intelligence de la raison pour la foi; et, par là, il ouvrait à l'esprit humain un champ plus beau, plus vaste que celui dont il avait joui auparavant.

Nous savons ce que c'est qu'un prince de la pensée; il nous reste à savoir quels sont nos devoirs envers les princes de la pensée.

II. — ... Ces devoirs se réduisent, à proprement parler, à un seul : les étudier, puisque Dieu nous les a donnés pour nous faire penser, puisqu'il les a envoyés sur la terre pour nous éclairer de leurs lumières, pour nous communiquer et nous démontrer la vérité.

Si nous voulons comprendre ce devoir et sa grandeur, il nous faut considérer que l'homme après sa chute a été condamné au travail et à la peine, et que Dieu a voulu que le riche, comme le pauvre, subît cette loi. Or, il y a deux sortes de travaux, le travail des mains et celui de l'esprit; et de même que, pour se livrer au travail manuel, il faut être formé par un maître, de même, pour se livrer au travail intellectuel, chrétien, il faut étudier les maîtres dans l'art de penser, les Pères et les Docteurs de l'Église.

Il y a une autre raison. Nous sommes obligés, si nous voulons vivre de la vie éternelle, de refréner nos passions, et nous ne pouvons y réussir que par la mortification et le crucifiement des sens. Or le

travail de la pensée, comme le travail du corps, produit ce résultat, et c'est pour cela que Dieu nous l'a imposé. Les habitants des campagnes, grâce à leurs rudes travaux, vivent facilement dans la pureté des mœurs et la paix de l'innocence. Ceux qui se livrent aux travaux de l'esprit arrivent encore plus facilement à cette fin. Comme l'âme est unie au corps par des liens étroits, le cerveau s'amplifie et s'épanouit au détriment des autres organes, qui en sont amoindris et comme frappés d'inanition. De là vient que les adolescents à qui on a inspiré de bonne heure le goût de l'étude, le culte du vrai, du beau et du bien, l'amour des lettres et de la philosophie, se voient préservés des plus grandes illusions de la jeunesse, et conservent des mœurs pures au milieu d'un siècle corrompu. Ils croissent, comme des lis, sous vos yeux, mères chrétiennes, s'il y en a parmi vous qui aient cette douce jouissance. Le lis, qui est resté dans la tradition profane et chrétienne le symbole de la pureté de la jeunesse, a une tige toute grêle. Dès que sa fleur est éclose, sa légère enveloppe inférieure se dépouille sous les rayons du soleil; bientôt il ne reste plus que sa corolle blanche et forte qui embaume l'air de son parfum. A mesure qu'il s'épanouit, il attire toute la sève à sa tête, et sa tige est desséchée depuis longtemps quand sa fleur se penche vers la terre : emblème gracieux et expressif de la beauté des jeunes gens et des hommes mûrs qui, nourris par l'étude et la vertu, élèvent leur tête vers le ciel et charment leur vie par le spectacle de l'infini.

La dernière raison qui doit nous faire étudier les princes de la pensée, est la nécessité où nous sommes de fortifier notre foi en l'éclairant. Il est en nous, en effet, un tel besoin de pénétrer et d'approfondir la vérité, qu'un homme qui peut étudier et qui ne le fait pas ne possédera jamais une foi solide, étendue, profonde, et ne sera jamais capable de la communiquer aux autres. Le pauvre peut avoir une foi moins éclairée que celle de l'homme instruit; il est incapable d'agrandir le cercle de ses connaissances, et Dieu ne lui en demandera pas compte, parce qu'il ne lui en a donné ni le temps ni les moyens. Mais celui qui, ayant des loisirs et de l'intelligence, se contente de la foi du charbonnier et ne fait rien pour s'éclairer, celui-là sera responsable au jour suprême et rendra compte de son mépris ou de son indifférence. Il faut développer sa foi, et pour cela il faut lire, il faut étudier les Pères et les Docteurs de l'Église. *Malheur à celui qui est seul et isolé!* c'est-à-dire, malheur à celui qui ne cherche pas à se rendre raison de ses croyances, à éclairer sa foi, à l'étendre et à la propager!

Promettez-moi donc de lire et d'étudier désormais ces grands Docteurs chrétiens qui, illuminés par Jésus-Christ, ont possédé la foi la plus intègre et la plus parfaite. Ainsi cette solennité n'aura pas été seulement un simple spectacle et le vain bruit d'une parole passant au milieu des parfums de l'encens; mais devant les reliques de saint Thomas d'Aquin, aux pieds des autels de cette basilique insigne, ornement de votre cité consacrée aux lettres et plus

encore à la religion, vous aurez pris cette bonne, belle et sainte résolution de lire tous les jours de votre vie quelques pages écrites par ces hommes illustres qui ont uni à un grand cœur une grande raison, et une sainteté toute-puissante à un génie également tout-puissant.

SUR LA PRÉSENCE RÉELLE DE DIEU

ET SUR LES DEVOIRS QU'ELLE NOUS IMPOSE

Prêché à Toulouse, le 5 mai 1855, pour la bénédiction de la nouvelle chapelle des Dominicains.

NOTICE

Le 8 août 1854 le P. Lacordaire prit possession de l'École de Sorèze, et fut institué, peu après l'expiration de sa charge de provincial, vicaire général du Tiers Ordre Enseignant, fondé en 1852. Voulant se consacrer désormais tout entier à ses nouvelles fonctions, il refusa de reprendre ses *Conférences,* et prit pour règle de ne plus prêcher en dehors de sa chère École. Il consentit néanmoins à faire une exception en faveur du couvent de Saint-Romain, pour la bénédiction de la chapelle dont il avait lui-même posé la première pierre, le 4 août de l'année précédente, fête de saint Dominique.

ANALYSE[1]

Et vocabunt nomen ejus Emmanuel, etc.

« On l'appellera Emmanuel, ce qui signifie Dieu est avec nous. »

MONSEIGNEUR[2], MES FRÈRES,

La reconnaissance m'oblige à dire que cette chapelle, où nous sommes rassemblés en ce moment, a été construite avec le secours de vos prières et de vos aumônes. Je devrais donc, ce semble, chercher à vous témoigner la gratitude qui nous anime, et en même temps vous montrer ce que vous avez fait d'important, d'heureux pour la gloire de Dieu, en lui érigeant ce nouveau temple, et pour l'Ordre religieux auquel vous avez rendu cette œuvre facile par vos largesses. Mais, si juste que serait ma parole appliquée à vous louer et à vous remercier, il m'a paru cependant que c'était là un sujet qui nous touche de trop près, et que même les accents de la reconnaissance lui communiqueraient une sorte de satisfaction purement personnelle.

[1] Comparez avec le sermon sur le même sujet, p. 103. — Voir le *Journal de Toulouse*, 6 mai 1855 (A Pujol); la *Gazette du Languedoc, id.* (E. Benezet), dont l'article se termine ainsi : « Telle a été en substance cette allocution pleine d'onction et de douceur, et dans laquelle le P. Lacordaire, sans cesser d'être lui-même, nous a paru sous un jour nouveau. » — Un magistrat, conseiller à la cour, exprima son admiration en disant: « Après cela, il n'y a que Dieu. »

[2] Mgr Mioland, archevêque de Toulouse.

Laissons donc, mes Frères, laissons de côté ce que vous avez bien voulu faire pour notre Ordre, dont votre ville a été le berceau, et qui, après soixante-dix ans, reparaît dans son sein. Je veux vous montrer que vous avez fait quelque chose de plus grand encore. Après tout, si éminent que puisse être le service rendu à un Ordre voué à la prédication, nous ne sommes qu'une faible portion de l'Église, une humble partie de ces ambassadeurs que Dieu envoie aux générations, et d'autres nous ont précédés au milieu de vous dans cette carrière de l'apostolat. Il y a quelqu'un qui, dans l'Église, est autrement grand, s'il était possible de le dire, que l'Église tout entière : c'est Dieu, dont je viens de prononcer le nom, celui dont les prophètes ont annoncé que les peuples *l'appelleraient Emmanuel*, c'est-à-dire *Dieu avec nous.*

C'est à Dieu lui-même que vous avez donné l'hospitalité en construisant ces murailles. Car tout majestueux, tout infini qu'il soit, il lui plaît d'habiter au milieu des hommes; et c'est avec raison que Salomon, après avoir édifié le temple de Jérusalem, s'étonnant devant son propre ouvrage, aux pieds d'un autre autel moins auguste que celui-ci, et, levant ses mains vers le ciel, s'écriait dans un saint transport : *Il est donc vrai qu'il faut penser que Dieu habite sur la terre!* Oui, mes Frères, il le faut penser. Et, s'il en est ainsi, si vraiment vous avez ouvert un asile à Dieu, si vous en avez fait votre hôte, si vous lui avez facilité le moyen de se mettre en commerce avec vous, je dois vous entretenir de

sa présence réelle au milieu de nous, et de ses divers degrés. Ce sera le sujet de cette allocution. En écoutant ce que je vais vous dire, si vous voulez bien me prêter une oreille attentive, ce sera vous-mêmes parlant à vous-mêmes, qui vous rendrez le témoignage de l'œuvre que vous avez accomplie. Cette œuvre, je n'ai pas besoin de la louer : chacune de mes paroles, même dans mon silence par rapport à ce sujet, vous permettra de l'apprécier davantage; et en vous rappelant ce que peut la bonté du cœur de l'homme, vous comprendrez ncore mieux ce qu'est la bonté infinie du cœur de Dieu.

I. — La religion n'est que le commerce de Dieu avec l'homme et de l'homme avec Dieu, commerce réel, vivant, commerce de personne à personne par l'esprit et par le cœur, par l'être tout entier.

Or, sans la présence de Dieu sur la terre, il n'y a point de religion possible.

Dieu ne serait rien pour nous, s'il n'était pas réellement avec nous. Son immensité même, son infinité même, dans le centre immuable de son éternité, ne feraient que nous effrayer, et le silence éternel de ces espaces insondables que nous glacer d'horreur. La voûte immense et profonde du ciel serait tendue sur nos têtes, sans que sa contemplation produisît dans notre âme d'autre sentiment que l'épouvante, à la pensée de ce Dieu caché qu'il ne nous serait pas permis de voir et de posséder. Notre esprit se perdrait dans cet abîme; il serait frappé de vertige, et l'idée même de Dieu le précipiterait dans l'athéisme. Nous ne reconnaissons Dieu que parce

qu'il s'est abaissé jusqu'à nous, que parce qu'il est venu parmi nous et s'est fait aussi petit que nous, que parce qu'il est entré en commerce avec nous, et qu'il nous a donné de vivre, pour ainsi dire, quotidiennement et familièrement avec lui.

Oui, l'être infini habite parmi les hommes; il consent volontiers à s'enfermer dans les étroites murailles d'un temple construit par nos mains. Le monde l'a toujours cru, et l'idolâtrie elle-même est une preuve de la vérité de cette croyance universelle.

Avant la venue de Jésus-Christ, cette vérité de la présence divine sur la terre, loin d'être affaiblie, avait été agrandie d'une manière démesurée; elle avait été professée, pratiquée jusqu'à l'excès et à la superstition. L'idolâtrie reposait sur cette croyance et cette foi. Il ne faut pas s'imaginer, en effet, que les hommes aient adoré tant de fausses divinités, seulement parce qu'elles favorisaient leurs passions. Sans doute l'idolâtrie était une erreur immense, sans doute il y avait en elle quelque chose de vil et de méprisable, mais il y avait aussi une part de grandeur, — ce qui surgit des bas-fonds de l'humanité ne saurait rien créer de durable, — il y avait une portion de vérité qui en explique le succès et la généralisation, je veux dire la foi, la croyance en la présence réelle de Dieu sur la terre. Et si l'idolâtrie courbait l'univers sous ses enseignements et ses lois, c'était moins parce qu'elle flattait les passions et les faiblesses de l'homme que parce qu'elle reposait sur ce fondement, qu'elle

divinisait son orgueil et jusqu'à ses voluptés. Les païens n'ont pas réussi à démêler la vérité au milieu de ce qu'ils croyaient être la présence de Dieu; mais néanmoins ils sont toujours demeurés fermes, inébranlables sur cette idée. Ils ont toujours cru que Dieu communiquait avec les hommes, qu'il habitait au milieu d'eux, que le champ lui-même qu'ils cultivaient restait sous la protection d'un Dieu qui bénissait leurs travaux, leurs fatigues et leurs efforts pour tirer d'un sol ingrat la fécondité de la moisson.

Cette présence est un tel besoin, sa croyance un instinct si puissant de l'humanité, que si les sages du siècle parvenaient un jour à renverser les temples où habite le Dieu vrai et unique, les hommes les relèveraient aussitôt; mais à la place de ce Dieu ils mettraient une quantité innombrable de faux dieux.

Telle a été l'idée de la présence réelle de Dieu dans les temps primitifs; il faut savoir comment elle s'est agrandie et perfectionnée peu à peu parmi nous.

Il y a bien des degrés dans la présence réelle, dans la communication de personne à personne, qu'il s'agisse des rapports de Dieu avec l'homme ou des rapports de l'homme avec Dieu.

Le premier degré, c'est la parole. Supposez que nous soyons placés à distance, ou qu'il y ait entre vous et moi un obstacle qui empêche de nous voir mutuellement, je puis cependant communiquer avec vous. Dans ma parole vous retrouvez toute ma

personne, et, sans être vu, ma voix me fait connaître à vous; elle vous révèle quelque chose de plus que mon être extérieur. Quand je suis devant vous, vous voyez mon vêtement, mon corps; mais mon corps, ce corps que réclame la tombe, que la terre recouvrira, que les vers doivent ronger, il n'est pas moi; ce moi qui vous parle, qui vous transmet ses pensées, qui cherche votre âme, il est au dedans et invisible. Toute communication avec vous est-elle impossible pour cela? Non. La parole est là pour servir d'intermédiaire, et quel que soit le voile qui, couvrant ma physionomie, la dérobe à vos regards, les accents qui jailliront de mon âme par mes lèvres vous révéleront les sentiments dont elle est agitée, provoqueront votre attention et vous commanderont le silence.

La parole est donc le premier degré de la présence réelle : quand on parle, on est présent à celui auquel on s'adresse. Aussi Dieu a parlé aux hommes; il leur a dit ce qu'il était, ce qu'il pensait, ce qu'il voulait. Il leur a parlé pendant quatre mille ans, bien souvent et de bien des manières; il leur a parlé par ses patriarches; il leur a parlé par ses prophètes; il leur a parlé par son Fils, qui est venu sur la terre au temps marqué, afin de converser avec eux : et toutes ses paroles, nous les possédons encore, nous avons le Livre qui contient la parole de Dieu, antérieure à toute parole humaine. Aucun livre de l'homme ne l'a jamais égalé, ni ne l'égalera jamais.

Le second degré, c'est la vision, qui l'emporte

sur la parole; car, si la parole tire l'âme de sa retraite pour la manifester, la vision fait plus encore, elle montre les actes mêmes de la personne et sa physionomie. Quand nous avons entendu la voix d'une personne chérie, nous désirons voir ses traits, son visage, pour la chérir davantage encore. Sans doute, nous ne voyons pas l'âme elle-même, mais nous voyons ses opérations, nous lisons dans les yeux, sur les lèvres, ses pensées et ses sentiments. Voilà pourquoi dans la plénitude des temps, — des temps qui ne sont rien, parce que le temps et les siècles ne sont rien devant l'immuable et l'Éternel, — Dieu a voulu s'incarner, se rendre visible aux hommes. On a pu voir son adorable physionomie, et par tous ses actes, par sa beauté et sa bonté, il a inspiré un respect, un culte, un amour auxquels nul autre ne saurait être comparé.

Mais, quand on a entendu, quand on a vu, est-on arrivé au dernier degré de la présence réelle, de la communication de personne à personne? Non! nous avons encore besoin de toucher celui que nous aimons pour nous unir plus intimement à lui, de presser ses mains dans les nôtres, de coller notre joue sur la sienne, et, par ce contact, de nous mettre, pour ainsi dire, en possession de sa substance.

Dieu a donc permis aux hommes de le toucher, et l'Évangile qui en fait foi, révèle l'existence des cinq attouchements qui ont consommé le mystère de la présence réelle.

Le premier, sans parler de ce qu'on pourrait ap-

peler un attouchement vulgaire, et dont il est dit que *la foule se précipitait autour de Jésus-Christ cherchant à le toucher,* le premier a été celui par lequel l'humanité demandait la guérison du corps. Il nous est attesté par l'exemple de cette pauvre femme qui se disait à elle-même : *Si je puis seulement toucher le bord de sa tunique, je serai guérie!* et qui reçut cette réponse aussitôt après l'avoir touché : *O femme, votre foi vous a guérie!*

Ce n'était là que le premier degré de la possession, la première vertu de l'attouchement divin. Un jour que Notre-Seigneur était assis à un banquet, une femme entra, une pécheresse publique, une femme déshonorée et abjecte, qui, après avoir appartenu à l'infamie, devait, par la souveraine puissance de l'Évangile, appartenir pour jamais à l'invocation de toutes les âmes restées pures : c'était la Madeleine. Elle s'approcha humblement, mais elle ne se contenta pas de toucher le bord du vêtement, elle se mit aux pieds de Notre-Seigneur, et, prenant sa chair virginale, — Jésus la laissait faire comme si elle eût été la plus chaste, la plus parfaite des créatures, — elle lui appliquait des baisers pleins de tendresse, en versant des larmes de repentir qui imploraient le pardon de ses fautes. Immobile et serein au milieu des malédictions des Pharisiens, Jésus lui dit avec une ineffable douceur : *Femme, vos péchés vous sont remis!* Ainsi se réalisait le deuxième attouchement de Dieu par l'humanité, qui, cette fois, demandait la guérison de l'âme.

Pendant la dernière Cène, Jean, le disciple bien-

aimé de Jésus, parce qu'il était vierge, reposa familièrement sa tête sur la poitrine de son divin Maître, qui, sur sa demande, lui fit connaître aussitôt lequel des douze devait le trahir, comme si, après un tel attouchement, il ne pouvait plus avoir de secrets pour lui.

Le quatrième attouchement s'est réalisé à la descente de la Croix, quand le corps inanimé du Sauveur fut remis aux saintes femmes, qui l'enveloppèrent d'étoffes précieuses et l'embaumèrent de parfums avant de l'ensevelir.

Il est un dernier attouchement par lequel Dieu a voulu guérir les hommes d'une infirmité qui doit durer jusqu'à la fin des siècles, du doute, de l'incrédulité. Dès que Jésus fut sorti du tombeau, Madeleine courut à lui; mais elle fut arrêtée par cette parole sévère : *Ne me touchez pas!* Thomas, l'un des Apôtres, n'avait pas voulu croire à sa résurrection; il doutait encore. Notre-Seigneur entre dans le Cénacle, et, loin de le repousser, comme il avait repoussé Madeleine, il s'approche de lui et lui dit doucement : *Mets ton doigt dans la plaie de mes mains, ta main dans celle de mon côté, et ne sois plus incrédule, mais fidèle.* Par là, Jésus a montré le dernier moyen qui restait à l'homme pour sortir du doute et de l'incrédulité, et rentrer dans le sein de Dieu. Quand un homme est dévoré par l'esprit du doute, il faut qu'il pénètre les choses plus profondément qu'un autre; il faut qu'il les voie de plus près. Eh bien! Dieu lui permet de le toucher; il lui dit : « Enfonce tes mains dans mes plaies; vois et

juge; ne crains pas de sonder mes blessures, je suis encore plus fort que ceux-là qui me les ont faites. Palpe ces pieds qui ont été percés et immobilisés par le supplice de la Croix; contemple, regarde ces plaies vivantes. Sens ma grandeur et mon humilité; sens que je suis Dieu, et ne sois plus incrédule. Laisse là les pauvretés, les chimères du monde; rentre dans la richesse et la gloire de ton Créateur et de ton Sauveur; sens et crois, sens toute la différence de l'homme avec Dieu. »

Voilà comment se consomme la présence réelle de Dieu sur la terre...

II. — Et maintenant que Jésus-Christ est remonté au ciel, Dieu est-il encore parmi nous?

Après avoir parlé à l'humanité pendant quatre mille ans, il garde le silence depuis dix-huit siècles. Il n'y a plus de prophètes inspirés pour nous transmettre sa parole; les apôtres et les évangélistes ont écrit sur le dernier feuillet de leur livre : *Finis;* c'est la fin. Nous aurions beau interroger le ciel: le ciel est d'airain, il est muet. Dieu se tait, mes Frères, il ne parlera plus qu'au dernier jour; mais il se tait, parce qu'il nous a parlé, il ne parle plus, parce qu'il n'a plus rien à nous dire, parce qu'il nous a dit tout ce qu'il voulait nous dire.

Sa parole est écrite dans le premier de tous les livres, qui a été appelé le livre par excellence, la Bible. Voulez-vous l'entendre? Ouvrez l'Évangile et lisez; vous pouvez le consulter à tous les instants et vous nourrir ainsi de la parole divine. Lisez-le, lisez ce qu'a dit le Fils de Dieu dans les diverses

circonstances de sa vie mortelle; lisez le sermon sur la montagne, et si vous ne reconnaissez pas la parole de Dieu dans ces mots : *Heureux les pauvres! Heureux ceux qui pleurent!* ne dites pas que la parole même de Dieu vous toucherait davantage. Si sa parole écrite ne vous a pas convaincus, alors même que les anges descendraient du ciel pour vous annoncer la parole de Dieu dans tout son éclat, vous ne les croiriez pas, vous n'obéiriez pas à leur voix.

Nous ne voyons pas Dieu depuis son Ascension, et nous ne le verrons plus jusqu'au jour où il apparaîtra dans toute sa gloire, pour juger les vivants et les morts qu'il aura fait sortir de leurs tombeaux. Voulez-vous le voir cependant? Allez en esprit à Jérusalem, parcourez la Judée, ouvrez, ouvrez l'Évangile; tous les lieux où il a passé s'y trouvent avec leur description. Voici l'endroit où il est né, celui où il a accompli tel miracle. Là il était au milieu de ses disciples; plus loin se trouvent la montagne des Oliviers, le jardin, théâtre de son agonie, le Prétoire où il fut condamné et flagellé, le Calvaire où il fut crucifié. Voulez-vous le voir de plus près encore? Sortez par cette porte, pénétrez dans la rue; probablement vous y trouverez sur votre chemin quelque pauvre couvert de haillons. Regardez-le bien; regardez ce pauvre dans son état d'avilissement : c'est le Christ. Si vous ne le reconnaissez pas sous ses vêtements misérables, vous ne le reconnaîtriez pas davantage quand il vous apparaîtrait dans toute sa majesté.

Ne dites donc pas que Dieu n'habite plus sur la terre. Sa présence y est plus réelle, plus grande que jamais.

Autrefois, sa présence n'était que locale, et sa parole était générale, universelle; elle s'adressait à tous les siècles et à tous les hommes. Aujourd'hui, au contraire, il est partout, et il parle à chacun de nous en particulier. Sa parole a des accents qui pénètrent au fond de l'âme et qui conviennent à toutes les situations; elle a des mots pour ceux qui souffrent, et des mots pour ceux qui sont dans la joie.

Nous pouvons non seulement l'entendre et le voir, mais encore le toucher. Vous pouvez lui demander la guérison de vos infirmités corporelles, ou vous jeter à ses pieds, comme la Madeleine, pour implorer la guérison de votre âme; et quelque déshonoré que vous soyez aux yeux des hommes, il vous rendra tout votre honneur. Vous pouvez vous coucher amoureusement sur sa poitrine, comme le disciple bien-aimé; il vous révélera ses secrets les plus intimes; pour les comprendre, il ne faut pas être grand homme, il suffit d'être chrétien. Vous pouvez, comme les saintes femmes, ensevelir son corps après l'avoir couvert de parfums et enveloppé dans des linges précieux. Cet autel est son sépulcre; en travaillant à son ornement, vous rendez à Jésus-Christ le même honneur.

Êtes-vous tourmenté par le doute? Souffrez-vous de l'incrédulité? Avancez, approchez-vous de plus près; mettez votre main dans son côté; ne craignez

rien, fouillez profondément, et vous recevrez le don de la foi, qui laisse sa part à la raison, mais qui est surtout un don de la grâce divine.

Ainsi, Dieu est toujours parmi nous. Il est là dans ce tabernacle qu'il consent à venir habiter, écoutant toutes nos prières, et accueillant aussi bien les larmes du repentir et de l'incrédulité, que les hommages pieux des âmes restées pures et fidèles à son culte.

En construisant ce temple, vous avez fait, mes Frères, une grande et belle chose. Vous avez fait sur la terre un lieu de plus où l'on parle à Dieu, où on le voit, où on le touche, où se guérissent toutes les infirmités et toutes les blessures. Désormais, Dieu a pris possession de votre œuvre, et vous qui avez versé votre aumône pour elle, vous reviendrez ici pour l'honorer et l'invoquer.

Vous qui êtes heureux maintenant, vous y reviendrez quand le malheur vous aura frappé; vous y trouverez une consolation dans le souvenir de ce jour, et surtout dans la parole intime qui vous sera dite par ce Dieu à qui vous aurez fait un asile. Vous qui êtes malheureux maintenant, vous y reviendrez pour y sanctifier votre joie, lorsque vous aurez retrouvé le bonheur. Vous tous, qui avez participé à la construction de ce temple, vous pourrez vous dire, quand vous viendrez y prier : « Le monde ne le sait pas, mais au jour de l'éternité, dans les fondements obscurs de cet édifice sacré, on retrouvera mon obole. » Oui, on y retrouvera l'obole que chacun de vous y aura jetée, l'obole du riche et

celle du pauvre, l'obole de la mère et celle de l'enfant, l'obole de l'adolescent et celle de l'homme mûr, l'obole du soldat, du capitaine, du magistrat, de tous ceux, en un mot, qui se sont unis à nous, afin que l'Emmanuel soit célébré jusqu'à la fin des siècles, afin qu'un culte constant soit rendu à Celui auquel les générations des hommes ne manqueront pas, et qui lui-même ne leur manquera jamais.

SUR LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST

Prêché le 25 décembre 1856, à Albi, dans l'église métropolitaine de Sainte-Cécile.

NOTICE

Le P. Lacordaire, « voulant donner une marque de gratitude à Mgr de Jerphanion[1], » si paternel pour l'École de Sorèze, fit une deuxième exception à la règle qu'il s'était imposée, en prêchant dans la cathédrale d'Albi. Ce fut la dernière, et depuis il résista à toutes les instances. Il avait senti d'ailleurs plus vivement que jamais, non sans une secrète tristesse, que « ses forces et sa voix ne pouvaient plus suffire à de si grands auditoires ».

Il écrivait, le 25 août 1858, à M. Dugied : « ... En ce qui concerne le sermon dont vous me parlez en faveur de l'église Saint-Pierre (Dijon), je suis pareillement obligé, mon cher cousin, de vous adresser mes excuses. J'ai dû renoncer totalement à la prédication, afin de suffire aux besoins de ma position actuelle, et je ne puis y rentrer par une porte sans que d'autres s'ouvrent à l'instant

[1] Lettre à Mme Swetchine, 29 décembre 1856.

même, au grand préjudice de mon temps et de mes obligations. Outre la direction de Sorèze, j'ai à m'occuper d'Oullins et de Bourges; j'écris des *lettres sur la vie chrétienne dans le Correspondant*; j'ai une correspondance étendue à suivre. Ces travaux m'absorbent tout entier, au delà de mes forces, et j'aspire au moment d'une retraite qui me laisserait quelque loisir pour écrire en paix... »

EXORDE ET PLAN[1]

« L'an 23 de l'empereur Auguste, au moment du plus grand éclat de la civilisation romaine, dans une bourgade de la Judée, entre Rome, Athènes, Memphis et Babylone, un enfant naquit, au sein d'une famille d'artisans, dans l'étable d'une hôtellerie.

« Il passa les trente premières années de sa vie dans l'obscurité la plus profonde. Puis il parut en public, et dit aux hommes qui l'avaient vu naître, vivre et grandir : « Je suis Dieu! Celui qui a fait le ciel et la terre, c'est moi; celui qui a creusé les abîmes de l'Océan et marqué ses limites, c'est moi; celui qui tient le soleil immobile et suspendu au milieu du monde, c'est moi; celui qui par delà le monde que votre soleil éclaire, a créé d'autres astres qui portent leur lumière à un autre univers invisible à vos regards, c'est moi. L'éternité, c'est moi; l'infini, c'est moi, moi à qui vous parlez, moi que vous

[1] D'après les souvenirs de M. Roques, mort archiprêtre de Saint-Alain, à Lavaur; de M. l'abbé C. Barbe, vicaire général de Châlons.

entendez, moi que vous touchez, moi qui bientôt mourrai sous vos yeux... »

Cet Enfant est celui-là même dont nous célébrons aujourd'hui la naissance avec l'Église catholique... Est-il vraiment Dieu? A-t-il donné des preuves authentiques de sa Divinité?...

I. — Jésus-Christ a prouvé sa Divinité par la triple affirmation de la *vertu*, du *génie*, du *martyre*.

II. — Il a triomphé successivement de la triple négation *païenne*, *musulmane*, *rationaliste*.

Sa Divinité s'est imposée peu à peu à la croyance universelle de l'humanité civilisée[1]...

[1] Voir vol. I, page 89 et suiv., l'*Analyse* du sermon prêché sur le même sujet.

INSTRUCTIONS

DONNÉES

A L'ÉCOLE DE SORÈZE

1854-1861

NOTICE

La commission administrative de l'École de Sorèze, voulant en faire une institution « tout à fait catholique », avait résolu, dès 1854, d'en confier la direction au R. P. Lacordaire. Celui-ci finit par l'accepter, et, le 23 juin, il se rendit à Sorèze, avec M. Et. Cartier, afin de prendre sur place tous les renseignements nécessaires.

A son arrivée, apprenant que maîtres et élèves étaient occupés aux examens semestriels, il se mit à visiter le parc et la maison. L'aumônier de l'École le rencontra par hasard, et, l'ayant reconnu, courut avertir le directeur, M. l'abbé Bareille, qui s'empressa de faire rassembler tous les élèves dans la cour des *collets rouges*. Le Père, qu'il avait trouvé revenant tranquillement de son excursion à travers les dortoirs, parut bientôt sur la terrasse de la cour. La musique joua; un élève s'avança pour le complimenter et lui exprimer la joie qu'il causerait à tous s'il voulait bien leur adresser quelques mots. Il remercia, et, après s'être excusé de ne pouvoir le faire en ce moment à cause de sa fatigue, il invita les élèves à fixer eux-mêmes le jour où ils désireraient l'entendre. On fixa le jour très prochain de la première communion, qui, depuis longtemps, était la fête la plus populaire de l'École.

En attendant, on fit de nombreux commentaires sur cette visite inattendue : les uns disaient tout bas que c'était un vieux *libéral*; les autres tout haut que c'était

un fameux prédicateur; les grands parlaient avec admiration des *conférences* de Paris et de Toulouse, et promettaient aux jeunes un sermon magnifique.

« Au jour indiqué, raconte l'un d'eux, celui-là même qui devait être l'*Emmanuel des Lettres sur la vie chrétienne,* protestants et catholiques accoururent en foule, et notre chapelle se trouva trop petite. Le Père monta en chaire à l'issue des vêpres. Il prit pour texte ces paroles de Notre-Seigneur à ses disciples : *Manete in dilectione mea, Persévérez dans mon amour,* et nous parla une grosse demi-heure sur le *respect* et l'*amour* que nous devons à nos parents et à nos maîtres; aux premiers, parce qu'ils nous ont donné la vie, fondement de tous les autres biens; aux seconds, parce qu'ils nous donnent une autre vie, non moins précieuse, et sans laquelle la vie corporelle serait stérile, la vie intellectuelle, morale et sociale.

« Nous sortîmes stupéfaits! Nous qui jusque-là n'avions trouvé belles que les paroles du vénérable abbé Cavalier, notre ancien aumônier, nous ne savions comment exprimer notre admiration; les rhétoriciens avouaient que le sermon était encore plus beau que tout ce qu'ils avaient pu rêver, et leur professeur déclara que sa propre attente était surpassée. »

Le Père avait terminé en disant : au revoir! En effet, le 8 août, jour de la distribution des prix, il revint accompagné du R. P. Chocarne et de M. de Pous, vicaire général de Toulouse, pour prendre possession de l'École, et, dans une brillante improvisation, il parla aux élèves *sur la nécessité de régler sa vie.*

A la rentrée, le nouveau directeur se fit avant tout un honneur et un devoir de continuer son apostolat, en leur annonçant la parole de Dieu, dont mieux que personne il sentait la nécessité et l'importance pour la génération ou l'affermissement de la foi dans les âmes. Car la foi n'était que trop absente de l'esprit du *vieux Sorèze,* esprit

païen, presque à l'égal de celui du lycée de Dijon, dont il devait dire sur son lit de mourant : « L'ancien monde, présenté à nos yeux en ses côtés sublimes, nous y avait enflammés de ses vertus, tandis que le monde nouveau, créé par l'Évangile, nous y était demeuré comme inconnu. »

Il prêcha donc régulièrement pendant sept années consécutives *sur la vie morale et chrétienne*[1]; et, toujours éloquent, parfois il fit entendre des accents d'une émotion et d'une puissance que les cathédrales n'avaient point connus ou auraient enviés.

Les élèves de l'École qui l'ont entendu en ont gardé une impression profonde, ineffaçable, non moins que les auditeurs des *Conférences*. Tous sont unanimes à reconnaître que sa parole défiait toute comparaison, tant elle les rendait meilleurs qu'eux-mêmes, et les élevait jusqu'à lui.

« Maintenant que sa voix est muette, » disait l'un d'eux[2],

[1] Il fit en outre, la première année, aux élèves des hautes classes, plusieurs conférences apologétiques dont voici le sujet :

1° La Religion est un commerce de l'homme avec Dieu par des vérités de lois et des pratiques que Dieu lui-même a révélées.

2° Religion naturelle, religion révélée.

3° Dieu a droit sur nous-mêmes, sur nos actes et nos sentiments. L'homme a droit sur l'amour de Dieu.

4° La Religion est révélée par Dieu. — La Révélation était possible; elle était convenable.

5° Nécessité hypothétique et morale de la Révélation.

6° Les philosophes n'ont pu se former une religion.

7°, 8° La Religion véritable doit donner la lumière la plus complète, la morale la plus pure, la plus parfaite vérité.

9° Causes de la diversité des cultes. — Pourquoi la Religion catholique n'a-t-elle pas détruit complètement tous les autres cultes?

10° Dieu a-t-il pourvu au salut de tous?

[2] Discours de M. Émile Recouly, sergent-major de l'École (aujourd'hui juge d'instruction à Limoux), à la distribution des prix, 1862.

évoquant devant ses camarades la mémoire vénérée de l'éminent directeur qu'ils venaient de perdre, « maintenant que sa voix est muette, nous recueillons en nous-mêmes les échos des paroles tombées de ses lèvres. Nous voyons encore ce grand homme, quittant la stalle où il était assis, fléchissant le genou au pied de l'autel, en gravissant les degrés avec une majesté qui valait déjà un discours. Nous nous représentons son attitude imposante, le port noble de sa tête, son œil tranquille, ses bras repliés sur sa poitrine sous son scapulaire. L'action d'abord lente se développait progressivement : le geste accompagnait la parole, et bientôt l'inspiration l'animait de son souffle. Tout en lui était alors éloquent, jusqu'aux plis de sa chape et de sa robe. Son visage qui s'illuminait d'une rougeur subite, son œil étincelant, sa tête noblement penchée en arrière, ses bras étendus et frémissants, son verbe retentissant et sonore, devenaient le tableau vivant de sa pensée. Peu à peu sa physionomie reprenait son calme, et ses gestes se succédaient plus rares et plus modérés. C'était d'ordinaire la péroraison de ses discours qui renfermait d'ineffables conseils; le timbre de sa voix était alors d'une douceur extrême, et ses phrases aussi suaves qu'harmonieuses.

« Sa parole, qui résonne et vibre toujours en nous, ne parvenait pas seulement à nos oreilles comme une harmonie puissante et douce; elle versait aussi dans nos cœurs une chaleur et une vie qui, débordant du sien comme d'un ardent foyer et d'une source féconde, nous inondaient tout entiers et nous identifiaient à lui. Jamais parole humaine n'eut pour les jeunes gens plus d'attraits; jamais la charité n'excita plus de sympathies.

« Il ne cherchait point à combattre nos passions en les étouffant, ni à en prévenir les excès, en ralentissant notre ardeur; au contraire. Il attisait le feu naturel au jeune homme, il flattait les palpitations et les frémissements généreux de notre âme; il prenait entre ses mains

et sur son cœur toutes nos facultés, et les grandissait en les maîtrisant... »

Par malheur, ces belles instructions n'ont été ni recueillies par la sténographie, ni même rédigées par les auditeurs qui, le plus souvent, se contentaient de rester tout entiers sous le charme. Les *Notes*[1] laissées par le Père en indiquent simplement le sujet et le cadre général.

Nous reproduisons ces notes *in extenso*, en ayant soin de les compléter par les *souvenirs* trop rares, et les *analyses* trop incomplètes qu'on a bien voulu nous communiquer[2].

[1] Écrites sur un petit cahier in-8° partagé en deux colonnes. — Nous avons soigneusement collationné la copie qui nous fut donnée par M. l'abbé Henri Perreyve, sur l'*autographe* qu'il a légué à son ami M. l'abbé Eugène Bernard, aujourd'hui curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas.

[2] Les *notes* prises par le R. P. A. Duley, aumônier de l'École de 1855 à 1860, ont été publiées en partie par M. Lacointa dans le *Correspondant* du 25 mai 1882 : *Résumés d'allocutions inédites*, etc. — Le R. P. Chéry avait laissé à Rome un *Recueil MS* des *Instructions* qu'il avait entendues et rédigées. Ce recueil n'a pas été retrouvé après sa mort; et nous avons dû publier simplement les *Analyses* qu'il nous envoyait pendant son séjour à l'École.

Nous publierons aussi les *analyses* de quelques allocutions prononcées les jours de fêtes, etc. — « ... Nous avions commencé à recueillir tous ses sermons, toutes ses paroles. Un professeur ne tarda pas à nous en dissuader, à nous le défendre même, disant qu'il s'en chargeait... Saint Jean-Baptiste, qui était une de ses figures bien-aimées, lui inspira, le jour de sa fête, une des plus belles Homélies qu'on ai jamais entendues. Il ne prêcha sur la sainte Vierge qu'une seule fois, en 1857, pour la clôture du Mois de Marie, bien qu'il eût coutume d'imposer à ses pénitents des prières en son honneur. C'est que d'ailleurs il parlait sans cesse de Jésus-Christ, et qu'il la représentait toujours sur le Calvaire au pied de la Croix. » (*Témoignage de MM. Barral et Vivarez.*)

NOTES SUR LES INSTRUCTIONS QUE J'AI DONNÉES A L'ÉCOLE DE SORÈZE

I

ANNÉE SCOLAIRE 1854-55

« Mes instructions ont roulé sur la vie spirituelle, ayant la foi pour principe, et en ont exposé les données générales. »

De toutes les instructions de cette année, nous ne pouvons reproduire que les deux fragments suivants :

SUR LA FOI

Sine fide autem impossibile est placere Deo.

« Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu. »

(Ép. aux Hébr., xi, 6.)

La science de la religion est le centre et la base de toutes les sciences.

La science n'est pas autre chose que la connaissance des êtres et de leurs rapports; elle est le reflet, l'image des choses dans notre intelligence. Et, de même que Dieu, créateur, conservateur et gouverneur du monde, est le centre de tous les êtres, leur cause, leur soutien et leur fin, de même la théologie, qui cherche à connaître Dieu dans ses rapports avec la création tout entière, est parmi

toutes les sciences, ce que Dieu est au milieu des choses, le centre, la base, l'explication, la vie, la fin de tout...

Qu'est-ce qui constitue la qualité profonde, essentielle de la religion? C'est d'abord la foi. La foi nous donne le sens vrai de cette scène touchante que nous célébrons aujourd'hui dans la fête de l'Épiphanie. Ces rois de l'Orient, agenouillés près du berceau de l'enfant Jésus, sont les prémices des peuples futurs qui reconnaîtront cet Enfant pour Sauveur...

Le grand Apôtre a dit : *Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu. Car il faut que celui qui s'approche de Dieu croie qu'il existe et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent.* Et encore : *La foi est une ferme attente des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas.* Le catéchisme à son tour nous enseigne qu'elle est une vertu par laquelle nous croyons fermement toutes les vérités que Dieu nous a révélées, et que l'Église nous propose à croire.

En effet, il fallait bien que Dieu nous fît une révélation.

La révélation, comme le dit saint Thomas, était moralement nécessaire, même pour nous enseigner les vérités auxquelles la raison humaine peut s'élever par ses propres forces. Sans elle, un très petit nombre d'hommes pourrait arriver à connaître ces vérités. Il y a bien des intelligences obtuses; la plupart des hommes, d'ailleurs, n'ont pas le temps de se livrer aux spéculations de la science. Que de

recherches, de travaux, les études philosophiques ne demandent-elles pas? Beaucoup seraient arrêtés par la paresse malheureusement naturelle au plus grand nombre.

Ceux qui parviendraient à la solution des importantes questions sur Dieu, sur notre fin, sur nos devoirs, n'y arriveraient qu'après des études, des efforts longs et persévérants. Les passions de la jeunesse les empêcheraient ou les retarderaient le plus souvent.

L'entendement humain ne découvre, d'ordinaire, le vrai qu'avec un impur alliage d'erreur. Voyez tous les systèmes des philosophes les plus célèbres, depuis quatre mille ans. En est-il un seul que nous ne devions condamner pour quelques erreurs? Ne se sont-ils pas tous contredits les uns les autres? Non, Dieu n'a pu laisser ainsi à elle-même la pauvre humanité; il ne saurait omettre aucune des convenances de sa sagesse.

Les vérités surnaturelles nous ont été révélées pour que nous connaissions la fin supérieure, surnaturelle, à laquelle il a plu à l'immense et infinie miséricorde de Dieu de nous élever, et que nous puissions y tendre : *Ignoti nulla cupido.* Elles nous donnent une idée plus parfaite de Dieu en affermissant en nous la croyance qu'il est incompréhensible; elles répriment l'orgueil et la présomption de notre entendement, qui voudrait se croire capable de tout comprendre, et nous en font sentir la faiblesse; enfin elles élèvent singulièrement notre âme, en portant ses désirs vers des biens infiniment supérieurs à ceux des sens.

Eh! sans doute, Dieu nous a révélé des mystères! Mais est-il étonnant qu'il y ait des mystères dans la religion? Notre intelligence bornée ne peut comprendre l'intelligence divine, qui est infinie. Un paysan ne peut saisir des vérités parfaitement claires pour un savant. L'ange connaît beaucoup de choses qui sont des mystères pour l'homme, parce qu'il connaît, en proportion de la perfection de sa nature. Il doit donc y avoir en Dieu des choses que nous ne comprenons pas. Les objets sensibles eux-mêmes renferment des mystères pour nous. Qu'est-ce que la matière? Est-elle divisible, ou non, à l'infini? Quelle est la nature de l'électricité? Comment expliquer sa vitesse? Ce sont là des mystères de la science. Il n'est donc pas étonnant qu'il y en ait en Dieu, l'Être des êtres.

Dieu s'est donc révélé à nous; il *nous a parlé souvent et de bien des manières; il nous a parlé par les patriarches, par les prophètes, par Moïse et enfin par son Fils.* Jésus-Christ a affirmé sa divinité, et en même temps que sa bouche l'affirmait, sa main s'étendait pour opérer des prodiges qui le prouvaient clairement. Il mourait pour notre salut, afin de ne pas mettre moins d'amour dans ses actes qu'il n'avait mis de vérité dans ses affirmations; il se ressuscitait lui-même, ainsi qu'il en avait pris l'engagement devant ses amis et ses ennemis.

Ce n'était pas assez. Le vent eût facilement emporté ses paroles; il devait nous les transmettre par un organe infaillible. Aussi avait-il dit à Pierre, avant de mourir : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je*

bâtirai mon Église. Et depuis, l'Église nous parle au nom de Dieu et de Jésus-Christ, qui l'a faite dépositaire de ses oracles, interprète et dispensatrice infaillible de la vérité révélée. Tout fidèle s'incline avec confiance devant son enseignement, et l'acte de foi, qui est la base de la vie chrétienne, commence par l'esprit notre communion avec Dieu, laquelle se consomme par notre volonté et par l'acte de charité.

La foi est donc nécessaire pour être agréable à Dieu, pour nous élever jusqu'à lui. Sans la foi, il ne s'est jamais vu d'homme parfaitement religieux, c'est-à-dire qui s'occupât réellement de Dieu; car, comme l'a dit Bossuet, le déisme n'est qu'un athéisme déguisé. Voilà, malgré les protestations de la philosophie, ce que démontre l'expérience de tous les hommes et de tous les temps.

Que serait, en effet, Dieu pour l'homme sans la foi? Si nous ne croyons pas à tous les faits qui nous montrent Dieu conduisant l'humanité vers ses véritables destinées, comme un père prépare l'avenir de sa famille, que devient Dieu pour nous? Un être abstrait, métaphysique, nécessaire à l'intelligence, comme la clef de voûte qui soutient et explique les choses; mais que nous dit-il au cœur? Qu'est-il pour moi, sinon un étranger, le plus étranger, le plus inaccessible de tous, un être indifférent à mon bonheur, qui m'a jeté en cette vie, comme dans un abîme de doutes, d'incertitudes et d'erreurs, qui m'y laisse flotter à l'aventure, sans rien faire pour m'en retirer, et qui doit, au moins, me laisser

saisir ce que je puis trouver sur mon passage pour apaiser la faim qui me dévore et m'endormir un instant sur ces abîmes qu'on appelle le temps et l'espace?

Mais non : Dieu nous a parlé; il s'est révélé à moi comme le principe, la fin de ma destinée, et comme la voie pour y atteindre. Je veux, je veux arriver à lui...

SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR

Prêchée le Vendredi saint, 6 avril 1855.

ANALYSE[1]

Nous sommes réunis, Messieurs, pour faire mémoire de l'événement le plus étrange, le plus incompréhensible qu'il nous soit donné de contempler, de cet événement qui est le centre de tous les temps, le terme de l'époque antique, l'aurore du monde nouveau.

L'homme déchu subissait un châtiment terrible, en réparation de la faute de ses premiers ancêtres : il devait être relevé des conséquences de cette condamnation. Dieu, unissant en un même faisceau les rigueurs de sa justice et les bienfaits de sa miséricorde, conserva le châtiment, mais l'annula, pour ainsi dire, par le plus auguste des sacrifices.

[1] Rédigée et publiée par M. Lacointa. (Voir *Le P. Lacordaire à Sorèze*, p. 101 et suiv.)

L'homme a péché; quelle sera l'expiation? Sera-ce sa pénitence? Sera-ce sa mort?

Le sang de l'homme est impuissant à laver une telle tache; l'humanité, inquiète pendant quatre mille ans de la venue d'un Sauveur, n'avait jamais compris quel il devait être. L'homme avait été chassé du paradis terrestre et condamné à manger le pain à la sueur de son front; mais il était sorti de la bouche de Dieu même une de ces paroles qui sont la consolation des peuples et qui suscitent dans leur cœur une immuable espérance. Le serpent avait trompé la femme, qui, à son tour, avait séduit l'homme. Ministre de ce crime, la femme fut destinée par Dieu à le réparer; le démon séducteur sera, un jour, écrasé par une femme, et cette femme sera la Mère du Sauveur.

Ce n'était là qu'une promesse sans commentaire; prêtant l'oreille aux prédictions des prophètes, ces échos humains de la voix divine, nous ne croyons relever que contradictions et incohérences.

David de s'écrier : « Le Sauveur sera roi; il dominera sur toute la terre; il domptera les volontés; il écrasera la tête des superbes; il élèvera les petits et les humbles... »

Isaïe a vu ce Sauveur; quel est-il? Un lépreux; les hommes le repoussent; il ne trouve pas une couche pour reposer ses membres nus et amaigris. Quelles divergences! Et au-dessus des prophéties plane l'idée que les anciens se faisaient de Dieu, maître immortel de la foudre, juge invisible qui ne leur inspira que de la terreur, jamais de l'amour.

Telle fut, pendant quarante siècles, l'attente du Messie chez les nations : le maître du monde est un Dieu terrible, plutôt vengeur du crime que rémunérateur de la vertu; le Sauveur attendu est à la fois lépreux et roi, esclave et dominateur. Aussi, le grand événement dont nous faisons aujourd'hui la pieuse commémoration est bien extraordinaire, Messieurs, puisqu'il confirme pleinement les prophéties jusque dans leurs contradictions apparentes, et que seul il divulgue les secrets des antiques prédictions.

Le sacrifice réparateur du péché s'accomplit en ce moment. Quelle est la victime? La victime, c'est Dieu, qui s'appelle lui-même le Fils de Dieu, en même temps que le fils de l'homme. Qu'un tel mystère est impénétrable! Comment vous, Messieurs, nourrissant peut-être, en ce moment, dans vos cœurs de frivoles pensées d'orgueil, de sensualité, d'irréligion, comment pouvez-vous obliger le Fils de Dieu à descendre sur la terre pour laver vos péchés de son propre sang!... Cependant mon esprit s'éclaire : c'est que le péché est à la fois homicide et déicide, et que l'attentat à la majesté divine ne peut avoir pour réparateur que Dieu.

Le péché est *homicide,* parce qu'il consume la vie de l'âme et même la vie du corps, comme un poison qui opère d'âge en âge. Tout rapide que soit parfois le péché, ombre fugitive et déjà oubliée, il fait à l'âme une blessure qui ne passe pas avec lui. Vous seriez bien surpris, en remontant le cours de vos générations d'aïeux, de constater en eux les

mêmes vices physiques et moraux qui vous affligent; vous comprendriez alors combien le péché est chose grave, et qu'une faiblesse de votre corps ou de votre âme est non seulement un attentat à votre personne, mais une faute qui rejaillira sur votre postérité et, plus d'un siècle après, souillera le sang et la pensée de vos arrière-neveux.

Le péché est *déicide;* car Dieu est la perfection infinie, et toute atteinte à cette perfection, — si elle ne détruit pas Dieu, comme l'homme, Dieu étant immuable, indestructible, — blesse l'ordre divin de la justice et de la vérité éternelles.

On a vu des hommes passer sur cette terre comme des tempêtes : nos pères ont courbé le front sous le joug oppresseur des Néron, des Caligula, des Tamerlan; ces princes infâmes, incapables d'aucune action de bien, donnèrent un libre cours à leurs passions, afin que, si la postérité ne devait pas rappeler leurs noms pour les bénir, elle en conservât cependant un profond souvenir et qu'elle répétât longtemps : « Ces hommes furent grands (le mal a aussi son horrible grandeur); ils ont été les oppresseurs de nos ancêtres et l'effroi du monde. » Ces princes ont commis plus que des péchés, parce que nul frein n'était là pour les contenir : bien d'autres nourrissent peut-être dans leur cœur d'aussi noirs desseins et ne devront qu'à l'impuissance de leurs moyens d'action de n'être pas souillés du mépris de leurs enfants.

Puisque le péché entraîne si loin, ne vous apparaît-il pas, à la fois, comme homicide et déicide?

Vous riez peut-être au dedans de vous; vous ne me croyez pas, lorsque je dis que le péché est homicide; vous me croyez bien moins encore, lorsque je vous annonce qu'il est déicide. Mais Dieu est venu le déclarer au monde : il est venu, il est mort, il est mort aujourd'hui..., il y a quelques heures, et quand l'univers entier ne le croirait pas, je le croirais; que me fait le ricanement de la terre, quand j'affirme, de concert avec le ciel, quand je suis l'écho d'un Dieu crucifié qui a parlé?

Un tel sacrifice offre, d'un côté, un terme d'expiation, de l'autre, un terme d'amour.

Un terme d'expiation, et, à ce point de vue, il n'est rien de plus terrifiant que ce grand fait : un Dieu qui meurt sur la Croix pour laver les péchés passés, présents et à venir, le péché que l'on pourrait éviter par un acte un peu ferme de volonté. Puisque nos fautes ont appelé, à vrai dire, Dieu sur la terre et l'ont impitoyablement crucifié, empressons-nous de profiter d'un aussi mémorable événement et de nous régénérer dans ce baptême insigne du sang d'un Dieu. Sur nous repose le poids de son agonie et de sa mort; côté effrayant de cette adorable passion, considération qui suffirait à faire blanchir les cheveux de l'homme, s'il était véritablement capable de s'en pénétrer et d'en apprécier toute la portée.

La mort de Jésus-Christ n'est pas seulement un terme d'expiation; elle est aussi un terme d'amour. Comme une statue mutilée sort de la terre où les siècles l'avaient enfouie, ainsi l'âme, dégradée par

le péché, est apparue aux regards de son Père : c'était un marbre déshonoré, mais qui respirait encore la vie et auquel l'artiste suprême, le Père souverainement bon, a voulu rendre sa première beauté : il a accompli ce miracle en s'incarnant dans le sein d'une Vierge.

Sa justice était satisfaite; mais sa miséricorde ne l'était point : après avoir été juste, il a épanché sur nous son amour infini.

Si la première considération nous consternait, si elle épouvantait nos âmes, combien la seconde est remplie de douceur! Combien elle répand dans nos cœurs un baume suave !

Le christianisme est une religion divine; seul, il sait concilier les exigences de la justice et les inspirations de l'amour. Que ses principes sont consolants, puisqu'il est parvenu à nous faire chérir une vérité que l'antiquité et ses plus grands génies avaient à peine entrevue !

Quel triomphe révèle cet auguste sacrifice ! La mort, continuel objet de l'effroi de l'humanité, avait été déjà vaincue, il est vrai; des hommes illustres de la Grèce et de Rome l'avaient terrassée; mais quelle était la mort qu'ils avaient vaincue? Le glaive, non le gibet, en était l'instrument; la mort dont ils avaient triomphé, c'était, si l'on peut s'exprimer ainsi, la mort glorieuse; l'ignominie dans la mort, partage de l'esclave, ne souilla pas l'homme libre. Dans Athènes, dans Rome, on savait mourir sans défaillance : témoins, Socrate, précurseur du monde nouveau, Caton d'Utique, dont l'antiquité

vénérait la mémoire; mais la mort ainsi acceptée n'était pas accompagnée des stigmates du déshonneur. Il est des châtiments qui, infligés à un enfant, le font pleurer, sans mettre le désespoir dans son cœur, et qui, appliqués à l'homme mûr, impriment à sa pudeur et à tout son être une honte qui lui semble ineffaçable : le fouet donné à un enfant est une arme de l'amour paternel, et l'exercice de cet amour n'a jamais déshonoré l'enfant, parce qu'il sent, sous les coups, la bonté de la main qui le frappe; le fouet appliqué à l'homme est un cruel tourment, parce que, de châtiment bénin, il devient honteuse punition et qu'il a pour source le dédain, le mépris. Le consul romain ne s'avançait pas sur le Forum sans être escorté de licteurs qui portaient, en même temps, la hache, instrument de mort, et la verge, instrument du déshonneur, la hache pour l'enfant criminel de Rome, la verge pour l'esclave. Jamais l'antiquité ne viola de telles règles, et lorsque le prince de l'éloquence, debout dans le sénat, écrasait du poids de sa parole le cupide Verrès, que trouva-t-il de plus terrible à lui reprocher, si ce n'est la flagellation d'un citoyen romain, battu de verges malgré ce cri qui sortait de sa poitrine oppressée : *Quid, quid? civis sum Romanus ego!...*

C'est donc la mort glorieuse que les anciens avaient vaincue. Lorsque Jésus-Christ parut, on n'avait jamais ouï dire qu'un homme eût supporté avec héroïsme un supplice ignominieux. Je cherche dans les annales de l'histoire et je ne peux y décou-

vrir l'exemple d'un tel supplice supporté noblement. La mort ignominieuse ne pouvait avoir pour dominateur que Dieu. Jésus-Christ a su en triompher et nous a légué, avec son dernier soupir, le germe d'une éternelle vie. Ce triomphe divin fut tellement complet que l'instrument du supplice jusque-là abhorré est devenu l'étendard de l'humanité et le protecteur des empires.

Mais est-ce assez? Non, nous devons examiner les détails de la Passion, sans en omettre aucun, quelque petits qu'ils soient, si tant est que l'on puisse appeler petit ce que Dieu a souffert...

Récit de l'Évangile...

Insultes, crachats, mépris, manteau d'écarlate, couronne d'épines, flagellation, rien ne fut épargné dans les apprêts de la mort de Jésus-Christ.

En martyrisant tous ses membres, on voulut, après l'ignominie, lui infliger une mort multiple, comme pour condamner tous les organes de son corps à s'éteindre en même temps.

Enfin, nous le voyons monter au Calvaire, rendre l'âme sur la Croix. Quels sont les spectateurs de ce grand drame? Le Fils de l'homme vient de mourir, et devant lui se trouvent trois groupes.

A droite, la Vierge Mère, saint Jean et quelques femmes pieuses : *Stabant juxta crucem.* Ils ne baisaient pas son corps écrasé par la douleur; *stabant*, ils étaient debout. Ils contemplaient dans ce spectacle l'accomplissement des promesses d'un Dieu et des plus anciennes prophéties, le fondement d'un ordre nouveau, d'une nouvelle vie; *stabant*, ils

étaient debout. Les générations chrétiennes, que ce groupe figurait, devaient être dignement représentées, à cette heure solennelle. Ce Juif mourant était le restaurateur de l'humanité, le prince des siècles à venir; témoin d'un pareil spectacle, ce groupe pieux avait l'intelligence des événements futurs, et, représentant de la postérité, il témoignait, par son maintien, de la confiance du monde, de sa reconnaissance et de son amour; *stabant,* ils étaient debout. Ils ne faiblissaient point : la faiblesse est fille de la corruption et de la mort. Les enfants de Dieu sont fils de la vie, et la douleur est impuissante à les faire fléchir : *Stabant.*

Venait ensuite le groupe des pharisiens : c'étaient les sceptiques, les impies, ceux qui insultaient le Crucifié, en disant: « Toi qui te dis le Fils de Dieu et qui te vantes de reconstruire le temple en trois jours, échappe à la mort et arrache-toi à ce supplice. »

Derrière eux, se trouvaient les passants, figure des indifférents, de ceux que l'œuvre du salut ne peut arrêter un instant dans le cours indécis de leur vie...

Enfin, de l'autre côté de la Croix, on remarquait un homme à cheval; cet homme aussi était debout, mais du côté opposé aux fidèles, *stabat ex adverso.* C'était le centurion romain chargé de veiller à l'exécution de la sentence, mais qui devait être l'image de ceux qui, après avoir été les ennemis du Christ, en deviennent les disciples; il était le représentant de Tibère, des idées romaines, et aussi d'une classe bien intéressante de notre société.

J'aperçois ce guerrier à cheval; il contemple le Dieu martyr; il vient de Rome, du siège de l'empire et de la domination universelle; il a vu le Forum, les légions, l'empereur, la tribune; il connaît la grandeur de l'empire. Ce Juif qui meurt sous ses yeux lui semble soudain plus grand que le Forum et que les légions, plus illustre que l'empereur, plus imposant que la tribune et le Capitole, plus puissant que l'empire tout entier; et tout à coup, portant la main à sa poitrine, d'où n'est jamais sortie que la parole du commandement, il s'écrie dans une sublime extase: « Cet homme était véritablement le Fils de Dieu. *Verè Filius Dei erat iste.* »

Fixez votre regard, Messieurs, sur cette figure: moins noble que celle des fidèles, combien elle l'emporte sur celle des pharisiens et des passants! L'Église, frappée elle-même de cette expression de visage, de cette conversion subite, nous a conservé le nom du centurion Longin et l'a placé sur nos autels.

Vous tous qui m'écoutez, à quelque période de la vie que vous soyez parvenus, frères, amis, étrangers (si l'on peut appeler de ce nom les membres d'une même famille), chrétiens, en un mot, je vous convie au pied de la Croix.

Êtes-vous du groupe des fidèles? J'en suis moi-même; nous y resterons ensemble: je prends votre main, recevez la mienne. Demeurons unis dans une si douce extase; soyons les inébranlables soldats du Christ, et que la commémoration d'un événement

aussi extraordinaire retrempe notre courage et fortifie nos espérances.

Êtes-vous du côté du centurion? Je vous félicite encore; marchez sur ses pas; imitez-le. Ah! qu'une conversion sincère éclaire vos actions et déchire le voile qui vous cache le visage divin du Crucifié.

Si vous appartenez au groupe des pharisiens, je vous plains amèrement; si vous êtes avec les passants, je pleure sur votre sort, je vous conjure de l'améliorer; répandez sur vous quelques gouttes du sang divin; adressez de ferventes prières au réparateur de toutes les fautes. Soutenus par sa toute-puissance, régénérés par la vertu de sa Passion, nous ne distinguerons plus le groupe des fidèles de celui des pharisiens, le centurion romain du groupe des passants; nous ne formerons plus qu'un seul groupe : nous serons tous les membres d'une seule famille, la famille des enfants de Dieu, des soldats du Christ, des défenseurs de la foi; nous nous préparerons ainsi dignement à monter ensemble au Capitole de l'éternelle vérité [1].

---

[1] Le 24 juin eut lieu la cérémonie de la première Communion et de la Confirmation, présidée par Mgr de Jerphanion, archevêque d'Alby. Dans deux allocutions prononcées le matin, le Prélat exprima « tout le bonheur qu'il éprouvait en se trouvant au milieu de cette portion si intéressante de son troupeau, dans une maison justement célèbre, dont la nouvelle direction promettait à la société comme à la religion des sujets fidèles et dévoués.

« Le soir, aux vêpres, le P. Lacordaire fascina, électrisa

Napoléon, sur le déclin de sa carrière, au commencement de ses revers, est interrogé par ses généraux sur le plus beau jour de sa vie; il répond que c'est le jour de sa première communion. — Le général chargé d'arrêter Pie VII fut tout interdit, lorsqu'il parut devant le Souverain Pontife. « Que voulez-vous, répondit-il, lorsque j'ai vu ce vieillard, ma première communion m'est apparue. »

Un jour, exhortant les élèves à se bien préparer pour la Confirmation, le Père s'accusa de l'avoir méconnue dans sa jeunesse, et leur souhaita de la recevoir avec des dispositions meilleures. «... J'ai reçu plus tard la grâce de ce sacrement, et plus d'une fois, dans ma vie, j'ai éprouvé l'effet sensible d'une force intime dont je n'aurais pas été capable naturellement... »

son auditoire par son éloquence à la fois douce et entraînante. Comment rendre son compliment d'actions de grâces à Monseigneur? Comment répéter après lui les expressions dont il se servit pour présenter et offrir au pontife ses nouveaux enfants d'adoption, et les placer sous sa sainte protection?

... En ce moment, surtout, il nous semblait voir la belle tête de l'orateur sacré entourée de cette auréole que couronne le front des saints. Ah! les larmes qui coulaient des yeux de tous les assistants étaient un bel éloge rendu à une sublime éloquence. » (*Visites à l'école de Sorèze*, par M. Fr. Dardé, Carcassonne, 1858.)

II

ANNÉE SCOLAIRE 1855-56

« La prière, considérée dans ses éléments et ses divers modes, a été la matière de mes instructions de cette année. »

De toutes ces instructions nous ne possédons que de simples fragments sur la *Prière* en général, et quelques traits historiques cités çà et là par l'orateur [1].

SUR LA PRIÈRE

Quel est le premier acte de l'homme, en entrant dans la vie? Un cri, une demande. L'enfant crie, il appelle la vie, l'aliment déposé dans le sein maternel. Il se trouve que le premier acte du chrétien, dans l'ordre de la grâce, est le même que le premier acte de l'homme dans l'ordre de la nature. L'homme doit, avant tout, prier. La vie surnaturelle est pleine de difficultés, de mystères, et cependant il

[1] L'abbaye bénédictine de Sorèze, fondée en 758 par Pépin le Bref, sous le vocable de *Notre-Dame de la Sagne, ou de la Paix,* avait toujours célébré sa fête patronale le jour de la Purification de la très sainte Vierge.

Le P. Lacordaire, heureux de raviver cette antique tradition, voulut que cette fête fût célébrée désormais avec une grande solennité. Le 2 février 1856, à l'issue d'une grand'messe en musique, toute l'École sortit processionnellement escortant une statue de la Vierge, qu'on installa, au milieu des fanfares, dans une niche préparée au fond du parc et décorée de la dédicace : *Beatæ Mariæ de Pace.* (*Visites à l'École de Sorèze*, etc.)

suffit de demander. Étonnante bonté de Dieu de n'exiger qu'une condition si facile pour des dons si grands! Bien plus, au lit de la mort, après une vie de crimes, une prière suffit pour *ouvrir le ciel au malheureux qui demande pardon... Attollite portas, ouvrez-vous, portes éternelles;* il faut que la prière passe et introduise l'âme au ciel[1]...

La prière, premier acte de la foi, est un acte de souveraine impuissance. La puissance de l'homme s'exerce à commander efficacement, à se taire, quand il ne peut commander. Pour prier, il faut qu'il soit à l'extrémité de la misère. La prière suppose donc l'anéantissement de l'homme, le sentiment profond qu'il n'est rien, qu'il ne peut rien. Mais Dieu a mis la vraie grandeur à côté de l'abaissement, la vraie puissance à côté de l'anéantissement. En priant, l'homme devient participant de la toute-puissance de Dieu; il est sûr de tout obtenir. Pourquoi? Qu'est-ce qui lui donne ainsi la toute-puissance? C'est la souveraine bonté de Dieu. Jamais une prière n'est adressée à un cœur bien fait sans le toucher. S'il en est ainsi du cœur imparfait de l'homme, combien plus le cœur de Dieu doit-il être touché de nos prières et porté à les exaucer! L'impuissance absolue devenant toute-puissante par l'intermédiaire de la souveraine bonté, telle est l'efficacité de la prière...

Vous priez tous les jours, dites-vous; savez-vous seulement ce que c'est que la prière? En avez-vous

[1] Il y eut ici un mouvement d'éloquence indescriptible.

la première notion? Vous vous souvenez que l'archange Raphaël, après avoir ramené à son père le jeune Tobie, lorsqu'il se découvre à cette famille étonnée, leur dit: *Ego sum Raphael, unus ex septem qui adstamus ante Dominum*. Élévation persévérante vers Dieu, voilà la prière.

Nostra autem conversatio in cœlis est.

... La parole est le plus merveilleux don fait à l'homme par Dieu, la plus grande puissance de l'homme, ce qui le rapproche le plus du pouvoir créateur; mais ce don, nous pouvons en abuser comme de toutes choses. Cette parole, *nostra autem conversatio in cœlis est,* nous apprend quel doit être le caractère de nos conversations.

Nous sommes divinisés par la grâce; nous sommes comme un fleuve qui coule entre deux rivages, mais qui ne reconnaît qu'une seule domination. Jetés sur la terre, entre le monde et le ciel, nous appartenons au ciel; le ciel même est en nous, parce que les actes du chrétien, comme dit saint Ambroise, sont dans le ciel. Nous avons le ciel en nous, parce que nous avons Dieu, et que Dieu, c'est la patrie, c'est le bonheur... Dès lors notre conversation doit être divine.

Si nous considérons la création, nous voyons qu'elle nous parle. Elle est la parole écrite de Dieu; chaque créature nous dit un nom : *Dieu!* Dieu est, Dieu est un, nous disent les créatures, parce que nous sommes : il est éternel parce que nous sommes

bornés par le temps. Elles nous disent encore : Obéis parce que j'obéis moi-même. Elles le louent et nous convient à le louer. Enfin, elles nous disent : Aime-le; car tu peux, toi, tu dois l'aimer; tu es notre âme, notre cœur; aime-le pour nous... Tel est le langage de la création, tel doit être le nôtre.

Nous ne devons parler que de Dieu. Je m'explique. Toute parole, tout acte, par cela même qu'il est honnête et raisonnable dans sa fin, son objet, se rapporte naturellement à Dieu. Nous parlons de Dieu, quand nous parlons de science, car Dieu est la souveraine vérité; quand nous parlons d'histoire, d'art, quand nous parlons de nos amis, de notre père, de notre mère, car Dieu est la source de toute bonté.

Mais, quand notre langue exhale l'odeur du sépulcre, notre parole n'est plus qu'un limon infect qui se répand autour de nous pour porter la corruption et la mort... *Tableau d'un enfant confié par sa mère à la garde de Dieu, de son ange, de ses maîtres.* Une parole perd une âme innocente; mais notre Dieu est le Dieu de l'innocence; il a été outragé dans son image; il faut qu'il soit vengé par le remords, la dégradation, la perte éternelle peut-être du corrupteur...

Il y a sept grandes formules que tout chrétien doit savoir :

Le *Credo* est la première; c'est la formule de la foi, avec les actes de foi, d'espérance et de charité; le *Pater,* la plus magnifique qui ait été composée;

le *Veni sancte Spiritus*, l'invocation au Saint-Esprit, qui doit intervenir dans toutes nos actions; l'*Ave Maria*, à Marie, notre mère; la *Contrition*, dont le Prophète-Roi nous a donné l'admirable formule dans le psaume L, *Miserere*: David, le poète éternel de l'Église, n'a été pécheur et grand pécheur que pour savoir exprimer le repentir; l'*Action de grâces* ou le *Te Deum*, composé par saint Ambroise et saint Augustin; enfin le *De Profundis*, la prière pour les morts...

Napoléon savait son *Credo*; quand il fut parrain, il le récita.

Un jour, un maréchal de France se présente comme parrain. On lui dit de réciter le *Credo*; il recule de trois pas : « Moi, réciter la prière, comme un enfant de chœur. — Mais l'empereur le fait, quand il est parrain. — Dans ce cas, je le ferai; mais donnez-moi un livre; car je l'ai oublié. » ...

Le général Drouot portait toujours sur lui le Nouveau Testament, et, étant aide de camp de l'empereur, il le lisait dans les antichambres des Tuileries. Aussi quel homme c'était! Après avoir conduit l'expédition du retour de l'île d'Elbe, il vient lui-même se livrer au gouvernement pour être jugé. Et, après avoir constaté le crime politique, les juges sont contraints de l'acquitter, parce qu'il était impossible que le général Drouot eût failli à l'honneur.

Vous devez prendre l'habitude[1] d'invoquer le secours de Dieu, dans toutes les circonstances qui intéressent votre position, même au point de vue matériel. Il est si facile à Dieu de faire tourner à notre avantage la plus petite circonstance. Turenne ployait le genou devant Dieu à la face de toute son armée, avant de livrer une bataille. — Un général m'a raconté le trait suivant. Il reçoit tout à coup, à quatre heures du matin, l'ordre de changer de position. Il part immédiatement, dans les ténèbres; il s'égare dans des bois. Alors il se met à l'écart et implore, à deux genoux, le secours de Dieu : « Si vous ne venez à mon aide, Seigneur, je suis un homme perdu. » En se relevant, sa main touche le sol et rencontre l'empreinte d'un pied de cheval; il examine cette empreinte; la veille, un régiment de cavalerie avait passé par là : la direction des traces lui indique le vrai chemin, et il est sauvé...

Je vous conseille[2], Messieurs, de ne jamais entreprendre aucun acte important de votre vie, aucun des grands actes qui peuvent décider de votre avenir, sans vous confesser et communier. C'est toujours une grande chose que d'être avec Dieu, quoi qu'il arrive; du reste, vous recevez dans ces sacrements une lumière et une force. J'ai la certitude qu'au nombre des jeunes gens qui se préparent ainsi, les deux tiers, au moins, reçoivent une as-

[1] Extrait d'une autre allocution sur le même sujet.
[2] *Ibid.*, à l'occasion des examens du baccalauréat.

sistance particulière. Avant le combat, le soldat qui a la foi se confesse; il est avec Dieu; advienne ensuite que pourra...

Citation qui lui était familière : « Térèse seule n'est rien; Térèse et un sou, c'est quelque chose; Térèse, un sou et Dieu par-dessus, c'est tout. »

III

ANNÉE SCOLAIRE 1856-57

« J'ai traité des fins dernières : le péché, la mort, le jugement, l'enfer. »

Voici les résumés de quelques instructions de cette année.

SUR LE SYMBOLISME DU CYCLE LITURGIQUE DE L'ÉGLISE

(1er DIMANCHE DE L'AVENT)

ANALYSE[1]

Nox præcessit, dies autem appropinquavit.
« La nuit est avancée, et le jour approche. »
(ÉP. AUX ROM., XIII, 12.)

MESSIEURS,

L'Église nous fait entrer aujourd'hui dans le cycle de son année liturgique, religieuse; car il est

[1] D'après les *notes* du R. P. Duley, aumônier de l'École.

une année religieuse, comme il est une année naturelle : celle-ci n'est qu'une image de la première.

Son but, le but de toute cette disposition successive des éléments de la terre et du ciel, c'est la fécondité, la germination, la vie de tous les êtres qui peuplent notre globe; et le but de l'année liturgique, religieuse, c'est la fécondité des âmes. Sans cette fécondité et cette vie spirituelle, l'âme n'est que sécheresse, aridité; elle ressemble à ces déserts où on ne trouve ni eau, ni verdure, ni fleurs, ni fruits, mais seulement des rochers arides, des sables mouvants et dont la vue effraye le voyageur qui passe sur son coursier. En effet, ces déserts lui présentent la plus vaste, la plus complète image de la stérilité dans l'infini, de la mort dans le néant.

Or, le principe de toute vie, de toute fécondité dans la nature, c'est cet astre qui se lève chaque matin au front radieux du firmament, à la fois centre de mouvement, foyer de lumière et de chaleur; et si notre globe se détachait des liens qui l'enchaînent à lui, emporté par l'absence même du moteur premier, il irait s'égarer dans des solitudes incommensurables, jusqu'à ce que, rencontrant un autre globe, il se brisât contre lui, comme un cristal qu'on jette à terre. Ainsi, tous les êtres, tous les hommes doivent la vie à un amas de poussière brillante qu'on appelle le soleil.

L'âme, elle aussi, a son foyer de vie, son centre de mouvement. Si elle s'en détache, elle s'en va, d'erreur en erreur, de vice en vice, à la corruption et à la mort; elle ne vit plus que de la vie des sens,

elle devient comme un peu de boue au sein de laquelle fourmillent des vers, rebut du mouvement et de la vie; elle marche vers cette tombe toujours béante, que nul homme, si puissant qu'il soit, n'a jamais pu éviter.

Le soleil des âmes, c'est Dieu, mais Dieu revêtu de notre chair, né de la Vierge Marie, qui reposa dans un berceau, qui conversa avec les hommes, qui sema cette parole de l'Évangile, lumière du monde depuis dix-huit siècles, qui répand la chaleur dans les cœurs par tous les actes de charité accomplis dans sa vie et dans sa mort, et qui emporte tout le genre humain, non pas comme un vil troupeau, mais comme une généreuse armée de combattants, vers la glorieuse résurrection et la bienheureuse éternité.

La loi de l'année naturelle, c'est le progrès dans la vie et la fécondité. Dieu, qui est infini, ne pouvant produire l'infini, nous en donne du moins une image en produisant l'indéfini, par le mouvement toujours ascendant du progrès qui monte vers lui, sans jamais pouvoir égaler sa hauteur. Sans le progrès, la création ressemblerait, dans sa durée, à une ligne immobile, à l'inertie et à la mort continues, universelles. Or, Dieu a voulu que l'univers fût une image permanente de son Être infini. Voilà pourquoi tout progresse dans le cours de l'année naturelle. Pendant l'hiver, la lumière est diminuée; la chaleur ralentie; il faut les remplacer par des moyens artificiels. Au printemps, le soleil dissipe les ténèbres et les brouillards; les parfums de la

nature annoncent le retour de la vie; les arbres se parent de feuilles et de fleurs. L'été fait mûrir les fruits dans les jardins et jaunir les moissons dans les champs. Enfin l'automne apporte ces pampres mûrs qui prodiguent même la surabondance de la vie, cette liqueur qui fait bouillonner le sang et tressaillir le cœur, le vin, qui est comme le suprême effort de la nature en faveur de l'homme. Puis la terre se repose, comme Dieu après la création.

Pareillement, l'année religieuse tend à développer par degrés la vie divine dans les âmes. L'hiver symbolise le temps où la vraie lumière ne brillait pas dans toute sa splendeur. Son lever était impatiemment attendu par les justes de l'ancienne loi; les quatre semaines de l'Avent représentent les quatre mille ans d'attente et de désir. Le Soleil se lève et apparaît la nuit de Noël. L'enfance du Sauveur, sa vie cachée sont présentées à notre imitation, comme le printemps destiné à enfanter l'été de la résurrection. Le Soleil de justice brille désormais dans tout son éclat. Il devient le pain des âmes par la sainte Eucharistie, qui est la moisson spirituelle de l'Église. La Pentecôte, c'est la vendange spirituelle, c'est l'Esprit-Saint qui illumine et échauffe les fidèles, qui les remplit de cet enthousiasme, et les inonde de cette ivresse dont les mondains étonnés s'écrient à l'envi : *Mais ces gens-là sont ivres!...* Les temps suivants représentent le repos de Dieu dans le ciel, au milieu des anges et des saints qui nous attendent pour nous faire partager leur immuable félicité.

Donc, préparez-vous maintenant à la venue prochaine du Sauveur dans le monde. Vous vous préparerez par la mortification qui enlève les obstacles du cœur, par le désir et par la prière qui le dilatent...

SUR LA SANCTIFICATION DU TEMPS DE LA PÉNITENCE

(1er DIMANCHE DU CARÊME)

ANALYSE[1]

Ecce nunc tempus acceptabile.
« Voici maintenant le temps favorable. »
(II Cor., vi, 2.)

Tout être a une durée par cela seul qu'il persiste dans son existence. La durée de ce qui est changeant s'appelle le Temps; celle de ce qui reste immuable, l'Éternité. Mais les temps ne se ressemblent pas, comme les flots qui se succèdent et se poussent: il en est d'heureux et de propices qui exercent une salutaire influence sur une longue suite d'années. Les anciens l'avaient remarqué; ils avaient divisé les jours en fastes et néfastes. Dieu lui-même, après la création, regarda son œuvre, et de ce regard de satisfaction naquit une bénédiction du septième jour, qui depuis a été un jour saint parmi tous les peuples.

Pourquoi cette différence dans le temps? C'est que le temps n'est pas ce que nous pensons. Il est

[1] D'après les *notes* du R. R. Duley, aumônier de l'École.

une formidable puissance, car derrière cette réalité ou ce phénomène que nous regardons comme métaphysique, se cache un grand acteur, Dieu, qui dispose en maître des événements et des choses.

Or, parmi tous les temps de l'année chrétienne, le plus heureux, le plus saint est celui qui rappelle les mystères du salut apporté au monde par Notre-Seigneur, qui nous prépare à la célébration de sa Passion, de sa mort, de sa Résurrection. Avant d'inaugurer sa vie publique, Jésus voulut jeûner au désert, être tenté par le démon, et nourri par les anges après sa victoire.

Eh bien! Dieu renouvelle les fruits des mystères accomplis autrefois par Notre-Seigneur, dans les temps que l'Église consacre à les rappeler et à les célébrer. Les époques passent sans retour dans la carrière de l'homme; en Dieu, tout demeure, et l'époque de notre Rédemption revient chaque année, nous apportant son inépuisable efficacité.

Que ferons-nous donc pour bien profiter de ces temps de grâce qui vont se dérouler devant nous pendant la carrière quadragésimale? Nous irons, comme Jésus-Christ, au désert; et là, nous regarderons notre âme en présence de Dieu, nous reconnaîtrons nos misères et nos infirmités, nous jeûnerons chacun à notre manière et suivant nos forces. L'expiation est une grande chose. Tous les maux présents et futurs sont le fruit du péché. Nous ne pouvons prévenir les peines terribles qui nous menacent qu'en nous infligeant volontairement les peines plus douces de la pénitence.

Peu de jours avant sa mort, Jésus-Christ pleurait sur Jérusalem en prévision de son crime et de son châtiment. Jérusalem est l'image de notre âme; ce qui lui a été dit a été dit aussi à notre âme. Jérusalem est une ville bâtie sur une montagne, en face de l'Orient; le soleil en se levant l'inonde de sa lumière; à ses pieds coule le torrent de Cédron dans une vallée semée de tombeaux. Eh bien! la montagne, c'est notre âme. Le plus haut des monts qui s'élève vers le ciel ne se trouve ni en Asie, ni en Amérique; c'est l'âme de l'homme, mont superbe qui regarde l'Orient, c'est-à-dire Dieu, notre vraie lumière. A ses pieds coule le torrent de notre vie mortelle parsemée de tombeaux. Le Sauveur voit l'avenir des âmes et les peines qui les menacent. Écoutons sa voix; ne soyons pas de ceux sur lesquels il pleure en vain; faisons pénitence. Notre âme sera purifiée par l'expiation. Au terme de la sainte quarantaine les anges s'approcheront de nous, la table sainte sera dressée pour nous, et la paix immortelle nous fera revivre pour l'éternité.

SUR LA VOLONTÉ

La volonté est dans l'homme la source de toute activité; elle commande à l'âme, flamme qui sent, qui pense, qui aime.

Dieu veut, et il est obéi dans tout l'univers; un seul acte invisible jaillit de sa volonté, et aussitôt les mondes s'éveillent, sortent du néant et se dis-

posent avec ordre, comme une armée rangée en bataille. Ainsi, l'homme, fait à l'image de Dieu, veut, et soudain son corps s'ébranle; sous l'impulsion, sous l'ordre d'un acte, acte invisible, spirituel, l'esprit lui-même pense ou s'endort. Un capitaine sur son coursier veut, et des milliers de soldats vont devenir immobiles devant la mort ou la poursuivre, selon l'ordre qui leur est donné.

... La terre est suspendue sur les deux pôles, mais il en est un vers lequel se dirige le courant des forces secrètes qui meuvent la nature; c'est le pôle aimanté vers lequel tout se porte, tout est attiré. Il est aussi un pôle des âmes qui les attire, c'est le bien, et le bien, c'est Dieu...

En vertu de notre liberté, nous pouvons nous placer vis-à-vis de ce pôle du bien et de la félicité qui nous attire universellement et nécessairement dans des rapports divers...

Nous avons le choix des voies et moyens dans la poursuite de la félicité, et notre volonté peut se déclarer hostile au bien ou amie du mal. Mais alors qu'elle renonce à la joie, à la paix! *Il n'y a pas de paix pour les impies!* Emportés loin du bien par les torrents des passions, le mal ne cessera pas de les torturer dans les étreintes de la conscience jusqu'à ce que le gouffre des supplices éternels s'ouvre devant eux.

La volonté peut se montrer indifférente, inerte vis-à-vis du bien. Il y a des hommes, en effet, qui ne s'occupent que de leurs intérêts matériels, de leur sommeil, de leur boire, de leur manger, comme

ce Vitellius qui, à son réveil, au lieu de songer à gouverner le vaste empire dont les frontières s'étendaient du Rhin à l'Euphrate, ne s'inquiétait que des mets qu'on devait lui servir ce jour-là. Ce sont des âmes mortes, des cadavres spirituels; ils n'ont plus qu'à attendre le sort de ce vil empereur, qui, à la fin, fut jeté dans les égouts de Rome. Comme lui, ils seront jetés un jour aux gémonies d'un opprobre éternel.

D'autres enfin désirent, aiment le bien, et combattent généreusement pour s'identifier avec lui. La paix leur est promise. Car Dieu, qui ménage souverainement notre liberté, qui *nous traite avec un profond respect,* ne demande qu'une chose pour nous donner la vertu, c'est que nous la désirions. Avec la vertu, la paix vient dans le cœur, parce que la vertu, c'est l'ordre, et que la paix n'est pas autre chose que la délectation naturelle à toute âme qui se fixe dans l'ordre...

SUR LA VERTU ET LE VICE

Veritas liberabit vos.

Dans la chambre des lords en Angleterre, il est d'usage, lorsqu'une loi est proposée, que l'huissier, chargé de recueillir les votes, passe devant chaque membre, qui répond par un vieux mot français conservé pour cette circonstance : *content,* s'il accepte; *non content,* s'il repousse.

Telle est la réponse que tout homme fait sur toutes choses en ce monde à qui l'interroge; telle la ligne de démarcation qui sépare toute existence. Les uns disent : *contents;* les autres : *non contents.* Quelle est donc la raison, la cause qui sépare les hommes en des camps si divers?

Ce n'est pas la richesse. Le riche s'ennuie dans son opulence, dégoûté des plaisirs; souvent même il traîne la vie comme un lourd fardeau. Le pauvre, au contraire, après avoir versé ses sueurs sur le sillon qu'il creuse, se repose le soir avec joie à son foyer. Il est résigné; il sait qu'il travaille pour une vie meilleure; sous son toit de chaume, il porte Dieu dans son cœur.

Ce ne sont pas les honneurs. « Il n'est pas heureux; ce n'est pas la peine de régner, » répondait naguère un Japonais à qui on parlait des sollicitudes de notre souverain. Le chagrin ronge trop souvent la vie des princes, tandis qu'un simple père de famille est tranquille et joyeux au milieu de ses enfants.

Ce n'est pas le talent...

La cause, le principe qui nous rend contents ou non contents est en nous-mêmes. Les anciens expliquaient le bonheur ou le malheur de l'âme par la présence d'un bon ou d'un mauvais génie, arbitre de sa destinée. Ils avaient raison, mais dans un sens supérieur à celui qu'ils donnaient à leurs paroles. Le bon génie, c'est Dieu, la vertu; le mauvais génie, c'est Satan, le vice.

On peut définir la vertu : la force de faire libre-

ment le bien; et le vice: la tyrannie du mal. Vous voudriez repousser le mal quand il se présente, mais vous ne le pouvez pas, dites-vous. Et pourtant, cent fois vous en avez fait l'expérience, le mal ne vous laisse que dégoût et amertume, avilissement et ruine. Quand il vient vous séduire, quand la tentation vous presse, lorsque cette grossière et vile jouissance est à votre porte, non pas dans une heure, mais dans un instant, est-ce la pleine satisfaction de vos désirs, le vrai bonheur que vous pouvez vous promettre? N'est-ce pas, au contraire, l'ennui, la tristesse, la honte de tout votre être et son ensevelissement dans le vice?

Or, quelle est la cause de la génération du vice et de la vertu?

La théologie et la philosophie disent que c'est l'habitude, laquelle s'acquiert par des actes répétés. L'habitude engendre la facilité, et celle-ci le penchant, qui est presque la même chose. Je parle..., je pense à peine à ce que je dis; les expressions m'arrivent avec l'accent, avec la couleur qu'il me plaît de donner aux choses? Pourquoi cela? Par l'habitude même de la parole. Ainsi en est-il pour le vice et la vertu. Vous faites le mal une fois, deux fois, trois fois...; la propension, le penchant, l'entraînement arrivent peu à peu et engendrent votre servitude, votre esclavage.

Un grand capitaine, exilé et captif sur un rocher, disait à l'un de ses compagnons d'armes : « Bertrand, dans des jours plus prospères, je fis dorer le dôme des Invalides; mais, depuis, la pluie est tom-

bée et chaque jour en découvre le plomb. Nous sommes comme le dôme des Invalides; la pluie du malheur tombe sur nous et nous flétrit; elle dépouille peu à peu nos âmes; l'or se change en plomb, et bientôt il ne sera plus qu'une vile poussière. »

Il en est de même du péché et de la dégradation progressive qu'il imprime à notre âme. De jour en jour, elle devient plus ténébreuse, plus tiède, plus avilie, plus esclave, jusqu'à ce qu'éclate la vengeance de Dieu. Avec la grâce du baptême et de la première communion, elle brillait comme un divin soleil, elle était revêtue de l'or pur de la charité. Vous avez commis un premier péché mortel, et aussitôt la parole du poète s'est réalisée sur vous :

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

Elle devient du plomb, puis de la poussière, puis de la fange. A la fin, elle ressemble à cet empereur romain dont on a dit qu'il était un peu de sang dans un peu de boue.

Un jour, peut-être, quelqu'un de ceux qui m'écoutent, accablé par la tristesse et le dégoût, voyant que les passions sont impuissantes à lui donner ce qu'il leur a tant de fois demandé, se dira à lui-même : « A quoi sert de vivre pour tant souffrir ! » Il montera dans sa chambre, en fermera soigneusement la porte, et, après avoir jeté un dernier regard sur son âme avilie, il saisira l'arme du désespoir... *Nombre des suicides qui se multiplient partout d'une manière effrayante...*

Que faire pour échapper à la tyrannie du vice?

1° S'abstenir; lui dire : « Va-t'en, arrière! Non, non, je ne t'écouterai pas : *Vade retro, Satana!* » Un jour gagné contre le mal, c'est une force; un deuxième jour, c'est une nouvelle puissance; un troisième jour... Et ainsi notre âme se régénère peu à peu; elle a la gloire de coopérer à l'œuvre du Christ et de se racheter elle-même de son esclavage.

2° Prier; méditer sur les souffrances et la mort du Sauveur; se mettre aux pieds du Crucifix, et écouter sa voix qui nous dit : « Regarde mes plaies... mon cœur entr'ouvert... Voilà ce que tu m'as coûté. » Par là, l'âme se purifie, se rassérène, s'affermit et ne tarde pas à reconquérir, avec sa liberté première, sa vertu et son bonheur...

SUR LE PÉCHÉ, LA VOLUPTÉ, L'ORGUEIL

... Il semble à la raison humaine que le péché est bien peu de chose. Car, dit-on, qu'est-ce après tout qu'une pensée, un désir, un acte qui passe en un instant?

Et cependant, si je consulte l'histoire des peuples, je vois qu'ils ont prospéré tant qu'ils l'ont combattu, qu'ils sont tombés au fond des abîmes dès qu'ils en sont devenus les esclaves. Jusqu'où la dégradation des mœurs n'a-t-elle pas entraîné l'empire romain... ?

J'ouvre l'histoire écrite sous l'inspiration de Dieu. Que vois-je? Adam et Ève honteusement chassés

du paradis terrestre, poursuivis par la souffrance, les misères et la mort, à la suite d'un seul péché...

Je tourne la page. La corruption avait envahi l'univers; Dieu le submerge dans les eaux du déluge.

Je tourne encore quelques feuillets du livre sacré. Qu'aperçois-je? Sur une montagne s'élève un gibet d'infamie. Suspendu par ses plaies, couronné d'épines, couvert de sang et de meurtrissures, un homme y est attaché; et cet homme, c'est mon Dieu... Voilà ce que le péché a fait..

Si, enfin, je consulte ma propre histoire, celle de mon cœur d'homme, j'y découvre toujours, à la suite du péché, l'abaissement, la tristesse, le remords, l'exaltation des penchants les plus honteux...

Qu'est-ce donc que le péché? C'est la corruption de notre âme. Voyez cet arbre planté dans la vallée, au bord d'une eau limpide : il germe, fleurit et porte des fruits... Mais tout à coup le soleil luit en vain; l'arbre est stérile; il est mort; bientôt il se désorganise, se putréfie... Il en est ainsi des âmes. Il y a des âmes mortes, qui exhalent une odeur infecte... Ce qui les a tuées, c'est le péché. Le péché a dit à Dieu : « Va-t'en! » Et, avec Dieu, s'est retirée la vie. Dieu est la vie de tous les êtres; mais il est, d'une manière supérieure, la vie de l'homme, la vie de son intelligence, de son cœur, son bien, sa béatitude. Cette vie exige une réciprocité de la part de l'homme; l'homme refuse son hommage; il veut se débarrasser de Dieu...

Il faut le sang pour effacer cette audacieuse ingratitude, le sang, non seulement d'un homme,

mais d'un Dieu. Or appréciez-vous le sang de Jésus-Christ? Il y avait, au moment où ce sang était versé, quatre sortes de spectateurs : les filles de Jérusalem qui pleuraient, les Juifs qui le crucifiaient, le centurion qui confessait sa divinité, les méchants qui allaient jusqu'à insulter à ses douleurs... Avez-vous jamais versé une larme à ce souvenir?... La vie est une coupe où le chrétien boit ses larmes mêlées au sang du Rédempteur...

[1] « ... La volupté est le péché immonde : Dieu lui a pardonné en Madeleine. L'orgueil, c'est le péché de Satan, des pharisiens et des scribes : l'Évangile, sans lui refuser assurément une miséricorde que Dieu réserve à toute contrition, ne nous a pas montré le pardon de l'orgueil à côté du pardon de la volupté. La matière participe de cette dernière infraction morale, c'est le péché rampant. Celui qui le commet pourra connaître le remords et arriver au repentir. Mais l'homme qui s'est enivré de lui-même est exposé à demeurer en adoration devant son propre esprit. On guérit de la volupté; on guérit, mais plus difficilement de l'orgueil, qui trop souvent est incurable. La volupté est l'oubli de Dieu et l'abaissement de l'homme, c'est le néant. L'orgueil, c'est non l'oubli, mais la haine de Dieu, dont on repousse l'autorité; c'est l'audacieuse tentation de l'esprit pour s'élever à sa hauteur; c'est

[1] Fragment d'une conversation du Père (octobre 1857) avec M. Lacointa et deux de ses amis. (V. le *P. Lacordaire à Sorèze*, page 208-210.)

l'exagération impie de la vie intellectuelle. Or, Dieu accorde sa grâce à l'être devenu brute pour qu'il redevienne homme; mais cette même grâce peut-elle facilement toucher le cœur de celui qui se croit assez grand, assez fort pour s'en passer? A-t-il besoin de cette efficace protection, l'orgueilleux qui, dans son délire, se mesure avec le protecteur?... »

... Au temps de la Révolution française, un prêtre d'une piété insigne fut obligé de s'exiler en Angleterre. Il rassembla, à Londres, les enfants des nobles proscrits ou guillotinés, se fit leur éducateur, leur protecteur et leur père. Rentré en France, il voulut demeurer dans le faubourg de Paris le plus obscur, celui de Saint-Marceau, où affluaient toutes les misères; et là, il déploya tant de dévouement, il fit tant de merveilles de charité, qu'après sa mort, le peuple se rendit en masse à ses funérailles et qu'on vit une pauvre femme s'approcher de sa bière en disant à son petit enfant qu'elle portait entre ses bras : « Tiens, mon enfant, baise le cercueil de l'abbé Carron, tu n'auras pas de plus grande bénédiction dans ta vie. »

Or, plusieurs années avant la tourmente révolutionnaire, l'abbé Carron était vicaire dans la ville de Rennes. Un soir, il est visité par deux jeunes gens fort bien mis qui réclamaient son assistance pour un de leurs camarades mourant. Le prêtre monte avec eux en voiture. Arrivé auprès du lit du malade, et laissé seul par ses deux introducteurs, il s'aperçoit que le jeune homme est déjà mort. Il se

met aussitôt à prier pour cette âme infortunée. Peu après, il est rejoint par les deux jeunes gens qui paraissent étonnés à sa vue. « Mes amis, leur dit le prêtre en se relevant, vous m'avez appelé trop tard, votre camarade est mort. — *Comment mort*[1] ! — Ah ! monsieur l'abbé, s'écrient-ils, fondant en larmes et se jetant à genoux à leur tour, pardonnez-nous, priez pour nous; votre zèle nous avait arraché une victime, et, par vengeance, nous avions comploté votre mort. Regardez plutôt le pistolet tout armé avec lequel il s'est mis au lit, plein de santé comme nous, et qu'il tient encore dans sa main crispée. »

Voilà le péché. Dans sa fureur, il méconnaît tout : innocence, honneur, vertu, grâce et vie divine, amitié de Dieu, éternité; il brave tout, il immole et sacrifie tout. Mais quand il a jusqu'à la fin lassé la patience de l'éternel amour, il vient un moment où la foudre de la justice tombe sur lui et le précipite dans l'abîme... Craignez donc le péché, votre grand, votre seul ennemi...

SUR LA MORT

La plus vive image des terribles effets du péché dans l'âme, c'est la mort. — *Description.* — C'est là une des raisons pour lesquelles Dieu a fait de la mort la suite et la conséquence du péché.

[1] L'orateur prononça ces deux simples mots avec un accent qui glaça le sang dans les veines. Il éleva la voix presque d'une octave, avec une force terrifiante.

Elle frappe de mille manières, mais pour chacun le genre particulier de mort est le plus souvent déterminé par le nombre et la nature de ses péchés. Le genre de mort qui nous attend est ordinairement préparé par notre vie. Les maladies sont presque toujours une suite des passions; et, au dernier jour, la mort nous montrera sur une page écrite de sa main glacée, durant le cours de notre vie entière, le pourquoi de notre dernière maladie, de nos dernières souffrances, la raison des douleurs plus ou moins cruelles de notre agonie et de notre trépas.

La mort frappe à l'improviste. Nous ignorons son jour et son heure. Mais on peut assurer que cette heure dépend de nos péchés. Elle est plus ou moins hâtive, selon que, par le péché, on a plus ou moins abusé de la vie...

La mort est la première des peines infligées au péché. Le chrétien doit l'accepter avec résignation, car elle est une peine justement infligée à ses fautes.

Le maréchal de Saxe est représenté, dans la cathédrale de Strasbourg, recevant de la mort le commandement d'entrer dans le tombeau et y obéissant avec calme et dignité. Nous devons la recevoir sans crainte et même la désirer, puisqu'elle nous introduit dans la patrie, dans le sein même de Dieu. Exemple de la joie d'un enfant à qui il serait donné de revoir son père après une longue absence et au prix de grands sacrifices.

Ce qui fait qu'on ne craint point la mort, c'est l'état de grâce. Mgr de Quélen, encore enfant, sur le point de monter en voiture avec sa mère, pour

aller à la messe, entend la foudre gronder; il a peur et dit à sa mère : « N'entendez-vous pas le tonnerre? — Oui, mon enfant. — Et vous allez à la messe malgré cela? — Oui, mon enfant. — Mais la foudre peut tomber sur nous et nous tuer. — Qu'est-ce que cela fait, quand on est en état de grâce? »

IV

ANNÉE SCOLAIRE 1857-58

« La mortification négative et positive a été l'objet de mes instructions de cette année.

Négative. — Le retranchement de tout ce qui est dangereux pour l'âme : l'intempérance, le luxe, la mollesse, les mauvais livres, les faux amis.

Positive. — L'abstinence, le jeûne, les pratiques de pénitence. »

Les instructions suivantes sur l'expiation et le sacrement de Pénitence furent données avant le Carême.

SUR L'EXPIATION EN GÉNÉRAL

Homo natus de muliere, etc.

Job. Description de sa prospérité et de son malheur.

Maux de l'homme :

1° *Corporels*. La *misère;* la faim, la soif, partage de la masse du genre humain. — Inégalité sous ce rapport.

La *maladie*. On échappe à la misère, non à la maladie. L'air qui nous entoure, le vent qui nous caresse, la lumière, les parfums apportent peu à peu dans notre être un principe de corruption qui éclate tôt ou tard. L'égalité est plus générale sous ce rapport; presque tous les hommes sont sujets aux maladies, aux infirmités.

La *mort*. Pour ceux que la maladie n'a pas atteints, la mort arrive qui égalise tous les hommes sous sa loi inexorable.

2° *Spirituels*. Vie supérieure de l'*intelligence* dont le vrai pain est la vérité. Quelle grande misère pour l'âme! L'*ignorance* et *l'erreur*. Les savants, les docteurs ne sont qu'une exception. — Toute vérité est combattue, et l'homme est sans cesse exposé à l'erreur.

Le *mal moral* dans la *volonté*. La loi naturelle est écrite dans la conscience; mais une force ennemie, la concupiscence, combat cette loi.

Le *cœur* éprouve le besoin invincible d'aimer. Mais que d'amertumes, que de déceptions dans les affections humaines! Et puis, quand l'homme vieillit, le vide se fait autour de lui.

Pourquoi tous ces maux? Deux paroles de la sainte Écriture nous conduisent à l'explication : *Deus mortem non fecit; ego Dominus creans mala. Dieu n'a fait ni la mort ni les châtiments;* de lui-même il ne veut que la vie, le bien, le bonheur. Il n'a créé les maux qu'à cause et à la suite du péché, pour être la matière de l'expiation, ne laissant de bien dans ce monde que ce qu'il fallait pour

rappeler sa Providence. C'est justice de sa part; le coupable doit souffrir pour réparer. C'est aussi bonté, car c'est le seul moyen pour le coupable de se délivrer du péché. Combien donc le péché est un grand mal, puisqu'il a entraîné tant de misères !

Omnia pene in sanguine mundantur...

Vérité bien rude et bien étonnante que l'Esprit-Saint nous énonce par ces paroles. Cherchons-en l'explication.

Tout est expié par le sang.

La société verse le sang dans le supplice du coupable, et c'est là le plus haut exercice de l'autorité chargée de pourvoir à sa défense.

Tous les peuples ont eu des prêtres, c'est-à-dire des sacrificateurs, des bourreaux sacrés qui immolaient des victimes et en offraient à Dieu le sang, à Dieu, la paix, la bonté, l'amour par essence.

Quelle est donc la raison de cette étonnante loi ? Qu'a donc cet encens de si merveilleux pour avoir été offert partout à la Divinité ?

L'Écriture nous l'apprend quand elle nous dit que la *vie de tout être est dans le sang.* Sans doute, l'âme est le premier principe de la vie. Mais elle a besoin d'un secours, d'un aide pour vivifier le corps, et cet aide, c'est le sang. C'est par lui que le mouvement et la vie circulent dans tous nos membres; le sang est comme le véhicule de la vie corporelle. Offrir à Dieu le sang des animaux, c'était donc lui

offrir en symbole la vie de l'homme; c'était reconnaître que le péché avait mérité à tous le dernier supplice...

Le sang est encore le symbole des affections; aussi est-il le dernier témoignage du dévouement et de l'amour, quand il est versé pour la personne aimée.

Il est même en quelque sorte un principe de vertus; les vertus semblent se transmettre avec lui; le caractère, les grands sentiments, le courage se puisent, comme on dit, dans un sang généreux. Mais il est aussi un principe d'instincts mauvais, ignobles. C'est lui qui suscite contre nous les plus dangereuses tentations.

Aussi, quand l'homme verse du sang, c'est l'élément généreux et saint qui absorbe l'élément animal, le réduit, le fait rentrer en terre pour s'élever seul et pur vers le ciel, comme le plus précieux de tous les parfums.

C'était donc par le sang de l'homme que le péché de l'homme devait être expié. — Tableau de l'immolation d'Isaac par Abraham. Pour quelle raison croyez-vous que Dieu arrêta le bras du patriarche? Parce que c'était trop exiger de lui? Ah! que vous êtes loin des horizons divins! C'est, au contraire, parce que c'était exiger trop peu. Lorsque Abraham s'apprêtait à verser le sang de son fils, c'était son propre sang à lui qu'il allait offrir; le sang du fils, c'est le sang du père dans son lieu le plus cher et à son plus haut degré de perfection.

Mais le sang de l'homme versé par l'homme ne

suffisait pas pour expier le péché. Traversez les âges... Sur une autre montagne un homme s'avance péniblement chargé du bois du sacrifice. Cette fois, le glaive est porté par tout un peuple. — Description de la mort de Jésus-Christ. — Qu'est-ce que ce sang? C'est celui d'un Dieu. Voilà le mystère expliqué! Voilà pourquoi tous les peuples offraient du sang en immolant des victimes! C'était afin de symboliser le sang divin, seul capable de laver le péché, et de l'offrir à Dieu d'avance pour leur salut. Maintenant encore, cet autel reçoit chaque jour le même sang divin pour l'offrir à Dieu. Et c'est ainsi que le péché est expié chaque jour.

Trois autels sont donc dressés dans l'humanité.

L'autel sur lequel elle offre ses souffrances et ses misères; le prêtre, c'est Job, et avec lui tous les malheureux.

Le deuxième est celui de l'âme humaine qui offre à Dieu son sang pour la vérité et la justice. C'est le sang de l'homme versé par l'homme; c'est l'autel d'Abraham.

Le troisième est l'autel sacré qui offre à Dieu le sang d'un Dieu.

Chacun de ces autels vous demande quelque chose : le premier, que vous souffriez avec résignation et avec courage votre part des maux de cette vie; le deuxième, que, si la vérité et la justice faisaient un appel à votre sang, vous soyez prêts à le répandre; le troisième, que vous le receviez, que vous vous l'incorporiez pour en faire l'aliment et le breuvage de votre âme; il n'exige de vous qu'un

peu de pureté pour entrer en vous. Et si vous ne le receviez pas dignement, un jour, en présence de l'univers, Dieu vous demanderait : « Caïn, qu'as-tu fait du sang de ton frère?... »

Un capitaine m'a raconté le trait suivant, arrivé il y a quelques années. Un soldat impie était condamné à être fusillé. Il était exaspéré, comme un furieux, dans son cachot, lorsqu'un prêtre demande la permission de le voir. « Je le veux bien, lui fut-il répondu; mais vous pouvez vous attendre à être frappé. » Le prêtre entre; le misérable irrité s'élance vers lui, mais, voyant sa sérénité, il s'arrête. Le prêtre lui parle, le console, le confesse, et voilà ce soldat désolé de n'avoir pas le temps de faire suffisamment pénitence. Le prêtre lui conseille alors de demander à Dieu de n'être pas tué tout d'un coup. Il fait cette prière. Chose étonnante, la fusillade laisse le malheureux vivant, les bras et les jambes fracassés. Il fallut une dernière décharge pour l'achever, et, pendant ce temps, il ne faisait que répéter : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! »

SUR LE SACREMENT DE PÉNITENCE

LA CONTRITION

Jésus-Christ, en se chargeant de notre expiation, n'a ni désarmé nos puissances, ni dispensé l'homme du soin de travailler à sa sanctification. Jésus-Christ

est venu sur la terre non pour détruire, mais pour étendre dans les âmes le règne de la justice. Il s'est fait notre médiateur, mais il nous a laissé une part du travail de sa médiation, et il a élevé à la dignité de sacrement le moyen naturel de nous régénérer.

Le chrétien n'est donc plus sous la loi de l'expiation, comme Job, ni sous le supplice de l'expiation, comme Isaac : il est sous le sacrement de l'expiation.

Le sacrement est une chose sacrée qui nous unit à Dieu par notre union avec Jésus-Christ. Il y a plusieurs sacrements; l'un d'eux, celui de la Pénitence, est le sacrement de l'expiation.

Dans tout péché, il y a la part de l'âme et la part du corps. Chacune doit être expiée.

La part de l'âme présente plusieurs points de vue. Le péché est essentiellement une offense, une injure faite à Dieu, un acte de noire ingratitude contre Dieu bienfaiteur et ami, qui l'outrage, ce semble, plus encore que l'acte de révolte et d'orgueil, deuxième point de vue principal. Un père, en effet, s'inquiète peu que son fils se croie meilleur et plus expérimenté que lui; il est sûr de sa supériorité. Mais l'ingratitude dans son enfant, c'est là ce qui déchire son cœur. Refuser son affection à un père qui nous a donné la vie et tant d'autres biens, qui s'est consumé pour nous de fatigues et de veilles; à une mère qui nous a portés dans son sein, nourris de son lait, éclairés de ses premières leçons, et charmés par le premier amour : voilà ce qui ne sau-

rait se concevoir. Voilà pourtant ce que le pécheur fait à Dieu!

Le prodige de notre nature, c'est de pouvoir nous attacher à quelque chose de supérieur à nous, de pouvoir aimer; et cette merveilleuse faculté, nous l'avons appelée le cœur. Ce qui nous attire, ce qui nous attache, c'est la bonté et la beauté. Nous devrions donc nous attacher à Dieu, qui est la bonté et la beauté par excellence. Et cependant notre nature s'en détourne facilement, elle s'en détache par une apostasie plus grave que celle de l'esprit. C'est ce coup qui est surtout sensible à Dieu.

Aussi a-t-il réservé une expiation particulière à l'ingratitude du pécheur. La majesté outragée ne serait pas vengée, si l'amour méprisé ne poursuivait pas l'ingratitude jusqu'aux plus profonds replis de la conscience et du cœur où elle se cache. L'orgueil est châtié par la dégradation des sens; l'ingratitude doit trouver un châtiment plus sensible. Dieu a créé pour lui le remords. Qu'est-ce donc que le remords?

Quand vous avez péché, vous êtes tristes, mécontents, insupportables à vous-mêmes. N'avez-vous pas ce que vous avez cherché? Ce qui ne vous manque pas, c'est Dieu. Si Dieu vous désertait, si comme autrefois, au temple de Jérusalem, vous entendiez au-dedans de vous-mêmes cette voix qui disait: « Sortons d'ici, » alors, peut-être, vous seriez tranquilles, et peut-être vous resteriez comme l'animal qui, sa passion assouvie, dort en paix au soleil, sans avoir jamais rien à regretter. Mais vous

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

êtes autre chose que de la chair et du sang, et, quand vous avez dit à Dieu : « Va-t-en, » il vous répond : « Je reste, moi; je ne m'en vais pas. L'âme humaine est ma maison, et en demeurant dans l'homme, je suis chez moi. » On peut haïr Dieu, on ne fait pas de lui un proscrit et un exilé. Athènes pouvait bannir le vertueux Aristide; le sénat romain pouvait chasser les citoyens éloquents, condamner la tribune à un éternel veuvage et le Forum à un profond et morne silence; mais l'homme n'est pas assez puissant pour dire à Dieu : « Tu ne me parleras point. » Au Forum de la conscience, Dieu parle toujours; et quand on lui dit : « Je ne veux plus de vous, » quand on le fuit comme Adam au paradis terrestre, c'est alors qu'il paraît et s'écrie : « Adam, où es-tu? Es-tu où je t'ai mis? Es-tu dans la dignité que tu as reçue de ton maître? » — Ses paroles sont brèves, mais puissantes : car il n'a pas besoin de parler beaucoup pour être éloquent. Il nous parle en silence; il nous parle en nous déchirant le cœur par le remords!

Nous nous attachons à un peu de chair, à une beauté fragile; mais en Dieu il y a une bien autre beauté, et, tandis que nous en détournons nos regards pour les fixer sur la créature qui nous ravit, devant nous se dresse le spectre de Dieu. Il est en nous, qui sommes ses images vivantes, dans notre conscience, qui en est le resplendissant miroir, et, lorsque nous voulons fuir, en nous voyant nous le voyons encore. Voilà le remords : c'est la vision de Dieu après le crime.

Il y a dans le péché un instant de triomphe, un moment où le pécheur est satisfait, enivré; mais Dieu, qui tient l'horloge de l'éternité, a compté cette heure comme toutes les autres; il sait qu'elle est courte, et qu'il a contre cet instant l'éternité. Il laisse passer ce moment d'ivresse où l'on ne se possède plus, puis il dit: «Me voici! » c'est le remords; aucune puissance ne peut y échapper. Néron, le voluptueux et cruel tyran, avait beau remplir ses vestibules de vieux légionnaires : au fond de son palais, sur sa couche, l'ombre d'Agrippine lui apparaissait, et, découvrant sa poitrine de mère, elle lui disait : « Frappe, Néron, frappe au cœur. » C'est le remords que Dieu envoie à quiconque le délaisse.

Grâce au Ciel, le remords est incorruptible. On ne l'achète pas avec de l'or. L'homme aux prises avec le remords ne peut se défendre contre lui. Il ne s'estime plus; il peut encore porter le front haut; il peut jouir des dignités, recevoir l'encens des hommes; mais l'arome le plus précieux, le premier encens, celui de la conscience, ne fume plus pour lui. Un roi s'arrêtait un jour tout triste sur la tombe d'un homme qu'il avait fait supplicier, et se disait : « Il y a là quelqu'un qui m'a refusé son estime. » C'est beaucoup de n'avoir pas l'estime des hommes; mais ne pas jouir de sa propre estime, ne pas respirer le pur encens de sa conscience, sentir qu'on est vil, abject, plus que la boue, quoi de plus accablant! Voilà le remords; voilà la vengeance que Dieu réserve au cœur qui l'abandonne.

Mais ce châtiment peut-il expier le crime ? Non; car il est involontaire. Comment donc le cœur trouvera-t-il sa part d'expiation ? Écoutez :

Moïse conduisit au désert les Hébreux, après les avoir délivrés de la servitude d'Égypte. Bientôt ils y furent dévorés par la soif, et, comme ils ne trouvaient pas d'eau, leur chef se mit à prier. Dieu lui dit : « Frappe ce rocher, et il en sortira de l'eau. » Moïse frappa le rocher de sa verge, et il en jaillit aussitôt une source d'eau pure. C'est là l'image de notre cœur. Il est devenu par le péché un roc dur et aride; mais il y a en lui une eau salutaire qui lave et qui purifie tout lorsqu'elle en jaillit par le brisement (*contrition*) du cœur. Il est une liqueur plus précieuse que le sang dont on a dit tant de belles et grandes choses : c'est l'eau des larmes; il n'en faut qu'une, une seule pour expier les plus grands crimes.

Quand l'homme est dans la joie, il pleure; il pleure aussi quand il admire ou quand l'amitié le visite. Mais il y a une quatrième larme, plus précieuse encore, c'est celle du repentir. Dieu n'en demande qu'une pour pardonner, comme nous l'enseigne la sainte Écriture dans l'admirable parabole de l'enfant prodigue qui revint vers son père en lui disant : *Mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre vous; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils.* Voilà les larmes qui purifient, transforment l'âme et trouvent ainsi leur récompense. Chose admirable ! à peine avons-nous pleuré, à peine le plus criminel des hommes a-t-il versé une larme de repentir,

qu'aussitôt il sent le mystère de la rénovation s'accomplir. Il sent que Dieu a transformé son cœur et changé ses larmes de douleur en larmes de joie. Oui, Dieu a promis de tout pardonner à une larme sincère.

Sainte Madeleine, cette femme perdue d'honneur, vint pleurer aux pieds de son divin Maître, et Jésus dit à ceux qui s'en indignaient : *Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.* Les larmes sont le deuxième amour du coupable. Dès qu'il a pleuré sincèrement, il rentre dans sa dignité. Nous le verrions si nous pouvions pénétrer l'âme de celui qui reçoit nos aveux. A l'instant même, il sent qu'il nous estime et conçoit pour nous une affection toute particulière. Entre le pénitent et le confesseur il se forme un sentiment qui est plus que de l'amitié, plus que de la paternité, un sentiment céleste, qui n'a pas de nom sur la terre et qui nous répond de celui de Dieu.

Lorsque Jésus-Christ vint au tombeau de Lazare, avant d'opérer un grand miracle, il pleura, et les Juifs autour de lui disaient : *Voyez comme il l'aimait!* Jésus pleurait sur Lazare mort qu'il allait ressusciter. Mais qu'est-ce que la mort et la résurrection d'un corps auprès de celles d'une âme? Les larmes ressuscitent les âmes mortes par le péché.

L'Évangile ne s'arrête pas à peindre les regrets de l'enfant prodigue. Il raconte qu'il se mit en route pour la maison paternelle. Son père l'aperçoit de loin, — le regard d'un père est pénétrant, — et, ému

de compassion, il dit à ses serviteurs : *Apportez la plus belle robe, et l'en revêtez...*, etc. etc. Jésus-Christ ajoute à la fin cette parole qui retentira, d'âge en âge, dans tous les cœurs chrétiens : *En vérité, je vous le dis, il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur converti que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'auront point péché.* La grande joie du ciel, c'est la conversion du pécheur, ce sont les larmes du repentir.

O Dieu, notre Père, *Dieu qui aimez les âmes,* nous vous remercions d'avoir exigé si peu pour réparer nos fautes!

O Dieu, dans ce moment solennel, nous vous prions d'inspirer à tous les pécheurs le repentir après le remords. Donnez-leur le gage de votre amour de Père en rendant à leurs âmes la pureté et l'innocence. Nous vous conjurons de les ramener à vous; nous sommes assurés que vous viendrez au-devant d'eux, que vous leur donnerez l'anneau qui unit à vous, la tunique sans tache du repentir; et tous ensemble, nous avec eux, et vous avec nous, nous nous associerons à ce splendide festin, où s'immole l'Agneau qui a pleuré les péchés du monde avec les plus précieuses larmes qui aient jamais été répandues. Ainsi, aucun ne refusera d'accorder au ciel et à sa famille cette joie ineffable plus grande pour un pécheur qui se convertit, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent.

LA CONFESSION

L'autre face du péché, dans la part de l'âme, est la révolte, l'orgueil.

L'orgueil est le désir de nous élever au-dessus de nos semblables et de la vérité. Nous éprouvons tous le besoin de nous grandir, de dominer en maître absolu sur les autres. Tous nous disons comme l'ange rebelle : *Je monterai au ciel et j'élèverai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu.*

Or, cet orgueil étant un désordre doit être châtié; nous en portons en nous-mêmes la première punition. Dieu a suscité contre l'orgueil un sens dépravé qui le châtie. C'est le mot de saint Paul, parlant des philosophes païens : *Dieu les a livrés à des passions ignobles,* qui les poussent et les entraînent, comme par une nécessité honteuse, et leur fait commettre des fautes qui les déshonorent à leurs propres yeux. « Je monterai, disait l'orgueilleux, je m'approcherai du trône, » et il sent en lui quelque chose qui se moque de lui, et l'entraîne dans la fange. A chaque mouvement pour s'élever, correspond un abaissement, une ignominie des sens, et chaque fois qu'il veut se révolter contre Dieu, il sent par une juste punition sa nature se révolter contre lui-même.

Voilà le premier châtiment qui suit la révolte contre Dieu, comme le remords suit l'offense, l'ingratitude envers lui. Mais le châtiment n'est pas l'expiation. La honte abaisse, elle ne sauve pas

toujours; seule, elle ne fait qu'aigrir et irriter. Et voici ce que Dieu a conçu contre l'orgueil : une chose bien simple ! Paraître, c'est le cri de l'orgueil, et Dieu a dit à cet homme dégradé par la superbe et par les sens : « Parais. » Paraître, c'est le désir de l'ambition qui nous dévore, et Dieu lui dit : « Montre-toi tel que tu es. Connais-toi toi-même : voilà le commencement de la sagesse, et puis, pour t'obliger à te reconnaître plus sincèrement et plus clairement, fais-toi connaître. Quitte ta pourpre; jette là ta parure, et montre-toi dans la nudité de ton âme, montre-toi non pas à l'univers, non pas à plusieurs, mais à un seul homme, à un homme consacré, sujet aux mêmes passions et condamné au plus inviolable des secrets. »

Notre nature est si faible, si corrompue, que pour la ménager, pour adoucir l'expiation, Dieu n'a exigé que l'aveu à un seul homme. Et cependant l'on se révolte! Pascal a dit : « La nature est si corrompue que cette loi si douce d'accuser ses péchés à un seul homme a occasionné, au XVIe siècle, la défection d'une grande partie de la société chrétienne qui voulait se soustraire à ce joug. » L'aveu de ce qu'il est, la confession, telle est donc l'expiation propre imposée à l'orgueil.

Mais Dieu mêle des avantages et des douceurs à cette expiation, afin de la rendre moins pénible et moins dure.

Quelque corrompue que soit notre nature, elle garde une telle honte du mal que jamais elle ne consentirait à le commettre en présence d'autrui. Si

donc nous avions un œil toujours ouvert sur notre conduite, si nous étions toujours sous le regard de notre père, de notre mère, sous les yeux d'un ami, jamais nous ne céderions au mal. Nous avons, il est vrai, le regard de Dieu, mais il reste invisible; le regard de notre conscience, mais c'est nous-même; il nous faudrait le regard d'un vieillard vénéré et ami. Or, celui qui reçoit nos confidences a l'œil de l'âme ouvert sur la nôtre; tout ce que nous faisons doit être exposé à son regard : frein salutaire pour notre fragilité !

Une âme pure rayonne la pureté. Si l'on ne saurait s'approcher d'un vieillard, s'asseoir à côté de lui, sans être éclairé par ses conseils et son expérience, combien n'est-il pas plus difficile de résister au charme d'une âme pure qui s'épanche dans la nôtre! Le pénitent s'approche non pas de ces monts d'où les anciens croyaient que découlaient l'inspiration et la poésie, il s'approche d'une âme éprise des beautés de la vertu, élevée au-dessus de la terre par la vertu. Nécessairement ce contact la lui fait aimer et le rend vertueux lui-même.

L'aveu satisfait ce besoin profond de dignité qu'éprouve tout homme. On perd sa dignité par le péché; on la recouvre par la confession. Ainsi, Madeleine, après avoir baisé les pieds du Sauveur, n'osait encore toucher ses mains ni s'approcher plus près de son cœur. Après avoir pleuré et s'être humiliée, elle sent une vertu secrète, une influence de grâce sortir du corps du Rédempteur, et réjouir, renouveler tout son être au point de faire de cette

pécheresse le modèle et l'admiration de tous les siècles. De même, l'âme, après la confession, est toute renouvelée par une secrète inondation de grâce et de vertu, qui a jailli en elle de l'âme de Jésus-Christ.

Et puis, n'est-ce pas une joie, un bonheur que de se confier? Quand on est jeune, on est sensible au feu du regard, à la beauté du visage. Un jour viendra où les glaces de la vieillesse nous auront ôté les prestiges de l'amitié et calmé ces premiers entraînements. Nous nous trouverons solitaires avec ce besoin d'aimer qui ne s'éteint jamais en nous. Mais il reste à l'homme, à tout âge, le plus grand charme de l'amitié, la confidence. Deux vieillards amis se rencontrent, se retrouvent. Ils se disent leurs pensées, se racontent leurs jours d'autrefois. Leur jeunesse se ravive; elle reparaît comme le soleil au déclin de l'horizon, alors qu'il revêt dans les splendeurs du couchant cette pourpre que l'aurore elle-même lui envie. Malheur à qui n'a pas cette dernière ressource, à qui a perdu toute confiance dans le cœur des autres! Il dira tristement comme le poète :

> Ciel! à qui voulez-vous désormais que je fie
> Les secrets de mon âme et le soin de ma vie?

La confession est cet épanchement sacré d'une âme qui se verse dans une autre âme par la confiance. Ce que l'enfant ne dit pas à son père, ce qu'il ne dit pas à sa mère, de peur de faire rougir

sa modestie, il le confie à l'oreille et au cœur d'un prêtre. Entre Dieu, qui nous aime, et notre conscience, qui nous aime aussi, puisque, après tout, c'est nous-même, nous introduisons un tiers qui sera initié à tout.

Ce tiers, c'est un vieillard ami, c'est le prêtre qui naît, pour ainsi dire, avec nous et ne nous quitte qu'à la tombe. Sans famille particulière, mais père de tous, après nous avoir enfantés à la vie divine par le baptême, il s'éprit d'un saint amour pour nous et nous jura un attachement inviolable. C'est dans le cœur d'un tel ami que Dieu nous dit d'épancher notre cœur. Ne craignez rien; il est toujours prêt à nous accueillir; ses bras sont toujours ouverts. Par lui, c'est la vertu même qui nous reçoit. Que dis-je? C'est l'âme de Jésus-Christ qui nous accueille et nous écoute.

— *Suicides... on n'a pas eu un prêtre pour s'épancher.*

La confession transmet une grâce particulière d'onction au pénitent. Le Sauveur est appelé *Christ*, c'est-à-dire *oint*. Les anciens ne connaissaient guère que l'onction des athlètes, l'onction morale est le privilège de l'Évangile. C'est un mélange d'humilité, de douceur et de paix qui caractérise la physionomie du chrétien, du catholique surtout. A Genève, à Londres, à Berlin, vous ne trouverez sur les physionomies que la fierté native de l'homme. Seul, le catholique, qui se confesse, a ce quelque chose d'humble, de paisible et de doux, que j'appelle l'onction du cœur. C'est que, lorsqu'on se

jette comme un enfant aux genoux d'un prêtre, pour lui dire : « Voilà ce que je suis, ce que je pense, ce que j'ai voulu, ce que j'ai fait, » la fierté de l'homme se brise, et que l'on se relève avec une âme abaissée, adoucie, rassérénée, qui se reflète sur la figure et lui donne un charme indéfinissable.

Un amiral est rencontré dans une rue de Paris par l'un de ses amis. Celui-ci, stupéfait à la vue de la joie profonde et tranquille dont reluit son visage, lui demande : « Qu'avez-vous donc, mon cher ami? — Je viens de me confesser, répond l'amiral. Il y a quarante ans que je ne l'avais pas fait, et autant d'années que je ne m'étais senti si heureux. »

« Sire, disait Pie VII captif à Napoléon, un jour vous reviendrez à Dieu, et vous en serez tout heureux. » Il y revint, en effet, se confessa, et dit en mourant ces mots admirables dans sa bouche de conquérant : « Mon Père, j'ai péché [1]. »

Il en coûte quelquefois au commencement d'embrasser cette expiation. Mais, plus tard, l'âme s'y habitue avec bonheur, et il arrive de ces confidences saintes ce que l'Écriture dit de l'amitié : *L'ami nouveau est comme un vin nouveau; mais ce vin vieillira, et un jour vous le boirez avec délices.*

LA SATISFACTION

OU EXPIATION DU CORPS ET DES SENS QUI ONT PRIS PART AU PÉCHÉ

Manque.

[1] Trait emprunté à la *légende napoléonienne*, ravivée par la translation des cendres de l'empereur à Paris (15 décembre 1840).

SUR LA TENTATION

Ductus est Jesus in desertum a Spiritu, ut tentaretur a diabolo.

L'homme doit être tenté. La tentation se manifesta dès les premiers jours; elle sembla se mêler à la création. Adam fut tenté dans le paradis terrestre, et, à la naissance du monde chrétien, Jésus-Christ fut conduit dans le désert pour y être tenté par le diable. Aussi la tentation est-elle inhérente à notre nature...

Et d'abord, qu'est-ce que la tentation? Nous sommes sous l'influence de deux lumières, la lumière supérieure et la lumière inférieure, la lumière du bien et la lumière du mal, celle de Dieu et celle du démon. Dieu nous attire à lui par la foi, l'espérance et l'amour; l'inspiration est, si j'ose le dire, sa tentation à notre égard. Le grand moyen de séduction de la part du démon est la concupiscence, qui se divise en trois rejetons hideux : l'orgueil, la cupidité et la volupté.

Ainsi, nous sommes placés en ce monde entre deux pôles, celui du bien et celui du mal. Au-dessus de nous, Dieu, son amour, le ciel; au-dessous de nous, le démon, sa haine, l'enfer. Nous ne pouvons garder la neutralité, et rester indifférents entre ces deux extrêmes. Il faut nécessairement que nous choisissions, que notre vie incline vers l'un ou vers l'autre. Ou bien nous cédons à la douce attraction

de la vertu, ou bien nous nous laissons engloutir par le vice, qui, tel que ces gouffres marins, enlace de ses ondes ténébreuses tout ce qu'il peut entraîner dans ses tourbillons maudits...

Dieu nous arme pour le bien. Dès notre baptême, il fortifie notre âme et la protège par l'énergie et l'armure de la grâce sanctifiante. Le démon, de son côté, exerce sa force; cet exercice est la sollicitation au mal, c'est-à-dire la tentation.

Pourquoi Dieu a-t-il permis que l'homme fût tenté, qu'il fût livré aux sollicitations et aux attaques d'un ennemi si puissant? Il l'a permis pour trois motifs principaux : par respect et par honneur pour notre liberté; dans l'intérêt de sa propre grandeur et de sa propre gloire.

1° Nous sommes libres. La tentation est nécessaire pour éprouver notre liberté, pour nous fournir l'occasion de nous décider de faire notre choix. Sollicités à la fois par le bien et par le mal, quand nous nous décidons pour le bien, notre choix a tout le mérite d'un acte libre qui pouvait également se porter vers le mal. Dieu veut nous gouverner et nous traiter selon notre nature d'agents intelligents, moraux et responsables.

2° La tentation affermit nos vertus et les rend plus profondes; elle augmente nos mérites, et ainsi elle est, de la part de Dieu, une marque d'amour. Rien n'excite aux actes énergiques de vertu comme le combat. Elle sert à notre grandeur quand nous en triomphons, et la voie du triomphe est toujours ouverte, puisqu'il suffit de demander au Ciel l'éner-

gie nécessaire de la victoire. Toutes les fois que nous sommes vainqueurs, nous sentons en notre âme une force et une puissance inexprimables. C'est lorsqu'on a surmonté la tentation, qu'aucun obstacle ne s'opposant plus à la vertu, il s'échappe des cœurs retrempés, aguerris par l'épreuve, des actes héroïques de religion, tels que ces fleuves bienfaisants qui s'épanchent de leur urne, pour porter au loin dans les campagnes la vie et la fécondité.

3° Elle sert à la gloire de Dieu. A chaque victoire d'une âme sur le démon, Dieu se glorifie, car un nouveau soldat vient de revêtir son armure, et ce triomphe si cher à son cœur est pour le démon la plus affreuse et la plus honteuse défaite. Combattant sous l'étendard du Tout-Puissant, foulant aux pieds son ennemi irrémissible, nous accomplissons contre lui son jugement, nous manifestons sa justice; nous, faibles atomes vivants, nous écrasons du talon la tête de cet esprit superbe et insolent qui osa s'égaler à Dieu. Quelle humiliation pour lui!

Mais aussi, quand une âme tombe en son redoutable pouvoir, quelle allégresse! Si, impuissants à vaincre, nous succombons au mal, nous méconnaissons les droits de Dieu sur nous; nous nous avouons du démon. Et lui, étreignant sa victime de ses mains avides, il s'élève vers le ciel, et s'écrie d'une voix infernale : « O Christ, tu m'as vaincu au désert et sur le Golgotha, mais je triomphe en ce jour; car celui que j'ai vaincu, c'est ton image; celui que j'ai la joie et l'honneur de fouler aux pieds, c'est un autre toi-même. »

Je reconnais bien, direz-vous, la nécessité de la tentation. J'accepterais même volontiers les tentations. Mais, hélas! elles m'abattent, elles me tuent; elles sont pour moi autant de défaites. — La tentation vous abat!... mais à qui la faute? En savez-vous bien la cause? N'est-ce pas d'abord parce que volontairement, par un grand nombre de chutes, vous lui avez donné des forces redoutables? Nous lisons dans l'évangile de ce jour que Jésus fut conduit au désert par l'Esprit-Saint. Allez-vous à la tentation conduit par l'Esprit-Saint? L'attendez-vous, la soutenez-vous avec lui? A votre réveil, dites-vous avec accent: Bénissez, ô Seigneur, les combats de ce jour? Pendant la journée, reportez-vous votre pensée vers Celui qui est toute force et toute puissance? Priez-vous, mettez-vous Dieu dans vos intérêts? Venez-vous souvent au pied des autels décharger votre cœur en présence de Celui qui est toute consolation, lui demander le secours de sa grâce dans la lutte et le combat? Venez-vous aux pieds du ministre du Seigneur, ouvrir les plaies de votre âme et chercher un remède à ses maux par l'aveu, le repentir et l'absolution des fautes commises? Vous présentez-vous enfin à cette table sainte pour recevoir le corps et le sang de Notre-Seigneur, cet aliment délicieux qui *réjouit le cœur de l'homme*, cet exquis breuvage qui *fait germer la virginité?* Vous ne faites pas ces choses, non; ou si vous les faites, ce n'est qu'avec indifférence, pour ne pas dire avec dégoût. Ce n'est donc pas avec l'Esprit-Saint que vous allez au désert, ce n'est pas avec

lui que vous attendez et que vous soutenez la tentation...

SUR LE DÉMON

L'homme est non seulement un être social, mais un être de compagnie qui cherche autour de lui des êtres qui lui ressemblent par les idées, les sentiment, les goûts, pour communiquer avec eux et épancher en eux son âme. Dieu lui-même est un être de compagnie; les trois personnes divines vivent entre elles dans une société éternelle. De tout temps, il a ménagé à l'homme d'illustres et saintes compagnies. Dès les jours de l'Éden, il se promenait, dans le paradis de délices, à côté de nos premiers parents. Souvent il visita les patriarches; c'est pourquoi il a daigné s'appeler lui-même le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Il se rapprocha davantage encore de l'homme, en habitant le temple de Salomon. Enfin il est venu lui-même parmi nous, en personne, pour être notre compagnon et notre ami. *Vos autem dixi amicos.*

La deuxième compagnie donnée par Dieu à l'homme est celle des anges. Autant d'hommes sur la terre, autant d'anges qui voyagent à leurs côtés. *Angelis suis mandavit de te... Angeli eorum semper vident faciem.*

Enfin la troisième est celle des saintes Écritures qui nous instruisent et nous consolent sans cesse,

nous découvrant les vérités éternelles et les gravant dans nos âmes.

A cette triple compagnie du bien est opposée une triple compagnie du mal : celle du démon, des faux amis, des mauvais livres. Nous parlerons d'abord de celle du démon.

Dès le paradis terrestre, le démon cherche à s'approcher de l'homme. Il le séduit et le fait tomber, en lui proposant la violation de la loi. Dans toute l'antiquité, il a soutenu son œuvre en établissant l'idolâtrie, l'adoration de tous les vices. Enfin, il l'a consommée, en attaquant le Fils de Dieu, notre Sauveur, en inspirant à Judas la pensée de le vendre et de le trahir. — *Tableau de la trahison de Judas et de sa mort.* — ... Vous vous croyez bien éloignés de toutes ces horreurs; Satan fait cependant contre vous ce qu'il a fait contre le genre humain. Il commence par vous porter à désobéir à la loi; il entre alors en vous, devient votre compagnon, vous fait agir; ce n'est que par son influence que l'on peut expliquer les horreurs de la dépravation humaine, même celles de la conduite du jeune homme. C'est un hôte terrible que Satan; craignez, Messieurs, de rester avec lui, craignez de rester dans le péché mortel; car, si vous y demeurez, il vous entraînera de la désobéissance à l'idolâtrie, à l'adoration de vos passions et de vos vices, à toutes les ignominies qui s'ensuivent. Si vous ne le chassez pas, il consommera son œuvre, en vous amenant à la trahison, à l'impiété, au sacrilège, à l'abandon complet de Dieu. Craignez donc, Messieurs, la com-

pagnie de Satan, cet ennemi redoutable; craignez que son astuce et sa malice ne vous entraînent à de telles extrémités qu'il faille, un jour, dire de vous : *Bonum erat ei, si natus non fuisset homo ille.*

SUR LES FAUX AMIS

La première compagnie mauvaise de l'homme est le démon, qui vient en nous à la suite du péché. Mais le démon est souvent faible contre nous pour plusieurs raisons. D'abord, il est invisible, et nous ne sommes guère frappés que de ce qui parle à nos sens. Ensuite cet hôte n'est pas aimable; il apporte le trouble et ne peut se faire aimer. Quand vous avez péché, on lit dans votre regard et sur les plis de votre front quelque chose de troublé, d'inquiet, de farouche, de désordonné, qui annonce en vous la présence de l'esprit de ténèbres.

Que fera le démon pour échapper à ces deux inconvénients, d'être invisible et odieux? Il prendra une forme sensible; il se revêtira de la forme la plus douce, la plus aimable, la plus attrayante... Or, de qui se servira-t-il pour remplir auprès des hommes l'office de séducteur?

Ce ne sera ni du père, ni de la mère... Si, à travers les siècles, on a vu quelques-unes de ces monstruosités, le monde est passé devant elles en détournant les yeux. L'histoire elle-même s'est tue, car sa mission n'est pas de raconter les infamies...

Ce ne sera ni de l'époux... : le malheur de voir son épouse déshonorée est si grand que la mort même lui semblerait préférable; ni de l'épouse... : un incompréhensible mystère d'amour l'attache à son époux, surtout après la maternité; elle est l'ange tutélaire du foyer domestique.

Ce sera de l'ami. Satan revêtira la forme charmante de l'amitié. — *Description de l'amitié dans la jeunesse.* — L'ami dit à l'ami, ne craint pas de lui confier des secrets qu'il ne dit pas, qu'il ne confie pas à son père ou à sa mère. Entre amis il y a égalité, choix libre et spontané, sous la sympathie qui l'inspire. Il n'en est pas de même entre époux, et moins encore entre parents et enfants...

Eh bien! c'est cette puissance, ce charme de l'amitié qu'emprunte le démon pour nous séduire; c'est là son art infernal. Dieu ne condamne pas l'amitié. Il dit, dans la sainte Écriture, que l'ami véritable, l'*ami fidèle est un trésor, une puissante protection.* Jésus-Christ a aimé saint Jean d'un amour privilégié. Mais aussi il a fait de terribles menaces contre les mauvais et les faux amis...

Un jour, vous tendez la main au compagnon de votre jeunesse, et, avec le sourire de l'amitié, avec cette beauté que Dieu a mise sur votre front pour être son image, vous lui dites : « Enfant, tu ne sais pas ce que c'est que la vie, viens, je vais te l'apprendre, » et vous précipitez cette âme pure, ou du moins qui luttait pour l'être, dans les gémonies du vice!...

Nous lisons dans l'ancienne loi : « Si l'un de tes

frères te dit : « Viens, servons des dieux étrangers, » tue-le. » Quand je réfléchis à ce que c'est que tuer une âme, moi, chrétien racheté par l'amour, je comprends cette parole, et je me sens tenté d'enfoncer le glaive dans le sein du corrupteur...

Dans la nouvelle loi, nous voyons plus d'un témoignage frappant contre les mauvaises compagnies. *Si oculus tuus dexter... Vade post me, Satana, scandalum es mihi... Arrière de moi, Satan,* dit un jour Notre-Seigneur à saint Pierre, *tu m'es en scandale; car tu ne goûtes pas les choses de Dieu, tu n'as que des pensées humaines...*

Pourquoi ces foudres terribles contre le scandale? Si je vous disais : « Prenez ce poignard, écartez les vêtements de cet enfant, frappez-le au cœur. » Vous reculeriez d'horreur, n'est-il pas vrai? Qu'est-ce que tuer le corps auprès de tuer l'âme!...

Fuyez donc les mauvaises compagnies. La vie du jeune homme, votre vie dépendra tout entière des compagnies que vous choisirez au collège et en entrant dans le monde. Craignez de scandaliser autrui, et sachez dire au faux ami : « Arrière! tu ne goûtes pas les choses de Dieu. »

SUR LES MAUVAIS LIVRES

Le démon imite les œuvres divines en les faussant; il est le premier contrefacteur de Dieu. Dès l'origine, il suit tous les mouvements de l'intelligence du Créateur, et épie ses bons desseins pour

les faire échouer, dans la mesure qui lui est donnée.

Dieu a inspiré un livre, le livre de la bonne nouvelle, l'Évangile, qui est le cri de la conscience de Dieu dans la conscience de l'homme. Que peut-on comparer à ce livre?

Il renferme trois pages de vérités : Dieu, Jésus-Christ, l'Église.

Le démon a opposé son livre à celui de Dieu; c'est le livre de l'erreur qui renferme aussi trois pages. L'une nie l'Église. Quel vide! quel égarement! Mais nous pouvons nous dire encore les frères de ceux qui rendent hommage en Jésus-Christ et en Dieu à la même paternité. La deuxième nie Jésus-Christ; un abîme est ouvert entre nous et ceux qui l'acceptent : cependant, au-dessus de cet abîme, dans l'espoir de les attirer à nous, il nous est permis de leur tendre la main, en élevant nos pensées vers le Ciel. Enfin, la troisième nie Dieu, Dieu qui brise les cèdres et qui aide l'hysope à fleurir : nous n'appartenons pas à la même race que les prétendus hommes qui croient à cette page, s'il est possible d'y croire...

Le livre de la vérité renferme aussi trois pages de morale, écrites tour à tour sur le mont Sinaï, sur le mont des Béatitudes, sur le mont du Calvaire.

Le démon ne répand pas l'erreur pour elle-même : derrière les idées se trouvent les actes; derrière la vérité, la vertu; derrière le mensonge, l'immoralité. Aussi a-t-il écrit un livre qui renferme trois pages impures. A la place du Décalogue, il a inscrit la

préconisation de tous les vices, de tous les crimes. « N'adore que toi, toi seul es ton Dieu... Méprise ton père et ta mère... Déshonore ton corps par l'impureté... Ne tue point..., mais uniquement parce que les lois humaines te menacent... »

A la place des béatitudes célestes, il a mis les siennes : « Heureux ceux qui sont dans les plaisirs..., qui ont mis leurs cœurs à l'abri de la persécution de la vérité, etc... »

A la place du divin modèle, de la Croix sur laquelle est mort le plus chaste des fils de l'homme, il a proposé l'adoration de la volupté. On l'a vu en 93; il a dressé sur les autels la statue de cette déesse de l'impudicité à laquelle les anciens avaient osé donner le plus beau nom de la langue latine : *Venustas...*

Le livre de Dieu est le livre de la vérité, de la sagesse et de la vertu. La Bible du démon n'est que mensonge, erreur et immoralité. Il n'y a réellement dans le monde que ces deux livres; car, au fond, il n'y a que deux êtres qui pensent, qui parlent, qui écrivent : Dieu et le diable...

Après la prise d'Alexandrie, on vint demander à Omar, le farouche disciple de Mahomet, ce qu'il fallait faire de la fameuse bibliothèque qui se trouvait dans cette ville, et il fit cette réponse : « Ou bien les livres qu'elle renferme sont conformes au Coran, et alors ils sont inutiles; ou bien ils ne lui sont pas conformes, et étant nuisibles, il faut les brûler... » Langage barbare, sans doute, mais d'une profondeur admirable, parce qu'au fond, il

n'y a que deux livres, celui de la vérité et celui de l'erreur!

Il vous est aisé de les discerner. Quand vous lisez un livre, s'il vous fait du bien, il est de Dieu; s'il vous fait du mal, il est du démon : il n'y a pas de milieu. Dans le premier cas, continuez à le lire; dans le deuxième, rejetez-le aussitôt. C'est le démon qui inspire tous les livres que Dieu n'inspire pas; c'est avec lui que vous communiquez. Il a écrit lui-même cette page, et il l'a écrite pour vous...

Pourquoi donc lisez-vous certains livres? Que recherchez-vous dans leur lecture? L'instruction? Mais comment pourrez-vous la trouver dans les mauvais livres? Ils n'instruisent pas. Et que parlé-je d'instruction et d'enseignement? Au lieu de les communiquer, ils donnent la mort à l'âme, ils tuent l'esprit et le cœur. J.-J. Rousseau a écrit en tête d'un de ses ouvrages : « Si ce livre tombe entre les mains d'une jeune fille et qu'elle en lise les trois premières lignes, elle peut continuer, car elle est perdue. » On peut en dire autant des romans, de ces livres que les hommes même qui les lisent ont appelés des mauvais livres. Celui qui, trouvant un livre où Dieu et la morale sont outragés, ne le ferme pas aussitôt, peut continuer, il est perdu...

Et, chose admirable! Les livres de Dieu sont lus éternellement; ceux du démon n'ont qu'un triomphe éphémère, ils tombent bientôt dans l'oubli et le néant. Presque aucun ne brave le temps; et s'il en est, quels sont ses lecteurs? De tous ces milliers de

romans qui pullulent chaque année, combien en reste-t-il? A peine quelques-uns que nous rencontrons çà et là, et qui sont purs, qui remuent le cœur sans le troubler et élèvent l'âme sans révolter la chair. Presque tous les livres de l'antiquité parvenus jusqu'à nous sont de bons livres... Horace lui-même, cet heureux favori de Mécène, cet élégant corrompu, peut être lu sans danger, s'il est expurgé.

D'où vient cela? C'est qu'il existe entre la vérité, la bonté et la beauté une telle identité que l'une ne peut exister sans l'autre. Le vrai seul est bon et beau; le bien et le beau seuls sont vrais; la beauté littéraire est intimement alliée à la beauté morale. Dieu n'a pas permis qu'il y eût un seul livre impie ou immoral qui fût véritablement beau, tant la beauté est inséparable de la vérité et de la pureté. Les romans n'instruisent pas, n'apprennent rien; ils ne font qu'exciter les mauvais penchants de notre nature pervertie, et allumer dans le cœur des passions qui entraînent au mal.

Il est écrit : *Qui aime le danger y périra.* Et l'on ne craint pas de donner asile dans sa maison, de recevoir à sa table ceux qui écrivent de pareils livres, de se faire des commensaux et des amis de tels écrivains! N'aimez que les génies qui ont écrit pour élever les âmes et sauver le monde...

Et si vous ne voudriez pas avoir le moindre rapport avec les auteurs et les génies pervers, comment pourriez-vous admettre dans l'intimité de votre cœur leurs idées, leurs sentiments, leurs doctrines, leurs infamies?...

SUR LE CORPS, A LA FOIS DÉMON, FAUX AMI ET MAUVAIS LIVRE

Nous avons un danger plus intime que nos amis, que les livres, que le démon : c'est notre corps. Il réunit, à lui seul, les dangers du démon, des faux amis, des mauvais livres. Il nous tente comme le démon et suscite des fantômes entre Dieu et nous; il obsède notre volonté, l'enchaîne avec une puissance que rien n'égale. Il est un faux ami; car, quand il demande quelque chose, ce n'est jamais pour nous, c'est pour lui; c'est le premier égoïste. Enfin, il est comme un mauvais livre; c'est en lui que se forment ces impressions qui nous rappellent les souvenirs de tout ce qu'il y a de dangereux pour notre âme.

A cette triple puissance, le corps en joint une autre plus terrible encore : c'est que nous ne pouvons pas l'expulser. Nous pouvons dire au démon : « Va-t'en; » à un faux ami : « Retire-toi; » nous pouvons jeter un mauvais livre; mais nous ne pouvons pas jeter loin de nous notre corps. Comment donc vaincre un ennemi si redoutable? En le transfigurant. Le corps peut se transfigurer; ce n'est qu'ainsi qu'il prendra part à notre béatitude. Tous nos sens peuvent devenir des instruments de justice. Les yeux d'un saint ne voient pas dans le monde ce que vous voyez; ils voient Jésus-Christ en toutes choses.

Pour transfigurer son corps, il faut d'abord croire à la possibilité de cette transfiguration; ne pas se croire capable de victoire, c'est se rendre à son ennemi; c'est être perdu.

Il faut lutter. La lutte est le premier degré; succomber moins souvent, rendre rares ses chutes, c'est déjà une grande puissance. Après la lutte, vient l'empire, où l'âme sent qu'elle est forte contre le corps et peut le dominer. Au-dessus de l'empire est la paix dans laquelle l'âme n'a même plus à lutter, n'est plus inquiétée.

La paix est la récompense du combat et le prélude de l'éternel triomphe.

SUR LA TEMPÉRANCE

Ministerium tuum imple, sobrius esto.

Parmi les grands hommes que l'Écriture a dépeints,... il est un type unique et extraordinaire. *Histoire de Samson, perte de sa force; aveugle, devenu le jouet de ses ennemis.* Qu'est-ce à dire?

Il est une vertu, dont Samson était le type, la tempérance, qui modère l'usage de tout ce qui sert aux besoins ou aux plaisirs du corps; vertu importante, la base de l'ordre moral, puisque, sans elle, tout le reste est renversé, l'empire de la volonté détruit. Le premier effet de l'intempérance est de faire perdre la force, force physique, force morale, parce que la chair écrase l'esprit, ou que le corps

est trop débilité pour le servir. Le deuxième est d'enlever la lumière : Samson a les yeux crevés. Nous avons trois lumières, celle de la foi, celle de la raison, celle de la vertu; la vertu est une lumière, un sens droit des choses honnêtes et belles : *Qui facit veritatem venit ad lucem.* L'intempérance nous enlève peu à peu ces trois lumières; elles sont étouffées dans la boue; l'âme se matérialise, se porte tout entière vers les sens; et toute son activité s'usant de ce côté, elle n'en a plus pour les choses de l'esprit...

Enfin Samson devient le jouet de ses ennemis; l'intempérant devient le jouet de toutes les passions auxquelles il est asservi. — *Tableau d'une jeunesse oisive passée dans le luxe et la mollesse.* — Vous avez à choisir; vous serez le Samson des premiers jours, ou le Samson des derniers jours...

Ministerium tuum imple, sobrius esto... Tous, vous avez cette haute fortune d'être ministres. Votre ministère, c'est d'être un homme. Ton ministère, enfant, c'est d'être intelligent, d'être un noble cœur; ton ministère, c'est de servir ta patrie : *Ministerium tuum imple;* c'est d'être chrétien, citoyen du ciel : *Ministerium tuum imple* [1].

[1] Allocution prononcée le 19 mars 1858.

SUR LA MORTIFICATION

Mortificate membra vestra quæ sunt super terram.

Au Sinaï, lorsque la loi fut promulguée au milieu des foudres et des éclairs, Dieu, parmi ses commandements, prononça celui-ci : *Non occides.* Sur le Calvaire, lorsque le Fils de Dieu promulgua la loi d'amour, il dit, au contraire : *Mortificate... Faites mourir vos membres.* Pourquoi cette différence? C'est que nos membres renferment un principe de mort qu'il faut détruire. Nos sens, portes de l'âme, par lesquels elle se met en communication avec les objets extérieurs, troublent souvent sa pureté et sa paix. Le volcan est dans notre sang, foyer véritable de nos passions et qui tend à les soulever, comme au sein de la terre, lorsqu'un cratère fumant a trouvé de nouvelles matières à dévorer, il bouillonne, fait trembler le sol et tend à répandre la destruction et la ruine. Jésus-Christ est venu vaincre la mort et nous apporter la vie ; il nous a donné trois nouveaux moyens de vie : les sacrements, germes de vie surnaturelle, contenus dans une écorce inerte et impuissante, comme les semences de la terre; son amour : il s'est fait aimer en mourant pour nous; enfin, la loi de la mortification.

Puisque c'est dans nos membres que réside le principe de mort, ce sont eux que doit attaquer le

remède : *Mortificate.* Or nous devons, pour mortifier nos membres, les gouverner, — Désordres qui résultent d'un corps livré à ses caprices, avilissement, déshonneur, — leur commander; les châtier : tout gouvernement suppose des peines, une répression. Nous parlerons successivement de ces trois devoirs du chrétien envers ses sens. (*Le reste manque.*)

. . . . . .

L'Église a imposé à tous les fidèles la mortification du jeûne et de l'abstinence.

Cette loi est une loi primitive. Sous les mystérieux ombrages de l'Éden, cette loi était déjà observée. L'homme vivait des fruits de la terre. Il ne touchait aux animaux que pour les faire participer au bonheur de sa domesticité et pour leur révéler, par la bonté de l'homme, quelque chose de la bonté de Dieu. Plus tard, Dieu permit à l'homme l'usage de la chair des animaux. Mais la loi de l'abstinence subsista; il lui fut défendu d'absorber leur sang; sous la loi de Moïse, des animaux étaient interdits à la nourriture de l'homme, comme impurs. Enfin, sous la loi chrétienne, l'Église ordonne l'abstinence, pendant une partie de l'année, et le jeûne, cinquante jours par an... Pourquoi ces prescriptions?

C'est que l'homme ne peut pas impunément s'unir, s'identifier ce qui est bas, vil, animal; il en contracte nécessairement une aggravation des instincts dépravés : voyez le riche qui, loin de mortifier son corps, n'est occupé qu'à le faire vivre dans les délices[1]... — *Développements.* — Il est bien difficile

[1] Extrait d'une autre allocution sur le même sujet.

que, près de mourir, il s'élève au-dessus de lui-même vers ce Dieu qui n'est qu'esprit, qui ne mange que la vérité, ne boit que la justice.

Observer cette loi, c'est s'avouer publiquement pécheur, pénitent, c'est se soumettre à la verge... Il n'est pas chrétien celui qui n'a pas le courage d'observer publiquement cette loi de l'Église. Celui qui rougit devant les hommes de la loi de Dieu est un esprit sans noblesse, un cœur sans élévation. Il fera bon marché de bien d'autres devoirs et d'autres lois. Il ne transmettra pas la foi à ses enfants, qui lui objecteront toujours ses exemples. *Exemple d'un fils unique qui, voulant se marier contre le gré de ses parents, répondit à son père : Après tout, j'aime encore mieux me marier à ma convenance que de faire ce que tu fais. Il s'est rendu dans des pays lointains, laissant sa mère désolée, et son père sous le coup de ce formidable reproche.*

La mortification chrétienne ne réprime pas seulement nos mauvais instincts, elle exalte les nobles tendances de notre nature. Créés à l'image de Dieu, comme lui, nous nous aimons nous-mêmes et nous aimons les autres. Dieu nous a manifesté son amour par la Création, par l'Incarnation, par sa mort, par l'Eucharistie. Nous devons aussi nous donner aux hommes, et leur donner même notre vie, s'il le faut. C'est là le dévouement, l'amour de ses semblables, le plus noble sentiment de notre nature, qui empêche l'amour inné que nous nous portons à nous-mêmes de dégénérer en égoïsme.

L'immortification, qui devient mollesse et vo-

lupté, exalte l'égoïsme et tue la sympathie. A force d'accorder tout à son corps, on oublie les souffrances d'autrui; on accroît l'amour de soi-même; on tue le cœur par la volupté.

La mortification, au contraire, conserve au cœur sa liberté en tuant l'égoïsme. Elle nous met sur la croix, et c'est la Croix qui nous prêche le plus éloquemment l'amour de Dieu pour nous, et nous inspire celui que nous devons avoir pour Dieu, pour nos semblables. L'amour se prouve et se fortifie par le sacrifice; c'est en souffrant que nous apprenons à aimer Dieu et ses enfants, nos frères.

ANNÉE SCOLAIRE 1858-59

« J'ai commencé à traiter dans cette année les éléments constitutifs de la vie chrétienne, et en premier lieu la crainte. »

I. « LA CRAINTE DE DIEU EN GÉNÉRAL »

Les hommes sont séparés entre eux par des différences profondes : la naissance, le climat, la fortune, les inclinations, les habitudes, l'éducation. Mais la véritable différence qui les divise, c'est la religion : l'homme religieux, l'homme irréligieux, telles sont les deux grandes races qui se partagent la surface du globe. Dès l'origine des temps, ce partage des deux races, cette distinction des deux cités

se manifeste : Caïn et Abel, Sem et Cham, les enfants des hommes et les enfants de Dieu.

Or, nous l'avons vu, le premier élément de la vie chrétienne, c'est la foi... Si Dieu ne nous avait pas parlé, s'il ne nous avait pas laissé des paroles de vie et d'immortalité, que nous importerait son existence? Ah! s'il en est ainsi, qu'il reste au sein de sa solitude et de son éternité! Qu'il ne vienne pas un jour nous demander compte de nos actes!... Mais non! Dieu nous a parlé, il s'est révélé à nous, et c'est par la foi que nous croyons à sa parole, que nous acceptons sa révélation...

Le deuxième élément qui fonde en nos âmes la vie chrétienne, et y jette les bases du règne de Dieu, c'est la crainte. *Initium... radix... corona... plenitudo sapientiæ, timor Domini.*

Différence entre la crainte et la peur. Au milieu d'un voyage, surpris par la nuit, vous vous préparez à vous endormir sous la voûte du ciel. Tout-à-coup un cri menaçant se fait entendre; il se répète et un frisson parcourt vos veines. Qu'avez-vous? Vous craignez. Vous avez senti l'approche d'un péril; vous voulez le repousser, et si vous vous sentez plus faible que lui, vous fuyez : voilà la crainte. Il faut la bien distinguer de la peur : le vrai sage n'a jamais peur...

J'ai commandé sans peur, et j'abdique sans crainte.

Il faut craindre Dieu, mais il ne faut pas en avoir peur. La peur suppose la lâcheté, tandis que

la crainte est un sentiment noble et généreux. C'est pourquoi il est dit :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Et l'Écriture, ayant à faire l'éloge d'Élisabeth et de Zacharie, déclare qu'ils *étaient remplis de la crainte de Dieu*. Pareillement il est écrit de Siméon qu'il *était un homme juste et craignant Dieu*, et, en plusieurs endroits, on lit : *Heureux l'homme qui craint le Seigneur*.

La crainte de Dieu est donc le premier élément de la religion. Nous devons tous avoir cette crainte, j'entends la crainte filiale, non servile. Elle est le premier don du Saint-Esprit, et engendre deux effets dans l'âme : le respect envers Dieu ; la fuite du péché pour ne pas être séparée de lui.

Nous devons craindre Dieu : 1° parce qu'il est la plus haute puissance. Le propre de la puissance est de tenir dans le respect et le tremblement ceux qui sont au-dessous d'elle. Car, étant maîtresse suprême, elle peut disposer de leur sort et de leur vie, et, par conséquent, ils sont dans une dépendance intime à son égard. Or Dieu est la plus haute puissance. Il est notre Maître souverain, notre Créateur, notre Vie, notre Providence ; et quand il le voudra, il pourra nous détruire, nous faire rentrer dans le néant.

2° Parce qu'il est la plus haute justice. Sur la terre, les hommes redoutent la justice; ils appréhendent d'être appelés devant ses tribunaux parce

qu'ils lui sont comptables de leurs actes. Or, la justice de Dieu est beaucoup plus sévère, plus rigoureuse que celle des hommes; et nous sommes infiniment plus liés à son égard. Elle scrute nos moindres actions; elle descend aux plus profonds replis de nos cœurs. Par conséquent, nous devons toujours craindre d'être trouvés coupables à ses yeux, et de provoquer ses rigueurs par nos péchés.

3° Parce qu'il est la plus haute majesté. Un homme peut être puissant, juste; s'il n'a pas dans son regard ce je ne sais quoi d'imposant, qui commande le silence et l'attention devant lui, il n'inspirera pas la crainte au même degré que celui qui porte sur son front la triple couronne de la puissance, de la justice et de la majesté. La majesté est quelque chose de plus que la justice et la puissance; c'est comme le couronnement de ces deux forces, ce je ne sais quoi qui tire un homme de la foule, l'élève au-dessus de lui-même, et fait qu'il est plus *grand* que les autres : *major, majestas*...

Dieu est la plus haute majesté. Par sa nature, par ses attributs, par sa durée, il est infiniment élevé au-dessus de tous les êtres; il existe et se nomme avant tout; il est le principe et le centre de tout... Si donc la majesté inspire la crainte, la majesté de Dieu, qui est au-dessus de toutes les majestés, doit inspirer une crainte au-dessus de toutes les craintes...

II. « LA CRAINTE DU NOM DE DIEU »

Non assumes nomen Dei tui in vanum.

La crainte est donc le fondement de toute vie religieuse, la première loi de nos relations avec Dieu. Aussi, tout homme qui tend à détruire la religion, tend à supprimer la crainte de Dieu : c'est la règle logique de l'indifférence.

Cette crainte se décompose en plusieurs autres. Car il faut craindre non seulement Dieu, mais tout ce qui se rapporte à lui. — Et d'abord son nom; c'est l'objet du deuxième précepte du Décalogue : *Non assumes...*, etc.; et Notre-Seigneur, ayant à nous donner une formule de prière qui devait se transmettre et se répéter d'âge en âge, a commencé par cette invocation à son Père : *Que votre nom soit sanctifié!*

Qu'est-ce qu'un nom? N'est-ce qu'une simple collection de lettres et de syllabes qui forme des mots plus ou moins harmonieusement arrangés les uns à la suite des autres?

1° Le nom est la représentation de la nature, des propriétés, de l'histoire d'une chose ou d'une personne. Rome, Adam, Abraham, César, Alexandre..., n'ai-je prononcé là que des mots sans signification? Non : j'ai éveillé dans votre esprit l'histoire de l'humanité; j'ai ressuscité en les nommant la mémoire des siècles et des hommes recouverts depuis longtemps de la poussière des générations. Quand

je dis Rome, un passé glorieux est évoqué devant mes regards : c'est une magnifique cité que j'aperçois avec son Capitole;... j'entends le pas de ses consuls... De même, quand je nomme Adam, Abraham, j'évoque la vie du premier père des hommes, du premier père des croyants. Quand je nomme César, Alexandre, je rappelle la gloire de leurs hauts faits. La gloire est le point suprême auquel l'homme puisse aspirer sur la terre. Eh bien! la gloire est tout entière supportée, rappelée, perpétuée par un nom. Se faire un nom, voilà à quoi peuvent arriver trois ou quatre hommes par siècle; se faire un nom, voilà le plus grand des triomphes auxquels un homme puisse aspirer et s'élever.

Mais si le nom d'un homme est quelque chose de si grand, que sera-ce du nom de Dieu, de ce nom qui retentit dans l'harmonie des astres et dans le cours des fleuves, de ce nom que les cieux redisent à la terre, et que la terre renvoie aux cieux! Ce nom que les anges vénèrent, que l'humanité adore, que tout être bénit et glorifie, quel respect ne doit-il pas nous inspirer!

Adonaï, Jéhovah..., que d'imposants et majestueux souvenirs ces noms rappellent! Savez-vous avec quelle solennité Dieu s'est défini lui-même autrefois, en donnant son véritable nom? Au milieu des déserts de l'Arabie, un homme paissait ses troupeaux. Tout à coup, il aperçoit devant lui une flamme d'un éclat céleste, au milieu d'un buisson qui brûle sans se consumer. *Moïse, Moïse*, crie la

voix qui l'appelle, *va dire aux enfants d'Israël que je viens pour les délivrer.* Moïse incline la tête et répond : *Mais si les enfants d'Israël me demandent : Quel est le nom de celui qui m'envoie, que leur répondrai-je? — Je suis Celui qui suis,* repartit le Seigneur ; *tu diras aux enfants d'Israël : Celui qui Est m'envoie vers vous.* «...Vous tous, capitaines, généraux, princes, rois, potentats de ce monde, vous n'êtes pas; moi seul, je suis. » Voilà le nom de Dieu et sa splendide signification, celui qui doit vivre dans toutes les générations; voilà l'être infini, la substance sans bornes dans le temps et dans l'espace; voilà la gloire incréée : salut, honneur, adoration incessante et éternelle[1] !

Ce nom était écrit sur une lame d'or qui couvrait le front du grand prêtre de l'ancienne loi. Les Juifs n'osaient pas le prononcer dans la lecture de la Bible et dans les chants sacrés, comme si le silence était la louange la plus auguste; et quand il l'entendait, le savant Newton découvrait sa tête vénérable. C'est le nom de Dieu qui est redit par toute la nature, célébré par tous les êtres qui se meuvent au ciel et sur la terre. C'est lui qui présidait aux serments et aux alliances, et était partout invoqué comme le témoin le plus auguste et le plus sévère. Quand le patriarche sentait approcher sa dernière heure, il rassemblait sa famille, et, élevant ses mains sur ses enfants, il les bénissait en disant : Au nom de Dieu, au

[1] Il faut l'avoir entendu pour se faire une idée de l'éloquence de ce passage dans la bouche de l'orateur.

nom du Seigneur! C'est pourquoi, à cause de la grandeur et de la majesté incomparables de ce nom, nous devons le respecter, le vénérer, le craindre...

2° Le nom n'est pas une représentation morte et inerte d'une chose ou d'une personne : c'est une activité, une puissance. Il joue le même rôle, il a la même force que la chose ou la personne qu'il représente. Quand, aux frontières de l'empire, les légions lisaient sur une pierre ces mots tracés en glorieux caractères : *Senatus Populusque Romanus*, elles savaient qu'elles ne pouvaient passer ces limites sans encourir la colère du sénat et du peuple romain. Les nations vaincues et les provinces soumises sentaient de leur côté, à la vue de ces inscriptions placées au centre de leur territoire, que Rome tout entière était là, veillant sur ses conquêtes. Le nom est donc la personnification et comme le lieutenant de celui qu'il désigne.

Ainsi en est-il du nom de Dieu. C'est une puissance, c'est par lui qu'il opère. Car son nom, c'est son Verbe, puisque le nom a pour fin de manifester la personne, et que le Verbe est la révélation, la splendeur du Père et la figure de sa substance. Voilà pourquoi le nom de Dieu est si sacré, voilà pourquoi il est une puissance.

Qu'était-ce que la bénédiction des patriarches, cette bénédiction qui se transmettait d'une génération à l'autre, comme le premier héritage du père de famille? Je l'ai dit, c'était l'invocation du nom de Dieu. Un vieillard étendait ses mains sur une tête courbée; les yeux élevés au ciel, il disait : Dieu!

c'était tout. Le fils se relevait joyeux et fort; le père avait invoqué sur lui le nom de Jéhovah!

Lorsque l'archange saint Michel voulut précipiter dans les abîmes infernaux les anges rebelles, quelle parole prononça-t-il? *Quis ut Deus! Qui est semblable à Dieu!* A ce mot, les esprits révoltés roulèrent dans l'abîme. L'ascendant du nom de Dieu avait suffi.

Il est si bien une puissance que c'est par lui que s'opèrent dans l'Église les actes les plus sacrés. Quand le ministre du Très-Haut chassa de votre âme les ténèbres du péché pour vous élever à l'admirable lumière du Seigneur, quelles paroles proféra-t-il? *Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* Il invoqua le nom propre de Dieu.

Quand le prêtre, par la plus étonnante des puissances, vous délivre de vos péchés, que dit-il? *Au nom de Dieu Notre-Seigneur je vous absous.* Toutes les merveilles de la puissance, de la sagesse et de la miséricorde divines sont opérées par la vertu de ce saint nom.

Aussi l'Église nous recommande-t-elle de l'invoquer avant toutes nos actions, comme pour nous armer de la puissance même de Dieu.

Ayez donc, Messieurs, pour ce nom une crainte respectueuse et filiale, et prenez ces trois résolutions :

Ne le prononcez jamais en vain, ou en blasphémant; fuyez cette détestable habitude de le mêler à des paroles grossières, ignobles. Oseriez-vous trai-

ter ainsi le nom de votre père? Et vous ne rougiriez pas de traiter de la sorte le nom de Dieu? Parmi les hommes, la justice frappe celui qui prononce en l'outrageant le nom du souverain. Or celui de Dieu, qui est plus auguste, a droit à plus de respect et de vénération.

Priez au nom de Dieu, de Notre-Seigneur, qui nous a donné cet enseignement : *Jusqu'ici vous n'avez pas demandé en mon nom ; demandez, et vous recevrez.* Le pauvre connaît bien la puissance de ce nom, puisqu'il implore la charité publique au nom de Dieu. Ce nom doit être plus puissant sur le cœur de Jésus-Christ, car c'est le nom de son Père.

Prononcez-le souvent avec amour au fond de vos cœurs. Lorsqu'on aime, on redit avec bonheur le nom de celui qui nous est cher. Redites le nom de Dieu, de Jésus, et vous apprendrez à l'aimer; vous sentirez qu'il est *doux comme l'huile répandue.* Entre tous les patriarches, Énoch a reçu cet éloge sublime : *Il commença à invoquer le nom de Dieu.* Répétez-le surtout dans vos tentations, et vous éprouverez sa puissance contre vos ennemis; prenez dans vos mains ce glaive redoutable du nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et Satan reculera épouvanté. S'il ose approcher encore et renouveler la tentation, frappez du glaive, prononcez ce nom et il sera vaincu.

En Irlande, la coutume est de ne jamais le prononcer sans ajouter : *Son saint nom soit béni!* Une pauvre femme, après avoir raconté tous les malheurs qui avaient accablé sa famille, ajoutait en

finissant : « Dieu qui l'a voulu, — *son saint nom soit béni!* — saura bien nous rendre au centuple ce que nous avons perdu. »

III. « LA CRAINTE DU TEMPLE DE DIEU »

Le temple n'est pas grand seulement par la majesté de ses proportions, par le caractère mystérieux de sa forme, par sa destination comme lieu de la prière et du culte; il est grand surtout parce que Dieu l'habite et le consacre par sa présence. Le temple est la représentation, la manifestation de l'existence de Dieu, et l'image sensible de sa présence parmi les hommes. Dieu habite parmi nous afin de rendre présents à notre souvenir ses attributs et ses bienfaits, afin de nous faire penser plus souvent à lui, et surtout afin de contenter son amour; car le cœur se plaît à habiter où il aime.

Aux premiers âges du monde, quand le souvenir de Dieu n'était pas encore altéré, les apparitions de l'Éden se conservaient dans l'esprit et le cœur des patriarches. Dieu connu, adoré et aimé, n'avait pas besoin de désigner un lieu pour rappeler aux hommes la pensée de son existence et le souvenir de ses bienfaits. Ou plutôt, comme la société n'existait pas encore, et qu'il n'y avait que de simples familles, le culte et la religion étaient purement *domestiques*.

Les traditions s'altérèrent peu à peu. Les enfants

d'Israël allaient devenir une société, un peuple; ils étaient exposés à profaner le culte, en offrant leurs adorations à d'impures idoles. Dieu voulut élever son culte, sa religion à l'état social et national. Lorsque, après sa sortie d'Égypte, Israël fut arrivé au Sinaï où la loi lui fut donnée, Dieu dit à Moïse : *Fais-moi un tabernacle, et j'habiterai au milieu de vous.*

Est-ce donc que Dieu n'habite pas sur la terre? Est-ce qu'il n'est pas présent à tout ce qui vit et se meut ici-bas? Sans doute, mais il s'agissait d'une demeure où il devait agir d'une action plus marquée, et rendre sa présence plus sensible. C'était la première fois que Dieu se faisait bâtir une demeure où il parlât, agît et conversât avec les hommes.

Moïse lui élève donc un tabernacle avec les dépouilles de l'Égypte. — *Description : ses trois parties; le Saint des saints et l'Arche d'alliance.* — C'est ce tabernacle qui suivit, pendant quarante ans, les Hébreux dans le désert; qui fit refluer le Jourdain vers sa source pour leur permettre de passer sur la terre de Chanaan, où ils devaient se fixer; qui renversa les murailles de Jéricho, et abattit, les uns après les autres, tous les ennemis d'Israël. Il représente la deuxième période du culte de Dieu parmi les hommes.

Du sein du Propitiatoire, Dieu y rendait ses oracles. Ce n'était pas assez; il fallait une demeure qui effaçât toutes les autres en magnificence, et donnât aux créatures quelque idée de la splendeur du ciel. Et quand, après David, la paix fut com-

plète, cette paix, une des plus fameuses dont l'histoire ait gardé le souvenir, Salomon, le plus grand, le plus savant, le plus sage, le plus glorieux des rois, éleva lui-même sur la montagne de la ville sainte, choisie par Dieu et montrée par le doigt d'un ange, un temple, le plus vaste, le plus riche, le plus merveilleux qu'ait élevé la main de l'homme, celui dont le nom devait être porté dans tout l'univers. Le temple s'était affermi et agrandi comme le le peuple d'Israël.

Plusieurs siècles après, il est détruit à cause des péchés du peuple, qui est emmené en captivité. Les Israélites tournaient alors le visage de son côté; ils imploraient le Dieu de leurs pères qui avaient habité là, et ils suspendaient aux saules des fleuves de la terre étrangère leurs harpes qui y avaient célébré tant de fois ses miséricordes éternelles. Cyrus est chargé par Dieu de le reconstruire; mais le vieillard, malgré la magnificence de l'édifice nouveau, verse des larmes au souvenir de l'ancien.

Enfin, dans ce temple apparaît celui qui est plus que Salomon, le Fils de Dieu. Il s'y offre à son Père; il y répand les trésors de la parole éternelle. Peu d'années après, le voilà qui gravit une montagne, est élevé sur un gibet. Là, il sent le besoin de se donner tout entier, d'étendre à toute la terre le bienfait accordé à la seule ville de Jérusalem. Et quand il eut consommé le salut du genre humain, cloué sur la Croix, de ses deux bras étendus sur le monde, comme pour l'embrasser, il prit le tabernacle de Moïse, il saisit le temple de Salomon dans

l'étreinte de sa toute-puissance et de son souverain amour; et, l'arrachant de ses fondements, il l'emporta avec sa chair et son sang dans le temps et dans l'espace, il le fonda et l'étendit jusqu'à la fin des siècles sur tous les points du globe; il l'emporta jusqu'ici[1]...

C'est pourquoi ces murailles, cet autel, ce sanctuaire, c'est le temple de la divinité. O merveille! Ce n'est plus l'arche avec ses symboles inanimés, c'est lui-même, vrai Dieu et vrai Homme, qui se trouve notre hôte, au milieu du temple qu'il nous a apporté. Oui, il y réside bien plus et bien mieux que dans le tabernacle de Moïse et dans le temple de Salomon. Oui, celui de qui les astres reçoivent leur splendeur, et dont ils exaltent la magnificence, Dieu le créateur de la terre et du ciel, celui qui est tout, de qui tout procède et à qui tout doit retourner, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de Moïse et de Salomon, Adonaï, Jéhovah, le Verbe incarné, l'enfant de Bethléhem, l'ouvrier de Nazareth, le crucifié du Calvaire, Dieu, Dieu est ici! Il est là, ce temple qui a illuminé tous les siècles passés de sa gloire; il est ici, mon Créateur et mon Sauveur, mon Père, mon ami, sur cet autel; je l'adore, je lui parle, il me répond, je l'aime, je l'embrasse. O Dieu, que vos voies sont merveilleuses! *Est-il croyable que vous habitiez avec les hommes? Si les cieux des cieux ne peuvent vous contenir, combien moins cet humble sanctuaire, ce petit autel!*

[1] Il y eut là un mouvement d'une puissance extraordinaire.

Cependant une chose me jette dans la stupeur, c'est de voir des hommes, vous peut-être, venir dans le temple comme dans un lieu vulgaire... N'entendez-vous pas la voix de Dieu qui vous crie : *Tremblez devant mon sanctuaire?* Quiconque le profane ou le traite avec moins de dignité qu'une autre demeure attire sur sa tête la colère de Dieu. *Respect des païens pour leurs temples. — Châtiments divins des profanateurs du temple de Jérusalem. — Jésus-Christ et les vendeurs.*

Donc 1° n'entrez dans le temple qu'avec un saint tremblement; 2° venez y visiter Dieu... Celui qui aime ne se contente pas de penser de loin à son ami, il veut le voir, le presser souvent contre son cœur. Si vous aviez un ami qui eût, non pas versé son sang pour vous, comme Jésus-Christ, mais seulement mis à votre disposition ses biens et sa personne, passeriez-vous un seul jour sans le visiter, sans réjouir votre cœur à côté du sien? Vous vous plaignez de ne pas pouvoir aimer Dieu : venez donc le visiter..., vous vous sentirez bientôt ranimé; l'amour découlera de son cœur dans le vôtre...

On voit des âmes revenir à Dieu par le chemin que je vais dire [1]. Égarées depuis des années, elles

[1] L'orateur a décrit peut-être ici l'impression religieuse qu'il éprouva dans sa jeunesse. Son ami, Hippolyte Régnier, écrivait à son père, le 3 décembre 1823. « ... Dernièrement, me reprochant mes oublis envers Dieu et passant devant Saint-Germain-des-Prés, j'entre, et, derrière un pilier, que vois-je agenouillé, la tête à moitié cachée dans une de ses mains,

rencontrent, un jour, un imposant édifice que domine la Croix. Elles y entrent : le silence, la demi-obscurité, les saintes images, un reste des parfums de l'encens, forment autour d'elles une atmosphère religieuse qui les saisit de respect. Puis l'homme qui est entré se met à réfléchir et se dit : C'est ici que mon père et ma mère, lorsqu'ils se sont unis, ont prononcé leur premier serment ; c'est ici qu'enfant d'un jour, porté dans les bras de ma nourrice, escorté des amis de ma famille, le Christ daigna me bénir pour la première fois, c'est ici que j'ai fait ma première communion. Et cet homme, malgré lui, sent qu'il prie ; il rencontre un vieillard ; il va se jeter à ses pieds ;... il se relève purifié...

IV. « LA CRAINTE DE LA LOI DE DIEU »

Le nom, le temple de Dieu doivent nous jeter dans un saint tremblement : ce sont deux rayons de feu. Le nom a été révélé du fond du désert et du buisson ardent de l'Arabie. Dieu cria à Moïse : *Je suis celui qui suis.* Puis il lui donna l'ordre de bâtir le tabernacle, au milieu des foudres et des éclairs, sur les cimes embrasées du Sinaï.

Au-dessus il y a une splendeur, peut-être encore

comme une statue de la méditation ? Mon Henri, mon petit bijou d'Henri, lui-même... »

Quelques mois après, Henri Lacordaire converti entrait au séminaire d'Issy, après avoir consulté sur sa vocation le vénérable M. Augé, supérieur du collège Stanislas.

plus grande. C'est la loi de Dieu; elle fut donnée, elle aussi, au milieu des éclairs et du tonnerre.

La loi est la représentation, l'expression de la nature, de l'essence de Dieu, qui ne pourrait pas la supprimer sans se détruire. La loi, c'est lui-même: voilà ce qui la rend infiniment sainte et redoutable. Elle a deux rayons principaux, la lumière et la justice, car Dieu est à la fois lumière et justice. Rayon de lumière, elle a pour mission d'éclairer notre route; elle est un phare qui nous indique le chemin du ciel. Rayon de justice, elle venge l'injure faite à Dieu en méprisant la lumière et en nous dérobant à son action. Telle est la loi en elle-même et dans sa fin.

Dans ses résultats, elle est le principe de la beauté, parce qu'elle est la source et le principe de l'ordre. Commune aux trois personnes divines, aux anges et aux hommes, elle unit tous les êtres intelligents et libres, en les faisant communier avec la lumière éternelle; elle établit et règle les relations entre Dieu et les créatures; elle maintient les rapports d'homme à homme; elle pose les fondements de la société et du droit humain. L'univers n'est beau que parce qu'il est l'expression de la loi éternelle et des harmonies préexistantes en Dieu. Nos âmes ne sont belles que lorsqu'elles suivent cette loi qui met l'ordre et l'harmonie dans tous nos actes; un œil exercé, en nous voyant, peut reconnaître à l'expression de nos traits la laideur ou la beauté de notre âme et de notre conscience.

Elle est la source de bonté. C'est la bonté surtout

qui nous attire; c'est elle qui est la reine des âmes parce qu'elle constitue la première et la plus sublime ressemblance avec Dieu, qui, en vertu de sa perfection infinie, se donne et se répand en toute créature par amour. Or, la loi de Dieu met en nos âmes et en nos actes toute bonté. Elle inspire et commande les dévouements qui font qu'on se donne, et, qu'au besoin, on se sacrifie pour ses amis, pour sa famille, pour son pays, pour l'Église, pour Dieu. Nos actes ne sont bons qu'autant qu'ils se conforment à la loi divine, ne sont mauvais qu'autant qu'ils s'en écartent. Chose étonnante! L'homme désordonné, qui devient rebelle à cette loi, perd peu à peu la douceur et la bonté; souvent même il devient cruel, surtout s'il se livre à la débauche; et la débauche, vous le savez, est la plus fréquente transgression de la loi de Dieu.

Enfin, cette loi est la source de toute vie. N'est-il pas écrit du Verbe, la loi éternelle, *qu'il est la véritable lumière, et que cette lumière est la vie des hommes?* La vie de l'homme, c'est son union avec Dieu; il meurt quand il s'en sépare, parce qu'il perd la vraie lumière, le pur et éternel amour, pour tomber dans les ténèbres et la misère de l'égoïsme. La vie physique est, elle-même, plus ou moins altérée par les passions en révolte contre la loi divine.

Ainsi, transgresser cette loi, c'est repousser la source de toute beauté, de toute bonté, de toute vie; c'est s'élever contre l'essence de Dieu même, l'attaquer autant que le peut une créature. Quelle audace!

Il faut donc l'aimer, la respecter, la craindre d'une crainte si puissante qu'elle paralyse toute notre action quand nous sommes tentés de la violer.

Chaque fois qu'elle a été révélée, il y a eu quelque chose d'imposant et de terrible dans sa promulgation, et sa transgression a toujours été suivie d'une tragédie sanglante.

Dans le paradis terrestre, Adam, créé dans la plénitude de la liberté, devait, en vertu même de la prédestination divine, être soumis à une épreuve qui déciderait de sa destinée. Dieu lui permit *de manger de tous les arbres du jardin, sauf de l'arbre de la science du bien et du mal, et cela sous peine de mort.* Voilà la loi. Adam n'a pas cette crainte de la loi qui l'empêcherait de porter à l'arbre du bien et du mal une main téméraire; il mange du fruit défendu, et aussitôt il est atteint par le rayon de la justice. Il s'est révolté contre la loi, et tout se révolte contre lui, les animaux, la nature entière, et jusqu'aux sens qui entrent en rébellion contre l'esprit.

Après leur dispersion, les hommes oublient peu à peu la loi gravée au fond de leurs cœurs. Dieu se suscite un peuple choisi, de la race d'Abraham. Il délivre les Israélites par Moïse de la servitude d'Égypte; il a pitié d'eux et leur donne une deuxième fois la loi au milieu des foudres du Sinaï. Moïse, descendant de la montagne, voit les prévaricateurs et le veau d'or; il remet l'épée aux mains des lévites, et vingt-trois mille hommes périssent en punition de leur idolâtrie.

Enfin eut lieu une troisième manifestation par la loi vivante, Jésus-Christ. Mais le peuple juif, toujours ingrat, tue la loi, et le châtiment suit aussitôt la faute. Il est, dès cette heure, retranché du milieu des peuples; il porte sur son front le signe de Caïn et de la réprobation; il est dispersé par toute la terre, et Jérusalem est détruite.

Or, ces trois châtiments se retrouvent dans toutes nos transgressions qui sont de trois sortes.

Nous transgressons la loi par orgueil, pour nous élever au-dessus des autres, et nous sommes punis par la révolte et le feu de la concupiscence, par l'état de dégradation et d'ignominie où les passions nous précipitent. Comme un ange éloignait nos premiers parents du paradis, un ange semble nous éloigner des pensées et des choses saintes.

Nous la transgressons en sacrifiant aux idoles du monde, à ses biens, à ses plaisirs; nous en sommes punis par la mort de l'âme, souvent par celle du corps; car la débauche est un coup d'épée qui couvre le corps de plaies profondes et hâte l'heure du trépas.

Nous la transgressons quelquefois par haine de la loi elle-même; alors nous recevons le châtiment infligé aux Juifs. On a comme le sceau de Caïn, et on s'en va dévoué à l'enfer, par l'aveuglement, par l'endurcissement où l'on tombe et où l'on reste jusqu'à la fin. Car la malice qui s'attaque à la loi est ce péché irrémissible dont parle l'Écriture; son pardon s'obtient rarement, parce que le coupable, arrivé à ce degré de perversité, est comme enraciné

dans le mal, puisque, à l'exemple de Satan, il fait le mal pour le mal. Et l'on peut encourir ce châtiment sans que les hommes aient vu ou connu notre faute : il suffit d'avoir outragé et méprisé la loi au fond de son cœur.

Vous respecterez la loi du monde, sinon vous passeriez pour un scélérat. Si vous commettiez une violation moins grave, vous seriez un homme déshonoré, perdu dans l'opinion publique. Pour une violation plus légère, vous passeriez pour un malhonnête homme, pour un homme sans honneur. Eh bien! si vous outragez la loi de Dieu dans le secret de votre âme, en pleine connaissance de cause, le monde sans doute ne vous retirera pas son estime, mais aux yeux de Dieu vous serez plus qu'un scélérat, plus qu'un homme déshonoré, plus qu'un malhonnête homme, vous serez un réprouvé. Quoi! vous ne consentiriez pas à transgresser les lois sociales sur des points importants, parce que la société vous châtierait ou vous flétrirait, et vous ne craindriez point, en péchant, d'attaquer Dieu lui-même, sa justice, sa nature, son essence! La société n'est que la deuxième majesté. Dieu est la première, et vous qui craindriez d'offenser les hommes, vous ne craindriez pas d'offenser Dieu? Il ne peut pas vous dispenser de la loi, fussiez-vous son propre fils!

Donc, respect à sa loi, crainte de sa loi! Lorsque vous êtes mis en présence d'une infraction, prenez la résolution de dire dans votre conscience : « Dieu ne le veut pas, » et vous demeurerez fermes. Ce sera

un abîme que vous attirerez entre la tentation et vous. Dieu ne veut pas, parce qu'il ne peut pas vouloir, parce que ce serait anéantir la justice, la loi, se détruire lui-même. Il ne peut pas et il ne veut pas. « Demandez-moi, nous dit-il, tout ce que vous désirez; je vous aime, je vous accorderai tout ce qui est en mon pouvoir; mais si vous me demandez quelque chose contre la loi, je ne peux pas, je ne veux pas! »

Vous le voyez, il y a des châtiments terribles contre les transgresseurs et les contempteurs de la loi. Mais il y a aussi une louange et une récompense glorieuses réservées à ses fidèles observateurs: *Honneur, gloire et paix à tout homme qui fait le bien!* Gloire et honneur devant les hommes et devant Dieu; paix profonde et inaltérable à quiconque reste fidèle à la loi divine!

V. « CRAINTE DU JUGEMENT DE DIEU »

Toute loi exige une sanction. La sanction s'obtient par la récompense et le châtiment; mais, pour décerner l'une ou l'autre, il faut un jugement.

Un jugement se compose: 1° d'un acte d'accusation. On ne peut, en effet, porter une sentence contre un homme, s'il n'a été juridiquement accusé, si, par des témoignages, des preuves, il n'a été reconnu coupable et transgresseur de la loi.

2° D'une défense. Car on ne peut justement con-

damner un accusé, si on ne lui donne pas les moyens de repousser l'accusation portée contre lui. La déposition des témoins a pu être inexacte; les preuves et les témoignages peuvent manquer de vraisemblance, de fondement; la probité, la vérité, la justice ont pu être blessées dans l'enquête : en un mot, on doit fournir à l'accusé les moyens de se justifier. Il faut donc l'entendre, il faut qu'il soit à même de repousser l'accusation ou d'en reconnaître la justice.

3° D'une sentence du magistrat, acte suprême qui clôt les débats et qui a pris le nom même de jugement. Cette sentence exige dans le juge de hautes qualités, l'autorité, la prudence, la sagesse, etc.

Or, Dieu, pour graver dans les cœurs le respect et la crainte de ses jugements, a prononcé lui-même les premiers jugements.

Adam a péché. Il comparaît devant Dieu qui lui dit : *Où es-tu? Comment as-tu appris à connaître ta nudité?* Voilà l'accusation, écoutez la défense : *La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a donné du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé.* Ève, interrogée à son tour, répond : *Le serpent m'a trompée, et j'en ai mangé.* Dieu a la patience d'écouter la défense des deux coupables. Enfin il porte la sentence, contre le serpent d'abord, puis contre la femme et contre l'homme. Et, dans cette sentence, on retrouve avec la justice du juge, la bonté du Père. Il ne maudit pas l'homme, sachant qu'il n'avait pas péché, comme le démon, par malice; il admet des circonstances atténuantes, et il n'inflige

pas sans remède et sans adoucissement la peine de mort dont il l'avait menacé.

Caïn tue Abel. Dieu appelle le meurtrier et lui demande de se justifier en lui disant : *Où est ton frère Abel?* La défense est impossible, et Caïn, trahissant la vérité, répond : *Je ne sais. Est-ce que je suis son gardien?* Dieu le convainc de son crime. *Qu'as-tu fait? La voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi.* Le crime de Caïn est plus grand que celui d'Adam. Il n'a pas voulu obéir, et, en cherchant à se défendre, il outrage son juge par un autre attentat contre la vérité. Alors Dieu, qui n'avait pas maudit Adam rougissant et repenti, maudit Caïn, orgueilleux, obstiné et parjure dans son fratricide.

Encore ce n'est là qu'un signe du jugement final, éternel. Ce jugement sera terrible. Il y aura une accusation formidable; toute défense, toute négation sera impossible, et la sentence du juge sera irrévocable. Aussi, en tous les temps, la pensée du jugement remplit les âmes de crainte et de terreur. Les prophètes l'invoquaient pour ramener les rois et les peuples dans le devoir. Ils s'écriaient : *In die illâ...;* et saint Paul : *In die illâ;* et saint Jérôme, et tous les saints : *In die illâ...*

Mais le dernier jugement n'aura pas lieu seulement à la fin des temps; il commence dès cette vie, sur cette terre, dans la conscience humaine : Dieu se doit à lui-même de ne laisser en aucun temps le crime impuni. Aussi, voulant satisfaire à la fois sa justice qui doit tirer vengeance du crime, et sa

bonté qui veut la conversion du pécheur, il a établi dans notre âme un tribunal permanent qui scrute nos actions. La conscience accuse le coupable : « Où es-tu? Qu'as-tu fait? » Celui-ci se défend : « Je ne sais. » Mais la conscience le condamne et le livre aux tourments du remords. — Joseph Chénier, — Napoléon et le duc d'Enghien.

Or, il y a trois états de la conscience. La conscience pure : c'est Adam avant la faute. Que les innocents persévèrent dans le bien! La conscience qui lutte : c'est Adam repentant après son péché. La conscience qui est étouffée : c'est Caïn qui dissimule son crime. Que les deuxièmes persévèrent dans la lutte et résistent vaillamment au mal par un repentir énergique! Que les troisièmes raniment et ressuscitent leur conscience par un aveu généreux qui leur méritera le pardon!

VI. « CRAINTE DE L'ENFER, COMME PERTE DE DIEU ET DE N.-S. J.-C., LE PÈRE ET L'AMI [1] »

La crainte de Dieu, dit l'Écriture, *est le commencement de la sagesse*. Il faut craindre Dieu, parce qu'il est la suprême majesté, la plus grande puissance, la plus haute justice; parce que, dès cette

[1] Analyse rédigée, comme les précédentes de la même année, par le R. P. Chéry, qui nous écrivait : « ... Je voudrais pouvoir vous exprimer avec quel amour les noms de Dieu et de Jésus-Christ tombaient des lèvres du Père; car c'était cette émotion qui le rendait si éloquent... »

vie, son jugement est terrible, et qu'il livre l'âme coupable aux tourments du remords qui sont le châtiment de la justice outragée.

Ce n'est pas tout. La peine, sanction de la loi, confirme le jugement et en fait la force. Le jugement de Dieu est encore plus terrible après la mort; car, si le coupable expire en état de révolte, il est livré aux peines éternelles de l'enfer [1]. La crainte de l'enfer est donc le couronnement de la crainte de Dieu.

La crainte de l'enfer, des châtiments! Mais n'est-ce pas là un sentiment indigne des âmes nobles? Non, Messieurs, je maintiens ma parole... La crainte de l'enfer n'est pas seulement la crainte des peines, des châtiments, des vengeances de la justice divine. Sans doute, au séjour de la réprobation, il y a des supplices, il y a des tortures, il y a des feux vengeurs, et il faut les craindre. Mais il y a une peine plus douloureuse, plus terrible, plus effrayante et plus irrémédiable, c'est la perte, non pas seulement des joies, des fêtes, des plaisirs, du repos, de l'amitié, de la liberté; c'est la perte, la perte de Dieu.

[1] Le Père raconta un jour ce trait aux élèves de l'Institut : « Marcile Ficin, littérateur incrédule du XVIe siècle, se moquait des peines de l'enfer. Comme il s'entretenait avec un ami, ils convinrent ensemble, s'il y avait un enfer, que le premier qui mourrait en avertirait l'autre. Un soir, Marcile étudiait près de sa fenêtre; il voit passer devant lui un fantôme qui s'écrie, en étendant son bras : « *Marcile, c'est vrai!* » Le lendemain, il apprenait que son ami était mort. » — Le fait est relaté dans l'histoire de sa vie.

L'enfer, c'est la perte de Dieu, et la crainte de perdre Dieu est la crainte la plus pure, la plus sainte, la plus divine. Voilà pourquoi l'enfer porte le nom de *damnation*, c'est-à-dire de privation de Dieu; et voilà pourquoi il faut craindre l'enfer.

I. — Dieu est le principe de toute chose. Il est non seulement le principe de la justice, de la lumière, de l'harmonie, de la beauté, de la bonté, il est encore le principe de toute justice, de toute lumière..., etc. Moi, j'ai en moi la vérité, sans être le principe de la vérité; j'ai en moi la justice, sans être le principe de la justice. C'est Dieu qui est en moi le principe de la vérité, de la justice, etc., parce que lui-même est la vérité, la justice, la lumière, l'harmonie, la beauté, la bonté, la vie même. Perdre Dieu, c'est donc perdre le principe de la beauté, de la vie...

Mais Dieu est-il mon principe, comme il est le principe de toute chose? Non. Il est mon principe, comme le père est le principe de son enfant. Dieu est non seulement mon principe, il est mon père. Dieu est mon père, il m'a donné doublement la vie; il l'a soutenue et conservée en mon sein, et il a entouré mon berceau, ma jeunesse, mon âge mûr, des douceurs et des tendresses de la paternité.

Dans l'ordre de la nature, il m'a fait à son image et à sa ressemblance; dans l'ordre de la grâce, il m'a fait son enfant adoptif, et il m'a transmis, comme le père transmet à son fils sa chair et son sang, quelque chose de lui-même et de sa propre vie.

Eh bien! l'enfer, c'est la perte de mon père.

J'ai vu mon père, ou plutôt je ne l'ai qu'entrevu, car j'étais encore bien jeune lorsque Dieu le rappela à lui. Et pourtant son souvenir, gravé sur les tables de mon cœur, a vécu et grandi dans mon âme; et quand les années m'eurent entraîné parmi les hommes, loin de mon pays et des affections domestiques, au milieu du monde, je me suis toujours rappelé mon père. Je suis revenu en pèlerinage à sa maison; j'ai visité la salle où il assemblait sa famille; j'ai parcouru les allées où il m'a porté dans ses bras; j'ai prié dans la chambre où ma mère m'avait mis au monde et où mon père m'avait pour la première fois pressé contre son cœur au sortir du sein maternel. J'ai cherché mon père dans tout ce qu'il avait vu; un instinct mystérieux et tout-puissant m'a toujours entraîné sur ses traces.

Mais je n'ai pas vu mon Père qui est dans les cieux; je n'ai pas vu sa maison, j'ignore les fêtes qu'il me prépare... Aussi mon cœur tressaille, il soupire vers Dieu, il le demande à toute créature, il craint de le perdre, il le cherche partout... Au milieu des épreuves et des angoisses de la vie, la pensée, le souvenir de Dieu le soutient... Il est misérable, sans consolation...; mais il sait qu'il a au ciel un Père plein de bonté, plein d'amour; il est seul, mais par delà ces nuées le regard paternel veille sur lui. Le désir de voir Dieu, de posséder Dieu, de trouver en lui le père le plus tendre, le plus dévoué peut donc, dès ici-bas, le consoler, le réjouir, lui rendre supportables les amertumes de l'existence et faire couler dans son âme quelques

gouttes du plus pur bonheur. Ici-bas, je cherche mon père céleste, et l'espérance de le trouver, en jetant mon cœur dans l'extase de la félicité, la remplit de force, de courage et d'amour.

Télémaque, à la recherche de son père, à peine descendu dans une île, aperçoit un étranger plein de grandeur et de majesté. Il se sent mystérieusement attiré et dirige ses pas vers lui; mais l'étranger recule et se retire dans la montagne. Télémaque le suit, il est arrivé à la cime, il va l'atteindre, quand l'inconnu, se dérobant à sa poursuite, descend le rocher avec la rapidité d'une biche, et se précipite en silence et la face voilée au fond de son vaisseau qui s'éloigne aussitôt de l'île et s'élance vers la haute mer.

Télémaque demanda le nom de l'étranger: « C'est Ulysse, votre père, lui fut-il répondu, à qui les dieux ne permettent pas encore de se découvrir à vous. » Et le jeune homme, comprenant l'instinct mystérieux qui l'avait attiré vers lui, se reprocha de ne l'avoir pas reconnu et se mit à fondre en larmes. Alors Mentor fut obligé de lui dire : « O Télémaque, il est bien digne de vos pleurs, car Ulysse, votre père, est le premier des Grecs. » Télémaque chercha ses traces longtemps encore, et enfin, revenu à Ithaque, il le retrouva au foyer de sa famille.

C'est là l'image de l'âme qui cherche Dieu en ce monde. L'homme, le chrétien surtout, est tourmenté d'une aspiration puissante, irrésistible, qui l'attire vers lui; il l'appelle, il l'acclame du plus

profond de ses entrailles, l'adjurant d'exaucer son ardente prière. Parfois alors, Dieu se révèle mystérieusement au fond de son cœur; il veut le saisir, le garder à jamais, mais une voix lui répond que l'heure n'est pas encore venue, qu'il doit marcher et poursuivre sa route jusqu'au moment de la révélation suprême et éternelle. C'est l'espérance de presser un jour sur son cœur le Père céleste qui soutient le chrétien dans le voyage et l'épreuve de la vie.

La douleur de Télémaque qui a entrevu son père sans pouvoir le rejoindre est l'image de la douleur du damné qui a entrevu Dieu et qui l'a perdu. Mais la douleur de celui-ci est plus terrible encore. Il a perdu Dieu sans retour, Dieu le premier de tous les pères, celui qui nous aime de l'amour le plus parfait, d'un amour infini... Quel est l'homme qui ne sente son cœur déchiré, le jour où la mort lui ravit son père?...

Un impie, qui ne croyait pas à l'immortalité de l'âme, vint à perdre son fils unique : sa douleur fut telle qu'il se frappait la tête contre les murs et se meurtrissait. Que sera-ce donc de perdre Dieu!

Représentez-vous un incrédule qui perd tout à la fois son père, sa mère, ses amis;... il est forcé de se dire que c'est pour toujours, sans espérance de les retrouver jamais. Si cette perte le déchire à ce point, que sera-ce pour le damné de perdre Dieu dont la bonté infinie lui aura été dévoilée? Que sera-ce de le perdre, lorsqu'on aura reconnu qu'il est tout pour nous, qu'on aura vu en lui des abîmes

de perfection et de bonté, et dans notre humaine nature des abîmes de vide, d'un vide éternel. Car l'âme, revenue vers son principe, qui est en même temps, sa fin, reconnaîtra combien il est vrai qu'elle est faite pour Dieu, et elle se verra pour jamais séparée de lui !

Cette peine essentielle de l'enfer est la conséquence de la nature même du péché. Le pécheur en opérant l'injustice qui répugne à la nature de Dieu, se sépare volontairement de lui. Le coupable est châtié, parce qu'il a voulu et choisi librement l'absence et la privation de Dieu : perte irréparable pour l'âme. Elle ne verra plus son père; elle l'a connu, elle a pu l'aimer, et parce qu'elle ne l'a pas cherché sur la terre, elle ne doit plus le rencontrer en aucun lieu. Pour la punir, Dieu a voilé et a retiré sa face; jamais plus il ne se montrera et ne viendra à elle. Plus d'espoir, plus de consolation dans un si grand malheur; l'âme a perdu Dieu par sa faute.

Quand Énée fut entraîné loin des tombeaux de ses aïeux et de la ville où régnèrent ses glorieux ancêtres, il put au moins se dire : « Le malheur m'accable, mais ce n'est pas par la lâcheté de mon bras, c'est par la volonté de l'inexorable destin! » Le damné, lui, se voit entraîné loin de Dieu, loin du ciel, sa patrie, parce qu'il l'a voulu, parce qu'ici-bas il ne s'est pas mis à la recherche de son père. Il l'a perdu sans retour, pour jamais et par sa faute...

II. — La perte de l'enfer est quelque chose de

plus douloureux encore, ce semble. Après la perte de Dieu, du Père, il y en a une autre, peut-être plus sensible, c'est la perte de Jésus-Christ, de l'Ami.

Est-ce donc qu'en perdant Dieu je ne perds pas Jésus-Christ? Oui, c'est vrai, on le perd en tant que Dieu. Mais Jésus-Christ est à la fois Dieu et Homme. Comme Dieu, il est notre principe et notre fin; en tant qu'homme, il est particulièrement notre ami, et l'amitié est le sentiment le plus sublime, plus sublime que l'amour paternel et la piété filiale, plus sublime que la tendresse conjugale[1].

L'amitié est ce qu'il y a de plus rare et de plus grand sur la terre. Trois choses servent à la former: la liberté, la pureté, la tendresse; une affection libre, pure et tendre : voilà l'amitié.

Un homme s'offre à moi, et, soudain, son âme entre dans mon âme; son souvenir ne se sépare plus de mon souvenir; sa vie ne se sépare plus de ma vie; que je vive, que je meure, je serai toujours à lui. Je l'aime, mais rien ne me l'a imposé, ne m'en a fait le commandement. On doit aimer son fils, son père, sa femme, ses parents : les lois du sang et de la famille nous en font un devoir; mais quand j'aime mon ami, c'est en vertu d'un sentiment tout spontané, dont personne n'est le maître et auquel moi-même je n'ai pu résister. J'aime, parce que c'est un mouvement naturel de mon cœur; j'aime, mais je suis, je reste libre dans mon affection.

[1] L'orateur semble avoir esquissé là le premier chapitre de *sainte Madeleine, sur l'Amitié en Jésus-Christ.*

L'amitié est plus encore. Ce qui l'élève au-dessus des affections de l'épouse et de l'époux, c'est que les sens n'y ont point de part, c'est qu'elle est un sentiment chaste et pur, tout spirituel, comme celui qui unit les âmes entre elles et les anges entre eux.

Enfin elle est un sentiment tendre, profond, qui n'aspire qu'au dévouement et au sacrifice. »

L'amitié est donc le sentiment le plus grand, le plus sublime du cœur humain. Aussi est-elle quelque chose de bien rare. C'est à peine si deux ou trois d'entre nous pourront dire en mourant : « J'ai eu un ami, j'ai été l'âme d'une autre âme.

L'Écriture nous a laissé le type de l'amitié la plus parfaite parmi les hommes. C'était après la défaite des Philistins; David, tenant dans sa main droite la tête de Goliath, fut introduit dans la tente du roi. Saül lui dit : *De qui es-tu fils, jeune homme?* Et David répondit : *Je suis fils de ton serviteur Isaï, de Bethléhem.* L'Écriture ajoute cette belle parole : *Et il arriva que, lorsque David eut achevé de parler, l'âme de Jonathas, fils de Saül, s'attacha comme de la glu à son âme, et Jonathas l'aima comme son âme.* En signe de son amitié, il se dépouilla de sa tunique pour en revêtir David; il lui donna même son épée, son arc et sa ceinture. Cette amitié libre, pure et tendre ne recula désormais devant aucun dévouement. Par amour pour son ami, Jonathas donna au monde le premier et le plus magnifique exemple du renoncement au trône. : *Que le Seigneur soit avec toi,* lui dit-il, *comme il a été avec mon père. En retour, promets-moi, si je*

vis, de me faire miséricorde, et quand je serai mort, donne-moi l'assurance que tu ne retireras pas ta miséricorde de ma maison.

Or, Jésus-Christ est notre ami à des titres encore plus hauts, plus beaux et plus nombreux. Il nous a aimés spontanément et librement, puisque, sans être uni à nous par aucun lien, il est descendu du ciel pour vivre au milieu de nous. Il nous a aimés d'un amour pur; ce ne sont pas les douceurs et les consolations qu'il a cherchées. Il nous a aimés pour nous-mêmes, et il a continué de nous aimer, malgré notre indifférence et notre ingratitude. Il nous a aimés surtout d'un amour tendre et profond qu'il a poussé jusqu'à la mort, jusqu'au sacrifice de la Croix. Jésus-Christ est donc notre premier et notre dernier ami.

Eh bien! l'enfer, c'est la perte de Jésus-Christ, la perte de Jésus-Christ pour toujours. — Tableau de la douleur d'un ami séparé de son ami; ceux-là seuls qui l'ont éprouvée en savent quelque chose. Il n'est pas rare, sur la terre, que l'un ne puisse survivre à l'autre. — Le damné aura entrevu, au moins au jugement dernier, qu'il avait un ami, le meilleur des amis; il aura reconnu l'immense, l'infini amour de Jésus-Christ, et il se verra séparé de lui par sa propre faute. Il sentira qu'il était fait pour goûter éternellement les délices de l'amour de Dieu et de Jésus-Christ, et se voyant séparé d'eux, repoussé par eux, son âme sera tourmentée, déchirée infiniment plus que si son père, sa mère, son ami le repoussaient à jamais avec haine et mépris.

Voilà pourquoi il faut craindre l'enfer; voilà pourquoi la crainte de l'enfer est la plus virile, la plus belle, la plus noble, la plus sainte de toutes[1].

VII. « CRAINTE DE L'ENFER, COMME PERTE DE L'AME

L'AME, INSTRUMENT DE LA VÉRITÉ ET DE L'AMOUR, PERD L'UN ET L'AUTRE EN DEMEURANT IMMORTELLE »

... L'enfer est aussi la perte de nous-mêmes, et, d'abord, la perte de notre âme.

Au milieu du siècle dernier, vivait en Pologne un homme qui portait un nom illustre. Comme beaucoup de grands seigneurs de cette époque, il avait eu le malheur de perdre la foi, et il était arrivé à ce point d'incrédulité qu'il consacrait ses loisirs à écrire un traité contre l'immortalité de l'âme. Un jour qu'il se promenait dans les allées de son parc, une femme vint se jeter à ses genoux en disant : « Prince, jugez de ma douleur, mon mari est mort, et je n'ai pas même de quoi lui faire dire une messe. » Le prince lui donna quelques pièces d'or. A quelque temps de là, il avait oublié cet incident,

[1] « J'aime Dieu ! disait un jour le Père à M. Lacointa; aussi l'idée de l'enfer ne me vient-elle jamais à l'esprit; car l'enfer est la négation de l'amour. Je l'aime, je l'aime passionnément; non, il ne me séparera pas de lui... »

Dans un autre entretien il ajoutait, au sujet du purgatoire : « Les tourments de ce lieu d'expiation ne m'effrayent point, parce que je pourrai y aimer mon Dieu, et que là où est l'amour la douleur est vaincue... »

et le soir, retiré dans son cabinet, il travaillait à son écrit. Il lève les yeux au milieu de son travail, et aperçoit devant lui un paysan polonais qui le regardait fixement. Impatient d'être ainsi dérangé, il sonne ses gens. On accourt, mais aussitôt l'inconnu se dirige vers la porte et disparaît; les domestiques certifient qu'ils n'ont laissé entrer personne. Le lendemain et le surlendemain l'apparition se renouvelle de la même manière. La troisième fois, le prince impatienté lui dit : « Enfin, qui es-tu? que me veux-tu? — Je suis, lui fut-il répondu, un paysan de vos domaines, mort depuis peu. Les messes que ma femme a fait dire pour moi, grâce à vos largesses, m'ont délivré du purgatoire, et, en retour, j'ai obtenu de Dieu de venir vous dire une parole, une seule : mon prince, l'âme est immortelle[1] ! » Et il disparut. Le prince appela sa famille, et fit consigner ce fait dans un acte dressé par un notaire; puis il revint à Dieu et à la foi. Je tiens ce récit d'un personnage illustre de notre temps[2], qui a lu lui-même l'acte conservé précieusement dans la famille du prince.

Or, ces paroles du paysan polonais sont l'enseignement de la raison et de la révélation. Oui, il y a en ce monde quelque chose d'immortel, et ce quelque chose n'est pas loin; il est en moi, c'est moi-même. Mon âme est immortelle : tout passera, mais

[1] Il est difficile, quand on ne l'a pas entendu, de se faire une idée de l'accent avec lequel ces mots furent prononcés. »

[2] M. de Falloux, alors présent à Sorèze, et que le P. Lacordaire désigna plus tard.

l'âme subsistera toujours. Et pourtant il est dit dans la sainte Écriture : *Celui qui conservera..., qui aimera trop son âme la perdra.* C'est donc qu'il y a une certaine perte de l'âme? Oui, et c'est cette perte qui constitue le troisième élément de l'enfer.

Il y a là une pensée qui m'inquiète. Comment ce qui est immortel peut-il se perdre? Le voici :

L'âme est un instrument, c'est-à-dire quelque chose qui reçoit et qui rend. Un instrument reçoit la force, la lumière, l'harmonie, et il les rend...

Tout en ce monde est un instrument, parce que tout reçoit et rend; Dieu seul ne l'est pas, parce qu'il donne tout à tous sans rien recevoir de personne. L'Apôtre est l'instrument du Verbe et de l'Esprit de Dieu; il donne..., parce qu'il a reçu... Mais le premier de tous les instruments, c'est l'âme, parce qu'elle reçoit et rend la vérité et l'amour, ces deux choses les plus grandes, les plus hautes qui soient ici-bas. L'âme humaine est l'instrument de la vérité et de l'amour, de cette ineffable mélodie que Dieu fait entendre dans son éternité. Et à cette heure où je vous parle, je joue devant vous de cet instrument. Mes actes s'immortalisent avec mon âme; harpe magnifique, lyre sublime qui rend des sons immortels et harmonieux, si je rends à Dieu ce qu'il m'a donné; harpe brisée, lyre discordante, si je le lui refuse, si je suis un instrument infidèle.

La perte d'un instrument consiste dans l'impossibilité de recevoir ou de rendre. Eh bien! l'âme, qui, de sa nature, est immortelle, sera perdue, en ce sens qu'elle ne pourra plus, dans l'enfer, recevoir

la vérité et rendre la vérité, recevoir l'amour et rendre l'amour.

L'âme, privée de la vérité, sera plongée dans la cécité spirituelle. L'aveugle-né qui n'a jamais joui de la lumière du soleil ne souffre pas autant de cette privation que celui qui en vient à ne plus pouvoir la contempler, après en avoir joui de longues années. Homère..., Milton...

L'âme est faite avant tout, d'abord, pour connaître : c'est là son premier et plus profond besoin. Elle est faite surtout pour connaître Dieu, la vérité éternelle qui renferme toute vérité et toute beauté. Eh bien! elle sera privée de la connaissance de la vérité, de la vue de Dieu. Elle ne pourra plus recevoir la vérité, puisqu'elle ne sera plus en relation avec le Verbe, avec Jésus-Christ; et ne pouvant plus recevoir la vérité, elle ne pourra plus la rendre. Sa science des hommes, de Dieu, de la nature, ne sera plus de vision, mais de souvenir; car la lumière qui rend ces choses si belles, si splendides, lui sera désormais refusée. Comme un aveugle déplore de ne connaître la beauté de la nature que par des souvenirs qui l'attristent, l'âme n'aura plus que des souvenirs ténébreux, qui seront pour elle d'amers regrets et de cuisants remords. Privée de toute lumière, plongée dans les ténèbres de sa prison, elle ressemblera à l'homme qui, dans l'obscurité, n'aperçoit plus les objets et ne conserve que la mémoire de la place qu'ils occupent. Elle sera affamée plus que jamais de connaître la vérité, de connaître Dieu, dont la vue pourrait seule rassa-

sier son intelligence; elle n'aura éternellement que la nuit, la nuit complète au dedans comme au dehors; elle ne sera plus qu'un instrument brisé, parce qu'elle aura reçu dans sa vie la vérité sans la rendre à Dieu dans ses actions.

La seconde perte de l'âme consistera dans l'impossibilité où elle se trouvera de recevoir et de rendre l'amour. Quelle effroyable douleur de se dire : « Personne ne m'aime plus! » L'une des plus admirables choses que la Providence ait faites pour nous, c'est cette multitude d'affections dont il nous entoure, sans que nous l'ayons mérité : amour de notre père, de notre mère, de nos frères, de nos sœurs, de nos maîtres, de nos amis; amour infini de Dieu, de Jésus-Christ, qui nous poursuit sans relâche.

Eh bien! si nous sommes ingrats envers ce dernier amour, qui nous a donné tous les autres, afin de nous attirer un jour à lui, l'amour nous sera fermé, et l'indifférence, que dis-je? la haine sera le châtiment de notre ingratitude.

— *Le Père raconte ici son arrivée à Paris dans sa première jeunesse : multitude; tumulte; magnificence des monuments et des palais. Et pourtant, il était triste, mélancolique; il se disait : Personne ne m'aime ici!*

Eh bien! en enfer, personne n'aime le réprouvé, parce que son âme, n'étant plus en communion avec l'Esprit-Saint, l'amour substantiel du Père et du Fils, est désormais incapable de recevoir l'amour. Ce qui étonne ici-bas, c'est la profusion de

l'amour sur toute la création. Tout nous aime; l'amour de Dieu se révèle à chaque pas, sous mille formes, depuis la terre qui s'émeut et travaille pour nous servir, jusqu'aux plantes qui croissent pour nous nourrir, et aux fleurs qui s'entr'ouvrent pour nous charmer. Le réprouvé a abusé de l'amour. Dieu le lui reprend : il se retire de lui. Personne ne pourra plus l'aimer, ni ses amis, ni son père, ni sa mère, qui, plongés dans l'amour de Dieu, n'aimeront plus que ce qu'il aimera lui-même, et l'oublieront comme malgré eux. Ah! il est cruel, il est affreux, ce tourment! L'exilé est triste sur la terre étrangère; personne ne le connaît et ne l'aime autour de lui. Au moins, est-il aimé de loin; au moins, est-il attendu et désiré par quelques cœurs qui gémissent de son absence. Mais sentir tous les cœurs fermés à jamais, même celui de Dieu, pour qui nous sommes faits et dont l'amour infini, au jour du jugement, ne sera découvert à l'âme coupable que pour l'accabler de reproches, et la torturer de remords éternels!... Personne ne l'aimera plus; la mère n'aura plus, en son sein, une goutte d'amour pour son fils réprouvé; le frère, l'ami, les anges, Dieu lui-même, plus d'amour; personne, non, personne, pour venir tremper l'extrémité de son doigt au fleuve de l'amour et rafraîchir cette âme consumée et épuisée.

Pourra-t-elle aimer, du moins, elle? Non, elle sera aussi incapable de rendre l'amour que de le recevoir. La dernière consolation sur la terre est de pouvoir dire : « J'aime. » On n'est pas toujours

maître ici-bas de son amour; souvent on y est porté malgré soi; parfois on s'y livre presque fatalement. Mais, en enfer, le principe sympathique, dont on a abusé pendant la vie, sera enlevé au damné, parce qu'il est le principe de toute joie. Sa volonté, détachée de Dieu par le péché mortel, ne pourra plus l'aimer.

Bien plus, il le haïra, parce qu'il ne lui apparaîtra plus que comme un vengeur. L'amour de Dieu lui sera retiré et remplacé par sa haine...

Bien plus, voyant ses proches, ses amis désormais identifiés à cette volonté de Dieu qui le punit, devenus indifférents à son sort, les ayant vus le juger avec Jésus-Christ et le condamner avec lui, non seulement il ne pourra plus les aimer, mais il les haïra, comme il hait Dieu; et l'affection d'autrefois, qui charmait son cœur, sera remplacée par la haine et l'envie qui le déchireront sans cesse. Il sera à leur égard ce qu'est ici-bas un ami, quand il voit son ami se retourner contre lui et consentir à son malheur; il ne l'aime plus, il le déteste. « Le malheureux, disait sainte Térèse en parlant de Satan, il n'aime pas, il ne peut plus aimer! » Comme Satan, le damné n'aimera plus personne; il détestera tout le monde, ses semblables, ses amis, ses frères, son père, sa mère, son Dieu...

Voilà la perte de l'âme, la grande perte de l'enfer, après celle de Dieu et de Jésus-Christ. Il faut donc craindre l'enfer...

VIII. « CRAINTE DE L'ENFER, COMME PERTE DU CORPS

LE CORPS, INSTRUMENT DE L'AME, COOPÉRATEUR DE LA VÉRITÉ ET DE L'AMOUR, ET AUSSI DE LA BÉATITUDE. — IMMORTEL COMME L'AME. — PERTE SOUS TOUS CES RAPPORTS. »

« ... La crainte, encore la crainte, et cette fois, direz-vous, la crainte des châtiments corporels! Mais les esclaves seuls se laissent conduire par la crainte des châtiments du corps! L'homme magnanime n'appréhende que les coups portés à son âme. » Sans doute. Aussi, je ne viens pas vous proposer un mobile indigne de vous. Le corps n'est pas une boue vulgaire, un vil limon que Dieu a pétri. Le corps est l'instrument de l'âme, comme l'âme est l'instrument de la vérité et de l'amour.

Il est l'instrument de l'âme pour la vérité et pour l'amour. La connaissance commence par lui, par les sens, par les sensations, qui révèlent à l'âme les individus, les êtres matériels; c'est par leurs phénomènes que l'âme s'élève à la connaissance de leur nature, de leur essence, qui est son objet propre. Par exemple, l'idée des substances corporelles lui vient par les sensations que provoquent leurs accidents, dont elle fait ensuite abstraction.

Il en est de même de l'amour. Des sensations du bien et de la beauté matériels que le corps lui fournit, l'âme s'élève par l'abstraction à l'idée du bien en général et de la beauté spirituelle... Donc,

perdre le corps, c'est perdre le premier et le plus noble instrument de l'âme.

Le corps a pour loi constante d'être dans un état analogue à celui de l'âme. Un homme qui éprouve un violent mouvement de haine, sent aussitôt son corps torturé, quelquefois même au point de perdre la vie. Dans l'enfer, l'âme agira sur le corps comme ici-bas, dans la vie présente. Toutes ses douleurs, toutes ses souffrances, toutes ses tortures se répercuteront en lui. Sa santé, sa béatitude sont la résultante de l'ordre, de l'harmonie qui existe entre ses divers organes; la maladie, la souffrance, la mort sont la résultante de leur désordre, de leur désagrégation, de leur décomposition. Or, l'âme, privée de la vie, de la béatitude, fera retentir son malheur, sa mort dans le corps; et la mort éternelle en fera sa proie, le dévorant toujours sans le consumer jamais...

Il y a, en outre, une béatitude particulière attachée à chaque sens : vue, lumière, couleur; ouïe, sons harmonieux... En enfer, les sens et les organes ne seront plus en rapport qu'avec des objets opposés ou disproportionnés... : *Ubi nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat.*

Donc, le corps est, lui aussi et à jamais, un instrument brisé; il ne reçoit plus de l'âme, qui en est privée, la santé, la vie, la béatitude, la vérité, l'amour..., et il ne peut plus les lui rendre. L'âme moule le corps, et le corps sert l'âme sur la terre. Combien plus au terme de l'épreuve !

Le corps doit être immortalisé par la résurrection,

comme le corps même de Jésus-Christ. Acquise par le Christ, cette immortalité est perdue sans retour pour le corps du réprouvé, qui garde à jamais les propriétés du cadavre. Qualités opposées à celles des corps glorieux des élus : matérialité, pesanteur, obscurité...

RÔLE DU CORPS DANS LA VIE PRÉSENTE ET DANS LA VIE FUTURE [1]

« ... L'homme est une âme et un corps confondus dans une unité substantielle... L'âme est unie intimement au corps; elle le pénètre comme le feu pénètre le fer. L'exercice d'aucune des facultés de l'âme ne se conçoit sans la coopération du corps... — Théorie de l'origine des idées, d'après saint Thomas d'Aquin; — rôle des sensations.

« Il est noble, le corps, puisque Jésus-Christ l'a jugé digne de servir d'habitation à son âme et à sa divinité. Il est noble, puisqu'il a été pour le Sauveur du monde plus qu'une enveloppe transitoire, ainsi qu'on l'eût compris, afin de faciliter sa mission en ce monde : il n'en a pas laissé la dépouille à la terre; il l'a emporté dans le ciel, y conviant nos corps à sa suite, et l'a rendu participant de son éternelle gloire. Quelle idée nous donne de la di-

[1] Fragments d'un entretien, 11 octobre 1857. — *Le P. Lacordaire à Sorèze*, page 211-219.

gnité du corps purifié ce dogme de la foi! Le corps semble être un obstacle pour l'âme. Dieu cependant continuera cette alliance, au moment même où la vie spiritualiste s'épanouira dans sa splendeur. Après le jugement dernier, notre corps sera associé aux joies comme aux douleurs de l'âme... Je ne veux certes pas scruter les conditions de la vie future, sous ses diverses formes... Mais pourquoi l'idée du feu répugne-t-elle à certains esprits? La torture indéfinissable de l'âme sera, sans doute, à l'enfer, comme au purgatoire (avec quelle différence toutefois!) de ne plus voir Dieu, qu'elle aura un instant contemplé, ce qui nous fait pressentir le mystérieux attrait du type éternel de beauté. Mais il y a aussi la douleur du corps : tous deux, le corps et l'âme, participent au péché; tous deux participeront à l'expiation... A l'enfer, le corps sera consumé par le feu. Le feu peut brûler sans la manifestation extérieure de la flamme qui le révèle à l'infirmité de nos sens. Ce n'est pas la flamme, en effet, qui brûle, mais la cause cachée qui la produit. Ici-bas, Dieu, par égard pour notre faiblesse, accompagne le feu du signe visible qui nous l'indique; dans l'autre vie, ne peut-il, le maître tout-puissant des éléments, le formateur des causes secondes, le créateur des mondes, ne peut-il faire que le feu consume sans paraître consumer, torture les corps sans se révéler extérieurement, les pénètre, comme nous le voyons remplir d'une invisible chaleur le fer qui n'est pas encore rougi? Avec cet élément immatériel, en quelque sorte, sans l'inutile cortège de la

flamme, il pourra accomplir l'œuvre de sa redoutable justice...

« Dans l'autre vie, nous n'emporterons pas le corps composé des molécules dont il est formé : la science affirme que le renouvellement est complet tous les sept ou tous les dix ans. Ce ne sera pas le corps de telle ou telle époque de notre vie, mais le moule dans lequel s'opère cette invisible, successive et continue transformation, le moule indéfini qui fait que mon corps est mien et non celui d'un autre. Puisqu'il change, le corps ne serait presque rien, comme tout ce qui est sujet au changement; mais ce qui est quelque chose et que nous emporterons au ciel, à la suite de Jésus-Christ, c'est le principe générateur qui s'approprie les molécules nouvelles, qui est plus qu'elles, puisqu'il leur survit et pourvoit à leur remplacement. Dieu, qui continue en nous son œuvre créatrice, appellera à lui ces organisations insaisissables dans la matière, que la science ne connaît pas, qu'il connaît seul, et qui se dresseront, à l'appel du dernier jour, avec le signe particulier imprimé à chacune d'elles par la main du souverain Maître...

« Tout vient de Dieu : c'est lui qui propage les germes; car il a interdit à la nature et à l'homme d'en créer, en dehors de ses lois. Que l'homme essaye de faire un squelette! Qu'il tente de faire un cadavre! Je le tiens pour créateur, s'il parvient à me donner, par ses propres forces, ne serait-ce que dans la mort, l'image d'une vie éteinte... La nature ne crée pas les germes. L'homme ne se rend compte

que de l'uniformité des règles qui président à leur formation, sans pouvoir en découvrir la cause cachée... L'observation, serait-elle immédiate, ne peut intervenir qu'après l'instant sans durée, et qui nous échappe, de la création elle-même. Au lieu d'attribuer au sublime ordonnateur, toujours obéi, à la cause première, à l'unique maître de tous les efficients, une cause qui remonte si naturellement vers lui, au lieu de tout expliquer par cet acte de foi que les cieux apprennent à la terre, l'homme préfère, orgueilleux ou aveugle, au risque de ne rien expliquer, attribuer cette cause à la nature, qui est l'œuvre de Dieu lui-même, qui n'a d'autre vigueur que celle qu'il lui communique, qui, demain, suivant sa volonté, ou ne pourra faire croître un brin d'herbe, ou, par sa végétation, nous étouffera, nous, nos monuments et notre délire... Cette erreur de l'homme s'explique par son désespoir de vivre, à tous les points de vue, au milieu d'effets dont Dieu lui a caché les causes; quelquefois il crie à la découverte; il croit avoir arraché ses secrets au Tout-Puissant, parce qu'il a fait un pas vers la cause qu'il convoite; il trouve un effet plus voisin de la cause; il dit avoir trouvé la cause et qualifie l'effet découvert de ce nom menteur qui ne l'égare pas lui-même, parce qu'au fond de sa pensée il ne peut se dissimuler que d'autres effets existent, encore plus voisins de la cause que ces effets; il ne les connaît pas et que, les connaîtrait-il, il serait loin d'avoir pénétré l'action vivante, inaccessible de la cause dans son opération créatrice et immédiate... »

LA FIN DU MONDE [1]

L'homme doit vivre longtemps encore, dit-il. Telle est, du moins, ma pensée, qui est loin d'être absolue; nul ne s'incline plus profondément que moi devant les impénétrables secrets de la divine Providence. L'homme doit vivre longtemps. La vie inorganique a été longue. Elle aurait compté des siècles. La vie végétale lui a succédé, et des conclusions que la religion ne repousse pas lui assignent une existence d'un nombre considérable d'années. Avant notre ère, l'homme a vécu quatre mille ans; le chrétien n'a que dix-huit siècles! Après avoir libéralement prodigué les siècles à la matière, à la raison, Dieu se montrerait-il parcimonieux du temps pour son Christ? La nouvelle vie qu'il a apportée au monde serait-elle plus courte?... Nous sommes tout modernes. La civilisation, suivant un cours conforme à celui du soleil, a successivement visité les Assyriens, les Égyptiens, les Grecs, les Romains, les Barbares, et nous voilà!... Nous sommes presque au berceau de l'humanité. Qu'est-ce pour Dieu, qui se meut dans l'éternité, que cette étroite suite d'années? C'est bien pour les enfants arrosés du sang de son Fils qu'il voudra surtout reculer les limites du temps... Comment pourrions-nous déjà finir? L'Europe entière n'appartient pas au Christ. L'Asie lui est encore rebelle jusque sur le sol où il est mort. L'Amérique est incomplètement soumise à ses lois. L'Afrique le

[1] Des publications étranges l'avaient fixée au 13 juin 1857.

méconnaît. L'Océanie ne date que d'hier. Le Christ, qui a consenti à descendre sur notre globe, imperceptible partie de son domaine, ne serait venu que pour posséder des lambeaux de ce coin de sa création, de ce grain de poussière détrempé d'eau ! Non, la vie qu'il nous a apportée ne cessera pour faire place à la vie à venir que lorsqu'elle aura régénéré le monde entier, modique objet de l'amour d'un Dieu[1]... »

IX. « SERMON DE LA PASSION

TRAHISON, ACCUSATION, CONDAMNATION, SUPPLICE, MORT »

ANALYSE[2]

MESSIEURS,

La mort est le terme suprême et le moment décisif de la vie. C'est devant la mort que l'homme

[1] Il exprimait déjà cet espoir, en 1853, dans une lettre à Mme de *** (publiée à la suite de sa correspondance avec Mme de la Tour du Pin, p. 240 et 241), où, parlant de l'union de l'esprit religieux et de l'esprit libéral, il disait : « Nous n'avons vu que l'ébauche; notre postérité verra la statue... Heureux ceux qui ne désespéreront pas et qui, selon leurs forces et leur temps, travailleront avec patience à ce siècle futur, où la civilisation chrétienne s'étendra sur les cinq parties du monde et y établira le règne d'une liberté sincère sous une autorité respectée ! Ce siècle est loin; mais il viendra. »

[2] Rédigée par le P. Cléry, qui nous écrivait après avoir entendu ce sermon :

« ... J'admirais avec quel talent le Père, peut-être plus remarquable dans ce discours sous le rapport de la forme que du fond, savait rajeunir les choses les plus anciennes; avec quel bonheur d'expression il a rendu le tableau de la

paraît véritablement grand, et jusqu'à ce jour solennel, si puissant, si heureux qu'il ait été, il n'a pas atteint au sommet de la grandeur. Pour qu'elles paraissent dans tout leur éclat et laissent dans le cœur et la mémoire des générations une trace ineffaçable, il faut aux vertus comme aux hommes non seulement la sanction du temps, mais la consécration de la mort.

Quand l'homme entre dans la vie, il n'est rien, parce que son bras est impuissant, son esprit encore endormi sous la matière, son cœur incapable d'aucun grand sentiment et d'aucun grand désir; il n'est qu'un simple germe, il n'a que des espérances. Quand il arrive à la jeunesse, si lumineuse, si belle qu'ait été son existence, il ne ressemble pourtant qu'à l'aurore qui projette ses premières clartés sans avoir encore cette puissance mystérieuse qui communique à tout la fécondité et la vie. Enfin, lors même que le soleil de la vérité s'est levé sur l'homme, sa vie n'est pas encore au plus haut point de grandeur, car il peut surgir en lui des sentiments et des actes qui trahissent la vertu et la gloire de son passé. L'homme, en effet, après avoir marché d'un pas ferme et constant dans le chemin du devoir, n'est pas confirmé dans le bien : il reste libre, soumis à l'épreuve, passible de la tentation, enclin et sollicité au mal par mille voix et mille

dernière Cène, de la trahison et de la mort de Jésus-Christ. Sa diction, surtout dans le récitatif, était d'un naturel et d'une douceur admirables; et jamais, si je ne me trompe, son geste ne m'a paru plus beau, plus majestueux... »

forces presque irrésistibles. Ce sont souvent les circonstances qui font les hommes, et, suivant que l'on est soutenu ou abandonné par elles, on défend ou l'on déserte le drapeau de la vertu. Si, un jour ou l'autre, l'on a le malheur d'avoir contre soi les événements, les hommes, les choses, toutes les puissances du mal conjurées, on peut se déconcerter, être saisi de vertige, oublier ses devoirs, et, malgré de nombreuses années de probité et d'honneur, malgré le sillon lumineux et pur qu'on a laissé derrière soi, il suffit quelquefois d'un jour, d'une heure pour rompre avec tout son passé; comme, au soir d'une belle journée, l'orage peut couvrir de sombres nuées l'astre du jour, étendre sur tout l'horizon un voile épais, et ne laisser plus tomber sur la terre qu'une lumière sans éclat qui hâte l'approche de la nuit.

L'homme donc ne peut être véritablement grand qu'à son dernier jour, alors que sur la terre la mort consacre sa renommée, et qu'au ciel sonne l'heure qui fixe pour jamais ses éternelles destinées.

Jésus-Christ, Messieurs, n'ignorait pas cette puissance de la mort. Il savait bien qu'elle est le couronnement de la vie, et que tout homme, qui a reçu une grande mission, doit attendre d'elle, pour lui et pour ses œuvres, la consécration qui assure l'immortalité. C'est pourquoi, de même que le Christ avait été prédestiné à sauver le monde, il était prédestiné à le sauver par son sang; de même qu'il était prédestiné à la grandeur et à la gloire, il était prédestiné à la mort. C'était là, Messieurs, le moment

décisif de sa vie; c'était là qu'on devait voir s'il était Dieu, ou s'il n'était qu'un sage, un simple mortel; c'était là que tous, amis et ennemis, l'attendaient; c'était là que les siècles à venir s'étaient réunis pour l'attendre, et c'est là que vous-mêmes l'attendez aujourd'hui.

Eh bien! Jésus-Christ, qui avait été si grand dans sa vie, parut encore plus grand dans sa mort; Jésus-Christ, qui avait été Dieu dans sa vie, parut également Dieu dans sa mort.

Il y a bien des morts, et, grâce au ciel, il y a bien de belles morts! On peut mourir sur son lit, comme le patriarche, entouré des générations sorties de son sein, environné de ses proches et de ses amis, et, au souvenir des années qu'on a passées en faisant le bien, exhaler son dernier soupir et s'éteindre doucement entre les amitiés de la terre et les amitiés qui lui sourient du haut du ciel. On peut mourir comme le guerrier sur le champ de bataille, pour venger l'honneur de sa patrie, pour défendre ses frontières et sauvegarder les droits de sa nation. Si l'on tombe alors sous un coup de feu ou sous un coup d'épée, les amis exaltent notre vaillance; la gloire des armes vient assister à nos funérailles et illustrer notre trépas. On peut, en des jours de révolution, descendre sur une place publique, paraître dans une assemblée qui n'en est plus une, puisque c'est un tumulte et une mêlée séditieuse, et là, par la gravité de son maintien, par la majesté de son visage et la dignité de sa mission, essayer, comme le magistrat, de calmer les esprits et

d'apaiser les fureurs populaires. Si, malgré tant de force et tant de majesté, si, malgré tant de zèle et de dévouement, un trait décoché par une main impie et sacrilège frappe le magistrat et l'étend dans la poussière, sa mort sera glorieuse, parce qu'il sera tombé pour la justice. Enfin, on peut mourir pour la sagesse et la vérité, comme Socrate, condamné pour avoir enseigné au peuple un Dieu meilleur et plus divin que celui de la patrie. Aussi, Socrate buvant la ciguë attire sur ses derniers moments l'admiration et le salut glorieux de la postérité.

Mais au-dessus de la mort pour la justice et la vérité, il y a la mort pour celui qui en est le principe, qui est la justice et la vérité mêmes, il y a la mort pour Dieu, et cette mort, qui est au-dessus de toutes les morts, c'est le martyre.

Et entre tous les martyres, le plus beau, le plus saint, c'est le martyre de Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ est mort pour la plus sainte des causes, que sa mort, endurée pour les plus hauts intérêts, amenée par les plus terribles et les plus sanglants supplices, au milieu du plus imposant appareil, a été consacrée par le plus auguste et le plus divin des suffrages. C'est pourquoi la plus belle, la plus sainte, la plus glorieuse de toutes les morts, c'est la mort de Jésus-Christ, notre Sauveur.

Vous attendez que je vous parle ce soir de cette mort. Je devrais simplement ouvrir l'Évangile et vous lire le récit de la Passion de Jésus-Christ, si, en des jours aussi solennels, on peut lire la Passion sans être arrêté par ses larmes. Ou plutôt les cieux

devraient s'entr'ouvrir, et je devrais demander à Dieu que les Évangélistes qui ont écrit le récit de ces longues souffrances descendissent au milieu de nous, pour nous lire eux-mêmes leurs pages immortelles, comme les poètes antiques qui, dans les assemblées de la Grèce, ne confiaient jamais à des voix étrangères la lecture de leurs œuvres et faisaient entendre eux-mêmes à la foule ravie ces accents magnifiques dont l'écho est arrivé jusqu'à nous. Mais, Messieurs, vous attendez que je mêle quelque chose d'humain à ce récit sublime dont la portée est au-dessus de l'homme; je le ferai. N'espérez pas toutefois que je vous rapporte le récit évangélique dans toute son intégrité, et que je vous fasse un commentaire de toutes les circonstances de la Passion du Sauveur; cette nuit même ne suffirait pas.

J'ai choisi cinq traits de ce récit qui sont comme les cinq actes de cette sanglante tragédie. Je vous parlerai de la *trahison*, de l'*accusation*, de la *condamnation*, du *supplice*, et enfin de la *mort*. Tel sera le partage de votre attention.

I. — Quand l'homme sent approcher sa dernière heure, il dresse son testament, c'est-à-dire un écrit qui renferme ses dernières volontés, et dans lequel il livre ses derniers avis à ceux qu'il a aimés. Jésus-Christ, avant de retourner à son Père, voulut aussi faire son testament; mais parce qu'il était Dieu, on devait y retrouver les traces de sa magnanimité et de cet amour infini qui lui faisait livrer sa vie pour le genre humain.

Au dernier jour de sa vie, il rassemble donc les disciples dans le cénacle, mange avec eux l'agneau pascal, puis leur lave les pieds avec la tendresse d'une mère et leur annonce qu'un grand mystère va s'accomplir. Après les avoir ainsi purifiés, il se remet à table avec eux et épanche son âme, pendant la Cène, avec une douceur et une onction ineffables. Au moment de s'éloigner de ceux qu'il aime, il éprouve au fond de son cœur comme une défaillance, il veut s'attacher plus profondément à ceux qui sont pour lui plus que des fils; il leur donne les noms les plus doux, laisse tomber sur eux ses regards attendris, et quand il leur parle de son amour, il évoque les images les plus gracieuses et les plus tendres : *Je suis la vigne*, dit-il, *vous êtes les rameaux; comme le rameau ne peut porter des fruits par lui-même, s'il ne demeure uni à la vigne, ainsi de vous, si vous n'êtes avec moi. Demeurez donc en moi, et moi en vous.* Et en parlant de la sorte, son visage était enflammé d'un feu divin, sa voix expirait sur ses lèvres, son regard achevait sa pensée. Puis, trouvant dans son cœur le secret d'un nouveau miracle, et voulant réaliser la parole qu'il vient de dire : *Je ne vous laisserai pas orphelins*, il prend du pain entre ses mains saintes et vénérables, le bénit, et le donne à ses disciples en disant : *Prenez et mangez : ceci est mon corps.* Prenant semblablement la coupe dans laquelle il a bu, il la leur présente en disant : *Buvez-en tous : ceci est mon sang... Lorsque je ne serai plus avec vous, faites ces choses en mémoire de moi...* Tout était

consommé : l'Eucharistie était instituée dans l'Église, et Dieu allait rester avec les siens jusqu'à la consommation des siècles.

Tel était le testament de Jésus et le don divin qu'il faisait à l'humanité. Cet amour qui débordait de son cœur n'était-il pas fait pour trouver un écho dans le nôtre? Cette prodigieuse tendresse n'allait-elle pas créer le dévouement et la fidélité en tous ceux qui en étaient témoins? Entre le Christ et les apôtres, n'était-ce pas désormais à la vie et à la mort? Le sang dans lequel ils avaient trempé leurs lèvres n'était-il pas comme un philtre mystérieux et divin, qui allait faire de ces douze apôtres des serviteurs et des héros passionnés?

Hélas! il y a des cœurs ingrats comme il y a des terres stériles. Il y a des hommes qui mettent l'amitié après l'argent, qui sont à celui qui les paye plus cher et au dernier qui les achète. Un de ces malheureux se trouvait à la table de Jésus-Christ. Disciple parjure, il était résolu à trahir son Maître, il avait même reçu trente deniers pour prix de sa perfidie. Le Sauveur n'ignorait rien de ses desseins : cependant, il ne révèle rien aux autres disciples qui eussent mis le traître en pièces, il ne le désigne point à leur juste colère; mais, pour ramener la vertu dans cette âme et lui inspirer l'horreur de son crime, pour essayer encore une fois de le sauver, il se contente de dire avec une profonde tristesse : *L'un de vous me trahira. Pour le Fils de l'homme, il s'en va selon qu'il était écrit de lui; mais malheur à celui par qui le Fils de l'homme*

sera trahi! et, afin de ne pas éveiller de soupçons, il livre son corps et son sang au coupable comme aux disciples fidèles.

L'hymne d'actions de grâces terminé, Jésus se lève. Il descend les pentes de la montagne, passe le torrent de Cédron qui séparait la ville, et se rend dans un petit bois d'oliviers connu de ses disciples. Arrivé dans une grotte qui se trouvait là, le Christ se met en prière, et bientôt son visage s'assombrit, son corps tremble et frémit; il entre dans la plus douloureuse agonie. Que se passa-t-il alors? Est-ce la vue des péchés des hommes qui effraya son âme? Est-ce l'inutilité de son supplice qui lui enleva ses dernières forces? Est-ce la pensée de la damnation qui atteindrait plusieurs, malgré le sang qu'il allait répandre pour eux ? Est-ce la crainte des supplices, l'horreur d'une mort ignominieuse? Est-ce le souvenir de sa Mère, l'idée des douleurs qu'il allait causer à celle qu'il aimait plus que sa vie? On sait seulement que sous le poids de sa douleur le Christ s'affaissa sur lui-même, que son visage se prosterna à terre, qu'une sueur sanglante couvrit ses membres et inonda le sol où il avait prié, qu'il cria à son Père : *Mon Père, s'il est possible que ce calice s'éloigne de moi...,* et qu'un ange descendit du ciel pour le fortifier dans son agonie...

Le Sauveur sortait de cette lutte contre la mort qui eût dû naturellement faire succomber tout autre, quand une bande de forcenés, ameutés par les pharisiens, entra dans Gethsémani. A leur tête s'avançait un homme, bien connu des apôtres, qui

avait, comme eux, vécu dans la familiarité du Christ. Le Maître lui avait même confié la gestion des affaires et la distribution des aumônes; il lui avait donné mission de prêcher l'Évangile et de faire des miracles, et, par une grâce plus grande que toutes les autres, il venait de l'élever au sacerdoce. Dès lors on pouvait s'attendre à une trahison, et il n'est pas surprenant que la mort du Christ commence par là, car la trahison se trouve toujours à l'ouverture des grandes catastrophes. Lorsque parmi des ennemis acharnés on trouve un homme de sa maison, de sa famille, on peut s'attendre aux plus terribles malheurs. La voix du sang, le cri de l'amitié sont, en effet, bien puissants dans le cœur de l'homme : celui qui est parvenu à les étouffer ne se laissera plus arrêter par rien d'humain, il ne reculera devant aucun crime, et il n'y a plus rien à attendre de lui. Vous pouvez attendrir un étranger qui n'a point eu part à vos bienfaits, un ennemi même qui s'est promis de ne jamais faire grâce; vous n'avez point de compassion à attendre d'un homme qui a mis sa main dans la vôtre, qui a rompu avec vous le pain de l'amitié, qui a été pressé entre vos bras et sur votre cœur et qui a eu le triste courage de vous trahir.

L'apparition de Judas en tête d'une pareille troupe était donc comme un présage de mort. Le traître s'avance vers le Sauveur pour le désigner à ses ennemis, et Jésus se contente de lui adresser ces paroles : *Amice, ad quid venisti?* Il a l'air d'ignorer sa perfidie, il paraît ne pas comprendre ses

démarches, il veut bien ne pas lui retirer son estime, et, comme aux jours de ses plus grandes tendresses, il lui donne encore le nom d'ami : *Mon ami, pourquoi êtes-vous venu?*

Le disciple ingrat n'est pas touché, il consomme sa trahison en déposant un baiser sur ces lèvres qui tant de fois l'avaient béni. Jésus lui dit encore une de ces paroles qui eussent dû faire rentrer le remords en son cœur : *Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser!* A cette parole d'inénarrable tendresse, le cœur du traître ne s'émeut pas; il ne sent pas tout ce qu'il y a d'étonnement, de tristesse et d'angoisse dans le reproche du Sauveur. C'en est fait, le sort en est jeté, il faut que la trahison ait son cours et que ce drame sanglant se poursuive.

Il y aura dans le cours de la Passion des scènes bien douloureuses, mais je ne sais, Messieurs, s'il y en eut une qui ait apporté à Jésus-Christ une douleur plus grande. Rien n'est terrible comme les coups qui partent d'un ami! Aussi, vous vous attristez sur le sort qui est fait au Sauveur, et vous frémissez sur l'ingratitude et la perfidie du traître. Mais ne croyez pas que Jésus-Christ n'ait été trahi que par Judas. La Passion du Christ est de tous les temps et se poursuit en tous les siècles; tous les jours Jésus-Christ est encore trahi. Il est trahi par les hérétiques qui nient sa divinité, repoussent son titre et son caractère de Rédempteur, affectant de l'exalter et d'en faire un grand homme pour ne pas en faire un Dieu. Il est trahi par les schismatiques qui se séparent de son Église, et l'outragent dans

la personne de son Vicaire sur la terre. Il est trahi par les mauvais chrétiens qui déclarent sa doctrine irrationnelle et sa morale impraticable. Il est trahi par tous ces hommes qui le sacrifient à leur position, à un titre honorifique, à une poignée d'or. Il a été trahi par vous, chrétiens, si jamais vous avez reçu dans une conscience souillée le sacrement de son corps et de son sang; c'est ainsi que vous-mêmes vous avez imprimé sur les lèvres du Sauveur le baiser de la trahison.

Mais, Messieurs, ce n'est là que le prélude de scènes plus attristantes et plus douloureuses encore: avançons donc.

II. — Le Sauveur, saisi dans Gethsémani, est inhumainement garrotté par les satellites des princes et des anciens du peuple. Il repasse le torrent de Cédron et rentre dans la ville, d'où il ne devait plus sortir que pour le supplice. On le conduit d'abord au tribunal de Caïphe.

Caïphe était l'image de ces hommes qui, appelés par Dieu aux fonctions les plus grandes et les plus augustes, n'ont pas répondu à leur vocation et n'ont jamais montré en leur vie que les mœurs et les vices d'hommes vendus à l'iniquité.

L'abus de la grâce est une des choses que Dieu pardonne le moins, et si vous cherchez au fond de la vie de ces hommes qui ont étonné le monde par leur orgueil et une haine implacable contre la vérité, vous verrez que ce sont des hommes qui, prévenus des grâces divines, ont abusé de la lumière et sont tombés dans le plus redoutable aveuglement

d'esprit. Caïphe en était là : l'or lui avait ouvert les portes du sanctuaire, et le sacerdoce n'était sur son front qu'une faute et une honte de plus : voilà l'homme.

Il fallait procéder à l'interrogatoire. En vain, de nombreux témoins se présentèrent; leur témoignage ne pouvait servir de base à une accusation, et les princes et les chefs des prêtres, qui le sentaient bien, n'osaient porter une sentence contre le divin accusé amené si injustement à leur barre.

En effet, que pouvait-on lui reprocher? De mépriser la loi? mais il nous affirme qu'il est venu non pour *la détruire*, mais pour *l'accomplir*, et on le voit se soumettre avec zèle à toutes les prescriptions légales... D'aspirer à la royauté? Mais il a fui dans la nuit quand la multitude a voulu le mettre à sa tête et le proclamer chef du peuple. De ne pas aimer sa patrie? mais il n'a vécu que pour elle, il a refusé de porter la lumière aux Gentils, il n'est pas sorti des frontières de son pays, il a multiplié les miracles dans la Judée, il s'est attendri et a pleuré sur ses malheurs. C'est pourquoi Caïphe, convaincu de l'inanité des accusations portées contre Jésus-Christ, et voyant d'ailleurs l'absence de témoignages et l'insuffisance des preuves, se décide à adresser à Jésus la plus étrange des questions qui aient jamais été faites à un accusé. *Je vous adjure*, lui dit-il, *par le Dieu vivant, de nous dire si vous êtes le Christ Fils de Dieu.* Insensé, qui, ne voyant pas que poser pareille question, c'était la résoudre! C'était la première fois que devant un tribunal sem-

blable demande était faite à un accusé; et jamais, dans toute la durée des siècles, elle ne devait se renouveler. Il fallait bien que l'accusé fût plus qu'un homme pour qu'on lui parlât ainsi, il fallait bien que sa vie antérieure donnât de fortes preuves en sa faveur, pour créer au moins des doutes dans les esprits et se faire regarder comme Dieu. Jésus répondit avec force et majesté : *Vous le dites, je le suis.* Et, par la plus étrange des contradictions, en entendant ces paroles, le grand prêtre déchire ses vêtements et s'écrie : *Il a blasphémé; qu'avons-nous besoin de témoins? Vous avez entendu vous-mêmes le blasphème : que vous en semble?* Tous s'écrièrent : *Il est digne de mort : Reus est mortis.*

Cependant les Juifs n'avaient pas le droit de décerner la peine de mort contre un accusé, il fallait faire sanctionner leur arrêt par une autorité supérieure.

III. — Le Sauveur fut alors amené vers un tribunal moins auguste, puisqu'il n'avait pas le caractère religieux, mais vers un tribunal plus grand, puisque c'était le tribunal d'un Romain. En ce temps-là, c'était le proconsul Ponce Pilate qui était chargé de rendre la justice. Le proconsul se fait donc répéter l'acte d'accusation, et les Juifs de s'écrier avec rage : *C'est un homme que nous avons trouvé soulevant toute la nation, défendant de payer le tribut à César et se proclamant roi.*

On eût pu croire qu'à l'audition de ces accusations Pilate n'eût fait que sourire, car la police romaine était trop habile pour qu'un tel séditieux, s'il

était aussi redoutable, eût échappé à son regard qu'elle tenait ouvert sur toutes choses. Il se tourna vers le Christ, et lui dit : *Tu es le roi des Juifs?* Jésus répondit : *Le dites-vous de vous-même, ou d'autres vous l'ont-ils appris?* Pilate reprit : *Suis-je donc Juif, moi? Ta nation et tes pontifes t'ont livré entre mes mains : que peux-tu avoir fait? — Mon royaume n'est point de ce monde,* dit Jésus; s'il *était de ce monde, mes ministres empêcheraient que je fusse aux mains des Juifs; mais, quant à présent, mon royaume n'est point d'ici.* Quant à présent, *nunc autem :* c'est donc que le Christ était assuré d'une royauté, mais que pour le moment il ne l'exerçait pas. Cette parole, pleine de sens, n'échappa pas à la sagacité du Romain. *Tu es donc roi?* lui dit-il. — *Vous le dites, je suis roi : je ne suis né, et je ne suis venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque aime la vérité, écoute ma voix. — Qu'est-ce que la vérité?* reprit Pilate, et il retourna vers les Juifs pour rendre compte de son interrogatoire. Cette parole n'était pas une parole de mépris. Pilate connaissait un peu la justice, mieux la guerre, beaucoup Rome; mais la vérité, il ne savait pas ce que c'est, et, en homme qui ne comprend pas la parole du Christ et n'y attache pas grande portée, il demande : *Qu'est-ce que la vérité : Quid est veritas?*

Pilat eessaya cependant d'attendrir les Juifs, et, à trois reprises différentes, il leur déclara, du haut du balcon du prétoire, qu'il ne trouvait dans l'accusé aucun sujet de condamnation. *Il est d'usage,* leur

dit-il, *que je délivre un prisonnier pendant les fêtes de Pâques : voulez-vous que je délivre le roi des Juifs?* Mais le peuple lui répond : *Si vous le délivrez, vous n'êtes pas ami de César, car quiconque se fait roi est l'adversaire de César.*

Telle est donc, Messieurs, la double accusation portée contre Jésus-Christ. Ses ennemis ne trouvent que ces deux griefs à lui reprocher : il s'est dit Dieu, il s'est dit roi. C'est toujours contre sa divinité et sa royauté que les siècles se sont soulevés, dans toute la durée des âges : on n'a eu que ces deux choses à opposer à Jésus-Christ, et aujourd'hui encore, c'est là toute la matière de l'accusation. Les sages lui reprochent sa divinité, les politiques sa royauté : les uns n'acceptent d'autre Dieu qu'eux-mêmes, et c'est pour cela qu'ils en veulent à sa divinité; les autres ne peuvent souffrir d'autre autorité que la leur, et c'est pour cela qu'ils en veulent à sa royauté. Sans cesse cette double accusation se porte contre Jésus-Christ et contre son Église; et nous-mêmes, nous y avons pris part, chaque fois que nous avons méprisé la loi de Dieu pour n'écouter que le caprice de nos passions.

Il y a dans l'Évangile des enseignements qui ne sont pas toujours du goût de nos passions. Il y a des paroles comme celles-ci : *Bienheureux les pauvres de gré! Bienheureux les doux! Bienheureux les cœurs purs! Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice! Bienheureux ceux qui aiment la paix!* Et il y a des hommes durs, violents, sensuels, superbes, qui se laissent conduire par l'am-

bition, qui ne voient rien au-dessus de la puissance de l'or, qui s'affranchissent des lois de la justice, et qui ont dit à la volupté : « Je le veux, règne sur moi ! »

Or, si Jésus-Christ est Dieu, il faut accepter son enseignement, lui soumettre notre esprit, lui apporter l'obéissance de notre volonté et faire de l'Évangile la loi de notre vie. Pour ne pas être amenées à cette conclusion, les passions, qui ont leur logique, mettent en doute la divinité du Christ et ne voient dans sa doctrine et dans sa vie que la doctrine d'un sage et la vie d'un homme meilleur que les autres. Oui, aujourd'hui, tous ces rationalistes qui prétendent disséquer l'Évangile, expliquer les miracles du Christ et ne reconnaître dans le Sauveur que le premier docteur de Juda, que le plus charmant nabi d'Israël, que le plus tendre des philanthropes et que le grand, le plus saint des humains, tous ces philosophes, tous ces incroyants de toute nuance, tous ces politiques qui attaquent l'Église, la Papauté, son gouvernement, sa puissance sur les âmes, sa royauté, tous ceux-là ont un intérêt d'orgueil ou de débauche pour s'en prendre ainsi à la divinité et à la royauté du Christ. Ils veulent rester maîtres de leurs actes, de leur esprit et de leur cœur, et ils reprennent les accusations des Juifs, ils remettent en question ce qui n'est pas contestable. Voilà donc la double accusation : quel sera le jugement?

Jésus-Christ évidemment ne peut être condamné, car quoi de mieux établi que sa divinité et sa

royauté? Au sein des splendeurs éternelles Dieu ne lui a-t-il pas dit : *Tu es mon Fils, et je t'ai engendré. Demande-moi, et je te donnerai les nations en héritage et pour domaine les confins de la terre?* N'a-t-il pas dit sur les rives du Jourdain et plus tard sur le sommet du Thabor : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances : écoutez-le?* N'était-il pas Dieu? N'était-il pas roi? N'avait-il pas donné lui-même la preuve de sa divinité et de sa royauté? N'avait-il pas parlé en maître à toute la création? N'avait-il pas obligé les vents, la mer, la tempête à lui obéir? La maladie, la mort ne lui avaient-elles pas rendu leurs victimes? Le Christ était donc Dieu, il était donc roi, et l'accusation était sans portée.

Cependant Pilate, effrayé par les menaces de la foule, monte de nouveau sur le balcon, se fait apporter un vase d'eau et se lave les mains, selon l'usage des Juifs, en signe qu'il ne prend nullement part à la condamnation qui lui était arrachée contre le Sauveur. C'était à la fois un acte de force et un acte de lâcheté : un acte de force, parce qu'il avait le courage de protester encore de son innocence; un acte de lâcheté, parce que, tremblant devant la populace, il ne sut pas persister dans son dévouement et délivrer l'accusé. Il se fait donc verser de l'eau et crie, avec une dernière énergie, aux princes et aux scribes, les infâmes agents de la police de ce temps-là : *Je suis innocent du sang de ce juste; c'est votre affaire.* Tout le peuple répondit : *Que son sang soit sur nous et sur nos fils!* Ce blasphème a été entendu

et s'est changé en malédiction. Depuis ce jour, ce peuple a été marqué au front du sceau de la réprobation, et il s'est répandu par le monde, toujours vivant et toujours persécuté, pour attester son propre crime et la vengeance de Dieu.

Remarquez-le, Messieurs, Jésus-Christ, accusé d'un double crime, n'est pourtant pas condamné par Pilate. Malgré les intrigues des pharisiens, les agissements des prêtres, les désirs des princes, les colères du peuple, le proconsul romain ne cesse de répéter à la multitude : *Je ne trouve en lui aucun sujet d'accusation; je l'ai interrogé devant vous, et je n'ai rien trouvé de ce que vous lui reprochez : il n'est en rien digne de mort.* Pilate est ici le représentant de la raison humaine; le cri des Juifs, au contraire, est le cri des passions. Ce n'est pas la raison humaine qui condamne Jésus-Christ; on voudrait bien le trouver coupable au tribunal de la raison; mais, comme le magistrat romain, la raison a trop de sens pour ne pas voir l'intrigue ourdie si odieusement contre Jésus-Christ. Jésus-Christ ne craint pas la lumière : son Évangile s'affirme au grand jour; ses doctrines ne redoutent pas la discussion, et ni dans ses dogmes, ni dans sa morale, ni dans les dogmes et la morale de son Église, on ne trouvera jamais rien qui aille contre les droits légitimes des sociétés et des gouvernements. Aussi, Jésus-Christ et son Église ne seront jamais condamnés par la raison. Il n'y a que les passions, toujours aveugles, toujours impitoyables, toujours profondément égoïstes, qui, de parti pris, con-

damnent sans entendre et répètent de siècle en siècle les sanguinaires clameurs des Juifs : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros!*

IV. — La condamnation, ainsi arrachée au gouverneur romain, est sur-le-champ mise à exécution; le Christ, conduit par la force armée, est livré au supplice. Jésus-Christ, condamné comme roi et comme Dieu, pouvait s'attendre à un supplice proportionné à son crime. Il s'était dit Dieu, il devait mourir comme Socrate, qui avait annoncé un Dieu nouveau; il s'était dit roi, il devait mourir de la mort des rois : du moins, pouvait-il s'attendre à mourir de la mort du sage en buvant la ciguë, ou de la mort des guerriers, décapité par le tranchant du glaive. Mais, non! il n'en est rien. Voilà qu'il est livré au supplice le plus déshonorant et le plus infâme, au supplice de l'esclave.

Quand un esclave avait commis quelque faute, son maître le faisait attacher à une colonne, et d'autres esclaves venaient le battre de verges et le flageller jusqu'au sang. Si la faute avait été sérieuse, s'il avait tenté de s'enfuir ou s'il s'était révolté contre son maître, il était garrotté, pendu à une croix, et il expirait ainsi lentement au milieu des plus atroces souffrances : c'était à la fois le supplice le plus cruel et le plus ignominieux. Aussi, jamais les verges des licteurs ne s'abaissaient sur la tête d'un homme libre; jamais le gibet ne devait, en droit, se dresser pour lui, ce supplice était réservé aux esclaves. C'est pourquoi, un jour, Cicéron, voulant appeler une condamnation capitale sur la tête

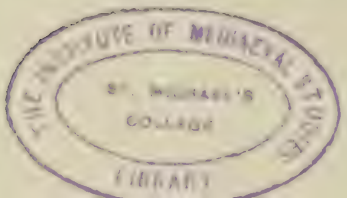
d'un préteur, montrait du doigt au peuple les côtes de la Sicile où Verrès avait osé mettre en croix des citoyens romains. Plus tard, nous verrons saint Paul lui-même faire appel à son titre de citoyen romain, au moment de passer par les verges, et, quand il s'agira de mourir pour son Maître, Rome lui tranchera la tête, mais elle ne le crucifiera pas, afin d'épargner à un de ses enfants la honte du plus exécrable supplice.

C'est là pourtant le supplice que les Juifs réservent au Maître du monde. Toutefois, Messieurs, ce n'est pas parce que cette mort est la plus infâme que Jésus-Christ y est condamné; c'est parce que, dans ce genre de supplice, on pouvait découvrir un profond mystère. Dans la flagellation, le patient était dépouillé de ses vêtements, et, sous les coups multipliés du bourreau, sa chair se couvrait bientôt de meurtrissures et de plaies insondables; dans le crucifiement, l'esclave, en punition de sa faute et de sa révolte, était appendu à un gibet et cloué à l'instrument de mort, comme ces bêtes fauves que la main du chasseur cloue à sa porte en souvenir de victoire et en signe d'effroi. Or, ce genre de supplice convenait admirablement à nos crimes, car l'impureté et l'orgueil étaient la cause de toutes nos révoltes contre le Ciel. Au fond du cœur humain, si l'on veut y faire attention, il n'y a que ces deux gouffres toujours ouverts et toujours insatiables; il n'y a dans nos péchés que deux choses, la volupté et l'orgueil, l'amour des sens et l'amour de l'âme, amour désordonné, amour déréglé, amour porté

jusqu'au mépris de Dieu. L'homme pèche parce qu'il s'adore lui-même; il s'adore dans son esprit, il s'adore dans sa chair : tout est là. Telle est la genèse de toutes les passions; telle l'histoire de toute l'humanité et de tous les siècles : au fond nous sommes toujours orgueil et volupté, volupté et orgueil. Eh bien! la volupté appelait la répression de la chair et les tourments des sens, l'orgueil réclamait l'humiliation de l'esprit par le supplice des esclaves; et c'est pour cela que Jésus-Christ, chargé de nos iniquités, a été battu de verges et cloué à la croix. Regardez-le, le doux Rédempteur du monde, crucifié à la cime du Calvaire; ses pieds et ses mains sont percés, son sang coule, son corps n'est qu'une plaie, il n'a plus l'aspect d'un homme : c'est une chair broyée et déchirée par la douleur. Regardez Jésus-Christ sur la Croix, et vous trouverez la force de renoncer à vos passions; soutenez l'aspect de cette immense douleur et laissez couler vos larmes, car c'est votre orgueil et vos impuretés qui ont ainsi crucifié le doux Fils de la Vierge.

Pendant que se consommait le quatrième acte de cette épouvantable tragédie, entre la flagellation et le crucifiement il y eut une scène qui devait servir comme d'intermède entre la condamnation et la fin du supplice.

Sans que Pilate ait donné aucun ordre, les soldats s'emparent de Jésus-Christ, qu'on venait de flageller, et le couvrent d'ignominies, de sarcasmes. Sur ses épaules sanglantes et toutes meurtries ils jettent un lambeau de pourpre, comme signe dérisoire de


THE INSTITUTE OF MEDIÆVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

sa royauté; au lieu d'un diadème, ils enfoncent sur sa tête une couronne d'épines, et, en guise de sceptre, ils placent dans sa main un vil roseau; puis ils fléchissent le genou devant lui, ils lui disent en blasphémant et en lui crachant au visage: *Salut, roi des Juifs!* Pilate, qui l'aperçoit dans cet état, veut tenter un dernier effort, et, par l'espoir de la pitié, il essaye de sauver l'accusé. Il le fait donc monter à son balcon, et tout défiguré, tout meurtri, tout sanglant et à demi-mort, Jésus-Christ est montré au peuple par le gouverneur, qui dit: *Voilà l'homme!* mais tous s'écrient: *Enlevez-le, enlevez-le, crucifiez-le!* Pilate avait encore parlé dans cette circonstance par un sentiment surnaturel, et ce qu'il venait de dire était une révélation et une prophétie: *Ecce homo!* Oui, voilà l'homme! voilà l'homme tel que le péché l'a fait!

L'homme, après sa création, ne devait point connaître la douleur. Immortel dans son corps, impassible dans sa chair, roi obéi et respecté dans toute la nature, il devait passer de cette vie à une vie meilleure, comme le souverain qui passe d'un palais dans un palais plus splendide. Mais le péché avait changé cet ordre de choses, il avait jeté la souffrance dans le cœur et sur la tête de l'homme. Le Sauveur substitué à l'humanité, chargé du poids de nos fautes, portait en réalité toutes nos infirmités. L'homme de douleur montré aux Juifs par Pilate est donc une image de ce que fait le péché dans les âmes et dans les corps. Oui, voilà l'homme, tout déformé, tout dégradé par le vice! voilà l'homme

avec la couronne du vice, le sceptre du vice, le manteau du vice : *Ecce homo !*

V. — Hâtons-nous, Messieurs, puisque Jésus-Christ touche à sa dernière heure, et que la mort, le dernier acte de la tragédie, est arrivée. Eh bien! oui, le voilà le supplicié, le voilà déchiré par les fouets : le voilà pendu! Mais soyez sans crainte. Je vous le disais en commençant, la mort est le couronnement de la vie; c'est là qu'il nous faut attendre Jésus-Christ.

Jusqu'à présent, tous se sont retirés, ses amis l'ont fui, ses proches l'ont trahi, et nul ne s'est fait de près le compagnon de ses souffrances. Mais voilà qu'à l'heure la plus critique, au moment décisif, il trouve au pied de sa Croix le plus beau témoignage qui ait jamais honoré la mort d'un homme.

Le plus grand, en effet, de tous les triomphes, la première de toutes les victoires, c'est la conquête du cœur humain. Le cœur humain est comme une de ces terres lointaines où l'on aborde difficilement, et où l'on ne pénètre jamais jusqu'aux dernières frontières. Les plus grands hommes avec tout leur génie, toute leur gloire et tout leur prestige, n'excitent souvent que la crainte et la frayeur; tout au plus arrivent-ils à provoquer l'admiration, à conquérir la louange des siècles, et à remporter les sympathies des esprits. Aller au delà, descendre plus profondément dans l'âme, s'ouvrir la porte de notre cœur, y susciter l'amour le plus profond, la tendresse la plus pure, la plus douce, la plus eni-

vrante, c'est, si j'ose le dire, comme le *nec plus ultra* de la puissance, le plus glorieux triomphe. Jésus-Christ l'a connu à ses derniers moments. Ses ennemis l'ont persécuté, ils ont éloigné de lui tous les siens, étouffé la fidélité de ses disciples, tari le dévouement de ses amis et de ses défenseurs, et néanmoins, malgré les bourreaux, malgré la brutale soldatesque, malgré la multitude en fureur, devant le Christ qui agonise, trois personnes sont debout, le regard fixé sur son visage : *Stabant juxta crucem.* C'était sa mère, c'était son disciple, c'était son amie : Marie, Jean, Madeleine étaient là, qui consolaient ses derniers moments. Marie, c'était l'amour maternel ; Jean, c'était l'amour d'amitié ; Madeleine, c'était l'amour de la pécheresse pardonnée, et ainsi, au pied de la Croix, ces trois amours disaient plus haut que la rage des bourreaux et l'horreur des supplices que ce condamné était plus qu'un homme. La vue de ceux qu'il aimait apporta une dernière consolation au cœur de Jésus, et, quand il eut reçu ce glorieux témoignage, il poussa un grand cri : *Tout est consommé;* et son âme descendit aux limbes.

Soudain, à ce cri : *Consummatum est!* tout s'ébranle dans la nature. Le soleil se couvre d'ombres, le voile du temple se déchire, le sol tremble, et la terre, s'entr'ouvrant, rejette les corps des saints hors du tombeau ; la nature entière, des hauteurs du ciel aux profondeurs de l'abîme, atteste que le Dieu et le père de la nature vient de mourir.

Mais il y a un autre témoignage peut-être plus

grand que celui de la disparition de la lumière, du tremblement de terre et des commotions du temple, c'est celui-là même qui se rendit au Calvaire en faveur du Dieu de vérité. Le mensonge peut durer un jour, des mois entiers, des années même. Mais que le mensonge règne, je ne dirai pas dans l'éternité, je dis seulement pendant un siècle, jamais ! Il envahira un homme, une ville, un peuple : l'humanité tout entière, jamais ! C'est pourquoi, Messieurs, la royauté, la divinité du Christ a pu demeurer cachée pendant tout le cours de la Passion; il faut maintenant qu'elle se fasse jour. La raison humaine lui a rendu témoignage par la bouche de Pilate; l'humanité, à cette heure suprême, va le lui rendre par la bouche du centurion.

Il y a quelques heures, la Croix s'élevait au milieu des cris séditieux, des insultes et des blasphèmes du peuple; les scribes, les pharisiens, les anciens et les princes des prêtres raillaient audacieusement leur victime; les passants qui se rendaient à la ville traversaient le Calvaire en branlant la tête et en disant : *Eh bien ! toi, qui peux détruire le temple de Dieu et le réédifier en trois jours, sauve-toi donc toi-même !* Un des voleurs crucifiés avec lui mêlait ses blasphèmes à ceux de la foule, il criait à Jésus : *Si tu es le Christ, pense à te sauver et nous avec toi.* La garde romaine apportait au mourant sa part d'ironie et d'outrage, et un des légionnaires approchait des lèvres du divin crucifié une éponge imprégnée de fiel. Les derniers sarcasmes viennent à peine de s'éteindre, le Christ

vient à peine d'exhaler son dernier souffle, que le centurion, à la vue de cet amour qui a suivi Jésus au Calvaire, à la vue de la patience héroïque de la victime, à la vue de cette puissance de la Croix et de la mort, le centurion, noble représentant du genre humain, se frappe la poitrine et descend du Calvaire, en disant : *Vraiment cet homme était le Fils de Dieu : Vere hic homo Filius Dei erat.* C'est ainsi que la mort du Christ a rendu témoignage à sa vie.

Pour vous, Messieurs, que direz-vous? Quel témoignage allez-vous rendre à Jésus-Christ. Où en êtes-vous de la Passion du Christ? En êtes-vous à la trahison de Judas, au reniement de saint Pierre, à l'abandon des disciples? En êtes-vous à l'amour de la mère, ou à l'amour du disciple, ou à l'amour de Madeleine? Quelques-uns des sentiments du larron repentant ont-ils pénétré dans votre cœur, et dites-vous à Jésus-Christ en votre âme : *Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume?* Avez-vous confessé la divinité du Christ comme le centurion? Vous frappez-vous la poitrine et vous recommandez-vous au Sauveur? Ou bien, le Christ n'a-t-il pas proféré son dernier mot en vous? N'a-t-il pas dit : *Consummatum est?*

C'en est-il fait, n'y a-il plus rien, rien à attendre pour moi dans votre âme? Oh! je ne sais pas ce qu'il en est des étrangers qui sont ici, mais pour mes enfants, pour mes enfants, je sais que Jésus-Christ n'a pas tout perdu en eux. Oui, beaucoup ont pour lui l'amour du disciple, et plusieurs

s'efforcent d'arriver à l'amour de Madeleine. Oh! que tous s'unissent à moi, pour aimer Jésus-Christ! Que tous nous nous donnions à lui entièrement! Que son amour nous suive parmi ses ennemis, et que toujours nous soyons avec lui au Calvaire, pour mériter d'y être au Thabor!

Ici le Père a parlé du devoir pascal, il s'est adressé à ceux qui devaient faire leur dernière pâque dans la chapelle de l'école. Il leur a demandé où ils feraient la première pâque de la virilité dans le monde, et il les a exhortés à être fidèles au rendez-vous qu'il leur donne chaque année dans la communion pascale. Rien de plus touchant et de plus paternel que cette exhortation.

X. « L'ESPÉRANCE, CONTREPOIDS DE LA CRAINTE

FONDATION DE L'ESPÉRANCE EN ADAM, ABRAHAM, JÉSUS-CHRIST. — MOYENS DE L'ESPÉRANCE : PRIÈRE, SACRIFICE, SACREMENTS. »

Le fondement de la religion, c'est la foi; mais le premier acte, c'est la crainte de Dieu. Toutefois, la révélation que Dieu nous fait de lui-même, de sa justice, de ses jugements vient se heurter contre la faiblesse de nos facultés. Nos sens, notre volonté nous font parfois commettre le mal, comme malgré nous, et nous éloignent du bien que pourtant nous estimons en notre cœur. Après sa faute, et au plus profond de son malheur, le souvenir des juge-

ments de Dieu se réveille dans l'âme du coupable; il tremble, et se trouble, se désespère et se livre avec passion et délire à tous les crimes qui sont la suite du désespoir. C'est le mot de l'Apôtre : *Ayant perdu tout sentiment, ils se sont livrés à la dissolution pour commettre toute espèce d'impureté jointe à la cupidité.* Il faut donc un nouvel élément de la religion destiné à contrebalancer les excès de la crainte. Cet élément est l'espérance, deuxième acte de la vie chrétienne.

Un homme de notre siècle, qui fut un grand poète, bien qu'il n'ait pas écrit en vers, a dit : « Chactas ! c'est une religion divine que celle-là qui a fait une vertu de l'espérance[1] ! » En effet, l'espérance est la suprême consolation du malheur, et une religion qui commande de la garder, même dans les plus grandes infortunes, doit avoir de son côté des garanties immortelles et des assurances d'une vie meilleure.

Qu'est-ce donc que l'espérance? C'est l'acte d'un être faible, exposé au péril, qui se confie dans un être fort et bon, dans une puissance bienveillante, dévouée, capable de le sauver.

Sur quel fondement repose l'espérance? N'est-elle qu'une aspiration vaine et sans objet? Non, Dieu lui-même l'a fondée sur sa parole et l'a mise ainsi à l'abri des coups de l'épée et des coups du destin.

Après la faute d'Adam, il fit entendre contre le

[1] Chateaubriand, *Atala.*

démon cette parole d'éternel espoir : *Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité : celle-ci t'écrasera la tête, et tu t'efforceras de la blesser au talon.*

Il renouvela la même promesse à Abraham, aux patriarches, aux Israélites. C'est pour cela que David, divinement inspiré, s'écriait : *Pourquoi es-tu triste, ô mon âme? Pourquoi me troubles-tu? Espère en Dieu... J'ai espéré en vous, Seigneur, je ne serai pas confondu à jamais...*

Enfin, il nous a donné sa parole, son Verbe, Jésus-Christ, espoir des temps passés, présents et à venir...

Il a fait même plus. Il nous a donné la force, la victoire dans l'espérance, par la prière, le sacrifice, les sacrements où se trouve Jésus-Christ, l'auteur et l'objet de notre espérance[1].

... Vous dites : « J'ai prié, j'ai confessé mes fautes, j'ai offert avec le prêtre le sacrifice, j'ai mangé le Christ lui-même..., et je ne suis pas fort... » C'est que vous n'avez pas prié avec foi, vous n'avez pas communié avec espérance, vous ne vous êtes pas véritablement converti, vous n'avez pas vu Dieu, vous ne vous êtes pas donné entièrement à lui. A vingt-

[1] Le R. P. Chéry écrivait à M. T. Foisset, le 19 juin 1862 : « ... Après avoir parlé de l'Espérance, le Père nous annonça, comme il l'avait déjà fait souvent, qu'il allait enfin traiter *ex professo* des *Sacrements*. Mais cette fois encore il ne tint pas parole. Il semblait hésiter, comme s'il eût craint de ne pouvoir descendre à la portée de son jeune auditoire, ou de ne pouvoir l'élever jusqu'à lui. Peut-être aussi le temps lui avait-il fait défaut quand la maladie vint le surprendre... »

deux ans, j'ai prié, je me suis converti; j'ai entrevu Dieu dans la lumière de la foi; je l'ai senti, aspiré et respiré dans l'arome de l'espérance et de l'amour. J'ai encore toute la faiblesse de l'humanité, et pourtant je puis dire : *Qui me séparera de la charité du Christ? Ni les bourreaux, ni le feu, ni les flots...*, rien ne pourra plus me séparer de mon Maître, mon ami, mon espérance... Saint Paul a vu Jésus-Christ une demi-seconde sur le chemin de Damas, et depuis il ne l'a jamais oublié... Saint Augustin...

XI. « TENTATION CONTRE L'ESPÉRANCE, TIRÉE DE LA CRAINTE D'ÊTRE RÉPROUVÉ

RACE D'ABEL ET DE CAÏN. — SOLUTION. — *Non veni vocare justos, sed peccatores. — Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis.* — RÉPROBATION ET PRÉDESTINATION CONDITIONNELLES. »

La première tentation après le péché est le désespoir : c'est pour remédier à ce mal que Dieu et Jésus-Christ nous ont donné l'espérance. Or le désespoir a plusieurs formes :

1° Le sentiment de notre faiblesse. Le bien se montre hérissé de difficultés; on hésite, on recule, on ne se sent pas l'énergie de vaincre la résistance, tant on se trouve faible dans ses sens, son esprit, sa volonté. Eh bien! Jésus-Christ a fortifié nos sens par un amour merveilleux et héroïque de la

souffrance; notre esprit par la révélation de la vérité, par la foi; notre volonté par son dévouement, par la tendresse inénarrable et la force toute-puissante de la charité. Ainsi doit disparaître la première cause d'abattement et d'affaissement moral.

2° Sentiment qui montre au pécheur les foudres de Dieu prêtes à tomber sur lui. Caïn, après avoir tué son frère en trahison, s'écrie : *Mon crime est trop grand pour qu'il me soit pardonné.* C'est le premier coupable désespéré de l'Ancienne Alliance. Judas est devenu le premier de l'Alliance Nouvelle en disant : *J'ai péché en livrant le sang innocent.* Le remède efficace à ce mal se trouve dans le sacrement de Pénitence...

3° Sentiment de leur réprobation, que bien des hommes portent au fond de leur âme. Il vient de la distinction prétendue de deux races dans ce monde, de la race de Caïn et de la race d'Abel : les uns, bons par nature et prédestinés; les autres, mauvais par nature et réprouvés d'avance. Cette distinction ne vient pas de Dieu. Entre le ciel et l'enfer la liberté humaine n'est pas neutre et impuissante : c'est elle qui fait les deux races... Jésus-Christ *veut que tous les hommes soient sauvés; il est venu appeler non pas les justes, mais les pécheurs.* Aussi, il vit avec les publicains, il se choisit pour amie non pas une de ces saintes femmes qui le servent avec tant de dévouement, mais une pécheresse; non pas une pécheresse privée, mais publique; et, après sa résurrection, il n'apparaît pas d'abord à ses amis, à ceux qui ont pris soin de sa sépulture,

mais à cette pécheresse, à qui, peu avant de mourir, il avait bien voulu promettre l'éternelle louange de la postérité chrétienne. Toute l'histoire de la sainteté n'est elle-même que le récit glorieux de la conversion des pécheurs : saint Pierre, saint Paul, saint Augustin...

Ne vous plaignez donc plus des passions qui frémissent au fond de vos cœurs, et que vous craignez ne pas pouvoir réfréner. Un tempérament fougueux n'est pas un signe de réprobation. Les passions en elles-mêmes sont une force; il n'y a qu'à les tourner vers le bien. Dieu vous donne toujours le pouvoir de les vaincre, puisqu'il a dit à Caïn : *Quand tu agis mal, le péché se couche à la porte, et ses désirs se portent vers toi; mais toi domine sur lui.* Vous avez, dites-vous, non pas du sang seulement, mais du feu dans votre cœur : tant mieux!... Et moi aussi, j'ai entendu les rugissements du lion; j'ai senti sa griffe se poser sur mes épaules[1]... Malheur à celui qui n'a que du lait dans ses veines! Celui-là se sanctifie, pour ainsi dire, sans mérites, parce qu'il vit sans lutter et qu'il n'a pas de victoire à remporter. Un homme sans passions ne sera jamais qu'un homme de rien...

[1] On l'a entendu dire aussi : « Est-ce qu'elle n'est pas venue fréquemment à mon esprit la pensée des voluptés charnelles? Je m'en suis réjoui parce que chaque fois, en la repoussant, j'ai offert une nouvelle victoire à Dieu. Qu'est l'ivresse des sens auprès des ineffables joies du supplice des martyrs? Il y a dans les plus cruels tourments, endurés pour la cause du ciel, des délices cachés que le monde ignore, mais auxquelles rien, non, rien ici-bas ne peut être comparé. »

Dieu a fait pour vous beaucoup plus que pour d'autres. Comment pourriez-vous désespérer? Il dépend de vous de fixer votre sort, comme l'a dit saint Pierre. C'est là la plus forte parole après celle de Jésus-Christ : *Satagite ut per*, etc.

XII. — « Vous êtes élus, vous êtes appelés. — Comme Samuel, comme saint Paul, comme l'eunuque d'Éthiopie. — Avez-vous répondu? Vous avez répondu trois mots : *Credo, timeo, spero.* — Vous n'avez pas répondu : J'aime. — Du moins pour la plupart. — Pourquoi? L'amour. — Deux bases : l'humilité et la chasteté. — Moyens pour y arriver : *bona opera.* — Mais les œuvres sont mortes sans la charité. — La prière facile en tout temps, en tout lieu, n'exigeant le concours de personne, agréable à Dieu et puissante même dans le pécheur. — Mais vous ne priez pas : pourquoi? — Vous ne croyez pas à la prière; vous vous faites des fausses idées de la prière; vous ne vous exercez pas à la prière. »

VI

ANNÉE SCOLAIRE 1859-60 [1]

« Je traiterai, cette année, de l'amour, comme l'élément final et souverain de la vie chrétienne. »

1° « La foi, la crainte, l'espérance ne sont pas le fond de la vie chrétienne, car toutes trois s'évanouissent dans la vision béatifique. — Le prouver. — Autre sentiment dans le cœur de l'homme : j'aime la vérité, la justice, la bonté. — L'amour est, de sa nature, éternel, et peut correspondre éternellement à Dieu. — Confirmé par l'Évangile. — Mais qu'est-ce qu'aimer ? — Avant de le chercher dans notre cœur, le chercher au premier jour de l'homme.—*Non est bonum hominem esse solum.*— Solitude opposée à l'amour. — *Faciamus ei adjutorium simile sibi.* — La dualité et la similitude nécessaires à l'amour. — *Hoc nunc os ex ossibus*

[1] Au mois de septembre 1858, le P. Lacordaire avait été réélu provincial des Frères Prêcheurs, et ce nouveau fardeau était venu s'ajouter à celui de la double direction de l'école de Sorèze et du Tiers-Ordre enseignant.

Pendant le carême de 1860 sa santé commença à s'altérer gravement. Il eut d'abord « une forte grippe qui se changea en catarrhe pulmonaire, puis un affaiblissement général causé par l'appauvrissement du sang compliqué d'une grande excitation nerveuse. »

« ... Il a baissé beaucoup cet hiver, écrivait le R. P. Duley, le 9 avril 1860, à un ancien élève de Sorèze, M. Charles de Ranchin; et cependant on avait toutes les peines du monde à le faire se soigner. Espérons qu'il se remettra de plus en plus, mais je crains bien que les infirmités ne l'accablent de bonne heure... »

meis. — Ou un autre moi-même. — *Relinquet homo patrem suum et matrem suam, et adhærebit uxori suæ.* — Adhésion de tout l'être, de la pensée, de la volonté, de la vie. — Cependant, ce n'est là que le vestibule de l'amour. — Comparaison avec le sanctuaire du temple, qui avait au delà le Saint des saints. »

FRAGMENT SUR L'AMOUR DE DIEU

Vous vous plaignez de ne pouvoir point aimer Dieu. Vous dites : *Je ne puis pas,* sans vous douter que cette parole signifie : *Je ne veux pas.* Cet amour que Dieu nous commande n'est point cependant au delà des mers, au-dessus des cieux, au fond des abîmes : *Mandatum non est procul positum, aut trans mare;* c'est en nous qu'il faut aller le chercher. On n'aime que ce qui est présent : or Dieu nous est intimement présent. C'est en nous-même, derrière les sens et les passions, derrière toute cette épaisseur de notre nature corrompue, qu'il faut le trouver. Mais comment aimer Dieu en nous? Dieu, des hauteurs de sa gloire, descend vers nous; il nous recherche lui-même; il nous recherche par le désir; lui, le bien infini qui n'a besoin de nul autre pour être parfaitement heureux, il veut bien désirer l'amour de ses misérables créatures : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi.* Eh bien! la voie que nous devons suivre pour aller à lui est la même que celle qu'il prend pour venir à nous : c'est le désir; le désir est le commencement de l'amour. Pour nous

donner son amour, il n'attend qu'une chose, c'est que nous le désirions : c'est le désir qui enflamme en nous l'amour de Dieu et ouvre notre cœur aux influences de sa grâce.

Qu'est-ce donc que le désir et comment pouvons-nous désirer notre Dieu? Après une longue marche, sous un soleil brûlant, le voyageur s'arrête, épuisé; que cherchait-il? une seule chose : un ruisseau. Voilà le désir; il suppose un besoin dans l'âme, un objet qui correspond à ce besoin, et un mouvement, une aspiration vers l'objet qui peut le satisfaire. Il faut donc que Dieu devienne pour nous un besoin continuel : il faut que nous le connaissions, que nous sentions qu'il est notre bonheur, notre lumière, notre vie... Il faut que nous connaissions, d'une manière pratique, ce qu'il est pour nous...

Or Dieu se fait connaître à nous ici-bas par plusieurs moyens. Le premier est dans les événements et les créatures... Son nom brille au firmament... Il a envoyé aussi la mort pour nous dire : Ici n'est point ta demeure; c'est plus haut, en Dieu... Il a envoyé l'inconstance des choses pour nous apprendre que notre espérance ne peut pas se reposer en ce bas monde... Il a envoyé le malheur, afin de nous détacher des biens périssables... Ainsi nous fait-il connaître que notre bonheur n'est qu'en lui seul.

Mais le grand moyen de connaître Dieu est celui qu'il nous a spécialement envoyé pour se révéler à nous : c'est Jésus-Christ. Lisez l'Évangile; lisez-le en priant; vous connaîtrez Jésus-Christ et vous l'aimerez.

Le troisième moyen est l'Esprit-Saint, qui nous fait sentir la bonté, la tendresse de Dieu.

2° « *Causes de l'amour.* — Tous les êtres ont une perfection qui fait leur beauté, et qui attire l'admiration. — En tant que communicable aux autres, cette perfection fait leur bonté. — Tous les êtres, désirant leur perfection, ont à l'égard de cette perfection dans les autres un attrait. — *C'est l'amour de désir.* — Lorsque la perfection de deux êtres est semblable, il y a sympathie. — La sympathie produit l'unité. — Cette unité cause *l'amour d'amitié*, par lequel nous nous donnons nou-smême à autrui. — *L'amour de désir* est déjà un commencement d'amour; *l'amour d'amitié* en est la consommation.

3° « *Offices de l'amour.* — Le premier est de servir. — Servir, c'est faire pour un autre ce qu'il ne peut pas faire lui-même. — Dignité du service. — Chaque homme ne pouvant faire que très peu, la vie tient au service. — Immense quantité de services nécessaires à la vie d'un seul homme. — Distinction entre les services : *service salarié, service gratuit.* — Plus il y a de gratuité dans un service, plus il s'élève. — Le service gratuit, office propre de l'amour. — *Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare.*

4° « Le service gratuit étant le premier office de l'amour, l'amour de Dieu entraîne le *service gratuit de Dieu;* — mais comment, Dieu n'ayant besoin de rien? — Pour lui, oui; pour ses ouvrages, non.

— Monde des esprits, monde des âmes, monde de l'homme. — Ce dernier, théâtre du service de l'homme, qui est une *cause libre et indigente.* — Partage de ce service : service des corps, service des âmes. — Service des corps : *esurii, sitivi, nudus eram*, etc. — Service des âmes : les éclairer, *vos estis lux mundi;* les délivrer, *veritas liberabit vos;* les sauver comme Dieu et avec lui.

5° « D'après ce qui précède, *la solidarité de l'homme* avec Dieu est le premier principe du service de Dieu. — Or, l'homme est solidaire avec Dieu par sa nature, qui est l'image de Dieu, *ipsius genus sumus,* et par la grâce, qui lui donne une même vie avec Dieu. — En un mot, il est solidaire de Dieu et Dieu est solidaire de lui comme *fils.* — Il l'est aussi comme *frère* par l'Incarnation du Fils de Dieu. — Fils et frère de Dieu, tout ce qu'on fait pour lui, on le fait pour Dieu. — Estime du corps et de l'âme de l'homme résultant de cette solidarité.

6° « *La loi de solidarité des hommes* avec Dieu entraîne leur égalité devant Dieu. — Cependant un autre spectacle se présente sur la terre : *pauvreté et richesse.* — La loi de pauvreté semble en désaccord avec la loi de solidarité. — Mais elle la confirme ; la pauvreté fait que Dieu peut être servi dans des hommes qui ont besoin. — Sentiments de l'Évangile sur la pauvreté et la richesse : *Beati pauperes spiritu; væ vobis divitibus.*

7° « La loi de l'aumône. — La nature et la dignité de l'aumône. — L'aumône est un don volon-

taire fait à Dieu dans la personne des pauvres. — Donner, c'est s'ôter à soi-même pour ajouter à un autre. — Dignité d'un don. — Le don en Dieu. — Trinité, création. — Dans l'homme, générosité, magnanimité : la première, qui donne facilement; la seconde, qui est détachée de tout bien matériel. — L'aumône résolvant la question de la pauvreté par le bienfait. — Dans le pauvre, elle produit la reconnaissance, sentiment le plus élevé après le plaisir du bienfait. — L'Église vivant de l'aumône pour l'honorer et l'élever. — Trait de saint Martin donnant à un pauvre la moitié de son manteau [1].

[1] « Le vendredi, 16 mars, il prononça un beau sermon sur l'*aumône*. Qu'est-ce que l'aumône? Quelle est la vertu qui la produit? Quels sont ses effets par rapport à celui qui la donne et à celui qui la reçoit?

« Après quelques développements, le Père, rappelant la mémorable parole : *Il y aura toujours des pauvres parmi vous*, se demanda quelle était la loi qui s'interposait entre le riche et l'indigent pour les réunir. C'est la loi de charité. L'aumône est le don volontaire fait à Dieu dans la personne des *pauvres*. L'homme est convié à se donner à ses semblables comme Dieu se donne à lui. Tandis que Dieu, être infini, n'enlève rien à lui-même pour se donner, l'homme ne peut être généreux qu'en se dépouillant; il donne son argent, son temps, son cœur, sa vie...

« Pour produire cet acte il faut une vertu. La prudence, la justice, la tempérance ne suffisent pas; au-dessus sont la générosité, la magnanimité; plus haut règne la charité... *Deus charitas est*... Le don, le bienfait, sont des noms bénis parmi les hommes; pourquoi le mot *aumône*, qui veut dire *miséricorde*, est-il dédaigné? La miséricorde n'est-elle pas une noble inspiration du cœur?

« Tableau d'une famille indigente visitée par le chrétien qui reconnaît Jésus-Christ dans le pauvre. L'orateur montre, d'une part, le sentiment de reconnaissance qui doit naître chez celui-ci pour le rapprocher du riche; de l'autre, l'im-

8° « *La loi de bénédiction.* — Le pauvre n'aura-t-il rien à donner au riche. — L'inégalité entre eux est-elle absolue ? — Non. — Loi de bénédiction. — Qu'est-ce que bénir ? — Qui a le droit et le pouvoir de bénir, *benedicere.* — La bénédiction est une parole qui entre dans la destinée d'une âme, et la pousse efficacement soit au bonheur temporel, soit au bonheur spirituel. — Dieu, premier qui bénit. Bénédiction du premier homme et d'Abraham. — Ensuite le prêtre : Melchisédech, qui bénit Abraham. — Le Père : bénédiction d'Isaac, qui transfère à Jacob le droit d'aînesse d'Ésaü, et avec lui le droit de mettre Jésus-Christ au monde. — Le Saint : Moïse bénissant les dix tribus avant de mourir. — Nulle autre créature n'ayant le droit de bénir, sauf le pauvre. — Histoire de Tobie, qui le prouve.

9° « *La loi de suprématie.* — Qui est supérieur de l'état de pauvreté ou de l'état de richesse ? — L'histoire dit que la richesse entraîne *la paresse, l'intempérance, l'orgueil,* tandis que la pauvreté est mère du *travail*, de la *tempérance* et de la *modestie.* — Tous les empires anciens ont péri par l'accrois-

mense bienfait que l'on se ménage à soi-même en pratiquant l'aumône. Le trait de saint Martin lui suggéra un mouvement d'éloquence qui défie toute analyse. « Que je plains, ajouta-t-il en terminant, que je plains ces hommes riches qui, au sortir de leurs réunions mondaines et rencontrant un pauvre, ne se disent pas : Nous venons d'être, pendant quelques heures, de misérables égoïstes ; soyons bons au moins une seconde... » — *Le P. Lacordaire à Sorèze,* page 262 et suiv. — Trois jours après, il était saisi à l'autel, pendant la célébration de la messe, de violentes douleurs de tête et de reins qui l'obligèrent à regagner en toute hâte sa cellule...

sement et l'abus des richesses, et parce qu'ils n'ont pas pu se retremper dans la pauvreté à cause de la séparation absolue qu'il y avait, dans ce temps-là, entre la richesse et la pauvreté. — Écoutons l'Évangile maintenant. — Jésus-Christ naît, vit et meurt pauvre. — Il dit : *Beati pauperes spiritu*, liant ainsi l'idée de la pauvreté à celle de la béatitude. — Il dit : *Si vis perfectus esse, vende omnia quæ habes et da pauperibus*, liant ainsi l'idée de la pauvreté à celle de la perfection. — Il dit : *Si quis vult inter vos major fieri, sit minister vester*, liant ainsi l'idée de la pauvreté à celle de l'autorité. — C'est donc la pauvreté qui a la supériorité dans l'Évangile. — Le riche peut rester riche, mais il doit être pauvre de cœur, laborieux, tempérant, modeste. »

VII

ANNÉE SCOLAIRE 1860-61 [1]

SUR LA PRÉPARATION A LA FÊTE DE NOEL

(DIMANCHE 23 DÉCEMBRE)

ANALYSE [2]

Une fête, Messieurs, c'est le souvenir d'un bonheur passé par la célébration d'un bonheur présent.

La famille a ses fêtes, la société a ses fêtes, la religion a aussi les siennes.

On célèbre une fête dans la famille pour consacrer un événement heureux, pour jouir encore du bonheur que ses ancêtres ou ses membres ont déjà goûté dans quelques circonstances particulières : le jour anniversaire de la naissance du père, de la mère ou de quelque enfant; une première communion, un anniversaire de mariage.

La société célèbre des fêtes pour rappeler les anniversaires d'une grande victoire, de l'avènement d'un prince qui fait le bonheur de son peuple.

[1] Obligé de chercher un dégrèvement à ses charges sous peine de voir sa santé péricliter de plus en plus, le Père Lacordaire s'était déjà donné un secrétaire pour abréger sa correspondance, et un visiteur pour s'épargner deux mois de voyages et de fatigues considérables. La congrégation intermédiaire, tenue à Flavigny le 1er septembre 1860, l'autorisa à s'adjoindre un « vicaire provincial, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de lui rendre les forces et la santé ».

[2] Communiquée par M. l'abbé O. Dignat, alors professeur à l'École, aujourd'hui vicaire à Saint-Paul-Saint-Louis.

Les fêtes de la religion sont les anniversaires des événements mémorables qui ont établi le christianisme sur la terre.

Involontairement, et comme malgré soi, on pense à la fête qui s'approche, on jouit d'avance du bonheur que l'on prévoit. Dans la famille, longtemps avant le mariage d'un frère, d'une sœur, on y pense, on en cause, on se demande ce qui pourra faire plaisir à cette jeune personne qui va entrer dans la vie par cet acte si solennel, si décisif. Dans la société on se réunit en groupes dans les rues, sur les places publiques; on prépare des illuminations, des décorations; on s'entretient de la fête prochaine, on s'en réjouit.

Les fêtes religieuses ont un caractère particulier. On s'y prépare à l'avance et à l'extérieur, mais surtout on y prépare son âme. Car la grande joie de ces fêtes est une communication plus intime du chrétien avec Dieu. Au jour de la fête du Bon-Dieu, comme dit encore le bon peuple, les grâces et les faveurs doivent lui être accordées plus abondamment. Il faut donc s'y préparer par la purification du cœur.

Il est peu de fêtes dans la religion dont le souvenir ne rappelle avec un sentiment de joie une pensée inséparable de douleur et de regret. Quel est le chrétien qui ne se réjouit sincèrement dans le saint temps de la Passion, qui ne pense avec bonheur, le Vendredi saint, au souvenir de la Rédemption des hommes? Mais il est difficile d'en séparer la douloureuse idée du sacrifice sanglant qui la précède.

La fête de l'Ascension, cette magnifique fête qui nous ouvre les portes du ciel, laisse dans le cœur des Apôtres le regret d'être séparés désormais de leur Maître chéri, qui avait soutenu sur la terre la faiblesse de leur foi et de leur amour.

La fête de Noël ne peut provoquer en nous qu'un souvenir pur, parfaitement heureux, sans tristesse et sans regret. Jamais ici-bas cantique plus beau n'a retenti aux oreilles humaines. Les hommes ont chanté : Gloire au génie, gloire à la paix, gloire à la victoire, gloire au peuple vainqueur ! Mais toujours, ou le génie s'est abaissé dans l'orgueil, ou la paix n'a été que passagère, ou la victoire n'a été achetée qu'au prix de beaucoup de sang, ou le peuple vainqueur a abusé de son triomphe. Mais la voix du Ciel entonne un cantique inconnu, un chant de triomphe inimitable : *Gloire à Dieu dans les cieux, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !* Ici, pas d'orgueil, pas de guerre, pas de sang, pas de barbarie. Soyez tout entiers, Messieurs, à votre joie parfaite...

Dans la famille, comme dans la société, toute fête se termine par un banquet qui la complète. C'est là que les cœurs se rapprochent, qu'ils se communiquent la même vie, qu'ils s'aiment davantage. Et, après le banquet, on cause ; le fils au père, la fille à la mère, l'ami à l'ami, racontent ce qu'ils veulent faire pour leur mutuel bonheur. On a recherché partout les plus belles fleurs afin d'embellir la fête, et maintenant on cherche dans le cœur les pensées les plus délicates pour accompagner le don du bouquet.

Les fêtes de la religion ont aussi leur banquet, banquet sublime, banquet divin, où les enfants de l'Église viennent s'asseoir à côté des anges pour se nourrir avec eux du même pain, du même vin, du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ sous les voiles eucharistiques. Là encore, on s'entretient après le banquet; les enfants causent avec leur père, avec Dieu.

Mais que dire, me demandez-vous? Ah ! que dire à Dieu, Messieurs, que dire au meilleur, au plus tendre des Pères! Que dites-vous donc à votre père, à votre ami? Fût-il jamais de conversation plus intime, plus animée? Dites-lui que vous l'aimez, dites-lui tout ce que vous voulez faire pour réformer votre vie, afin de lui plaire.

Et quelles fleurs prendrez-vous dans votre cœur pour lui en composer un bouquet? Écoutez :

J'ai su qu'une pauvre femme, après avoir fait au marché ses petites provisions de chaque jour, ne manquait jamais de passer à l'église, afin d'en rendre compte à Dieu. « Mon Dieu, lui disait-elle, en ouvrant naïvement son tablier, mon Dieu, je viens de faire mes provisions, d'acheter ces légumes; j'aurais voulu en acheter de meilleurs, mais ils étaient trop chers. Ce soir, assise à ma table avec mes enfants, je ne leur offrirai que ce que j'ai pu acheter; faites qu'ils le trouvent bon! Bénissez-moi, Seigneur, bénissez ma journée et toute ma famille. Allons, adieu, et à demain! »

Imitez, Messieurs, cette humble et sainte femme. Voyez Dieu en toutes choses; c'est le moyen, le seul

d'avoir une vie parfaitement réglée. Dans les dangers, dans les heures pénibles de la vie, ayons toujours présente la pensée de Dieu. Cette pensée nous deviendra familière, salutaire, indispensable, et nous ne craindrons pas de le voir un jour nous apparaître derrière l'ombre sanglante de la mort...

« Des trois avènements intimes de Jésus-Christ dans l'âme, correspondant à son triple avènement public de la *Création*, de la *Rédemption* et du *Jugement*.

1° « Avènement intime de Jésus-Christ dans l'âme par la Création.

« *Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil.* — Nous sommes une création. Les anciens l'ignoraient et ne pouvaient se rendre compte de ce qu'ils étaient sous le rapport de l'origine. — Nous sommes la plus parfaite des créatures visibles. — Sens des yeux, sens de l'ouïe, sens du tact, sens de l'odorat, sens du mouvement, nourriture. — Sentiments fondamentaux qui naissent de cette idée de notre création. — Humilité, puisque nous sommes néant; orgueil en celui qui l'ignore. — Estime et respect de soi, puisque nous sommes l'ouvrage d'un Dieu et un ouvrage admirable; mépris de soi en celui qui l'ignore.— Reconnaissance et amour, puisque nous avons été faits par amour. — Jésus-Christ

disait à ses disciples : *Vado ad patrem.* — C'est aussi notre destinée : *Vado ad patrem*[1].

2° « Avènement intime de Jésus-Christ dans l'âme par l'Incarnation. — *In ipso vita erat;* la vie est lumière pour l'homme. — Je suis un esprit, mon père est un esprit; je vais à la région des esprits. — Développer ces trois propositions. — *Spiritus et sponsa dicunt : Veni*[2].

3° « La lumière du Verbe, *vita erat lux,* ne nous révèle pas seulement le monde des esprits, mais la loi éternelle de justice qui les régit. — De cette révélation naît la *vie du devoir,* qui est la première de toutes. — Nous le démontrerons en établissant successivement que le devoir est la *plus grande idée de ce monde,* la *plus grande puissance,* la *plus grande élévation,* la *plus grande vengeance,* la *plus grande jouissance.*

« D'abord la plus grande idée : car elle renferme l'idée de Dieu, celle de l'âme, celle de la liberté, celle de la responsabilité, celle de l'immortalité. — De plus, elle est le seul mobile généreux de vos actes, les autres, en dehors du devoir, ne pouvant être que le plaisir et l'intérêt. — Aux deux extrémités de l'Ancien Testament, deux mots qui résument la vie du devoir, méprisé ou pratiqué : *Caïn,*

[1] Tous les auditeurs racontent à l'envi que jamais l'orateur ne fut plus beau, plus éloquent que dans cette instruction, inspirée par le pressentiment de sa mort prochaine. « Ce jour-là, nous disait l'un d'eux, il avait grandi de cent coudées. »

[2] Le R. P. X., qui avait prêché quinze jours avant, avait cherché à imiter le mouvement oratoire du *Vado ad patrem,* en commentant ces paroles : *Ecce venio.*

qu'as-tu fait de ton frère? Et le mot des Machabées: *Moriamur in simplicitate nostrâ.*

4° « Le devoir est la *plus grande puissance* de ce monde. — La puissance est *force créatrice* et *force de résistance.* — Or, le devoir crée la famille, les nations, l'humanité, la société humaine enfin. — Le plaisir et l'intérêt ne le peuvent. — Exemple de la force que donne le devoir. — Force de résistance contre les passions. — *Condelector enim legi Dei secundum interiorem hominem, sed video in membris meis aliam legem repugnantem legi mentis meæ.* — Le devoir, aidé de la grâce, seule force de résistance contre les passions.— Force de résistance contre la mort. — Le devoir seul est plus fort que la mort; devoir accompli dans la vie, devoir accompli en mourant. — *Ubi est, mors, victoria tua?*

5° « *Lue par Deo spectaculum.* — *Spectaculum facti sumus Deo, angelis et hominibus.* — Le devoir accompli est la plus grande et seule *élévation.* — Tendance naturelle et légitime de l'homme à s'élever; il vient de Dieu et il retourne à Dieu. — Mais il cherche trop souvent l'élévation dans de fausses voies: la *richesse,* la *puissance,* la *naissance,* la *gloire.* — Montrer que l'élévation n'est pas là. — Elle est dans le devoir accompli. — Progression: l'*honnêteté,* l'*honneur,* la *magnanimité,* l'*héroïsme,* la *sainteté.* — Là sont tous les degrés de l'élévation, et tous viennent du devoir accompli.

6° « Le devoir est la plus grande *vengeance* qu'il y ait ici-bas. — Tout être armé d'un élément vengeur pour se défendre. — Combien plus le devoir!

— Devoir, premier bien de l'homme et de la société : la société armée pour le défendre. — Lois, tribunaux, la main de justice au sceptre des rois. — Devoir, premier bien de l'âme : l'âme armée pour se défendre, de la lumière de la conscience. — Le devoir, premier bien de Dieu : Dieu armé de la lumière de l'éternité pour se défendre au jugement universel.

7° « Le devoir, la plus grande *jouissance* de ce monde. — Quatre stations du bonheur ici-bas : l'*enfance*, la *maison*, le *pays*, la *vieillesse*. — Toutes quatre dans un devoir accompli. — Raison de ce phénomène. — Toutes les jouissances opposées au devoir viennent du corps, *opera carnis;* toutes celles conformes au devoir viennent de l'âme. — Or, les jouissances sont d'autant plus parfaites que leur instrument est plus parfait. — Comparaison de l'âme et du corps sous ce point de vue. — Le corps *limité, passible, mortel;* l'âme *indéfinie, immortelle.* — De plus, Dieu est avec l'âme quand elle accomplit le devoir; le démon est avec le corps, quand il le viole. — Les deux voies. »

APPENDICE

Nous complétons les Instructions sur la *Tempérance*, sur le *Péché*, sur la *Mort*, d'après les *notes* et les *dates* qui nous ont été transmises à la dernière heure par M. C. de Saint-Paul, ancien élève de Sorèze. Elles montrent comment le R. P. Lacordaire développa, pendant l'année scolaire 1857-58, le programme qu'il s'était tracé pour l'année précédente.

SUR LA TEMPÉRANCE (P. 426)

19 mars 1858

Lorsque nous repassons dans notre esprit la mémoire des hommes illustres par leur dévouement, leurs vertus ou leurs hauts faits, nous voyons apparaître la grande figure de Samson.

Sa mère était stérile, raconte la sainte Écriture, mais un ange vint lui annoncer de la part de l'Éternel « qu'elle aurait un fils doué d'une force extraordinaire; qu'il serait sobre, et que le rasoir ne devrait jamais passer sur sa tête parce qu'il serait consacré à Dieu dès sa conception. » Samson, séduit par Dalila, lui livra le secret de sa force. Celle-ci lui coupa sa chevelure; il devint l'esclave et le jouet des Philistins, qui lui crevèrent les yeux. Cependant il reprit ses forces, à mesure que ses cheveux repoussèrent. Un jour que ses ennemis s'étaient rassemblés dans le temple pour offrir un grand sacrifice à Dagon, leur dieu, ils le firent sortir de sa prison, et l'obligèrent à jouer devant eux. Samson dit au jeune

homme qui le tenait par la main : « Laisse-moi, afin que je puisse toucher les colonnes et m'appuyer contre elles. » Alors, après avoir invoqué l'Éternel, il s'écria : « Que je meure avec les Philistins! » Et, étreignant fortement les colonnes, il les renversa, fit crouler le temple sur ses ennemis, et s'ensevelit ainsi sous sa dernière victoire.

Nous sommes ce Samson. Il est une vertu dont ce grand homme était le type; c'est la sobriété, la tempérance qui modère l'usage de tout ce qui sert aux besoins et aux plaisirs du corps : vertu importante, base de l'ordre moral, puisque, sans elle, tout le reste est renversé, l'empire de la volonté détruit.

Le premier effet de l'intempérance est de dégrader le corps, de nous faire perdre notre force physique. Les hommes qui ne songent qu'à bien manger, qu'à bien dormir, acquièrent bientôt une surabondance honteuse de graisse et ne sont bientôt plus qu'une masse de chair déformée; ceux qui se livrent à la débauche ne tardent pas à être débilités, énervés, à ne plus avoir qu'une faiblesse, une décrépitude également honteuses : ils perdent la force avec la sobriété, comme Samson perdit la sienne avec ses cheveux.

Le deuxième effet de l'intempérance est d'enlever la lumière à l'esprit : lumière de la foi, parce qu'avec ce vice grossier, on ne croit plus qu'à la chair; lumière de la raison, parce que le sang affaibli, appauvri, épuisé par l'incontinence, n'a plus la vertu suffisante pour les fonctions du cerveau, et que le corps surchargé de nourriture est incapable de servir les sens et les facultés de l'âme; lumière

de la vertu qui est un sens droit des choses honnêtes et belles : *Qui facit veritatem venit ad lucem.* Ces trois lumières nous sont enlevées peu à peu par ce vice : elles sont étouffées dans la boue ; l'âme se matérialise, se porte tout entière sur les organes, et, usant toute son activité de ce côté, elle n'en a plus pour les choses de l'esprit... C'est Samson privé de la vue par ses ennemis.

Le troisième effet de l'intempérance est de nous rendre le jouet de toutes les passions auxquelles nous sommes asservis, comme Samson devint l'esclave et le jouet des Philistins. Nous ne songeons plus à la famille, à la patrie, aux grandes et belles choses; nous répudions tout sentiment pur, noble, élevé...

Quant à vous, Messieurs, *remplissez votre ministère : soyez sobres.* Tous, vous avez cette haute fortune d'être ministres : chaque créature ici-bas a son ministère à remplir. Le vôtre, c'est d'être un homme. Déjà vous commencez à le remplir, car déjà vous vous faites tempérants ou intempérants. Ah! peut-être que quelques-uns d'entre vous n'aspirent à être libres que pour se livrer à leurs caprices, aux plaisirs! Ils se lèveront quand le soleil aura éclairé depuis longtemps les travaux de leurs semblables; ils se parfumeront en attendant l'heure d'un déjeuner succulent; puis ils iront prendre leur cheval, se promèneront, et reviendront se mettre à table accablés d'une journée si bien remplie; enfin, n'ayant pas le courage de se coucher, comme ils n'ont pas eu celui de se lever, ils veilleront encore et ne s'endormiront qu'épuisés de paresse, de luxe

et de mollesse. Ils regardent quelquefois les portraits de leurs pères qui étaient quelque chose de plus que des savants, des hommes; et ils osent encore porter leur nom, le nom de ces ancêtres qui guerroyaient sans cesse, versant sur des champs de bataille ce sang qu'ils corrompent, eux, qu'ils avilissent chaque jour! Ah! qu'ils songent à leur sublime ministère, à la puissance magnifique dont ils sont investis de créer et de former des hommes! qu'ils comptent l'innombrable génération qui sortira d'eux! Oui, Messieurs, dès maintenant vous avez à choisir : vous serez le Samson des premiers jours, ou le Samson des derniers jours trop heureux de devenir le Samson de l'heure suprême! Votre ministère, ne l'oubliez pas, c'est d'être intelligent et libre, un noble cœur, un beau caractère; votre ministère, c'est de servir, de défendre la patrie; votre ministère, c'est de faire aimer la religion, de propager la foi; c'est de vous honorer par le travail; c'est de glorifier votre corps par l'abstinence : vous aurez alors de douces promenades avec vos amis, de pures et tendres confidences au foyer de famille; votre ministère, en un mot, et pour tout dire, c'est d'être chrétien, citoyen du ciel : *remplissez-le fidèlement...*

SUR LE PÉCHÉ (P. 387)

26 mars 1858

Nous avons un cinquième ennemi, plus terrible que le démon, que les faux amis, que les mauvais

livres, que le corps; c'est le péché... Qu'est-ce donc que le péché?

Le péché est la corruption, la mort de notre âme. Voyez cet arbre planté dans la vallée, au bord d'une eau limpide; le soleil lui verse sa lumière et sa chaleur; il germe, fleurit et porte des fruits... Mais tout à coup le soleil brille et chauffe en vain pour lui; la sève ne monte plus avec activité et abondance dans ses rameaux; cependant il en reste encore assez pour l'empêcher de mourir et de tomber. Bientôt elle s'évanouit entièrement; l'arbre devient stérile, il meurt; son bois se désorganise, se putréfie peu à peu; ses branches tombent une à une, son tronc se soutient encore par son propre poids; mais le passant peut le renverser avec la moindre secousse : c'est l'image de notre âme lorsqu'elle s'est laissée envahir par le péché...

Tout vit et veut vivre dans la création; seul l'homme a le pouvoir de se tuer. Jamais on n'a entendu dire que la moindre créature, qu'un grain de sable se soit arraché l'existence et la vie; l'homme seul peut se suicider, et, ce qui est plus épouvantable encore, c'est qu'il peut tuer son âme. Et, en effet, il y a des âmes stériles, des âmes mortes qui exhalent une odeur infecte. Ce qui les a tuées, c'est le péché; le pécheur a dit à Dieu : « Va-t'en! » Dieu s'est retiré, et avec lui la vie. Dieu est la vie de tous les êtres; mais il est d'une manière supérieure la vie de l'homme, de son intelligence, de son cœur, parce qu'il est son principe et sa fin, son bien, sa béatitude. Par là même, cette vie exige une récipro-

cité de la part de l'homme; mais celui-ci refuse son hommage, il veut se débarrasser de Dieu...

Comment expier cet outrage infini? Comment effacer cette audacieuse ingratitude? Par le sang, non seulement d'un homme, mais d'un Dieu. C'est pourquoi Jésus-Christ a versé son sang sur le Calvaire. Or, appréciez-vous à sa juste valeur ce sang divin?

Au moment où il était versé, il y avait quatre sortes de spectateurs: Marie, avec les saintes femmes, que l'Évangile appelle les *filles de Jérusalem*, et qui regardaient le Sauveur en pleurant; les Juifs qui le crucifiaient; le centurion qui confessait sa divinité; les méchants qui allaient jusqu'à insulter à ses douleurs. N'avez-vous pas imité quelquefois les bourreaux du Christ en disant à un autre: « Enlevez-le, enlevez-le; crucifiez-le? » N'avez-vous jamais ricané devant Jésus crucifié, en entendant vos camarades vanter leurs fautes, en vantant vous-mêmes les vôtres? Avez-vous plutôt regardé Jésus expirant, comme sa Mère le regarda au pied de la Croix? Avez-vous pleuré à sa vue, comme les saintes femmes? Lorsque Dieu vous jugera après votre mort, pourrez-vous lui dire: « Seigneur, j'ai vécu quarante ans, soixante ans; j'ai commis bien des fautes; mais regardez dans cette coupe pleine du sang de votre Fils, il y a une larme, il n'y en a qu'une, mais c'est moi qui l'ai versée en pleurant sur mes péchés. J'ai vécu longtemps dans l'indifférence; j'ai passé sans faire attention à vous; mais, une fois dans ma vie, j'ai regardé votre visage sur la Croix, et j'ai pleuré. Seigneur, ayez pitié de

moi!... » Oui, pécheurs, pleurez au souvenir de vos fautes, et vous serez sauvés. La vie est une coupe où le chrétien, surtout le chrétien coupable, doit boire ses larmes mêlées au sang du Rédempteur...

SUR LA MORT (P. 391)

28 avril 1858

Nous devons *accepter* la mort, nous devons la *mépriser*, nous devons la *désirer* dans une certaine mesure.

La mort est la première des peines infligées au péché de nos premiers parents qui a retenti dans toute la race humaine. Par elle, nous pouvons coopérer à notre rédemption personnelle; nous pouvons en faire un moyen puissant d'expiation des fautes de notre vie entière; nous devons l'accepter avec résignation en prenant notre sang dans nos mains pour l'élever vers Dieu et le répandre sur tous nos membres.

Un sculpteur a représenté sur un mausolée, qu'on voit dans la cathédrale de Strasbourg, le maréchal de Saxe recevant de la mort le commandement d'entrer dans le tombeau et y descendant calme, digne et fier. Tout homme doit y descendre ainsi.

Nous devons *mépriser* la mort, parce qu'elle nous délivre de notre corps et qu'elle n'a aucune puissance sur notre âme. Quand un soldat combat, il a, à sa droite, la justice; à sa gauche, l'honneur; derrière lui, la patrie; devant lui, Dieu; il lutte sans crainte et avec courage, méprisant la mort; de quelque côté qu'il tombe, il est content.

Nous devons *désirer* la mort, si elle est plus utile que notre vie à Dieu et à nos frères, car elle nous introduit dans notre véritable patrie. Vous sortirez un jour de ce collège; vous avez des amis. Eh bien! il y en a que vous ne reverrez qu'après de longues années. Quel ne sera pas alors votre bonheur de les retrouver! Il en sera de même quand la mort vous fera pénétrer dans le sein de Dieu. Si vous aviez été exilés par votre faute de la maison paternelle, et que, tout en n'ayant de votre père qu'une idée vague et un souvenir confus, vous connussiez sa bonté, ses amis, les beaux jardins qui entourent sa maison, ne seriez-vous pas heureux de vous rendre digne de le revoir par une longue expiation, au prix des plus grands sacrifices? Ne combattriez-vous pas avec vaillance et héroïsme sur les champs de bataille? Rapporté, mourant, à votre père, ne seriez-vous pas heureux et fier de revoir son visage, de retrouver la maison où il vous donna le jour?

La mort d'un homme est un sacrifice nécessaire et fécond, dont la vertu rejaillit sur l'humanité. Pour accepter la mort avec courage, avec résignation, avec joie, il faut se tenir toujours prêt à mourir, et pour cela être en état de grâce. — *Mot de la mère de Mgr de Quélen.*

FIN DU SECOND VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

SERMONS

1850-1856

SUR L'ATTITUDE OPPOSÉE DU MONDE ET DE L'ÉGLISE A L'ÉGARD DU PÉCHEUR. — Prêché à Saint-Sulpice le 10 février 1850. *Canevas* écrit par le R. P. Lacordaire et *Analyse*. . . . 1

SUR LA MALADIE ET LES DEVOIRS QU'ELLE NOUS IMPOSE. — Prêché à Paris après le Carême, 1850. *Texte* d'après *la Tribune sacrée*. 6

SUR LES DEVOIRS DES CATHOLIQUES ENVERS L'ÉGLISE. — Prêché à Notre-Dame, le 14 avril 1850, pour la fondation d'une chapelle gréco-slave catholique à Paris. *Texte* d'après *la Tribune sacrée* 29

SUR L'ÉCONOMIE DE LA RÉDEMPTION. — Prêché à Notre-Dame, en faveur de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, le 3 mai 1850. *Texte* d'après *la Tribune sacrée*. 52

SUR L'INÉGALITÉ ET L'HARMONIE DES CONDITIONS. — Prêché à la cathédrale de Nancy, le 19 août 1849, en faveur des Écoles chrétiennes. *Canevas* écrit par le R. P. Lacordaire et *Analyse*. 77

SUR LE MÊME SUJET. — Prêché à Châtillon-sur-Seine, le 21 juillet 1850, fête de saint Vincent-de-Paul. *Analyse*. 91

SUR MARIE, REINE DU CIEL : SOURCE DE SES MÉRITES. — Prêché à Notre-Dame, le 15 août 1850. *Canevas* écrit par le R. P. Lacordaire. 101

SUR LA PRÉSENCE RÉELLE DE DIEU ET SON EFFICACITÉ. — Prêché à Notre-Dame, le 1er décembre 1850, pour l'inauguration de l'Adoration perpétuelle. *Texte* d'après *la Tribune sacrée*. 103

SUR LA COMMUNION IDÉALE : LE SOUVENIR ET L'ESPÉRANCE. — Prêché dans la chapelle des Carmes, le 13 décembre 1850. *Texte* d'après *la Tribune sacrée*. 128

Sur la Famille chrétienne. — Prêché à Saint-Roch, le 23 janvier 1851, pour l'Œuvre de la Réhabilitation des mariages. *Texte* d'après *la Tribune sacrée*. 147

Sur la rédemption de l'enfance par J.-C. — Prêché à Saint-Roch, le 28 décembre 1851, pour l'Œuvre générale des Crèches. *Canevas* écrit par le R. P. Lacordaire. 176

Sur le même sujet. — Prêché le 8 janvier 1852, à Lyon, pour l'inauguration de l'Œuvre de la Providence, fondée par la Société de Saint-Vincent-de-Paul. *Texte* d'après *la Gazette de Lyon, l'Année Dominicaine, etc.* 182

Sur la nécessité et l'origine des ordres religieux. — Prêché à Notre-Dame, le 22 janvier 1852, pour l'établissement des Pères Capucins à Paris. *Texte* d'après *la Tribune sacrée*, etc. 214

Sur la grandeur du caractère, comme devoir du chrétien. — Prêché à Saint-Roch, le 10 février 1853, en faveur des Écoles chrétiennes libres. *Texte sténographié*. 239

Sur la nécessité de croire au pauvre et d'aimer le pauvre. — Prêché à Dijon, le 3 avril 1853, pour l'inauguration du Conseil provincial de la Société de Saint-Vincent de Paul. *Canevas* écrit par le R. P. Lacordaire et *Analyse* d'après les *Annales Franc-Comtoises* 275

Sur le temple chrétien et la chapelle du couvent de Flavigny. — Prêché à Flavigny-sur-Ozerain, le 4 août 1853, pour la bénédiction de la chapelle des Dominicains. *Analyse* d'après les *Annales Franc-Comtoises*. 297

Sur la foi, principe nécessaire de toute civilisation moderne. — Prêché à la cathédrale de Sens, le 30 août 1853, pour la Translation des reliques de sainte Colombe. *Analyse* d'après *l'Yonne*, etc. 307

Sur les princes de la pensée et nos devoirs envers eux. — Prêché à Toulouse, dans la basilique de Saint-Sernin, le 8 mars 1854, pour la fête de saint Thomas d'Aquin. *Analyse* d'après *le Journal de Toulouse* et *la Gazette du Languedoc*. 320

Sur la présence réelle de Dieu et les devoirs qu'elle nous impose. — Prêché à Toulouse, le 5 mai 1855, pour la bénédiction de la chapelle des Dominicains. *Analyse* d'après *le Journal de Toulouse* et la *Gazette du Languedoc*. . . 330

Sur la divinité de Jésus-Christ. — Prêché à la cathédrale d'Albi, le 25 décembre 1856. *Exorde et plan* 344

INSTRUCTIONS

DONNÉES A L'ÉCOLE DE SORÈZE

1854-1861

Année scolaire 1854-55. — Sur la foi. *Analyse*. . . . 352
Sur la passion de Notre-Seigneur. — Le 6 avril 1855. *Analyse*. 357
Année scolaire 1855-56. — Fragments sur la prière. — Traits historiques. 369
Année scolaire 1856-57. — Sur le symbolisme du cycle liturgique de l'Église. — (1er dimanche de l'Avent). . . . 375
Sur la sanctification du temps de la pénitence. — (1er dimanche de Carême) 379
Sur la volonté. — La vertu et le vice. — Le péché : l'orgueil et la volupté. *Fragments*. 381
Sur la mort. *Fragment* 391
Année scolaire 1857-58. — Sur l'expiation en général. *Fragments*. 393
Sur la contrition. *Analyse*. 398
Sur la confession. *Analyse*. 406
Sur la tentation. *Analyse*. 412
Sur le démon, les faux amis, les mauvais livres. *Fragments*. 416
Sur le corps, a la fois démon, faux ami, mauvais livre. *Fragments*. 425
Sur la tempérance, la mortification. *Fragments*. . . . 426
Année scolaire 1858-59. — I. Sur la crainte de Dieu en général. *Analyse*. 431
II. Sur la crainte du nom de Dieu. *Analyse*.. 435
III. Sur la crainte du temple de Dieu. *Analyse*. . . . 441
IV. Sur la crainte de la loi de Dieu. *Analyse*. 446
V. Sur la crainte du jugement de Dieu. *Analyse*. . . 452
VI. Sur la crainte de l'enfer, comme perte de Dieu et de N.-S. J.-C., le père et l'ami. *Analyse*. 455
VII. Sur la crainte de l'enfer, comme perte de l'ame. — L'âme, instrument de la vérité et de l'amour, perd l'un et l'autre en demeurant immortelle. *Analyse* 465

VIII. Sur la crainte de l'enfer, comme perte du corps, instrument de l'ame. *Fragments*. 472

Sur le rôle du corps dans la vie présente et dans la vie future. *Fragments*. 474

IX. Sermon de la Passion. — Trahison, accusation, condamnation, supplice, mort. *Analyse*. 479

X. Sur l'espérance, contrepoids de la crainte. *Analyse*. 506

XI. Sur la tentation contre l'espérance, tirée de la crainte d'être réprouvé. *Analyse*. 509

XII. Sur les moyens d'arriver a l'amour de Dieu. *Notes écrites par le R. P. Lacordaire* 512

Année scolaire 1859-60. — Sur l'amour de Dieu, élément final et souverain de la vie chrétienne.

1° Nature et loi de l'amour. *Id.* et *Fragment*. 513

2° Causes de l'amour. — 3° Office de l'amour. — 4° Le service gratuit de Dieu. — 5° La solidarité de l'homme avec Dieu. — 6° Pauvreté et richesse. — 7° La loi de l'aumône. 8° La loi de bénédiction. — 9° La loi de suprématie. — *Notes écrites par le R. P. Lacordaire*. 516

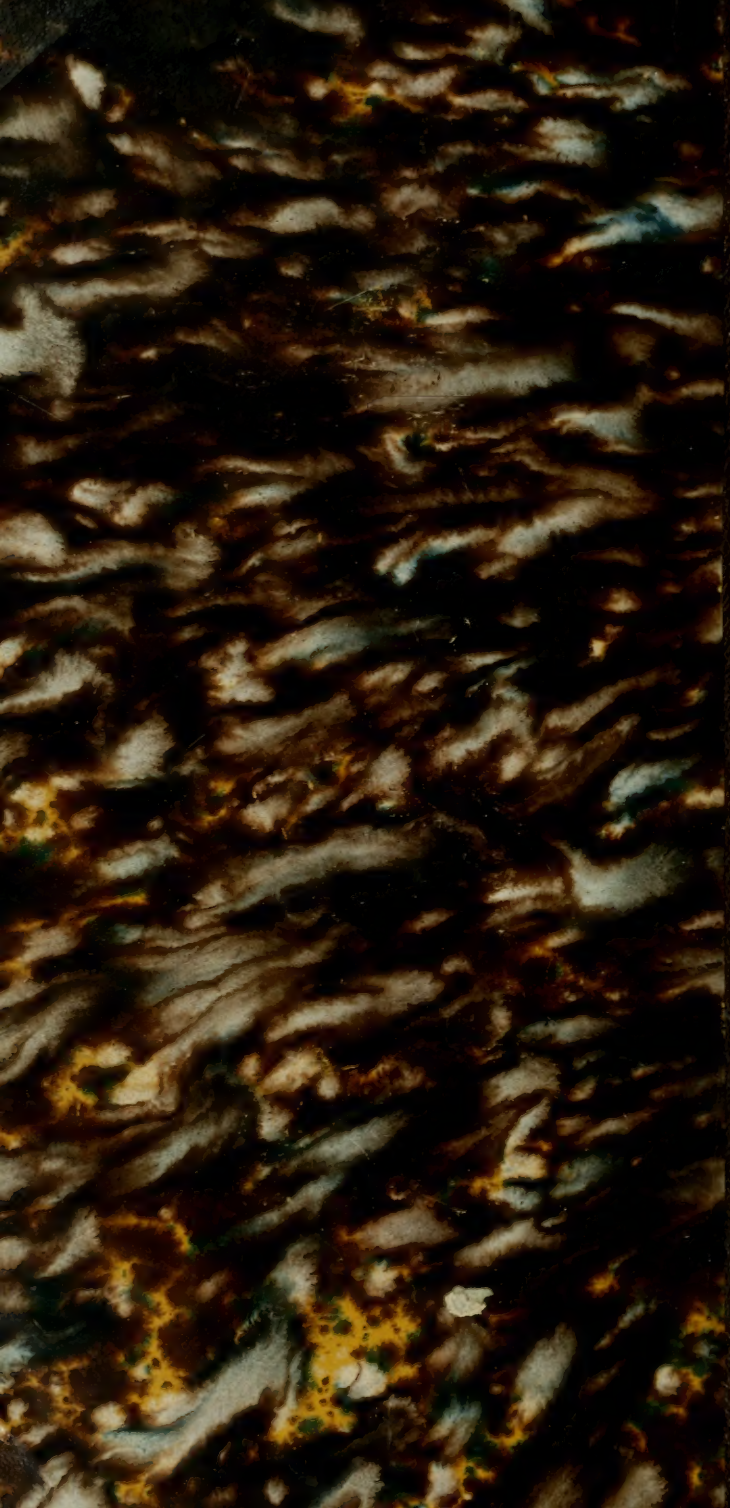
Année scolaire 1860-61. — Sur la préparation a la fête de Noel. *Analyse*. 521

Sur les trois avènements intimes de Jésus-Christ dans l'ame : 1° Par la création. — 2° Par la rédemption. — 3° Par le jugement : *Vie du devoir*, qui est la plus grande *idée* de ce monde, la plus grande *puissance*, la plus grande *élévation*, la plus grande *vengeance*, la plus grande *jouissance*. — *Notes écrites par le R. P. Lacordaire*. 525

APPENDICE

Sur la tempérance. 529

Sur le péché 532

Sur la mort. 535

15382. — Tours, impr. Mame.